LA TABLE RONDE

JUIN 1955

SOMMAIRE

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

I. — *L'homme.*

Notice sur la vie et l'œuvre scientifique du P. Teilhard de Chardin, par CHARLES JACOB, de l'Institut.......... 15
Les enquêtes du géologue et du préhistorien, par HENRI BREUIL, de l'Institut.......... 17
Le voyageur et l'explorateur, par CLAUDE ARAGONNÈS.......... 25
La messe en Esprit, par le P. TEILHARD DE CHARDIN.......... 29

II. — *L'œuvre.*

L'histoire de la vie et l'origine des espèces, par JEAN PIVETEAU.. 31
Teilhard de Chardin et les philosophies, par CLAUDE CUÉNOT.... 36
L'expérience fondamentale du P. Teilhard de Chardin, par N. M. WILDIERS.......... 41
Un front humain spirituel, par le P. TEILHARD DE CHARDIN.... 55

III. — *Témoignages.*

1915, au front avec Teilhard de Chardin, par MAX-H. BEGOUËN.. 60
Nostalgie du front, par le P. TEILHARD DE CHARDIN... 64
1922, en mer Rouge, par HENRY DE MONFREID.......... 68
1928, à Paris, rencontre avec le P. Teilhard de Chardin, par EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD.......... 72
1941, à Pékin, par LAURE DORGET.......... 76
Pour le P. Teilhard de Chardin, par ANDRÉ GEORGE.......... 77
Réflexions sur le bonheur, par P. TEILHARD DE CHARDIN.......... 81

SOMMAIRE

Souvenirs sur Proust, par JACQUES DE LACRETELLE, de l'Académie française.......... 87
Marcel Proust — Jacques Rivière. Choix de lettres (1914-1922)..... 101
Gérard de Nerval : poésies et poèmes de jeunesse, présentés par GISÈLE MARIE.......... 117
En lisant Montesquieu, par PIERRE SIPRIOT.......... 125
Réflexions pour préciser l'attitude de Montesquieu à l'égard de la religion, par ROGER CAILLOIS.......... 138

ACTUALITÉS

Pas de public pour la littérature? par JACQUES ROBICHON.... 152
Les cent cinquante ans de Hans-Christian Andersen, par PIERRE PARAF.......... 154
Relire Chardonne, par CLAUDE ELSEN.......... 156
Cinéma : Le festival de Cannes, par PIERRE ROCHER.......... 159
Le festival de Cannes, par NADINE LEFÉBURE.......... 161
French Cancan, de JEAN RENOIR, par HENRI AGEL.......... 164

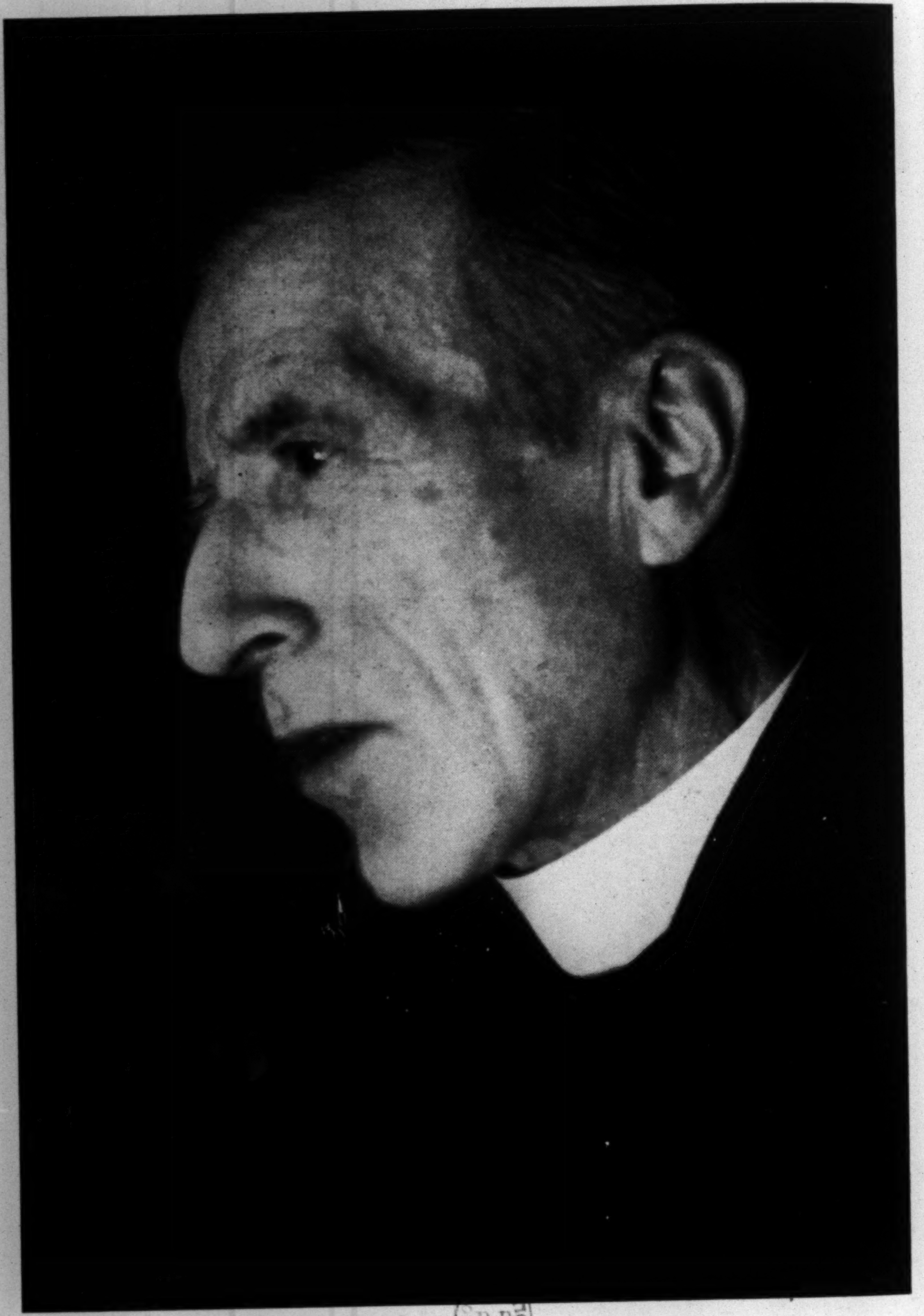
AGENDA DE LA TABLE RONDE

Romans : MONIQUE SAINT-HÉLIER, *L'arrosoir rouge*, par GABRIEL MARCEL.......... 174

Dominique Rollin, *Le gardien*, par J.-C. CARRIÈRE 175
Philippe Jullian et Bernard Minoret, *Les Morot-Chandonneur*, par GEORGES PIROUÉ 181
Rebecca West, *Aigre douce*, par ANNIE BRIERRE 183
René-Jean Clot, *Le meunier, son fils et l'âne*, par J.-J. KIM 186
Francis Stuart, *Le pigeon irlandais*, par M. C. BLANCHET 190
Jacques Chenevière, *Le bouquet de la mariée*, par ALAIN BOSQUET 193
Kyra Stromberg, *Le chas de l'aiguille*, par HUBERT JUIN 197
Thomas Mann, *Le mirage*, par Y. DELETANG-TARDIF 202
Jacob Wassermann, *Christian Wahnschaffe*, par CHARLES MOULIN 203
Poésie : Beaudelaire, *Œuvres complètes*, par YVES FLORENNE .. 164
Quelques recueils de poésie, par YVES TOURAINE 189
Claude Roy, *Un seul poème*, par ALAIN BOSQUET 195
René Char, *Recherche de la base et du sommet*, par ALAIN BOSQUET 196
Essais : Pierre Scize, *Au grand jour des Assises*, par ROGER GRENIER 165
Jean Grenier, *Lexique*, par CLAUDE ELSEN 166
Henri CLOUARD, *Alexandre Dumas*, par WALTER ORLANDO. 168
Bernard Heuvelmans, *Sur la piste des bêtes ignorées*, par J.-C. CARRIÈRE 171
André Breton, Lise Deharme, Julien Gracq, Jean Tardieu, *Farouche à quatre feuilles*, par Y. DELÉTANG-TARDIF 180
Marguerite Schoëll-Langlois, *L'homme nouveau*, par JEAN FOLLAIN 181
Roger Bodart, *Charles Plisnier*, par PIERRE DE BOISDEFFRE. 182
Wladimir Weidlé, *Les abeilles d'Aristée*, par GÉRARD MOURGUE 187
Anne Bodart, *La fourmi a fait le coup*, par SIMONE JACQUEMARD 192
Roger Ikor, *Les fils d'Avrom*, par J.-J. KIM 192
Hans Erick Nossack, *Nekyia, récit d'un survivant*, par HUBERT JUIN 198
André Salmon, *Souvenirs sans fin*, par ROGER DARDENNE ... 199
Caryl Chessman, *Cellule 2455 couloir de la mort*, par J. DE RICAUMONT 204
Marcel Bouteron, *Études balzaciennes*, par FÉLICIEN MARCEAU. 205
Histoire : A. T'Serstevens, *Le livre de Marco Polo*, par SERGE DUMARTIN 176
Arts : Peintures et dessins de Georges Steel, par RENÉE WILLY .. 176
50 ans d'art aux États-Unis, par RENÉE WILLY 178
Théâtre : Intermezzo, de Jean Giraudoux, par GUY DUMUR .. 167
La famille Arlequin, de Jacques Fabbri, par GUY DUMUR 179
Les étendards du roi, de Costa de Rels, par M.-M. DAVY 188
Pour le meilleur et pour le pire, de Clifford Odets, par ROGER DARDENNE 202
Athalie, de Racine, par ROGER DARDENNE 201
Cinéma : Présentation de *Fenêtre sur cour*, de Hitchcock, par CLAUDE ELSEN 170
Musique : Claude Rostand, Brahms, par JEAN ROY 200
Faits divers : Rencontre avec Rebecca West, par ANNIE BRIERRE. 184

★

Le journal d'un écrivain : Histoire et nations, par EMMANUEL BERL. 207
Vérités littéraires : *Le baron Seillière*, par ANDRÉ THÉRIVE 211
Correspondance 216



R.F. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

(Cl. Yvonne Chevalier.)

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

I. — *L'Homme*

II. — *L'Œuvre*

III. — *Témoignages*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

Reproduction d'une médaille frappée par la Monnaie en 1951, d'après une maquette du maître graveur Raymond DELAMARRE.

I
L'HOMME

Notice sur la vie et l'œuvre scientifique du P. Teilhard de Chardin (1)

Le lundi de Pâques 11 avril 1955, les émissions radiophoniques annonçaient que la veille, à New York, Pierre Teilhard de Chardin était mort subitement d'une congestion cérébrale. La presse des jours suivants a commenté cette triste nouvelle, plus ou moins longuement et dans des sens assez divers, tous inspirés cependant par l'unanime sympathie que lui avaient value sa haute intelligence, son esprit d'avant-garde aussi bien que sa souriante franchise. Notre Académie, dont il était Correspondant depuis 1947 et Membre non résidant depuis 1950, s'associe à tous ces regrets. Suivant vos usages, un rapide aperçu va vous être fourni sur la vie du défunt, avec ses périgrinations à la surface du globe, dans le but d'encadrer les étapes d'une carrière géologique et paléontologique vraiment hors de pair.

Pierre Teilhard de Chardin est né le 1er mai 1881 à Orcines, Puy-de-Dôme, localité située à 7 kilomètres à l'ouest de Clermont-Ferrand sur un îlot du socle cristallin de notre Massif Central ceinturé de coulées volcaniques qui descendent de la chaîne des Puys. Le village possède une église du XIVe siècle, fréquentée par des générations d'ancêtres de Teilhard, lui-même d'une famille de dix enfants. Lorsque vint l'âge des études secondaires, on le mit au Collège des Jésuites de Mongré, à Villefranche-sur-Saône. Ce pensionnat se trouve en contrebas de la colline dite de la Promenade, d'où la vue s'étend aussi bien d'un côté sur la bordure du Massif Central que de l'autre sur la marge des Dombes, puis le Jura et tout au loin sur les hautes cimes des Alpes. Voilà déjà de bien grands horizons alors que se dessinait sa vocation religieuse. Ils ne vont guère tarder à s'étendre. Lors de l'expulsion des Congrégations vers 1904, il part avec sa Communauté dans l'île anglo-normande de Jersey. On le voit

(1) Extrait des Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences, Séance du 25 avril 1955, T. 240, N° 17, p. 1673 à 1677.

aussi en Angleterre et jusqu'en Égypte où, naturaliste né, il s'intéresse aux formations nummulitiques du Mokattam, dont les calcaires ont fourni le matériel des Pyramides.

Revenant à Paris de 1912 à 1914, survient pour lui une rencontre capitale : il fréquente assidûment le Laboratoire de Paléontologie du Muséum, alors dirigé par Marcellin Boule, son compatriote auvergnat et bientôt son ami. Boule était alors attaché à des travaux sur l'Homme fossile, en particulier celui de Chapelle-aux-Saints. Quant à Teilhard, cette époque est déjà l'occasion de publications importantes, notamment à propos des restes de Mammifères de petite taille, Carnivores puis Primates, recueillis dans les sables sidérolithiques éocènes du Quercy et du Jura.

Éclate la guerre de 1914. Teilhard mobilisé est incorporé comme caporal-brancardier dans des régiments d'Afrique du Nord. Avec eux, il fait, en France, toute la campagne et ses services lui valent la Médaille militaire et la Croix de la Légion d'honneur; il deviendra, en 1946, officier au titre des Affaires étrangères, à la suite de ses premières missions en Chine. Au cours de ses séjours sur le front, le naturaliste ne perd pas ses droits : près de Reims, nos boyaux et tranchées recoupent les dépôts thanétiens qui naguère ont fourni la « microfaune » étudiée par le Dr Victor Lemoine, avec principalement des Multituberculés, des Insectivores, des Carnivores et des Primates. Teilhard y procède à des observations et des récoltes. En face de nous — on le saura plus tard — les Allemands ramassent aussi dans leurs travaux souterrains des échantillons qui partent à Münich, où les étudiera Max Schlosser. Pour Teilhard, ce qu'il aura finalement entre les mains de la microfaune de Cernay lui fournira la matière d'une thèse de doctorat soutenue en Sorbonne en 1922.

De 1922 à 1928, P. Teilhard de Chardin est professeur de Géologie à l'Institut catholique de Paris, dans la chaire illustrée par Albert de Lapparent, puis par Jean Boussac, gendre de Pierre Termier, hélas tué dans la guerre de 1914-1918. Entretemps on enregistre, signées par Teilhard, des publications sur les Mammifères de l'Éocène inférieur tant de Belgique que de France. Mais son existence errante s'est déjà amorcée, et va se continuer à peu près sans arrêt jusqu'à la fin.

Elle débute en 1923 : une mission de notre gouvernement le conduit en Chine, où avec le P. Licent il circule notamment dans l'Ordos et le Désert de Gobi. Devenu en 1929 conseiller du Service géologique national de Chine et déjà très lié avec les milieux scientifiques nord-américains, il participe en 1930 à une expédition du Muséum de New York dans le Centre-Asie, ensuite, en 1931-1932, à la spectaculaire traversée du grand

continent par la mission Haardt-Citroën. En 1935-1936, avec une expédition de Yale-Cambridge, il déborde sur l'Inde septentrionale et centrale, puis, en 1937-1938, avec une expédition Harvard-Carnegie en Birmanie, s'étant précédemment arrêté, en 1928-1929, grâce à des concours français, en Somalie et au Harrar sur la ligne ferrée d'Addis-Abéba. Finalement, on note deux incursions à Java en 1935 et en 1937 et ses derniers voyages, de plusieurs mois, l'ont conduit en 1951 et en 1953 dans l'Afrique méridionale. Au milieu de tous ses déplacements, sa résidence se situa en Chine jusqu'à ce que, par suite des événements mondiaux, elle s'établit à New York, notamment à la Wenner-Gren Foundation for anthropological researches, et son ultime demeure sera à 150 kilomètres de la grande cité, à Saint-Andrew-sur-Hudson : son corps y est inhumé dans la propriété où les Jésuites de la Province de New York ont leur noviciat.

Il ne saurait être question de détailler ici ce que Teilhard a rassemblé au cours de ses multiples déplacements. Chaque fois ce furent des nouveautés et des mises au point tant géologiques que paléontologiques. Pour nous borner, par exemple relativement à l'Asie, à quelques questions auxquelles il tenait, ce serait d'abord le cas de la structure flexurée qu'il croit reconnaître en Asie orientale et son extension progressive vers l'extérieur du continent où il enregistre des montées granitiques successives avec tout leur cortège qui se seraient déplacées dans le même sens. C'est aussi la considération des dépôts à la surface du socle, ceux-ci comportant des conglomérats et surtout des loess, à savoir des accumulations de poussières transportées par le vent sous des climats plus ou moins désertiques. Indépendamment de ce qu'elles apprennent lithologiquement, de telles formations recèlent parfois de précieuses archives, soit en échantillons isolés, soit avec de véritables ossuaires, archives amorcées peut-être dans les temps secondaires, à coup sûr dès l'Éocène inférieur. Teilhard y a puisé avec bien d'autres. Pour n'en citer qu'un exemple, serait à souligner ce qu'il a écrit et figuré quant à un groupe particulier de Rongeurs, les Siphnés, Rats-Taupes considérés depuis le Miocène supérieur jusqu'à l'époque actuelle avec leurs particularités bien datées d'évolution et d'adaptation.

Mais surtout, cet élève préféré de Marcellin Boule, n'a cessé d'être hanté par les problèmes de la Paléontologie humaine, concernant nos origines avec les squelettes, les outillages préhistoriques et aussi les témoignages artistiques. En 1913 déjà, le hasard l'avait mêlé, sous la conduite d'A. Smith Woodward, au ramassage, près de Pildown, dans le Sussex anglais, de débris : un crâne, une mandibule et, par Teilhard, une dent, débris avec lesquels a été créé l'Eoanthropus dawsoni. Hélas, depuis un an ou deux, ces restes semblent s'avérer comme apo-

cryphes et avoir été semés sur le gisement par une supercherie digne de celle de Glozel dans notre propre pays. Heureusement de telles aventures restent exceptionnelles et l'on a par ailleurs d'innombrables sources d'informations d'une authenticité indiscutable. Quant à Teilhard, sa collaboration a été fondamentale pendant près de dix ans (1929-1937) dans les grandes fouilles de Choukoutien près de Pékin, qui ont abouti à la découverte et à la connaissance du Sinanthropus. *Ensuite ses deux incursions à Java l'ont renseigné sur l'âge des dépôts qui ont fourni les* Pithecantropus *de Dubois et autres, tandis que ses voyages en Afrique du Sud l'ont documenté sur l'*Australopithecus. *Actuellement, même pour les savants les mieux informés, il est encore difficile de se prononcer exactement sur les ascendants véritables de l'humanité actuelle : la semaine dernière on en a eu la preuve à Paris, où s'est tenu, tant à l'Institut de Paléontologie humaine qu'au Laboratoire de Géologie de la Sorbonne, un très intéressant colloque sur lequel le souvenir de Teilhard n'a cessé de planer. Toutefois l'avenir de telles recherches et discussions s'avère plein de promesses, tant qu'il ne sera fait état que d'observations objectives, avec leurs localisations géographiques aussi bien que de leur place exacte dans la chronologie des temps géologiques.*

Enfin, et c'est par là que nous terminerons : dépassant le cadre habituel des recherches stratigraphiques et anatomiques, Teilhard n'a pas cessé, et de longue date, d'être préoccupé par la totalité du Problème humain poussé jusque dans le domaine de la pensée. Ces considérations seraient plutôt du ressort de l'Académie des Sciences morales et politiques, et cela, on peut bien le dire, puisque lui-même s'en est soucié et en a publié avec le regretté mathématicien et philosophe Édouard Le Roy. Quoi qu'il en soit, Teilhard a imaginé « à partir et au-dessus de la Biosphère » des naturalistes, une enveloppe planétaire de plus : la Noosphère, de Noos *esprit, « donc sphère terrestre de la substance pensante. » Et celle-ci, n'est-il pas singulier d'en trouver une sorte de pré-évocation que j'ai extraite d'une lettre manuscrite qui figure dans vos archives. Elle date du 28 décembre 1889 et émane d'Édouard Suess qui vous remerciait de son élection comme Correspondant de notre Académie. Voici le noble langage du grand géologue viennois, l'illustre auteur de l'ouvrage :* Das Antlitz der Erde, *la Face de la Terre. Sur notre planète, écrit-il, « il y a au-dessus de la zone des courants et des brumes, une région calme et sereine, dans laquelle le dévoilement des lois de la nature et les triomphes d'une humanité ennoblie se préparent et s'accomplissent. »*

CHARLES JACOB.
de l'Institut.

Les enquêtes du géologue et du préhistorien

Ce doit être vers 1910, ou un peu auparavant, que le P. Teilhard de Chardin me fut, dans le laboratoire de paléontologie du Muséum, présenté par le professeur M. Boule ; je me souviens que nous sympathisâmes rapidement et que nous eûmes ensuite maintes conversations tournant souvent à la philosophie. C'était alors un jeune novice jésuite. En ce temps, l'Institut de paléontologie humaine, fondé tout récemment par le prince Albert I^{er} de Monaco, entamait de grandes fouilles dans le nord de l'Espagne ; le D^{r} H. Obermaier et P. Wernert les conduisaient depuis 1909, spécialement à la caverne du Castillo à Puente Viesgo (Santander), où les tranchées étaient devenues très profondes (17 m.) en 1913. Cet été-là, plusieurs jeunes préhistoriens furent invités par l'I. P. H. à participer aux fouilles ; le P. Teilhard fut du nombre et ce fut sa première initiation à une grande fouille préhistorique. Il y fit personnellement d'intéressantes constatations sur la formation des brèches phosphatées dans les couches inférieures, et, durant mon séjour en juin, je lui fis visiter les couloirs ornés de fresques et de gravures du Castillo et de la Pasiega.

C'est vers le même temps, qu'au cours d'une période de son noviciat à Brighton, il prit contact avec les géologues et paléontologistes de Londres, dont le professeur Smith-Woodward, et participa, à Piltdown, aux fouilles de Dawson, y trouvant « dans le tamis » m'a-t-il écrit tout dernièrement, la fameuse canine que l'on sait ; pas plus que les autres victimes de la très habile fraude de Dawson, il ne soupçonna le « truffage » du gisement qui égara tout le corps scientifique durant presque un demi-siècle.

La guerre de 14-18 l'arracha à son activité scientifique, mais, dans les troupes de choc auxquelles il appartint, il lia une puissante amitié avec Max Begouën, auquel il sauva la vie à Douaumont, ce qui lui valut, après guerre, d'étendre son

amitié au comte H. Bégouën et aux deux autres fils, et de venir visiter avec eux les magnifiques sanctuaires gravés de Montesquieu-Avantès ; je lui fis visiter les fresques de Niaux le 6-9-1921.

L'occasion lui fut donnée de rejoindre à Tientsin le P. Licent, S. J., qui, depuis de longues années, explorait la Chine, il avait découvert dans le grand loess de l'Ordos, en Mongolie orientale, dans la boucle du Yangtsé (500 à 600 km. est et sud-est de Péking), d'importants gisements, où, avec le P. Teilhard, il fit de très importantes fouilles (1923-24), dont ils firent la description, ainsi que d'autres trouvailles sporadiques, dans un fort mémoire des annales de l'Institut de Paléontologie humaine (1928), avec la collaboration paléontologique de M. Boule, et la mienne pour la description des industries. Les deux principaux gisements, en place dans le grand loess, étaient Choei-Tong-Keou (à industries lithiques abondantes et excellentes moustéro- aurignaciennes) — et Sjara-Osso-Gol, (à petit outillage lithique, misérable et atypiquement microlithique, mais faune surabondante et bien conservée, avec large utilisation de bois de cerfs coupés et d'autres os aménagés par percussion). En outre le conglomérat caillouteux de la base du grand loess livra, en maint endroit, assez d'éclats de taille et nucléi moustéroïdes, et d'éclats esquillés, dont la parenté morphologique avec des débris plus anciens de Chou-Kou-Tien était évidente. Malheureusement des restes humains de quelque intérêt n'avaient pu être rencontrés. L'Homme paléolithique moyen et supérieur avait donc vécu en Chine. A la limite du Gobi, de vastes stations à microlithes et socs de charrue de pierre taillée (solutroïdes) et polie furent aussi découverts en plein désert de dunes.

Un peu plus tard, les PP. Licent et Teilhard transportèrent leur activité à Ni-Ho-Wan (au nord de Péking) dans une foule de poches à ossements jalonnant les bords d'un ancien lac en bordure du haut plateau ; ce gisement appartenait à l'âge des terres rougeâtres antérieures au grand loess (jaune). On était à la limite possible de la présence d'un être humain, qui d'ailleurs, n'y fut pas rencontré. Ici la trace industrielle n'est étayée que par un seul caillou éclaté par percussion mécanique, recueilli *in situ* par le P. Teilhard comme possible, auquel il faut, à mon sens, joindre le caractère « fracturés quand ils étaient frais », de beaucoup d'ossements et l'apparence aménagée de bois de cerfs et de gazelles. Le P. Teilhard est resté sceptique, plus que moi, vis-à-vis de ces arguments. Il faut ajouter qu'il ne s'agit pas, à Ni-Ho-Wan, de gisements concentrés en grottes, comme à Chou-Kou-Tien, (d'où, si on

les accepte, le caractère dispersé des traces humaines), l'expérience, en ces matières, des fouilleurs, étant alors assez faible.

A cette époque du reste, les gisements de Chou-Kou-Tien, à 60 milles au sud de Péking, dans une gorge des bords mêmes du haut plateau, étaient encore considérés comme purement paléontologiques, malgré deux fragments de quartz signalés. Ils l'étaient encore lorsque le P. Teilhard fut attaché aux recherches du Cœnozoïc Laboratory, que dirigeait le regretté Davidson Black, et même quand les premiers crânes de Sinanthropes y furent découverts par W. C. Pei. Je me souviens encore du P. Teilhard, arrivant dans mon cabinet de l'I. P. H., durant l'hiver de 1930, déposant sur mon bureau un petit bois de cerf muni de son pédicule, et me disant : « Je ne vous dis pas d'où cela vient ; mais que voyez-vous sur cet objet? — Qu'il a été au feu quand il était frais ; que c'est un instrument aménagé par l'Homme en retaillant par percussion les restes du frontal, avec un instrument de pierre dont on voit les impacts sur la tige du pédicule. — Mais c'est de Chou-Kou-Tien ! — Peu m'importe d'où, je maintiens mon diagnostic. » Et ce fut le point de départ de mon premier voyage à Péking et Chou-Kou-Tien. Malheureusement pour moi, le premier eut lieu, fin automne de 1931, tandis que Teilhard était, avec la Croisière jaune, accroché au fond du Turkestan chinois ; ce fut avec D. Black, W. C. Pei, etc., que je visitai le gisement.

Entre temps, Pei avait « réalisé » le caractère travaillé des nombreux quartz qu'il rencontrait dans ce qu'on avait appelé les « Middle sands », énorme couche de cendres végétales aux couleurs rubannées, avec un niveau de charbon pulvérulent à la base. Chou-Kou-Tien était donc bien un gisement archéologique, en même temps que paléontologique. On en trouva bientôt, tout autour de la même colline, une série d'autres moins importants, les uns plus anciens (locus 9 et 13), d'un âge assez proche de Ni-Ho-Wan, les autres, un peu plus jeunes. Ceux-ci ont donné, à côté de l'outillage en quartz, des galets volcaniques taillés à grands éclats ; j'avais observé, dans la cendre du locus 1, de tels galets, mais si décomposés que, seulement par leur forme générale, on pouvait supposer qu'ils avaient été façonnés ; je le dis à Pei, mais je ne crois pas qu'on l'ait noté. Le P. Teilhard avait parfaitement compris le mode de débitage, par percussion bipolaire sur enclume, des fragments de quartz, ce qui expliquait aussi les nombreux cailloux à cupules de contusion également rencontrés avec les quartz, mais il ne réalisa pas que beaucoup des éclats étaient retouchés avec le même procédé ; ces faits, cependant très clairs à mes yeux, ne furent jamais nettement admis par lui,

malgré mes efforts pour le convaincre. Il s'est, à mon vif regret, cantonné dans sa réserve originelle. C'est que Teilhard, merveilleux voyant sur le terrain en géologie, et admirable paléontologiste, n'était pas rompu aux études de technique préhistorique, les caractères industriels lui échappant en partie.

Avec plusieurs géologues de Péking, il entreprit un voyage d'exploration dans la Chine du Sud, dans les grottes de Kwangsi. Ils y rencontrèrent des lambeaux de vieilles brèches osseuses, où les restes d'Orang et de Panda étaient généralement réduits à des couronnes dentaires par le grignotage des porcs-épics. Ultérieurement, ces grottes avaient été occupées par des Méso ou Néolithiques anciens ayant parfois remployé de très anciens éclats retravaillés.

Dans une direction opposée, aux portes de Harbin, le P. Teilhard a visité à diverses reprises, et avec moi en 1935, des carrières creusées dans d'épaisses couches de terre noire, riches en ossements de *Rhinoceros tichorhinus*, etc., et présentant comme vestiges humains, de rares silex taillés d'âge relativement récent (Paléolithique très avancé?) ; c'est sans doute aussi l'âge de la grotte supérieure, sépulcrale, de Chou-Kou-Tien, en partie creusée dans la brèche à Sinanthropes du locus I : de rares silex lamellaires, des dents percées, un stylet en os, y ont été découverts avec la faune du grand Loess.

Au Kwangsi, le P. Teilhard avait poussé une pointe vers ces grottes tonkinoises à mêmes caractéristiques familières. Son esprit, tourné volontiers vers de larges perspectives, l'incita à visiter les failles de Java, et à participer plus activement aux explorations de Paterson, de Terra et Movius dans diverses parties de l'Inde et en Burma. Il participa certainement, par sa grande expérience, à fixer les cadres géologiques et archéologiques des résultats de ces grands voyages dont il nous a donné des résumés français dans l'Anthropologie.

Ses allées et venues entre Péking et Paris par la voie marine l'avaient amené à lier amitié avec H. de Monfreid, qu'il rencontra plusieurs fois entre Djibouti et Marseille, et il accepta l'invitation de passer un hiver en Somaliland français et Éthiopie, en 1930 ou 31. Il prospecta la région d'Obock et celle de Diré Daoua. Ce fut lui qui m'amena, après m'avoir présenté à de Monfreid, à poursuivre dans cette même région les recherches ébauchées par lui, ce que je réalisai en 1933, accompagné de P. Wernert. Près d'Obock, nous retrouvâmes, après lui, les terrasses étagées depuis 90 mètres, contenant toute la série paléolithique de cette côte autour du Mont Mabla, derrière Obock, allant depuis d'anciens stades à larges

éclats et rares bifaces primitifs, jusqu'aux diverses phases acheuléo-levalloisiennes et au Middle Stone Age (Levalloisien évolué), le tout en felsite. En Éthiopie, les recherches du P. Teilhard et les nôtres se sont limitées à la région du Harrar. Le P. Teilhard y avait découvert et sondé la grotte peu accessible et très haut perchée du Porc-Épic, près de Diré Daoua, et avait remarqué les fresques peintes schématiques que j'ai relevées. Paul Wernert y mena les fouilles, auxquelles je m'associai brièvement, et vérifia que l'industrie moustéro-solutréenne de type sud-africain de Stilbay (S. A. moustéro-solutren), s'y chargeait progressivement de faciès magosien plus petit à microlithes triangulaires assez bons. Plus au sud, sur le versant de la haute vallée de l'Errer, au-delà d'Harrar, j'étudiai, comme Teilhard m'y avait engagé, les terres rouges labourées couvrant les basses terrasses du fleuve, et j'y trouvai, non plus en obsidienne, comme près de Diré Daoua, mais en quartz, de l'industrie moustéroïde, *in situ;* mais aussi une très ancienne pièce abbevillienne en basalte, roulée et dérivée de quelque gisement inconnu. Plus haut, sur les versants granitiques, je trouvai, sur son indication, émergeant comme de grandes termitières, des sortes de bornes de tufs de sources calcaires, au pied desquelles étaient des foyers à microlithes Wiltoniens. En joignant nos récoltes et nos observations, Teilhard, P. Wernert et moi pûmes, tant pour la Somalie que pour le Harrar, apporter une contribution appréciable à la connaissance encore peu avancée des âges de pierre de cette « Corne de l'Afrique » orientale.

La grande guerre de 39-45 prit le P. Teilhard à Péking, d'où il ne rentra en Europe que tard. Durant ce temps, parut à Péking (1941) son important volume *Early Man in China*, dont je crains que peu d'exemplaires soient parvenus en Europe. Il y ramassait toutes ses vues sur ce vaste pays, depuis le Pliocène moyen, du point de vue géologique, paléontologique et préhistorique. Je le trouvai assez fatigué de cette longue épreuve lorsque je le revis entre mes deux premiers séjours en Afrique australe. Je lui narrai mes expériences là-bas, les belles études stratigraphiques sur la vallée du Vaal, celles du très regretté Janmart dans les mines de diamants d'Angola et du Dr Cabu en Katanga-Kasaï, les plages implementifères des côtes, étagées de près, depuis 400 pieds jusqu'au rivage actuel, et surtout l'étonnant foisonnement des découvertes d'Australopithèques de Dart, Broom et Robinson à Taungs, et de Makapan, presque au nord du Transvaal, les caractères presque humains, par leurs dents et leur caractère marcheur, de ces anthropoïdes.

Je l'engageai à venir voir toutes ces richesses géologiques et paléontologiques. Il se laissa tenter et devait venir bientôt m'y rejoindre, et peut-être, retourner par le Kenya, pour visiter Leakey, sa grande découverte du « Proconsul » préhumain, et son importante stratigraphie. Hélas ! comme je l'y attendais, la nouvelle me parvint de l'attaque dont il se tira de justesse, qui l'avait atteint au cœur et exigeait un long repos. Quand il se fut remis, mais après mon départ définitif d'Afrique australe, il y vint cependant à deux reprises, admirablement accueilli et guidé par le professeur C. van Riet Lowe, Paterson et Dart ; il visita successivement tous les sites à Australopithèques et leurs importantes collections de Prétoria et Johannesburg, reconnut le caractère taillé du Pré-Stellenboch des anciens graviers du Vaal, dont il trouva *in situ*, pour la première fois, une pièce, à sa partie supérieure (généralement, on les avait recueillis dans des dépôts qui en étaient dérivés). Il a su depuis, que le professeur van Riet Lowe venait d'en trouver d'autres, superposées à Makapan aux couches à Australopithèques, en place sous l'Acheuléen régional.

Dans sa dernière note, il tire la conclusion de ce qu'il a vu en Afrique (*Revues Scientifiques de Bruxelles,*) et nous informe de première main sur le crâne néanderthalien, découvert au N. W. de Capetown, à Saldanha, avec une faune ancienne et des bifaces acheuléens évolués, découvert après mon retour en Europe.

Il considére alors l'Afrique comme le foyer d'où l'Homme est sorti pour envahir le reste du vieux monde, dès le stade le plus archaïque. C'est le dernier essai, dans l'ordre de la Préhistoire, que nous devons au P. Teilhard de Chardin.

Ainsi le P. Teilhard, dans sa vie bien remplie, avait, partant d'Espagne et d'Angleterre, parcouru en observateur pénétrant et habile synthétiste, la plus grande partie de l'ancien monde, jusqu'à son terme oriental chinois, où il a longuement séjourné, et, suivant la frange méridionale de l'Asie sub-tropicale, il a touché le continent africain au nord et au sud de ses rivages baignés par la mer Rouge et l'océan Indien. Il avait, de ses yeux, analysé et pénétré les conditions physiques et fauniques au milieu desquelles l'Homme est supposé s'être d'abord développé : à Chou-Kou-Tien, à Java, au Burma, aux Indes, en Afrique australe, et finalement, il a pensé que c'est dans celle-ci que l'on doit propablement approcher le plus de l'origine de l'Homme et de l'*Homo faber*.

HENRI BREUIL
de l'Institut.

Le voyageur et l'explorateur

Le P. Teilhard de Chardin fut un grand voyageur sur la terre. Lorsque, jeune religieux, il fut envoyé comme professeur de physique en Égypte où les Jésuites avaient un collège, l'Orient l'éblouit. L'apprenti géologue qui en était à ses premières recherches ne se doutait pas alors que, vingt ans plus tard, un paquebot, passant près de là, l'emporterait vers l'Extrême-Orient. Il était déjà, après l'Angleterre et Paris, un des professionnels des sciences de la terre, et allait devenir un des premiers spécialistes de la géologie et de la paléontologie chinoises. La lointaine (alors) et mystérieuse Asie s'emparait de lui et allait lui prendre presque le tiers des années de sa vie.

Dans l'intervalle de ses voyages à l'intérieur du continent chinois, d'autres travaux l'entraînèrent en Éthiopie, dans l'Inde, en Birmanie, à Java, puis les dernières années, en 1951 et 1953, en Afrique du Sud. L'Amérique lui était devenue familière après plusieurs visites ou séjours. Elle a marqué la fin de sa course. C'est là qu'il vécut à partir de 1951 et qu'il vient de mourir. C'est là qu'il repose au cimetière des Pères Jésuites de Saint-Andrews on Hudson, à 150 kilomètres de New York.

Pierre Teilhard de Chardin était, d'esprit et de cœur, citoyen de l'univers. Comme Victor Hugo l'a dit du poète il se sentait *partout chez lui étant partout chez Dieu;* il ajouterait : et chez l'Homme, l'œuvre la plus haute de la Création, qui fut l'objet de sa patiente et passionnée recherche.

« Faire du terrain » fut toujours pour lui d'un très puissant attrait. Savant de plein air, bien qu'il dût passer une grande part de son temps au laboratoire, toucher la terre maternelle, selon le vieux mythe grec, le rajeunissait toujours. Il regrettait vers la fin de sa vie que sa santé ne lui permît plus les fouilles. Il était toujours prêt à partir. Au moindre éveil qui lui était donné d'une nouvelle piste de recherche intéressante, que le déplacement fût incommode ou inopportun, il prenait la route. Cette disponibilité constante lui valut — combien de fois? — de se trouver à point nommé là où ses prévisions, ses avis et même sa direction des travaux amenèrent des trouvailles d'importance. C'était ce qu'il appelait ses « chances ». Voici comment il présentait, en 1930, devant un groupe de savants, la découverte de l'homme fossile de Pékin par le service géologique de Chine dont il était le conseiller technique. Un an après que le crâne fameux eût été extrait de la caverne de Chou Kou Tien, Pierre Teilhard disait modestement : « La vie a vraiment des façons singulières. Après m'avoir fait témoin dans le sud de l'Angleterre de la découverte de l'Eoanthropus, elle m'a conduit ici, vingt ans plus tard, pour être présent à un événement scientifique plus sensationnel encore, la découverte du Sinanthrope. »

De l'explorateur, Pierre Teilhard possédait le flair et l'initiative qui le mettaient sur la voie des trouvailles de grande portée, l'endurance physique et l'intrépidité conjuguées avec l'ardeur et l'obstination du chercheur à la poursuite des secrets de la Terre. Sa correspondance fait foi des difficultés vaincues, des fatigues surmontées, au prix desquelles son regard exercé d'observateur parvint à se rendre maître de vastes régions, jalousement fermées depuis tant de siècles et qui s'entrouvraient à peine au voyageur étranger. Il y pénétra souvent le premier, assisté d'un seul compagnon (1), suivi de quelques *boys*, dans des conditions d'inconfort et d'insécurité que relatent ses récits, pleins de couleur et d'humour.

Il voyage souvent dans *le blanc de la carte*. L'œil averti du naturaliste étend ses observations, en même temps qu'à la géologie et la paléontologie, à la topographie, la géographie, la zoologie, la botanique et l'ethnographie ; il échantillonne en passant races et mentalités des populations, note les divers modes de vivre et de penser. Ceci sur un territoire immense. Ce sera successivement la Mongolie, le bassin du fleuve Jaune et du Yangtsé, la Mandchourie, le désert de Gobi. Avec la Croisière Jaune s'y ajoutera le Turkestan oriental.

La Chine, qu'il arpente en tous sens de 1923 à 1940 (2), c'est encore la Chine immémoriale où cheminent sur les pistes les longues caravanes, la Chine presque dépourvue encore de routes et de rails, des auberges sordides et de la plus crasse paysannerie, des terres argileuses où s'embourbent les chars à deux roues aux cahots redoutables. Les mules piétinent lentement pendant des semaines et dans ces vastes solitudes, rarement un courrier vous rejoint. A l'étape on n'a parfois pour abri que la *yourt* mongole, ou sa propre tente, qu'il faut disputer au vent du désert. Il faut compter avec les intempéries : climat glacé ou brûlant, tempêtes de sable, inondations subites qui menacent les voyageurs et leurs bagages : le précieux butin des fouilles ; avec les embûches : incursions de bandits, foyers de guerre civile qui viennent ruiner vos plans, vous forcent à revenir sur vos pas, aux bords fascinants de terres inconnues. Tout un aspect de l'Empire du Milieu dont la figure va s'effacer demain. La Chine qui bouge oubliera l'autre, que bien peu d'Européens qui l'ont abordée ont pu pénétrer si avant, connaître si familièrement. On l'a bien vu lors de la Croisière Jaune : le nombre des volontaires disposés à « naviguer » plusieurs mois de suite (ce fut, en fait, toute une année (1) à travers l'Asie centrale, de Pékin au Pamir) n'était pas fort grand, et tel écrivain, réputé globe-trotter, ne se montra pas tenté de se couvrir de gloire en allant chercher sur place des thèmes nouveaux d'aventures exotiques. Pierre Teilhard, lui, vieux routier, déjà, des déserts asia-

(1) Le R. P. Licent S. J. qui l'avait invité à venir faire avec lui des explorations dans l'Asie centrale, d'où lui-même avait déjà rapporté des collections précieuses pour son musée de Tientsin.

(2) Il sera bloqué à Pékin pendant la dernière guerre jusqu'en 1945, date de son retour en France.

(1) D'avril 1931 à février 1932.

tiques, lorsqu'il donna son adhésion à la Mission Haardt-Citroën, en avait vu d'autres. Il y avait près de dix ans qu'il battait les pistes du Gobi, les rives du Hoang Ho, les coins perdus du Honan ou du Shansi.

Peu à peu, les moyens de transport se font moins primitifs, les pistes sont remplacées par des routes; les chemins de fer s'améliorent, les autos des géologues américains qui font plusieurs fois équipe avec lui roulent à bonne allure. L'activité du voyageur n'en devient que plus vive. Il avoue, une certaine année, que, pendant plusieurs mois, il n'est pas resté quinze jours à la même place et parfois beaucoup moins...

L'éternel voyage, mais aussi l'universel contact avec la terre, avec la vie, et l'universelle rencontre. Un jour, tombant par hasard sur un ami, en quelque lieu imprévu de la planète, les deux hommes s'étreignent, et Teilhard parait si réjoui que l'autre, modestement, s'étonne. « Pourquoi je suis content, cher ami? fait le grand voyageur, parce que la terre est ronde ! »

Dans l'intervalle de ses expéditions, il reprenait à Pékin la vie de laboratoire; il formait au travail scientifique étudiants et jeunes savants chinois qu'il associait quelquefois à ses explorations. C'était aussi, après des mois de vie nomade, le retour à la vie sociale, dans l'atmosphère cosmopolite de la capitale chinoise. Il quittait alors le couvent des bons Lazaristes où il résidait, pour le quartier des légations et des ambassades, où il trouvait beaucoup d'accueil et comptait de nombreux amis. La ville était très animée entre les deux guerres. Les passants de marque s'y succédaient ou s'y croisaient : savants et explorateurs, écrivains, reporters des grands journaux étrangers, artistes et vedettes de tous genres. Tel chroniqueur parisien se déclarait charmé d'avoir participé à une conversation avec « un Jésuite étincelant ». Toute une soirée on vit Pierre Teilhard s'entretenir avec Sven Hedin partant pour le Thibet, et discuter avec lui jusqu'à une heure avancée sur le sens de la vie.

Sur sa table le courrier s'accumule venant de tous les points du monde. Ses relations sont innombrables. Que de confidences, de confessions... Tel avoue qu'il n'a plus la foi, tel autre demande le baptême. Les S. O. S. des angoissés, tout prêtre connaît cela. Le Père est de ceux à qui l'on peut tout dire. Et d'abord sur le plan humain, ce qui facilite d'aborder l'autre. « C'est plutôt un grand frère, disait-on, qui n'intimide ni n'éloigne personne. » Son abord (avec une certaine réserve naturelle à sa race et à son caractère) est pourtant, comme me le disait hier quelqu'un qui en gardait le souvenir ému, de « gracieuse charité ». Mais sa vocation avait une autre ampleur.

D'autres diront ce que fut cette vocation singulière d'un puissant esprit religieux, sa fécondité et par quelle fidélité héroïque il y répondit. Nous ne voudrions que marquer ici comment l'élément voyage-exploration entre, pour une part essentielle, dans l'élaboration, l'approfondissement de sa pensée; notamment ce qu'il appelait son « aventure asiatique ». C'est l'Asie, a-t-il déclaré, qui lui a révélé la grandeur et les beautés de la terre et de ses phénomènes.

La terre découverte, fouillée, étudiée avec passion et, si l'on peut dire, contemplée avec un religieux respect, fut le tremplin de sa pensée. Parti à la recherche des traces et des témoins les plus anciens de la vie dans le sol, la Terre lui fait rencontrer l'homme, ce vivant entre les vivants, qu'une fortune étrange a porté au sommet de l'arbre de la vie. Un cliché bien curieux d'un journal américain datant de 1937 montre Pierre Teilhard, entouré de savants étrangers, tenant entre ses mains le crâne fameux de Chou Kou Tien et faisant devant ses confrères attentifs l'étude descriptive de cet être (comment le nommer?) dont l'ancienneté s'évaluait par un multiple de cent mille années (1), dit un géologue. Devant ce prédécesseur incertain de l'homme actuel, l'idée s'impose fortement à la pensée du savant français qu'une science distincte, entre les autres sciences de l'homme va se constituer : *l'Anthropogenèse*, la science des origines humaines. Un pas de plus, une de ces grandes foulées de la Science qui jalonnent la voie du progrès de la connaissance.

Dès lors, P. Teilhard va concentrer ses efforts sur ce qu'il appelle le Phénomène humain, pour marquer ce qu'a tout ensemble d'ordinaire et d'extraordinaire notre espèce, dans sa montée en flèche au sommet de l'Évolution des espèces.

On comprend que le travail de sa pensée avançant toujours dans cette direction, voyager pour seulement voir et même savoir n'était plus son premier objectif. Professionnellement, il continuait à arpenter les routes du globe, mais il pouvait écrire : « Y a-t-il d'autres voyages que ceux qui nous permettent de changer non de place mais de sphère dans l'univers? »

Sans aucune sécheresse d'ascète, se prêtant volontiers au charme des choses et des êtres, l'homme vivait surtout dans cette sphère de l'esprit (sa *noosphère*) qui était désormais son laboratoire et sa cellule intérieure.

De chacun de ses voyages il rapportait, avec ses caisses de fossiles et les notes destinées à ses mémoires scientifiques, un invisible butin. Ses idées mûrissaient dans la solitude — il fut longtemps l'ermite ambulant des déserts asiatiques — il en rapportait régulièrement le projet d'un nouvel essai de philosophie religieuse que les périodes sédentaires verraient éclore, et qui marquaient une étape plus avancée de sa continuelle réflexion.

Il concentrait son effort sur l'étude de la nature et de la condition humaines. Ce regard exceptionnellement synthétique et en même temps spirituel voyait et faisait voir les directions évolutives de notre humanité qui fondent sa dignité, ses devoirs, ses espérances. Pierre Teilhard, plus encore qu'un grand explorateur de la terre, apparaîtra de plus en plus, quand on fixera sa place et son rang dans la pensée contemporaine, comme un grand explorateur de l'Humain. Il aura préparé, comme il l'appelait de tous ses vœux, l'avènement d'un nouvel humanisme chrétien à la mesure de notre temps.

CLAUDE ARAGONNÈS.
M. Teillard-Chambon.

(1) *The Skull of the Peking Man*, by G. BARBOUR (the leader Press, Peiking, China, 1930).

Au cours d'une mission scientifique dans les steppes d'Asie, le P. Teilhard de Chardin *n'ayant ni pain, ni vin, ni autel,* célébra, le jour de Pâques, la Messe en Esprit dont nous extrayons les passages suivants. Trente-deux ans après la Consécration au Cœur du Christ Ressuscité qui achève cette Messe, jour pour jour, Pâques pour Pâques, le Cœur du Ressuscité s'ouvrait au Père pour l'éternité.

Puisque, une fois encore, Seigneur, dans les steppes d'Asie, je n'ai ni pain, ni vin, ni autel, je m'élèverai jusqu'à la pure majesté du réel, et je vous offrirai, moi votre prêtre, sur l'autel de la Terre entière le travail et la peine du Monde.

Le soleil vient d'illuminer là-bas, la frange extrême du premier orient. Sous la nappe mouvante de ses feux, la surface de la terre s'éveille, frémit et recommence son effrayant labeur. Je placerai sur ma patène à ma messe la moisson attendue de ce nouvel effort. Je verserai dans mon calice la sève de tous les fruits qui seront aujourd'hui broyés. Mon calice et ma patène, ce sont les profondeurs d'une âme largement ouverte à toutes les forces qui, dans un instant, vont s'élever de tous les points du globe et converger vers l'Esprit. Qu'ils viennent donc à moi, le souvenir et la mystique présence de ceux que la lumière éveille pour une nouvelle journée.

Tous sans exception, je les évoque, ceux dont la troupe anonyme forme la masse innombrable des vivants, ceux-là surtout qui croient au progrès des choses, et poursuivront passionnément aujourd'hui la lumière...

Tout ce qui va augmenter dans le monde, au cours de cette journée, tout ce qui va diminuer, tout ce qui va mourir aussi, voilà, Seigneur, la matière de mon sacrifice.

Jadis on traînait dans votre temple les prémices des récoltes et la fleur des troupeaux. L'offrande que vous attendez vraiment, ce n'est rien moins que l'accroissement quotidien du Monde emporté par l'universel devenir.

Recevez, Seigneur, cette hostie totale que la Création mue par votre attrait vous présente à l'aube nouvelle. Ce pain, notre effort, il n'est de lui-même, je le sais, qu'une désagrégation immense. Ce vin, notre douleur, il n'est encore, hélas, qu'un dissolvant breuvage. Mais au fond de cette masse informe vous avez mis — j'en suis sûr parce que je le sens — un sanctifiant désir qui nous fait tous crier : « Seigneur, faites-nous un! »

Puisque vous m'avez donné, mon Dieu, une sympathie irrésistible pour tout ce qui se meut dans la matière obscure, je monterai ce matin en pensée sur les hauts lieux, chargé des espérances et des misères de ma mère la Terre, et là, fort d'un sacerdoce que vous m'avez donné, sur tout ce qui, dans la chair humaine, s'apprête à naître ou à périr sous le soleil qui monte, j'appellerai le Feu. (...)

Et maintenant, Jésus, que voilé sous les puissances du Monde, vous êtes devenu véritablement tout pour moi, tout autour de moi, tout en moi, je ferai passer dans une même aspiration l'ivresse de ce que je tiens et la soif de ce qui me manque, et je vous répéterai, après votre serviteur, les paroles enflammées où se reconnaîtra toujours plus exactement, j'en ai la foi inébranlable, le christianisme de demain :

« Seigneur, enfermez-moi au plus profond des entrailles de votre Cœur. Et quand vous m'y tiendrez, brûlez-moi, purifiez-moi, enflammez-moi, sublimez-moi, jusqu'à satisfaction parfaite de vos goûts, jusqu'à la plus complète annihilation de moi-même. »

Tu autem, Domine mi, include me in imis visceribus Cordis tui. Atque ibi me detine, excoque, expurga, accende, ignifac, sublima, ad purissimum Cordis tui gustum atque placitum, ad puram annihilationem meam.

« Seigneur. » Oh, oui, enfin! j'ai donc trouvé Quelqu'un à qui je puisse, à plein cœur, donner ce nom! Aujourd'hui que par la manifestation des pouvoirs que vous a conférés la Résurrection, vous transparaissez pour moi à travers toutes les puissances de la Terre, je vous reconnais comme mon Souverain et je me livre délicieusement à Vous. (...)

Christ glorieux, Influence secrètement diffuse au sein de la Matière et Centre éblouissant où se relient les fibres sans nombre du Multiple; Vous dont le front est de neige, les yeux de feu, les pieds plus étincelants que l'or en fusion; Vous dont les mains emprisonnent les étoiles; Vous qui êtes le premier et le dernier, le vivant, le mort et le ressuscité; Vous qui rassemblez en votre unité exubérante tous les charmes, tous les goûts, toutes les forces, tous les états; c'est Vous que mon être appelait d'un désir aussi vaste que l'Univers : vous êtes vraiment mon Seigneur et mon Dieu. (...)

A votre Cœur dans toute son extension (1) *— par toutes les ressources qu'a fait jaillir en moi votre attraction créatrice, par ma trop faible science, par mes liens religieux, par mon sacerdoce, et (ce à quoi je tiens le plus* (2) *par le fond de ma conviction humaine — je me voue pour en vivre et pour en mourir, Jésus.*

P. TEILHARD DE CHARDIN.
Ordos. — Pâques 1923 (3).

(1) Assimilant progressivement l'Univers par l'Église.

(2) Dans le respect que Dieu a de la personnalité de l'homme, rien n'est valable pour Lui, y compris le sacerdoce, que fondé sur cette libre conviction.

(3) Le 15 mars dernier, à un dîner au Consulat de France à New-York, devant des neveux qui en ont témoigné, le P. Teilhard avait déclaré : « Je voudrais mourir le jour de la Résurrection. »

II
L'ŒUVRE

L'histoire de la vie et l'origine des espèces

L'Œuvre du P. Teilhard de Chardin a déjà fait l'objet de maints exposés. La plupart de ses commentateurs n'ont guère considéré en lui que le philosophe, mais il ne faudrait point que les réactions provoquées par certaines de ses vues fissent oublier le grand paléontologiste, attaché à l'étude des données positives et qui ne cessa de conserver le goût de la recherche concrète.

Marcellin Boule venait d'acquérir une magnifique collection de vertébrés fossiles provenant des phosphorites du Quercy. Il confia au P. Teilhard l'étude du groupe des mammifères carnivores.

Dans ce mémoire ancien, brillant sur certains points, confus et discutable sur d'autres, se trouve déjà nettement une idée qui ira se précisant et s'affirmant : la tendance du monde des vivants à se ramifier en avançant.

Ce premier essai allait être suivi, en 1916, d'une autre étude sur de petits primates provenant également des phosphorites du Quercy. Le P. Teilhard soulignait que dans l'évolution de ce groupe la persistance la plus grande avait été obtenue sur la lignée conduisant au plus grand cerveau, première amorce d'une idée qui prendra ultérieurement toute son ampleur.

La guerre vint interrompre ces recherches. En 1918, le P. Teilhard reprenait sa place au laboratoire de paléontologie du Muséum, et sur les conseils de Boule prépara sa thèse de doctorat sur les mammifères de l'Éocène inférieur de France. Il s'agissait de l'étude de petits mammifères, remontant à l'aurore de l'ère tertiaire, découverts nombre d'années auparavant dans la région de Reims, par un paléontologiste amateur, le Dr V. Lemoine. Le P. Teilhard rectifia maintes déterminations erronées, interpréta avec une remarquable sagacité des restes souvent très fragmentaires, mit en évidence, pour cette période, d'étroites relations faunistiques entre l'Europe et l'Amérique du Nord. L'examen de mammifères trouvés dans l'Éocène de Belgique lui permit d'étendre et de préciser ces conclusions.

La théorie transformiste était sous-jacente à tous ces travaux. En des articles destinés à un public non-spécialiste, le P. Teilhard exposa d'une manière directe ses vues sur le problème de l'évolution. Dans les milieux paléontologiques, les réactions furent nuancées. Marcellin Boule, d'accord sur le fond, se trouvait quelque peu dépassé par l'audace de pensée de son élève. Avec Vialleton, s'engagea une assez vive controverse, limitée tout d'abord à des

discussions au cours de rencontres fortuites ou préparées, reprise ensuite en articles ou en livres. Le contraste entre les deux hommes, si saisissant du point de vue physique, ne l'était pas moins du point de vue intellectuel. Vialleton, anatomiste éminent, se cantonnait, si l'on peut dire, sur le terrain de la dissection et de la coupe histologique ; Teilhard se plaçait immédiatement sur le plan méthodologique et philosophique. Le dialogue n'était point possible.

Particulièrement étroite et féconde fut par contre son intimité intellectuelle avec Édouard Le Roy. Chez ce dernier se tenaient le mercredi de chaque semaine des entretiens où l'on discutait des grands problèmes scientifiques et plus spécialement biologiques. Édouard Le Roy préparait alors ses livres sur *L'Exigence idéaliste et le fait de l'Évolution*, puis sur *Les Origines humaines et l'évolution de l'intelligence*. Et, dans ce dernier ouvrage, l'illustre philosophe écrivait : *Les vues qui vont être présentées, nous les avons tant de fois et de si près discutées ensemble, lui et moi, que nous en sommes venus à les enchaîner dans le même ordre, à les traduire presque par les mêmes formules et que, désormais, nous ne saurions plus nous-mêmes y faire un départ exact entre nos apports respectifs.* On ne peut manquer d'évoquer ici ce passage d'une lettre de Renan à Marcellin Berthelot : *Plus d'une fois, en retrouvant certaines idées dont nous avons mille fois causé ensemble, je me suis demandé si elles étaient de vous ou de moi, tant nos pensées se sont depuis trente ans entrelacées, tant il m'est impossible, dans notre intime association intellectuelle, de distinguer ce qui est mien de ce qui est vôtre.*

On ne saurait trop souligner l'influence de la pensée d'Édouard Le Roy sur celle du P. Teilhard et il conviendra de dire un jour le rôle décisif du premier dans le renouveau de la philosophie biologique (1).

A partir de 1923, et pendant plus d'une vingtaine d'années, la presque totalité de l'activité scientifique du P. Teilhard fut absorbée par ses recherches en Extrême-Orient. Au cours de randonnées multiples, il allait parcourir l'immense continent, édifiant une œuvre paléontologique grandiose, à l'échelle, peut-on dire, du cadre géographique.

Dans un mémoire consacré à l'étude des mammifères ayant vécu en Chine et en Mongolie vers le milieu de l'ère tertiaire, il établit la déconcertante ancienneté de la mise en place des faunes continentales, la réalité presque tangible, et en même temps, la lenteur vraiment *géologique* des transformations animales. Puis il étudia, généralement, avec des collaborateurs, les espèces fossiles relativement récentes d'où est issue directement la faune moderne d'Asie orientale.

Dans un important travail furent décrits les mammifères d'âge villafranchien enfouis dans les dépôts lacustres de Nihowan, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Péking. Peu de périodes

(1) On sait aussi, et Éd. Le Roy l'a reconnu dans une note de son livre : *L'Exigence idéaliste et le fait de l'Évolution*, tout ce qu'il devait aux connaissances et aux vues de Teilhard. (N. D. L. R.)

offrent, au cours de l'histoire de la terre, un intérêt aussi décisif que le Villafranchien. Il correspond en effet à ce moment critique où, si nous n'avons pas encore trouvé l'homme, nous savons qu'il devait exister. Et les remarquables documents paléontologiques exhumés par le P. Teilhard permirent d'évoquer avec une grande netteté le milieu biologique contemporain de l'événement humain.

De l'évolution reconstituée de ces faunes d'Asie se dégageaient d'importantes particularités biologiques : telle la remarquable orthogenèse des siphnés ou rats-fouisseurs de Chine. Ces petits mammifères se présentent dans des conditions idéales pour l'étude du phénomène évolutif. Leur groupe n'a été altéré ni par émigration, ni par immigration, pendant une longue période ; ses contours géographiques sont strictement limités et il est installé, sur le sol de Chine, depuis quelque vingt millions d'années. On voit ainsi se dessiner, dans son histoire, un certain nombre de mouvements morphologiques : accroissement de la taille ; soudure des vertèbres cervicales ; élévation graduelle des dents. Les siphnés nous font assister à une transformation dirigée, à une orthogenèse.

Un même esprit anime ces recherches si diverses du P. Teilhard : la préoccupation de saisir la réalité de la vie qui se présente à nous comme un devenir ininterrompu, transindividuel, localisé dans une zone nettement définie, concentrique à la terre, la zone de l'eau, de l'oxygène, de l'acide carbonique. Cet ensemble des vivants soutient d'étroits rapports avec la lithosphère, se relie à elle par un lien continu, mais, à son niveau, émergent des qualités nouvelles. La notion de biosphère, déjà formulée à la fin du siècle dernier par le géologue autrichien Suess, mais que le P. Teilhard a précisée et approfondie, traduit cette unité de la couche vivante qui entoure le globe terrestre ou lithosphère et est susceptible d'agir à la manière d'un organisme supérieur.

Par nature, la matière vivante se subdivise en individus qui se rassemblent autour de quelques types dominants, chaque groupe ainsi formé étant apte à se cliver à son tour en unités zoologiques nouvelles. Le dessin du monde des vivants est un ensemble de segments ramifiés et divergents, les phylums du paléontologiste. Et la paléontologie a comme tâche essentielle d'étudier la structure interne et la transformation progressive de ces phylums, leurs interliaisons et les lois de leur succession et leur distribution d'ensemble dans la biosphère, en un mot d'édifier une phylétique.

Mais il convient alors d'accorder, dans les développements historiques du phénomène évolutif, un degré de réalité supérieure aux effets d'intensification orientée, la simple diversification des caractères étant beaucoup moins importante. Et pour se constituer définitivement en science, la paléontologie au lieu de chercher à éliminer toute idée de « direction », devra au contraire intégrer dans ses constructions les facteurs dits d'orthogenèse.

Chaque fois qu'on peut pratiquer cette analyse des lignées, on constate que les caractères se modifient dans un sens donné, qu'il y a canalisation des formes. Tout se passe comme dans le cas d'une rivière établissant peu à peu son cours selon la pente du terrain. Et de même que, dans l'exemple de la rivière, une même

action de gravité agit toujours et partout sur l'eau qui s'écoule, ainsi convient-il d'admettre l'existence d'un facteur de fond agissant sur le déroulement de l'orthogenèse. Quel peut-être ce facteur?

Quand on considère la multiplicité des phylums en lesquels se résout la biosphère, on pourrait croire que la vie a tout essayé. En fait, elle a, essentiellement, essayé dans le même sens, dans le sens d'un arrangement de plus en plus complexe et d'un psychisme plus élevé. La tendance vers plus de conscience, tel est le moteur de l'orthogenèse.

Dans une telle perspective l'homme représente sur la terre un phylum singulier : son orthogenèse en direction d'une cérébralisation maximum, coïncide exactement avec l'orthogenèse de la vie. Et il s'agit maintenant pour nous d'utiliser scientifiquement cette orthogenèse : *D'une part, à la lumière de ce qui se passe en nous-mêmes (dans le domaine des transformations et des inventions réfléchies) interpréter, dans la Nature présente et passée, la formation, la distribution et l'allure des divers phylums à l'intérieur de la biosphère. Et d'autre part, inversement, en prolongement des courbes tracées par la paléo-biologie, essayer de deviner ce qui se poursuit self-évolutivement en nous sous le double voile de la socialisation technique et de la co-réflexion.* Tel serait l'objet de la paléontologie de demain.

On comprend ainsi l'attrait sans cesse grandissant que devait exercer sur le P. Teilhard la paléontologie humaine. Depuis une dizaine d'années, il lui consacrait le meilleur de son effort, à la fois par une contribution dans le domaine de la stricte positivité, et par une réflexion sur les principes d'une anthropogenèse.

Dès 1923, en collaboration avec le P. Licent, il avait établi l'existence, jusqu'alors contestée, de l'homme paléolithique en Asie du Nord. Conseiller, à partir de 1929, du Service national géologique de Chine, il participa, à ce titre, aux fouilles de Choukoutien, près de Péking, dirigeant l'étude stratigraphique, paléontologique et archéologique des gisements à Sinanthropes. Il démontra le synchronisme des niveaux à Sinanthropes de la Chine du Nord avec les couches à Orang de la Chine du Sud et développa d'intéressantes idées sur le néolithique asiatique. Un voyage aux Indes en compagnie de Helmut de Terra aboutit à la découverte d'une riche industrie paléolithique dans les terrasses des bassins de l'Indus, de la Narbada et de l'Irrawady. Deux fois il visita les gisements à Pithécanthropes de Java, donnant à leur sujet d'intéressantes précisions stratigraphiques. Signalons aussi un séjour en Afrique orientale au cours duquel il mit à jour, près de Dirré-Daoua (Abyssinie) une riche industrie du type paléolithique supérieur.

En ces dernières années, le P. Teilhard se rendit à deux reprises (1951 et 1953) en Afrique australe. Des notes publiées aux *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* ou dans l'*Anthropologie* résument l'essentiel de ses observations. Les Australopithécidés sud-africains représentent un groupe autonome et très *progressif* d'Anthropomorphes auquel conviendrait l'appellation de Para-Hominiens. La ressemblance entre l'Homme de Saldhana (et également

celui de Rhodésie) avec l'*Homo solœnsis* trouvé à Java lui paraissent suggérer un parallélisme évolutif entre ces deux rameaux si éloignés géographiquement.

Mais ce sont principalement les réflexions, les intuitions qu'il a prodiguées en de nombreux articles qui constituent son apport fondamental à l'édification d'une anthropogenèse. Nul n'a mieux mis en évidence l'importance, dans l'histoire de la vie, du phénomène humain. Il fallait la vision du paléontologiste pour marquer aussi fortement l'originalité de cet événement. En des pages profondément évocatrices, le P. Teilhard nous décrit l'exubérance vitale de la fin des temps pliocènes, où dans un milieu physique à peu près semblable au nôtre, mais duquel toute pensée était absente, les mammifères atteignaient leur apogée. Brusquement, à l'aurore des temps quaternaires, l'homme apparaît, envahissant la terre, sans qu'aucune barrière, aucun obstacle puissent arrêter ou ralentir son expansion. Il domine ce monde des vivants qui l'avait précédé, domestiquant, modifiant ou faisant périr à son ombre tous les êtres susceptibles de lui disputer la suprématie. Pour trouver, dans l'histoire de la terre, un événement comparable, il faut remonter jusqu'aux périodes lointaines où la matière, s'organisant, devint vivante. Dans l'évolution générale du monde, l'apparition de l'homme ne peut se comparer en importance qu'à l'histoire de la vie.

Une telle perspective qui est essentiellement celle du paléontologiste, éclaire le problème depuis si longtemps débattu de la place de l'homme dans le système des vivants. Nos classifications ont été faites pour un monde où les subdivisions se définissent par des transformations d'organes. En se plaçant à ce point de vue, il est incontestable que l'homme ne peut prétendre qu'à une humble place dans l'ensemble des Primates. Mais ce n'est point dans sa structure anatomique qu'il convient de rechercher son originalité. L'homme est seul dépositaire du facteur profond moteur du mouvement vital, le psychisme au plus haut degré. Avec son avènement vient ainsi se disposer au-dessus de la biosphère et concentriquement à elle, une autre sphère, la sphère de la réflexion, de l'invention consciente et libre, la sphère de l'esprit, la noosphère, de même grandeur, de même importance que la biosphère. Et cette noosphère n'est point statique, close. Elle ne cesse de monter vers des états croissants d'organisation et de conscience, jusqu'à ce que peut-être se lève l'aube d'un suprême événement : *la maturation définitive de l'Esprit lentement dégagé, puis sublimé à travers toute l'histoire de la Terre.*

Dans cet examen de l'apport paléontologique du P. Teilhard, nous arrivons maintenant au point où la vision du philosophe se substitue à la méthode d'observation du savant. Nous devons arrêter là notre exposé, laissant entrevoir les grandioses perspectives ouvertes par une telle œuvre. Qu'on accepte toutes les conclusions ou qu'on se refuse à les admettre, il n'est point contestable qu'elle marque un tournant dans notre science paléontologique et dans notre vision de l'histoire du monde.

JEAN PIVETEAU.

Teilhard de Chardin et les philosophies

Un philosophe de mes amis me disait il y a quelques années : *Le P. Teilhard de Chardin, ce n'est pas un philosophe, c'est un poète.* Par contre, le 8 mars 1953, j'entendais une excellente causerie de Claude Tresmontant sur le thème : *Bergson et le P. Teilhard de Chardin.* Il y a donc un problème : Le Père est-il ou non un philosophe?

Que le P. Teilhard soit poète, il n'y a pas à en douter. Il est à peine besoin de rappeler ces étonnants poèmes que sont *La Messe sur le monde* et certains passages du *Cœur de la matière.* Le Père, qui est un mystique et même un cosmomystique, a découvert dans le Christ cosmique entrevu par saint Paul une nouvelle raison d'aimer le Cœur du Ressuscité, et cette flamme anime toute son œuvre. D'autre part c'est un paléontologiste, or la paléontologie révèle au regard émerveillé de l'homme sinon l'infini, du moins l'immensité des profondeurs du temps. La plus belle épopée, c'est la prodigieuse aventure de la vie, plus vaste encore que *La Légende des siècles*, puisqu'elle inclut la Terre juvénile d'avant la vie et le monde vivant d'avant l'homme. Mystique et épique, la poésie teilhardienne devient même eschatologique, quasi prophétique à la fin du *Phénomène humain.* Le P. Teilhard, s'il sait brosser de vastes fresques, a aussi le don de la métaphore, et chez lui certains des concepts les plus abstraits de la science prennent une valeur d'image. L'on songe parfois à Pascal, parfois à Lucrèce : un Pascal qui, débarrassé du jansénisme, aurait acquis le sens de la vie cosmique, un Lucrèce qui, délivré de son matérialisme et de sa révolte, déchiffrerait dans la vie du monde des motifs d'espérer et de croire.

Si l'homme est évidemment artiste, on pourrait se demander s'il est vraiment philosophe. Il ne se donne pas pour tel, pas plus qu'il ne se prétend théologien. Malgré sa foncière bonté, il se fâchait presque lorsqu'on le traitait de métaphysicien (1). Loin du criticisme Kantien, le Père se garde bien de se lancer dans une théorie de la connaissance. Aucune étude critique sur la valeur et les limites de la raison humaine. Pour le Père, c'est dans le travail scientifique lui-même qu'on peut saisir la légitimité de la science. Ce géologue, réaliste à la façon du XX^e^ siècle, ne doute pas de la réalité, je dirais même de la solidité du monde extérieur, de l'*en-*

(1) Et cependant les intuitions métaphysiques fusent chez lui, quoique à son corps défendant.

soi, comme dirait Sartre ; ce paléontologiste, apparenté à ce point de vue aux phénoménologues, regarde sa science avec un œil pur et neuf, et met le reste entre parenthèses, y compris la métaphysique rationnelle, toujours justiciable des antinomies de la raison pure. C'est en somme un positiviste, non pas au sens d'Auguste Comte, mais dans l'acception la plus élevée du mot, c'est-à-dire *un étudiant du phénomène*, un homme qui reste dans son laboratoire, non sans l'avoir au préalable nettoyé de toutes les toiles d'araignée du scientisme, de cette métaphysique de bas étage qui a empoisonné l'esprit des savants depuis le XIX[e] siècle. Comment procède le Père pour aboutir à ce *spiritualisme positif* qui le caractérise? Un peu comme le physicien qui établit expérimentalement une courbe. Il détermine des points précis, puis les relie, et extrapole dans les deux sens, si bien que la science teilhardienne, devenue péri-chrétienne, ou pré-chrétienne, s'épanouit dans la foi, plus spécialement dans la foi catholique. Dès les années 1932-33, le Père, dans une conférence à l'École normale supérieure, déclarait : *Il n'y a pas de philosophie chrétienne, comme s'il y avait deux entités opposées. La foi ne naît que de la foi. Il n'y a pas d'un côté la raison, de l'autre la foi. Il n'y a que des actes de foi de plus en plus élevés : le monde a un sens, ce sens est l'esprit, l'esprit s'accomplit par l'unification, cette unification s'achève par le christianisme. La philosophie est pré-chrétienne, mais elle a l'attitude d'une foi.* Autrement dit, pour le P. Teilhard, la philosophie n'est pas un effort autonome et original de construction rationnelle, même si cet édifice rationnel doit servir ultérieurement d'assises à la théologie et à la Révélation. Elle se borne à constater que l'Évolution ne peut poursuivre son élan, une fois devenue consciente, que si elle est soutenue par une foi, et à montrer que le christianisme présente toutes les caractéristiques nécessaires de cette foi qui s'articule directement sur la science. En somme la philosophie n'est plus pour lui qu'un seuil critique, ou, si l'on préfère, de simples propylées, au-delà desquels resplendit la Nouvelle Jérusalem.

Rien d'étonnant, par suite, à ce que le bilan des influences philosophiques subies par le Père soit assez mince (2). A n'en pas douter le néo-platonisme l'a préoccupé. D'une façon plus générale, les spéculations teilhardiennes sur l'un et le multiple prennent pour point de départ un des thèmes fondamentaux de la pensée hellénique. De Plotin, on peut sauter sans inconvénient jusqu'à Leibniz dont la *Monadologie* a certainement contribué à préciser, chez le Père, ce sens si aigu de la personne, et lui a peut-être suggéré la possibilité de rapprocher *esprit* et *énergie* (sous la forme *radiale* de celle-ci, par opposition à la forme *tangentielle* ou d'inertie). Les modernes qu'il évoque ne sont pas tellement nombreux non plus : Karl Marx a pu agir sur l'humanisme foncier du Père, cette volonté bien ancrée de *valoriser* l'effort humain, et si le Père, à l'instar de Nietzsche, juge que l'homme doit être dépassé,

(2) Ce qui ne veut nullement dire que sa culture et son information n'aient pas été fort amples.

ou plutôt se dépasser, c'est-à-dire tendre vers un *ultra-humain*, c'est sur la *socialisation* qu'il fonde ses espoirs, comme l'auteur du *Capital*, et non dans le surhomme. Que le Père ait eu un échange d'idées avec Maurice Blondel, c'est évident. On sait qu'il a correspondu avec lui, et la philosophie teilhardienne de l'action peut se situer dans le même climat, par son effort pour déterminer les affirmations transcendantes qui seules rendent l'action possible. Mais c'est surtout à Bergson que l'on pense. Prenons cette autobiographie intellectuelle qu'est *Le Cœur de la matière*. Nous y trouvons (p. 8) cette indication : *Je me souviens bien d'avoir lu avidement, en ce temps,* L'Évolution créatrice. *Mais outre que je compris assez mal, à cette époque, en quoi consistait exactement la Durée bergsonienne, laquelle du reste, par défaut de convergence, n'était pas ce qui pouvait me satisfaire, je discerne clairement que l'effet sur moi de ces pages ardentes ne fut que d'attiser au moment voulu, et un court instant, un feu qui dévorait déjà mon cœur et mon esprit.* En somme le Père se reconnaît des affinités spirituelles avec Bergson, et on pourrait ajouter le grand ami du Père, Édouard Le Roy, dont le livre *L'Exigence idéaliste et le fait de l'évolution* est né de conversations communes. Mais, comme le Père le souligne, Bergson a plutôt joué le rôle de catalyseur ou de révélateur. Il lui a surtout enseigné une méthode, cette *sorte de prise directe des problèmes, qui nous met tout de suite en pleine réalité, et pour ainsi dire en pleine aventure* (1), ce qui rend inutile toute théorie de la connaissance définissant a priori les puissances et les limites de notre esprit. Bref, le P. Teilhard est un isolé, que relient des liens assez lâches avec cet autre isolé qu'est Bergson. Je dis *des liens assez lâches*, car le plotinisme de Bergson est éliminé, et la durée bergsonienne est repensée. Elle n'est plus invertébrée, mais elle a acquis une forte charpente et elle est devenue convergente. Alors que la durée bergsonienne est explosive, tâtonnante, quelque peu anarchique, la durée teilhardienne apparaît comme beaucoup mieux orientée, beaucoup plus structurée. D'autre part la théorie de l'individualité, chez Bergson, est incertaine, insuffisante. Chez le Père, habitué au personnalisme chrétien, elle est beaucoup plus nette et lui a permis d'élaborer une mystique à mon sens autrement plus satisfaisante. Je cite encore un fragment de cette même conférence à l'École normale supérieure : *La mystique occidentale part de l'idée que le multiple est de nature convergente, que ce sont les éléments possibles d'une unité graduelle menant à des unités d'ordre supérieur, unité qui s'obtient en réalisant le plus possible les choses en elles-mêmes.*

Bref l'historien de la philosophie aboutit à des résultats bien minces. Quant à faire du P. Teilhard un phénoménologue au sens husserlien du mot, il n'en est pas question. La phénoménologie des philosophes, qu'il s'agisse de Husserl, de Sartre ou de Merleau-Ponty, présente des sens complexes et variés dont on ne retrouverait pas, je crois, l'équivalent chez le Père qui en critique certains

(1) Formule empruntée à une conférence inédite de Claude Tresmontant que nous utilisons largement dans ce développement.

aspects, comme le souligne ce fragment d'une lettre inédite datée du 11 avril 53 : *Je reconnais que ma « phénoménologie » n'est pas celle de Husserl et de Merleau-Ponty. Mais comment trouver un autre mot pour définir une « Weltanschauung » basée sur l'étude du développement du phénomène? On est bien forcé d'employer le mot « Évolution » pour des théories fort différentes les unes des autres .. En fait, et si je comprends bien, les « phénoménologistes » se parent indûment de leur titre : dans la mesure où ils paraissent ignorer une des dimensions les plus essentielles du phénomène qui n'est pas seulement d'être perçu par une conscience individuelle, mais de signifier (en plus, et en même temps) à cette conscience particulière qu'elle se trouve incluse dans un processus universel de « noogénèse ». Je ne comprends pas qu'on puisse s'appeler « phénoménologiste » et écrire des livres entiers sans mentionner seulement, sans nommer, la Cosmogénèse et l' « évolution »! En vérité, Sartre et Merleau-Ponty (et les autres philosophes de Sorbonne) se meuvent encore dans un univers pré-galiléen.* En toute loyauté, nous pourrions nous en tenir là, sur cette conclusion négative. Le P. Teilhard est un nouveau saint Paul, à qui la paléontologie moderne aurait permis de mieux prendre conscience de la nature cosmique du Christ ressuscité.

On pourrait dire aussi que le P. Teilhard est un autre Pascal qui, fort de la méthode d'immanence de l'auteur des *Pensées*, aurait bâti une apologétique à l'usage des biologistes et de tous ceux qui se penchent sur les sciences de l'homme. Or qui oserait refuser une place royale, en dépit de son jansénisme et de ses insuffisances, à celui qui, dans sa solitude, se dressa contre le cartésianisme? Je n'aime guère les parallèles, dont je sens les artifices et l'allure rhétorique. Mais l'apparition de ce *free-lance thinker* — la plus belle réfutation que la patience jésuite ait pu susciter contre les *Provinciales* — l'apparition de ce solitaire qui, loin des châteaux de concepts et des *cogitos réflexifs* ou *préréflexifs*, a surgi brusquement dans une zone où les philosophes professionnels se gardaient bien de s'aventurer, dans un *no man's land* où les âmes se mouraient de soif, ce météore de la pensée dont la mort vient de révéler soudain l'importance fondamentale, tout évoque invinciblement la grandeur pascalienne. Le P. Teilhard fut grand d'abord parce qu'il fut seul.

Le mouvement se prouve en marchant, l'existence d'une philosophie se prouve par son exposé même. C'est dire que dans ce bref article je ne saurais entreprendre une esquisse de la *Weltanschauung* teilhardienne à l'étude de laquelle je consacrerai un gros livre. Le P. Teilhard ne se résume pas. Mais sa pensée présente toutes les caractéristiques d'une philosophie (1) : Au centre, une intuition première, sorte d'attitude spirituelle et d'image fondamentale (2), qui sert pour ainsi dire de matrice à toute une architecto-

(1) Qu'on relise le célèbre article de Bergson sur l' « Intuition métaphysique » paru dans la *Revue de métaphysique et de morale* de 1911.

(2) Dès l'âge de quatre ou cinq ans, nous confiait-il dans une conversation (12 juillet 1950), il avait déjà le « sens général cosmique (consistance

nique riche, nuancée et complexe, à une dialectique puissante dont le mouvement emporte le lecteur avec autrement plus de force que l'argumentation pascalienne, des thèmes fondamentaux qui s'enrichissent et s'engendrent réciproquement et cohèrent entre eux, l'horreur du compartimentage, une volonté très ferme, chez le Père, de réaliser son unité intérieure, car chez lui la foi religieuse a été l'âme de la recherche intellectuelle, et en même temps, si j'ose dire, une sorte d'intentionnalité, de transcendance vis-à-vis de soi-même, un besoin de coïncider avec la réalité du monde et les besoins des âmes. *Je ne peux pas me regarder moi-même*, disait le Père. Et c'est pour cela que ce foyer intérieur, sorte d'univers en expansion, s'est dilaté jusqu'à créer un monde objectif, un *discours* cohérent et dense, une synthèse largement ouverte où les pensées abstraites s'ordonnent et se soudent et s'animent sous l'action d'une flamme spirituelle.

Le P. Teilhard fut seul. Il est vrai. Les futurs historiens de la philosophie se verront sans doute obligés de lui consacrer un chapitre à part, avec un titre de ce genre : *Un isolé, Pierre Teilhard de Chardin*. Mais on pourrait tout aussi bien soutenir que cet explorateur *aux semelles de vent*, que le grand exilé de New-York, eut l'insigne privilège de servir de résonateur à son époque. Là aussi nous ne saurions insister. Comment pourrions-nous faire tenir en un paragraphe le tableau du XX^e^ siècle? Humanisme, primat de la biologie et des sciences de l'homme, primat de l'évolution et de la cosmogénèse, intuition indéracinable que la matière est la matrice de l'esprit, que la technique doit être un outil de spiritualisation, besoin d'adorer le Dieu de l'évolution et de l' « en-avant », importance croissante de la socialisation, du travail collectif et de la synthèse, affirmation de l'unité concrète de l'homme et de l'essentielle incarnation de l'esprit, besoin de l'homme de se dépasser, tous ces thèmes que nous citons presque au hasard le P. Teilhard les a repris, orchestrés, assimilés, et leur a même imposé le sceau indélébile de sa personnalité, à ce point que pour résumer certains d'entre eux, on est obligé de lui reprendre ses expressions. Écho sonore, il le fut, mais avec ce privilège de réfléchir en l'enrichissant tout ce qu'il percevait. N'est-ce pas là, très exactement, le rôle du philosophe, dont les architectures répondent à la fois aux besoins spirituels de son époque et traduisent ses propres intuitions, le mystère de sa personnalité profonde?

Mais le plus grand mérite du Père, et en cela il évoque invinciblement cet autre indépendant qu'est Georges Gusdorf, c'est le refus du système clos et des fausses fenêtres. Le désir du Père, de ce grand éveilleur d'âmes à la Socrate, était que chacun travaillât à *dégager son angle personnel*, ce point de vue original par quoi chacun des ego est irremplaçable. C'est là peut-être le plus précieux dans ce message que l'Esprit du Christ l'a chargé de nous transmettre et que résument, je crois, ces deux impératifs : *Lève-toi et cherche!*

CLAUDE CUÉNOT.

de la totalité) ». Plus tard « le cosmique s'est concentré dans l'humain, dans le christique ».

L'expérience fondamentale du P. Teilhard de Chardin

L'EXPÉRIENCE fondamentale qui se trouve à la base de la conception du monde du P. Teilhard de Chardin, est incontestablement la confrontation entre sciences naturelles et christianisme. Issu d'un milieu catholique, il a été, de par son éducation et sa formation, non moins que par son entrée dans la Compagnie de Jésus, saisi jusqu'au tréfonds de son être, par les forces spirituelles du christianisme. D'autre part, il s'est intéressé très tôt aux mystères de la nature et aux sciences naturelles, auxquelles il consacrera bientôt le meilleur de son activité et de son attention.

A mesure qu'il pénétrait davantage dans le monde de la foi et le monde des sciences naturelles, dont il allait de jour en jour mieux entrevoir les insondables richesses, s'est développé en son esprit une tension intérieure qu'il ne parviendra à vaincre qu'au prix d'une lutte longue et soutenue. Cette victoire, il l'aura acquise, non pas en rejetant un des pôles de son conflit, ni en laissant subsister les deux termes côte à côte et en leur permettant de se développer parallèlement, mais en unissant les deux données dans une synthèse supérieure qui englobe, à la fois, révélation et sciences naturelles.

On peut évidemment n'être pas d'accord avec la conception du monde sortie de ce conflit intérieur. Mais quel que soit le jugement qu'on porte sur cette création spirituelle, on sera obligé de reconnaître qu'il se pose un problème extrêmement important au sujet du rapport intérieur entre religion et sciences naturelles.

Jusqu'ici on s'est contenté de laisser vivre le catholicisme et les sciences naturelles, dos à dos, comme deux mondes qui n'avaient rien ou presque rien à voir l'un avec l'autre. On faisait remarquer la différence d'esprit et de méthode existant entre la théologie et les sciences naturelles ; on soulignait qu'entre ces deux mondes il ne pouvait y avoir de contradiction réelle et que toute apparence de conflit devait reposer sur un malentendu ; on concluait un compromis, grâce auquel l'ordre restait autonome sur son propre terrain, ne connaissant que chaque discipline interne de son propre objet et de sa propre méthode.

Mais, tout bien considéré, cette situation ne peut satisfaire. Le chrétien a beau être parfaitement convaincu qu'il n'y a aucune contradiction réelle entre son *Credo* et sa conception scientifique du monde, son esprit ne sera en repos que lorsqu'il aura pu briser l'isolement de ces deux mondes et qu'il sera parvenu à une véritable unité.

Les conséquences funestes de l'absence d'une synthèse théo-

logique qui coordonne, en un tout harmonieux, les données de la religion et les résultats des sciences naturelles, se font sentir dans les deux sens. Tout d'abord, les sciences naturelles et le progrès technique qui en résulte, se trouvent soustraits à la consécration et à l'animation qui leur sont indispensables et qu'ils ne peuvent recevoir qu'à condition d'être réintégrés dans une conception de vie religieuse supérieure. D'autre part, cette absence isole aussi la religion de la vie : celle-ci est de plus en plus dominée par la science et la technique, et doit, de ce fait, subir nécessairement une atrophie du sentiment religieux. A plus d'une reprise, au cours des dernières années, des philosophes de toutes tendances ont mis en lumière que l'emprise unilatérale de la technique sur la vie et que le divorce entre la religion et la vie sont parmi les plaies les plus graves de notre civilisation actuelle.

Poussés par un même besoin spirituel d'une conception de vie sans fissure, les grands scolastiques du moyen âge ont réalisé la synthèse de la philosophie aristotélicienne et des dogmes chrétiens, tandis qu'un peu plus tard, des figures comme Érasme, Rubens et François de Sales intégraient dans une synthèse chrétienne, les idéaux de l'humanisme. Par contre, l'absence d'une telle synthèse, répondant aux besoins de notre temps, doit être considérée, sans le moindre doute, comme une des principales causes de la crise actuelle, tant de la civilisation occidentale, que de la foi chez les chrétiens cultivés.

A la lumière de ces faits, il devient évident qu'il faut attacher une grande importance à un essai comme celui de Teilhard de Chardin. Dans la tension de sa pensée, on sent un exemple-type de la grande tension qui caractérise notre climat spirituel. Le système qu'il a élaboré mérite, à juste titre, d'être considéré comme la contribution la plus importante et la plus impressionnante apportée jusqu'ici dans ce domaine. Mais pour mieux comprendre la signification de cet essai, il nous faut considérer de plus près les deux termes du problème.

Arrêtons-nous d'abord un instant aux sciences naturelles en tant que phénomène historique.

Ce qui différencie totalement notre culture actuelle de celle des siècles antérieurs, et en grande partie maintenant encore de la culture orientale, c'est le développement gigantesque des sciences naturelles et de la technique. Nous nous trouvons là en présence d'un phénomène entièrement nouveau dans l'histoire de l'humanité. Comparée à la révolution opérée par la percée de ce phénomène nouveau, l'histoire antérieure de l'humanité présente un caractère relativement homogène et un développement relativement uniforme et progressif. Par contre, la montée des sciences naturelles et de la technique révolutionna radicalement la vie de l'humanité et accéléra le rythme de l'histoire d'une manière insoupçonnée. *Il faut maintenant nous rendre à l'évidence que l'humanité vient d'entrer dans ce qui est probablement la plus grande période de transformation qu'elle ait jamais connue. Le siège du mal dont nous souffrons est localisé dans les assises mêmes de la pensée terrestre. Quelque chose se passe dans la structure de la con-*

science humaine. C'est une autre espèce de vie qui commence (1).

La plupart d'entre nous ne se rendent pas encore suffisamment compte de ce phénomène important ; ils vivent dans la conviction que l'investigation scientifique, c'est-à-dire systématique et universelle du monde perceptible ne constitue qu'un élément secondaire dans l'ensemble de l'activité humaine. Il en fut ainsi, en effet, durant de nombreux siècles. Pendant des milliers d'années l'homme a vécu sur la terre avec une connaissance extrêmement rudimentaire des phénomènes naturels, à laquelle se mêlaient les superstitions et les imaginations les plus extravagantes. Jusqu'à ces dernières années, seuls quelques esprits rarissimes et originaux s'intéressèrent à l'investigation des phénomènes naturels et leur entourage n'avait pour eux qu'incompréhension et méfiance. Aujourd'hui, au contraire, ils sont des milliers parmi les plus intelligents, dans tous les pays du monde, à se consacrer, sans répit et en équipe, à l'investigation des phénomènes naturels ; d'autre part, les gens cultivés du monde entier suivent leurs travaux avec une attention soutenue et l'humanité tout entière bénéficie des fruits de leurs découvertes. On peut donc dire à bon droit, que *la recherche scientifique est sortie des amusements de l'enfance : Elle est devenue l'occupation grave, centrale, vitale de l'homme devenu adulte* (2).

Quand on considère l'ensemble de l'histoire de l'humanité, on ne peut se départir de l'impression que cette montée des sciences naturelles et de la technique marquent, dans l'existence de l'homme, un tournant de la plus haute importance ; nous sommes entrés dans une période où ont été bouleversés de fond en comble, non seulement le processus économique, les rapports sociaux et les conditions matérielles de vie, mais où l'homme est atteint dans son être le plus profond, jusque dans la structure de sa conscience spirituelle. On pourrait, à ce propos, citer la parole paradoxale du professeur Breuil qui faisait part de son impression, que l'homme venait maintenant seulement, de couper les dernières amarres qui le retenait encore au néolithique. Mais que nous ayons affaire à un phénomène tout nouveau qui se manifeste avec une puissance formidable, voire irrésistible, ce fait nous oblige à nous demander quel peut être le sens et le pourquoi d'une telle transformation.

L'investigation de la nature repose, chez l'homme, sur un mobile profond : elle ne peut être issue de la seule aspiration au bien-être matériel. Considérée dans son ensemble, la science en tant que phénomène, doit être rattachée à un besoin plus large, plus vaste, qui coïncide avec le besoin même de vivre. De par sa nature, l'homme se tourne vers l'avenir, mais il ne conçoit pas cet avenir comme une continuation indéfinie de ce qui existe, mais au contraire, comme un enrichissement progressif, une montée, un progrès, un épanouissement de forces latentes, une conquête de possibilités nouvelles. A la lumière de notre con-

(1) *La Crise présente.*
(2) *La Mystique de la Science.*

ception actuelle du monde, nous savons que ce besoin de croissance et de développement répond directement à la loi la plus fondamentale qui régit toutes choses. La foi et la confiance en un avenir sans limites et une destinée plus haute poussent l'homme toujours plus avant dans ses recherches et ses aspirations.

Pour avoir attribué au *temps* la valeur d'une quatrième dimension, élément constitutif des toutes choses, nous avons été amenés à concevoir la vie et la destinée de l'homme comme une partie d'un processus gigantesque. Nous avons appris à voir que l'univers, sous tous ses aspects, est subordonné à la loi du temps et que ce concept de temps ne signifie pas seulement une succession de phénomènes et d'événements toujours identiques, mais une transformation continuelle, une croissance et un développement. Ce que l'homme a fait depuis toujours, fût-ce même inconsciemment, il le fait maintenant d'une manière consciente : obéissant à la loi universelle de croissance et de développement, il tend toujours à connaître et à comprendre plus parfaitement ; cette connaissance et cette compréhension deviennent chez lui un nouveau principe de croissance et de développement. Connaître et comprendre sont devenus pour lui un devoir sacré, un moyen de collaborer au progrès universel. *La science se reconnaissait désormais pour fonction de prolonger et d'achever en l'homme encore incomplètement formé* (1).

De cette science est née peu à peu une vraie *mystique de la science*, une *mystique du progrès*. Au début — c'est-à-dire aux XVIIIe et XIXe siècles — cette mystique a pris des formes très simplistes. Dans l'enthousiasme pour la tâche grandiose et impressionnante dont ils devenaient soudain conscients, beaucoup de savants se sont laissés séduire par les affirmations exagérées et unilatérales du *scientisme*. Leurs espérances étaient hypertendues, au point de croire que la science allait être capable de donner une solution à tous les problèmes et de lever le voile de tous les mystères, que désormais la marche vers la postérité et le bonheur ne rencontrerait plus d'entraves et qu'une période définitive de bien-être était à portée de la main. C'étaient autant de témoignages d'un optimisme à tout le moins injustifié. Néanmoins, les tenants de cette tendance, obéissaient eux aussi, à une loi fondamentale de la vie et il est indéniable que leur travail a grandement contribué au progrès de la science et à l'élaboration de la technique moderne. Leur foi au progrès était justifiée en ce qui concerne le contenu. Leur erreur principale était de chercher le principe de ce progrès dans la matière et de perdre de vue sa signification spirituelle. *Au lieu de suspendre la marche des choses à un pôle supérieur de l'esprit, la science du XIXe siècle l'a imaginée comme supportée et limitée par les puissances élémentaires du multiple. Elle a projeté vers le bas le centre du monde. Sa mystique s'est égarée dans le culte de la matière* (2).

(1) *La Mystique de la Science.*
(2) *La Mystique de la Science.*

Les erreurs du scientisme et la réaction qui s'en suivit, sont à la base de la crise intellectuelle et morale que la culture traverse aujourd'hui. Beaucoup se plaisent à parler de la science avec mépris et considèrent d'un air moqueur, le *mythe du progrès* d'autrefois. Ils se demandent si la science a apporté quelque avantage à l'humanité ; s'il y a lieu de poursuivre l'investigation de la nature, et si, en fin de compte, tout ne va pas se solder par un échec. Quand on pense que même un Renan vers la fin de sa vie, s'est laissé aller à un scepticisme défaitiste à l'égard du progrès ! Mais, nonobstant le pessimisme de la philosophie de la culture et les sombres prédictions de ses prophètes, l'investigation scientifique des forces de la nature poursuit sa marche ininterrompue. En dépit des doutes et des angoisses, nous sommes poussés à une recherche toujours plus profonde de la matière et de la vie. Impossible de revenir sur nos pas ou de s'arrêter sur le chemin où l'on s'est engagé.

Le scientisme matérialiste et déterministe du siècle précédent était une erreur. Mais le scepticisme actuel à l'égard de la valeur de la recherche scientifique repose aussi sur un point de vue erroné. Aucune de ces deux tendances n'a compris le vrai sens de l'investigation scientifique de la nature. On a voulu élever la science à la hauteur d'une religion : ce fut un échec. Mais il faut déplorer tout autant qu'on ait voulu nier que la religion consacre et anime la recherche scientifique, qu'on ait voulu lui refuser le droit de figurer dans la vie de l'humanité comme une phénomène significatif. On n'imagine plus l'humanité sans la science pas plus qu'on n'imagine désormais que la science ne serait pas animée par la religion. *Pour soutenir et prolonger l'immense, incoercible et légitime élan de recherche où se trouvent engagés incontestablement à notre époque, le gros et le vif de l'activité humaine, il faut une foi, une mystique. Soit qu'il s'agisse de garder à l'homme le goût sacré de son effort, soit qu'il s'agisse de lui donner le désintéressement requis pour une toujours plus indispensable collaboration avec ses semblables, une religion est l'âme biologiquement nécessaire à l'avenir de la science. Plus d'humanité concevable sans science. Mais plus de science possible sans quelque religion qui l'anime* (1). Ce n'est que dans une perspective religieuse que la recherche scientifique prend tout son sens et sa valeur ultime ; ce n'est que si la religion l'anime, que l'homme de science trouvera la force indispensable pour pratiquer l'effort, le désintéressement et l'oubli de soi que requiert sa tâche.

La conception de Teilhard de Chardin sur la valeur et la signification des sciences naturelles, se caractérise incontestablement par un grand *optimisme*. Sans partager les espérances mesquines qui ont enthousiasmé le XIX[e] siècle, il n'en continue pas moins à voir dans le développement des sciences naturelles un événement d'une importance capitale pour la vie de l'humanité. Jadis, l'homme se développait lentement, sous l'impulsion des forces de la nature. A présent au contraire, pour la première fois dans

(1) *La mystique de la science.*

l'histoire, il est à même de prendre en main l'évolution du monde. Grâce aux progrès de la physique, de la chimie et de la biologie, il domine l'avenir, comme jamais il ne l'a pu faire. La science est désormais un facteur de premier rang dans l'évolution du monde. D'où la grosse responsabilité qui pèse sur l'homme : on ne voit pas comment il pourrait dûment la porter, s'il ne conçoit pas sa tâche comme une mission et s'il ne donne à son travail une consécration religieuse.

Dès lors se pose la question de savoir dans quelle mesure le christianisme est capable de donner à cette tâche humaine, la direction et la consécration qui lui sont indispensables.

Avant tout autre chose, il faut noter que le christianisme est né et s'est développé dans le cadre d'une conception statique du monde et que cette conception a grandement influencé le mode de diffusion de la révélation chrétienne.

La vision du monde que la Bible suppose partout et sur laquelle les auteurs sacrés, consciemment ou inconsciemment s'appuient toujours, est la vision généralement reçue dans le Proche-Orient ancien. La terre était considérée comme le centre immobile de l'univers, couvert d'une voûte céleste cristalline, immobile elle aussi, comprenant les différentes sphères où Dieu et les habitants célestes avaient établi leur demeure, tout comme la terre était l'habitat des humains, et le monde souterrain, placé sous l'écorce terrestre, celui des morts.

En fonction de ce concept statique et fermé du monde, la Genèse nous dit que le monde s'est formé du chaos primitif en une semaine de temps. Le récit du déluge suppose le même concept où il fait état *des cataractes d'en haut et des cataractes d'en bas*, de même que l'histoire de Jacob voyant en songe une échelle qui reliait le ciel et la terre. Dans le livre de Job et le livre des Psaumes, on peut trouver de nombreux passages qui s'inspirent de la même vision.

Plus tard, la théologie à son tour, s'est développée au sein des mêmes catégories. En effet, suivant la conception ptolémaïque du monde, la terre reste encore le centre immobile de l'univers. La plupart des anciens Pères de l'Église et les théologiens du moyen âge s'en sont tenus comme tous leurs contemporains à cette conception. Il va de soi que leur présentation et leur interprétation de la vérité révélée s'en ressentent.

Cette conception statique a incontestablement régi les esprits jusqu'à la fin du moyen âge. Copernic et surtout Galilée, ont commencé à la battre en brèche. Peu à peu, une nouvelle vision du monde se fera jour où le mouvement et une modification continuelle se mettront de plus en plus à l'avant-plan. Plus tard, au XIXe siècle, avec Darwin et Marx, ce principe de modification et d'évolution, sera appliqué aussi aux domaines de la biologie et de la sociologie. De statique qu'elle était, *toute la conception du monde est devenue dynamique*. Du coup, notre situation d'hommes au sein de cet univers, a pris un aspect tout différent.

Il est bien dommage, que la théologie catholique n'ait pas emboîté le pas au développement et au progrès de la recherche des sciences naturelles. On connaît la vive opposition que les con-

ceptions des Galilée ont suscitées dans les milieux ecclésiastiques et ce qu'il faudra de temps avant qu'on ne reconnaisse enfin la justesse de son point de vue. De même, dans les cercles des théologiens de métier, l'idée d'évolution, dans le domaine de la biologie et de la sociologie, fut accueillie rien moins que froidement et il faudra patienter jusqu'à nos jours avant que ne se manifeste un changement. Comme quoi la théologie catholique des dernières années s'est laissé distancer de la recherche scientifique, avec ce résultat, qu'entre les deux domaines il s'est creusé un fossé profond et que l'unité de la culture chrétienne en fut détruite du même coup. La théologie actuelle, issue et nourrie du même climat spirituel du moyen âge et de la contre-réforme, ne donne plus satisfaction parce qu'elle ne répond pas aux questions qui préoccupent l'homme d'aujourd'hui.

Dans cette séparation de la théologie et de la science, il faut donc voir une des causes principales de la crise, non seulement de la civilisation occidentale, mais aussi et surtout de la foi chrétienne.

A mesure que la science pénétrait davantage les secrets de la constitution de l'univers, de la structure de la matière, de l'organisation de la vie et des profondeurs cachées de l'homme, la conscience religieuse a de son côté, subi un rude assaut. Nous nous sommes rendu compte de la merveilleuse unité du cosmos et de la signification organique du temps. Le monde n'est pas un assemblage de parties toutes faites, ajustées les unes aux autres d'une manière statique : il est, au contraire, un tout merveilleux, mû par une force intérieure de progrès et de développement organique.

En raison de son écrasante grandeur, de son étonnante profondeur, de son immensité dans le passé et dans le futur et surtout de son unité mystérieuse, le monde nous apparaît comme un objet digne d'admiration et de vénération, de crainte et de respect, on serait tenté de dire, comme un objet digne d'adoration. Rien d'étonnant donc qu'au bout de quelques générations, l'humanité moderne ne soit en quelque sorte convertie à une religiosité cosmique dont les dogmes ne sont pas nettement formulés, mais dont l'orientation morale n'en apparaît que plus clairement. Elle professe la primauté du Tout sur l'individuel ; elle a une foi passionnée en la valeur et les possibilités de l'effort humain ; elle a une haute conception du caractère sacré de la recherche scientifique dans toutes ses ramifications. Conséquemment à la découverte de l'unité naturelle et de la grandeur impressionnante du monde, l'homme d'aujourd'hui ne peut plus découvrir Dieu qu'au sens (à moins qu'on ne puisse dire : sous la forme?) d'un progrès, d'un perfectionnement universel.

Par suite de cette révolution psychologique, il s'est créé dans l'homme un sentiment religieux nouveau qu'il n'arrive pas à rattacher au christianisme. Il a l'impression que les chrétiens n'ont pas vécu cette transformation, qu'au contraire, ils y sont hostiles. Ils laissent croire, par leur manière d'agir et leurs dispositions, qu'ils rejettent les perspectives d'une évolution cosmique que les non-chrétiens agréent généralement. L'homme moderne est persuadé que le chrétien prend plaisir à minimiser ses espérances

humaines et à souligner les lacunes de notre société, de sorte que, le christianisme n'apporte, en fin de compte, aucune consécration, aucun élargissement aux aspirations les plus hautes et les plus puissantes de l'homme actuel.

C'est pourquoi, l'homme se détourne du christianisme, non parce qu'il aurait perdu la foi ou qu'il serait devenu a-religieux, mais parce que sa foi a emprunté une autre direction et que le christianisme n'est plus à même d'exprimer son idéal religieux et moral. Le divorce entre christianisme et sciences naturelles a fait naître un malentendu tragique ; il a placé le christianisme sous un faux jour.

Voilà pourquoi la cause de l'irréligion moderne est à chercher dans le schisme (inadmissible) qui, depuis le Renaissance a éloigné le christianisme de plus en plus, de ce qu'on pourrait appeler le développement religieux naturel de l'homme (1).

Il ressort déjà de tout ceci que Teilhard de Chardin, réserve à la théologie d'aujourd'hui une tâche capitale.

Avant tout, nous devrions enlever de notre présentation du christianisme tout ce qui relève essentiellement de l'ancienne vision statique du monde et n'appartient pas à l'essence de la Révélation. Tout comme auparavant on exprimait les vérités de la foi en concepts et termes d'une vision statique de l'univers, ainsi faut-il essayer maintenant de formuler ces vérités en termes et concepts qui s'inspirent d'une vision dynamique du monde. Ce n'est pas chose facile et d'autant moins qu'une tradition séculaire d'images et de formules a, pour ainsi dire, inséparablement identifié celles-ci avec le trésor de la foi. La théologie a pour tâche d'exprimer les données de la Révélation en la langue qui est intelligible pour les hommes de telle et telle époque. De même que le succès des sciences naturelles marque le début d'une période nouvelle pour l'existence de l'humanité, ainsi est-on entré aussi dans une période nouvelle pour le christianisme et l'Église. Personne ne peut se dérober à la nécessité d'une rénovation intérieure. Il va de soi, en effet, que la conception statique du monde n'appartient pas à l'essence de la Révélation chrétienne et que celle-ci doit se sentir tout aussi à l'aise dans le cadre d'une conception dynamique, sans devoir pour autant sacrifier quoi que ce soit de ses éléments essentiels.

Mais cette tâche est d'un caractère plus profond et plus difficile qu'on ne serait tenté de le croire à première vue. C'est qu'il ne s'agit pas seulement d'une modification de termes et d'images, mais qu'il s'agit de confronter l'*esprit* de la recherche scientifique ainsi que les *perspectives* de la science moderne avec les données de la Révélation. De là en effet, vont surgir de nouveau problème dont la théologie des siècles antérieurs ne pouvait soupçonner l'existence.

Dès à présent, beaucoup de ces problèmes retiennent certes l'attention des théologiens ouverts aux problèmes de notre époque. Nous pouvons citer entre autres, les nombreux échanges de vues qui se sont engagés ces derniers temps à propos des problèmes

(1) *L'Incroyance moderne.*

du sens de l'histoire, ainsi que de la valeur de la culture humaine. Il faut sans aucun doute, continuer dans cette direction, mais de telle façon qu'on s'inspire toujours davantage des perspectives de la science actuelle, et tout spécialement en ce qui concerne les domaines de la paléontologie et de la biologie. L'homme moderne ne pourrait se trouver satisfait d'une présentation de la religion où il ne serait pas fait droit à ces perspectives qui figurent au nombre des plus belles conquêtes de son travail scientifique.

A ce point de vue, la théologie s'imposera comme tâche primordiale de montrer que le cosmos, loin de reléguer le Dieu du christianisme dans l'ombre, a besoin de Lui pour être transfiguré et parachevé? C'est précisément le courant qui semble nous détourner de Lui, qui doit nous ramener à Lui. Les espérances et les aspirations que les sciences naturelles ont fait naître en nous, ne doivent pas être annihilées et arrachées, mais seulement parachevées et christianisées.

Nous autres chrétiens, nous avons eu le grand tort de nous aliéner un monde que nous étions pourtant appelés à sauver et à pénétrer du levain de l'Évangile. Aux profanes, notre théologie apparaît comme une sorte de gnose réservée à quelques initiés. Nous nous sommes placés en marge de la vie moderne et celle-ci continue son chemin sans plus s'inquiéter de nous. Nous devons avoir le courage et l'audace de nous placer en plein dans la vie moderne de l'esprit pour, de là, la régir et la christianiser. En nous contentant de critiquer et de mettre en garde, nous n'apportons pas le salut au monde. La critique purement intellectuelle et négative ne peut qu'éloigner davantage l'homme d'aujourd'hui. Notre vraie tâche doit consister à nous assimiler les aspirations religieuses actuelles et à les traduire en langage chrétien. Le sentiment religieux actuel est vague et insuffisant. Par la parole et par l'exemple, nous nous efforcerons de montrer que le fait d'être branché sur le Christ, le rendra plus solide, lui donnera de l'unité et le sauvera. *Le monde est en train de se convertir spontanément à une sorte de Religion naturelle de l'Univers qui le détourne indûment du Dieu de l'Évangile : en ceci consiste son « incroyance ». Convertissons à un degré de plus cette conversion même, en montrant, par toute notre vie, que seul le Christ,* in quo omnia constant, *est susceptible d'animer et de diriger la marche, nouvellement entrevue de l'Univers : et, du prolongement même de ce qui fait l'incroyance d'aujourd'hui, sortira peut-être la foi de demain* (1).

Nous avons dit plus haut que la science moderne avait besoin d'être religieusement animée et consacrée. Il revient au christianisme de sanctifier toute tâche humaine. Voilà pourquoi le christianisme est appelé plus que toute autre religion à donner à la recherche moderne de la nature la valeur la plus fondamentale et sa consécration. Une enquête plus poussée sur l'essence du christianisme doit nous dire de quelle manière cela se fera (2).

(1) *L'Incroyance moderne.*
(2) *L'Esprit de la Terre.*

Teilhard de Chardin a passé la plus grande partie de sa vie parmi les *païens*, ceux de Chine, ceux d'Europe et ceux des États-Unis. Sans cesse il a été en contact avec un monde libéral. De ce fait il y en aura qui croiront que sa critique de la théologie actuelle et ses tentatives pour concilier les perspectives des sciences naturelles d'aujourd'hui avec le christianisme, s'inspirent en ordre principal de motifs apologétiques. Ce serait cependant une erreur. Car, si ses contacts avec le monde *païen* et l'esprit de la science actuelle l'ont amené à *repenser* le christianisme, l'occasion première et principale en fut le désir de faire la lumière en lui-même. Il ambitionnait, dans sa situation personnelle de savant et de chrétien de vivre le *fides quaerens intellectum* jusque dans ses possibilités les plus reculées, de repenser sa science en chrétien et son christianisme en savant. Si les conclusions de sa pensée peuvent avoir une portée apologétique, cela tient à la nature même des choses et à la manière dont il parvint à résoudre son conflit intérieur. L'accusation de s'être laissé guider dans son œuvre par un *irénisme* exagéré, nous semble donc porter complètement à faux.

Personne n'a ressenti l'acuité du conflit entre les perspectives de la science moderne et la présentation traditionnelle du christianisme comme l'a sentie Teilhard de Chardin. Dès lors, cette expérience fut pour lui, le point de départ d'une aventure spirituelle : par le truchement d'un mouvement de pensée dialectique, il sera conduit en fin de compte, à l'élaboration d'une synthèse originale et grandiose pour laquelle sa vision du monde et son interprétation du christianisme lui ont fourni les matériaux.

Essayons de résumer en grands traits, les points principaux du mouvement de sa pensée.

Pour bien comprendre ses idées, il est de la plus haute importance d'indiquer avec précision, le plan sur lequel elles se situent. Les considérations de Teilhard de Chardin se meuvent principalement sur le plan de la phénoménologie, et non pas sur le terrain proprement dit de la métaphysique ou de la théologie. Il vise à donner une description analytique objective de la réalité cosmique, telle qu'elle se présente à ses yeux de savant et de croyant. Faute de tenir compte de ce plan, on court grand risque de le mal comprendre et de faire échouer toute discussion sur un malentendu.

Ensuite, il faut affirmer de prime abord, que la synthèse qu'il a élaborée n'a rien de commun avec un système artificiel qui fait des concessions arbitraires, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour aboutir finalement à un quelconque éclectisme. Teilhard de Chardin a toujours eu horreur, et à juste titre, de toute espèce de concordisme, ainsi que de la façon d'agir de certains néo-scolastiques qui soumettent les données des sciences naturelles à un triage aprioristique, où ils admettent de bon cœur les données qui concordent avec leurs catégories moyenâgeuses, mais rejettent comme étant sans valeur, celles qui ne répondent pas à ces fins préconçues. De tels procédés, loin de favoriser la réconciliation de la religion et de la science, ne peuvent qu'augmenter la confusion et la méfiance mutuelle.

Le chemin que Teilhard de Chardin a suivi, a consisté tout simplement, d'une part, à se mettre, sans réserve aucune, en plein dans la science actuelle et à agréer intégralement son acquis et ses perspectives, et cela, dans l'esprit même où la science les agrée aujourd'hui — et d'autre part, à se mettre tout aussi complètement et sans réserve, au centre de la Révélation chrétienne. Quoique au début ces deux centres lui avaient paru très éloignés l'un de l'autre, il s'est peu à peu esquissé dans son esprit un rapprochement, d'abord vague et indécis, puis plus net et plus précis, pour s'épanouir enfin en une vision du monde d'une imposante unité.

Dans son curieux essai *le Cœur de la Matière* il nous a fait le récit de son évolution intérieur ; il y souligne que ses idées sont le résultat d'un processus de croissance, lent et nature ; tant sa grande expérience scientifique que son profond sentiment religieux, fournissaient pour cette croissance le terrain idéal.

Pour lui, en tant que géologue et paléontologue, le centre de gravité de la vie scientifique moderne, gisait dans la découverte de l'idée d'une évolution universelle. Pour l'observateur scientifique, le cosmos forme un tout parfaitement cohérent, régi à tous points de vue par la loi du temps. L'univers est à concevoir comme un mouvement, un processus historique, comme un acte évolutif dont les grandes étapes sont marquées par les termes : matière, vitalisation de la matière, hominisation de la vie.

En ce qui concerne la vie, on ne doit pas la concevoir comme un phénomène accidentel de l'histoire cosmique, mais comme un événement central ; l'homme aussi d'ailleurs, ne représente pas un épiphénomène accidentel de la vie, il occupe au contraire une place centrale dans l'ensemble de la matière vitalisée. Il s'en suit qu'on peut concevoir l'histoire de l'univers, comme une montée et une percée progressive de conscience et de liberté, issues des profondeurs mystérieuses de la matière. Cette montée de l'esprit constitue l'acte central du processus historique que nous appelons le cosmos. En effet, à travers l'homme, nous découvrons la nature intime de la vie et à travers la vie, la nature intime de la matière, qui doit, par conséquent, contenir une puissance psychique. *Il faut nous décider, en vertu même des perspectives générales de l'Évolution, à faire dans la Physique de l'univers une place spéciale aux puissances de conscience, de spontanéité, d'improbabilité, que représente la Vie. Il le faut : autrement l'Homme demeure inexpliqué, — mis au ban d'un cosmos dont il fait évidemment partie* (1).

Dans l'ensemble des phénomènes cosmiques, on considérait l'homme, jusqu'il y a peu, comme un phénomène en grande partie hétérogène, accidentel et irrégulier. Mais à présent, l'inverse paraît être la vérité. L'homme constitue la clef qui fait comprendre l'univers. Il est, en effet, relié, matériellement et psychiquement, au cosmos qui l'entoure, comme le phénomène qui révèle le mieux, et de la manière la plus centrale, la nature la plus profonde, l'aspect le plus intime de la vie et de l'univers. *L'Homme pensant, généralement regardé comme une « irrégularité » de l'Univers, est précisément un de ces phénomènes privilégiés où se*

(1) *L'Esprit de la Terre.*

révèle à notre observation, avec un degré d'intensité qui le rend immédiatement saisissable un des aspects les plus généraux du Cosmos (1).

Ces considérations ont amené Teilhard de Chardin à ce qu'il appellera *le sens de la Terre* ou *le sens cosmique* ou encore *le sens de la Plénitude.* L'univers est une unité merveilleuse chargée de puissance psychique et régie par la loi de la croissance et du développement.

Mais croissance et développement obéissent toujours à des lois internes. Dès lors, il s'agit de savoir si, en vertu des faits connus nous sommes à même de découvrir ces lois internes, cette orientation interne de l'évolution. Que disent les faits? Du seul point de vue objectif et abstraction faite de toute idée philosophique préconçue, nous devons constater que l'évolution s'est faite dans le sens de l'esprit, dans le sens d'une percée toujours plus nette de conscience et de liberté. Par une augmentation incessante de *complexité matérielle* et d'*intériorité psychique,* nous voyons surgir successivement de la matière, la Vie, et de la Vie, l'Esprit. Désormais, l'homme se trouve en tête du phénomène cosmique ; *par l'homme* se parachèvera l'évolution ultérieure : voilà pourquoi il est si important que nous suivions les mouvements intérieurs qui se manifestent au sein de l'humanité et qui ouvrent la voie vers l'Ultra-Humain qui s'annonce déjà. *Zoologiquement et psychologiquement parlant, l'Homme, enfin aperçu dans l'intégrité cosmique de sa trajectoire, n'en est encore qu'à un stade embryonnaire, au-delà duquel se profile déjà une large frange l'Ultra-Humain* (2)

Jusqu'à présent, la science s'est contentée de faire des recherches sur le présent et le passé. Bientôt il y aura aussi possibilité de prédire l'avenir, du moins en ce qui concerne l'orientation générale de l'évolution du monde. Après la vitalisation de la matière et l'hominisation de la Vie, voici que se font jour les symptômes d'une nouvelle phase de l'évolution du monde : la phase de *la socialisation de l'humanité,* la concentration progressive à l'échelle planétaire des potentialités spirituelles disséminées en une unité supra-personnelle.

Dans l'humanité actuelle, considérée comme groupe biologique, le phénomène le plus frappant pour l'historien et le plus étonnant pour le biologiste, consiste en ceci : tandis que dans le passé tous les groupes biologiques tendaient vers plus de différenciation et que celle-ci à son tour, donnait naissance à de nouvelles variétés, de nouvelles races et finalement à d'autres espèces, nous voyons qu'aujourd'hui, le cours de la vie a été renversé et que le groupe Humain, au lieu de se ramifier de plus en plus, tend au contraire à une concentration biologique et psychique toujours plus poussée. Grâce aux progrès formidables des sciences naturelles et de la technique, les groupes d'hommes, jusqu'ici éparpillés, sont mis en contact les uns avec les autres, sont influencés corporellement et spirituellement et se concentrent en unités de plus en plus larges. Toute l'humanité, jusqu'ici divisée et étrangère à elle-même cherche à se rapprocher dans la croissance, se con-

(1) *L'Esprit de la Terre.*
(2) *Le Cœur de la Matière.*

centre à l'échelle planétaire et se développe en direction d'une vivante unité de structure. Une aussi étonnante et irréversible évolution, unique dans l'histoire de l'univers de la vie, nous achemine vers le moment, le point *Oméga*, où, sans dommage pour notre individualité et notre personnalité, s'établira un *Ego* mystérieux et supra-personnel. Ce point *Oméga* est donc le centre mystérieux, provisoire, impénétrable, vers lequel converge toute l'histoire du monde et dans lequel on atteindra un degré de complexité et de conscience, jusque-là inconnu dans l'univers.

Telles sont brièvement résumées, les vues et les perspectives que la science moderne nous ouvre sur l'évolution du cosmos. Nous pouvons maintenant nous demander avec Teilhard de Chardin, quelle est la place du christianisme dans ce tout cosmique. Inutile de dire que la théologie des siècles précédents ne s'est pas souciée de pareil problème, elle n'était d'ailleurs pas en état de le faire. La vision du monde dans laquelle elle évoluait et qui marquait de son empreinte ses présentations et ses formules, ne concevait évidemment pas qu'un tel problème pût se poser. Par contre, dans le cadre de l'état actuel de la science, il est impossible de l'éluder, comme nous l'avons montré ci-dessus. Sans vouloir nous arrêter à des questions d'importance secondaire, nous allons essayer de rendre l'idée centrale de Teilhard de Chardin.

Le christianisme, en tant que courant spirituel, trouve son point de départ dans la personne historique du Christ, mais son centre de gravité, étant donné qu'il vise à faire de l'humanité tout entière une société plus élevée dont le Christ est le chef. *L'essence du christianisme, ce n'est ni plus ni moins que la croyance à l'unification du monde en Dieu par l'Incarnation* (1). Le christianisme est une religion qui se propose d'unifier organiquement toute l'humanité, non pas tant par la loi morale de la charité envers le prochain en général, qu'en rattachant chacun d'une manière surnaturelle à un centre divin, à l'homme-Dieu. Pour le chrétien, le terme final de l'histoire du monde se trouve dans l'édification d'une unité supra-personnelle, unifiée et couronnée par le Sauveur. La doctrine pauliniste du Corps Mystique se fonde sur cette idée et la figure du Christ universel domine tout l'horizon spirituel du chrétien.

Si nous mettons cette idée qui était si vivante dans l'esprit de Teilhard de Chardin, en regard de la vision du monde qu'il avait puisée dans ses réflexions scientifiques, il n'est pas étonnant que les deux conceptions finissent par se confondre en une synthèse harmonieuse. Dans cette synthèse, la vision chrétienne du monde n'est que le prolongement et l'achèvement de la vision scientifique ; il était normal que le point mystérieux *Oméga* prenne tout à coup, le nom et la figure de l'homme-Dieu. Il apparut que la foi scientifique en supra-humain et la foi surnaturelle dans le Christ, ne faisaient qu'un.

Nous touchons ici au point crucial où les deux courants de sa vie spirituelle se rejoignent en une unité christo-cosmique ; c'était

(1) *Hérédité sociale et Éducation.*

là qu'allait se situer la grande expérience de sa vie, expérience aussi saisissante et éblouissante que celle de Pascal, découvrant, dans une joie extatique, le mystère du Christ.

Là, sa vision du monde reçoit son couronnement : la matière se vitalisait, la vie s'hominisait, et l'Homme se christifiait et se divinisait. Dans le Christ cosmique, dont saint Paul parlait déjà, l'univers aura trouvé son achèvement, son unité ultime, sa signification dernière. Il est l'axe de l'univers ; c'est Lui qui, dès le commencement, a été proposé comme but ultime à toute la création, — idée qui se rapproche singulièrement de la doctrine scotiste de la prédestination du Christ.

Désormais, Teilhard de Chardin n'en finira plus de parler de de cette harmonie entre le *sens cosmique* et le *sens chrétien;* encore la veille de sa mort, dans un essai *le Christique* il en célèbrera la merveilleuse beauté. Il est entré dans l'éternité avec cette vision devant les yeux.

*

Des seuls points de vue de l'histoire de la culture et de la psychologie, l'expérience de Teilhard de Chardin est un événement de valeur exceptionnelle pour notre époque. Personne n'a mieux que lui, réalisé la profondeur et l'acuité du conflit entre la nouvelle vision du monde et la théologie traditionnelle. Personne non plus, n'a cherché la solution avec plus d'ardeur.

Il n'entre pas dans nos intentions de porter un jugement sur la valeur de la synthèse élaborée. Teilhard de Chardin n'a d'ailleurs jamais prétendu créer un système philosophique ou théologique, définitif et complet. Il s'est proposé plutôt, à la suite de ses expériences subjectives, de rendre compte des tensions intérieures qu'il a personnellement éprouvées, ainsi que de la solution à laquelle il avait abouti, laissant à d'autres, le soin d'examiner le tout et d'y mettre la dernière main. Mais par un témoignage aussi riche que sincère, il a déjà exercé sur la vie culturelle de notre époque, une influence peu commune ; il a surtout indiqué de nouvelles voies à la pensée chrétienne. Il mérite d'être appelé dans tout le sens du mot, un pionnier et un traceur de piste ; nul doute que ses idées, qui maintenant déjà ont trouvé une telle résonance, n'exercent à l'avenir une influence grandissante. Que d'autre part, elles rencontrent aussi de la résistance chez ceux qui sont restés étrangers aux problèmes de l'heure, n'est pas de nature à nous étonner. C'est le sort de toutes les grandes idées rénovatrices, de pousser à une vive opposition, des hommes qui sont conservateurs par nature.

L'œuvre de Teilhard de Chardin doit être poursuivie, il faut méditer ses thèses d'une manière critique et repenser son argumentation. D'ici là, nous nous souviendrons avec reconnaissance de l'homme qui a su faire droit, aussi honnêtement et aussi complètement, tant aux conceptions scientifiques de notre époque qu'aux aspirations religieuses de l'âme humaine.

N. M. Wildiers.

Un front humain spirituel

(Réflexions du Père Teilhard sur la crise de l'entre-deux guerres).

Si vraiment les troubles actuels ne sont pas les signes d'une corruption sans remède, alors notre devoir est clair. Discernant dans les crises et les catastrophes présentes l'effort d'une humanité en pleine mue organique, il s'agit pour nous d'aider avec toutes nos forces la naissance du monde nouveau, qui, parmi les gémissements que percevait saint Paul, cherche à venir au jour.

Nous avons reconnu les lignes essentielles de ce stade futur : confiance en un avenir illimité, où toutes les valeurs positives de la civilisation s'uniraient dans une totalité exaltant les valeurs individuelles. (...)

Le jour où, triomphant des exigences farouches du vouloir-vivre individuel, l'homme sut percevoir la douceur du foyer, et que pour le défendre il lui était bon de mourir, l'humanité connut une structure nouvelle.

Le jour où, dépassant les parentés charnelles, l'homme devint sensible aux liens d'une culture commune, les nations, sans détruire les foyers, s'épanouirent sur la terre.

A son tour, notre époque, sans en avoir conscience claire, est sourdement travaillée par une aspiration nouvelle.

Au fond, et malgré l'enthousiasme (relatif) qui entraîne de larges fractions humaines dans les courants politiques et sociaux du jour, la masse de l'humanité demeure insatisfaite. Ni à droite, ni à gauche, ne se rencontre un esprit vraiment progressif qui n'avoue sa déception partielle en face de tous les mouvements existants. On se joint à un parti ou à l'autre, parce qu'il faut bien faire un choix si l'on veut agir. Mais chacun, dans la place qu'il occupe, se sent au fond gêné, mutilé, révolté. Tous voudraient quelque chose de plus large, de plus compréhensif et de plus beau

Est-ce que cette immense inquiétude diffuse ne prendrait pas corps si seulement arrivait à se formuler le programme idéal dont tous éprouvent confusément l'attirance? Disséminés dans les masses en apparence hostiles qui se combattent, des éléments sont partout qui n'attendent qu'un choc pour s'orienter et se réunir. Que tombe sur cette poussière le rayon convenable, l'appel qui correspond à leur structure intime : et, à travers toutes les dénominations et les barrières qui subsistent encore par

convention, nous verrons les atomes vivants de l'univers se chercher, se trouver, s'organiser. Jadis nos pères sont partis pour la grande aventure au nom de la justice et du droit humains. Ils n'avaient pas compris, ils ne pouvaient pas savoir, que l'harmonie dont le pressentiment les grisait exigeait pour se réaliser une dimension d'avenir dont l'idée n'était pas encore née. Ils voyaient trop le monde en pasteurs, comme une idylle, pas assez comme une découverte et une conquête. Nous à qui la science nouvelle ouvre des espaces et des termes insoupçonnés à nos pères, ce n'est plus aux médiocres dimensions, qui cependant les exaltaient, qu'ils nous convient de mesurer notre effort.

Et c'est pourquoi notre époque, sans trop le dire, est lasse des sectarismes qui cloisonnent la sympathie humaine, comme des prétentions d'une foule qui demeure profondément antipathique et impuissante tant qu'elle ne cesse pas d'être foule en se personnalisant. Les tourbillons des partis, si nous les suivons passivement, nous entraînent vers de l'irrespirable. De l'air! Il faut s'unir. Non pas des fronts politiques, fascistes ou populaires, mais un front général d'avancée humaine...

Ici, une importante précision est nécessaire. Pour constituer pareille unité, à la fois de solidarité et de mouvement, il ne s'agit pas de rompre brusquement avec les ébauches partielles en lesquelles se fragmente présentement la poussée humaine. Dans leur domaine politique, les partis ont leur raison d'être. Si incomplets qu'ils soient, les mythes d'égalité sociale, de race élue, d'empire, sont peut-être les seules formes concrètes sous lesquelles il soit possible à la génération présente d'exprimer ses plus hautes ambitions terrestres. Il serait faux et dangereux de chercher à brûler l'étape : l'unité terrestre, comme toute vraie unité, doit se construire à partir d'éléments successifs, de plus en plus étendus, dont chacun s'achève et se consolide dans le suivant. Mais ce qui est biologique et possible, c'est, pour chacun de nous, de pousser jusqu'à ses limites la logique vivante de l'attitude où la vie l'a placé : (...) et alors, tout naturellement, les routes convergeront. L'esprit nouveau fera éclater les exclusivismes qui l'emprisonnent encore. (...) Unanimité toute relative, bien sûr, puisque le mouvement en avant étant décidé, il restera à s'entendre sur la meilleure direction à prendre, — or, qu'y a-t-il de plus violent que des luttes d'idées? — mais unanimité bien réelle aussi dans la mesure où, à ce moment-là, tout le monde serait définitivement d'accord pour reconnaître que la fonction de l'homme est de construire et de diriger le tout *de la terre. Après avoir vécu pendant des millénaires en opposition sur elle-même, l'humanité, parvenue à ce stade de son développement, s'ébranlerait alors de toute sa masse,* en avant. *Elle aurait enfin,*

comme le vaisseau de Kipling, trouvé son âme. Ceci n'est pas une « apocalypse », mais l'expression de vues que je tiens pour froidement scientifiques. Pouvons-nous réellement obéir aux indications de la biologie et de l'histoire sans agir et réfléchir comme si l'apparition de l'homme sur terre ne devait pas être suivie quelque jour par la « naissance de l'humanité »?

Je le sais. Nous sommes tellement habitués, depuis toujours, à nous battre les uns contre les autres que nous ne pouvons imaginer l'état d'un monde humain se groupant peu à peu, dans sa totalité, *pour une défense, une conquête ou une adoration. Un Front humain, objectera-t-on, requiert finalement, pour se constituer, la présence d'un « antagoniste » auquel s'opposer, se mesurer, se vouer. Ceci est vrai. Mais pourquoi, justement, sous une forme ou sous une autre, un tel objet,* s'il est requis *par les développements ultérieurs de la vie, ne se préciserait-il pas à la demande de nos progrès dans l'union?*

Pour cohérer l'agitation humaine, nous pouvons d'abord concevoir l'apparition toujours possible, d'un ennemi terrestre universel. Si l'on s'entend difficilement pour bâtir, la crainte, elle n'a jamais manqué jusqu'ici de faire l'unanimité contre un danger commun. Je ne crois cependant pas, pour ma part, à une efficacité suprême de l'instinct de conservation et de la peur. Ce n'est pas l'effroi de périr, mais l'ambition de vivre, qui a jeté l'homme sur l'exploration de la nature, sur la conquête de l'éther, sur les routes de l'air. L'aimant qui doit magnétiser et purifier en nous les énergies dont l'excès croissant se dissipe à l'heure présente en chocs inutiles et en raffinements pervertis, je le placerais donc, en dernière analyse, dans la manifestation graduelle de quelque objet essentiel dont la richesse totale, plus précieuse que tout or et plus attirante que toute beauté, serait, pour l'homme devenu adulte, le Graal et l'Eldorado dont rêvaient les anciens conquérants : quelque chose de tangible pour la possession de quoi il serait infiniment bon de donner sa vie.

Voilà pourquoi, si un Front spirituel humain commençait à se former, il y faudrait, à côté des ingénieurs occupés à organiser les ressources et les liaisons de la terre, d'autres « techniciens » uniquement chargés de définir et de propager les buts concrets, de plus en plus élevés, sur lesquels doit se concentrer l'effort des activités humaines. Nous nous sommes passionnés avec raison jusqu'ici pour la révélation des mystères dissimulés dans l'infiniment grand et l'infiniment petit de la matière. Mais une investigation bien plus importante pour l'avenir serait l'étude des courants et des attractions de nature psychique : *une énergétique de l'esprit. Peut être, poussés par la nécessité de construire l'unité du monde, finirons-nous par nous aper-*

cevoir que la grande œuvre obscurément poursuivie par la science (celle dont l'apparition pressentie semble exaspérer l'athéisme moderne) n'est rien autre chose que la découverte de Dieu.

(...) C'est une période de grande illusion qu'aura traversée l'Homme de notre temps, de s'imaginer que, parvenu à une meilleure connaissance de lui-même et du Monde, il n'avait plus besoin de Religion. La conséquence des deux grandes découvertes modernes de l'Espace et du Temps, culminant dans la conscience de l'Évolution, a sans doute été de faire éclater bien des représentations de détail. Il a pu sembler par suite (au moins un instant) que rien ne restait plus debout des croyances passées, — si bien que les systèmes se sont multipliés où le fait religieux était interprété comme un phénomène psychologique lié à l'enfance de l'Humanité. Maximum aux origines de la civilisation, il devait graduellement s'évanouir, et céder la place à des constructions plus positives d'où Dieu (un Dieu personnel et transcendant surtout) se trouverait exclu. — Pure apparence. En réalité, pour qui sait voir, le grand conflit dont nous sortons n'aura fait que consolider dans le Monde la nécessité de croire. Parvenu à un degré supérieur dans la maîtrise de soi-même, l'Esprit de la Terre se découvre un besoin de plus en plus vital d'adorer : de l'Évolution universelle, Dieu émerge *dans nos consciences plus grand et plus nécessaire que jamais. (...)*

Plus l'Homme sera Homme, plus il sentira la nécessité de se vouer à un plus grand que lui. N'est-ce pas là précisément ce que, autour de nous, nous pouvons constater? — A quel moment, dans la Noosphère, un besoin plus urgent a-t-il existé de trouver une Foi, une Espérance, pour donner un sens, une âme, à l'immense organisme que nous construisons? — A quelle époque la crise a-t-elle été plus violente, entre le goût et le dégoût de la Vie? Nous oscillons vraiment, de nos jours, entre les deux passions : de servir le Monde, ou de lui faire grève. Puisque la Vie ne saurait périr, ni donc se révolter contre elle-même, il faut que nous soyons bien près du triomphe explicite de l'Adoration!

Et, en fait, corrélativement à l'attente croissante de l'Humanité, il semble bien que, graduellement, le visage de Dieu grandisse à travers le Monde. Dieu a pu donner, parfois, l'impression de disparaître, éclipsé par l'énormité organique du Cosmos qui se découvrait à nous. — Ces immensités nouvelles, si nous avons compris que l'Univers est en porte-à-faux sur l'Avenir et l'Esprit, ne font que nous révéler la majesté, les dimensions, l'exubérance du Sommet vers lequel tout converge. Volontiers, les « incroyants » de notre temps s'inclinent devant le « Dieu-Énergie ». Mais il est impossible de s'arrêter à ce stade, assez vague, de panthéisme matérialiste. Sous peine d'être moins

évolué que les termes que son action anime, l'Énergie Universelle doit être une Énergie Pensante. (...)

Puisque tout, dans l'Univers au-delà de l'Homme, se passe dans de l'être personnalisé, le Terme dernier divin, de la Convergence universelle, doit posséder (éminemment) la qualité d'une Personne (sans quoi il serait inférieur aux éléments qu'il domine). (...) Pour suranimer, sans le détruire, *un Univers formé d'éléments personnels, il lui faut être un Centre spécial lui-même. — Ainsi reparaissent, non plus sentimentales ni instinctives, mais étroitement liées aux vues évolutives contemporaines (pourvu que l'Homme n'en soit pas exclu!), les conceptions traditionnelles d'un Dieu influant intellectuellement sur des monades immortelles, distinctes de lui-même.*

(...) *Nous avons suivi le Phénomène spirituel cosmique* du dedans *par voie de simple immanence. Mais voici que, par la logique même de cette voie, nous nous trouvons forcés d'émerger, et de reconnaître que le courant qui soulève la matière doit être conçu, moins comme une simple poussée interne, que comme* une marée. *Le Multiple monte, attiré et englobé par du « déjà Un ». Tel est le secret et la garantie de l'irréversibilité de la Vie.*

Dans une première phase, — avant l'Homme, — l'attraction était vitalement, mais aveuglément reçue par le Monde. Depuis l'Homme elle s'éveille, au moins partiellement, dans la liberté réfléchie, et elle suscite la Religion. — La Religion qui n'est pas une crise — ou une option, ou une intuition — strictement individuelle, mais qui représente la longue explication (1), *à travers l'expérience collective de l'Humanité entière, de l'Être de Dieu, — Dieu se réfléchissant personnellement sur la somme organisée des monades pensantes, pour garantir une issue certaine et fixer des lois précises, à leurs activités hésitantes, — Dieu penché sur le miroir de la Terre devenu intelligent pour y imprimer les premiers traits de sa Beauté.*

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN.

(1) Sens du latin *explicari :* se développer. (N. D. L. R.)

III

TÉMOIGNAGES

1915. Au front avec Teilhard de Chardin

J'ai fait la connaissance du P. Teilhard de Chardin au début de l'été de 1915. La rencontre entre le caporal d'infanterie coloniale que j'étais et le caporal de zouaves tirailleurs marocains qu'il était alors eut un cadre des plus prosaïques.

Je lavais mon linge de soldat dans la mare de la ferme de Killem où nous cantonnions près de la frontière belge, quand un grand et mince caporal de tirailleurs s'avance vers moi :

— *Max Begouën*?

C'est moi.

— *Teilhard*, se nomma le soldat.

Je bondis :

— *C'est donc vous, l'homme des fouilles de Piltdown*?

Il sourit et me dit qu'ayant appris par Marcellin Boule et l'abbé Breuil la présence de mon frère et de moi au R. I. C. M., régiment qui faisait brigade avec le 4e R. Z. T. où il servait comme brancardier, il était tout de suite venu prendre contact avec nous.

C'est ainsi que se réalisa la rencontre qui devait avoir plus tard une influence déterminante sur ma vie tout entière.

Ce qu'a été le comportement du P. Teilhard au feu, le témoignage de ses camarades et de ses chefs, ses magnifiques citations et ses décorations l'attestent. Ce que je puis en dire, c'est son courage tranquille, la paix souveraine avec laquelle il dominait le danger. Les tirailleurs nord-africains de son régiment le considéraient comme protégé par la baraka. Les nappes de balles de mitrailleuses, la grêle des bombardements, tout semblait l'éviter. Aux attaques du 25 septembre en Artois mon frère, blessé, errant sur le champ de bataille vit surgir devant lui un unique brancardier, Teilhard, qui sous le feu terrible accomplissait sa mission, imperturbable. Mon frère m'a dit souvent l'impression de miracle qu'il avait ressentie en voyant la haute silhouette kaki du Père s'élancer vers lui pour le panser et l'amener au poste de secours :

— *J'ai cru voir apparaître l'envoyé spécial de Dieu...*

Je demandai au Père, un jour :

— *Comment faites-vous pour garder cette sérénité dans la bataille? On croirait que vous ne voyez pas le danger et que la peur ne peut vous atteindre...*

Il me répondit avec ce sourire sérieux et fraternel qui donnait tant de chaleur humaine à ses paroles :

— *Si je suis tué, je changerai d'état et voilà tout...*

La conviction, l'assurance en même temps que la simplicité avec lesquelles cette profession de foi me fut faite, me donnèrent un choc. Nous étions encore en pleine guerre, et Dieu sait combien elle fut meurtrière. Il s'agissait donc bien d'une position d'âme consciente et vécue, d'une règle de vie.

J'en fus d'autant plus frappé qu'à ce moment je n'avais plus la foi, et que j'avais connu les affres du désespoir de me sentir sombrer dans la nuit de la mort le jour où, quelques mois auparavant, j'avais été grièvement blessé.

Ce sont mes premiers contacts avec la Science qui bouleversèrent la foi de mon enfance. Quelques années avant la guerre, la préhistoire m'avait révélé l'ancienneté de l'Homme sur la terre et l'existence d'Humanités fossiles. Des questions avaient surgi auxquelles alors personne n'avait pu m'apporter de réponse satisfaisante. Les explications traditionnelles m'apparaissaient être une duperie. La rupture intime se fit d'un coup le jour où posant à mon directeur de conscience l'angoissant problème de la liberté, je reçus en réponse une explication tellement formelle, banale et évasive qu'elle me démontrait ce que précisément je redoutais : aucun lien n'est possible entre la Science et la Foi parce qu'il existe entre elles une opposition irréductible.

Ma déception était d'autant plus profonde que mon directeur de conscience était un homme de haute culture et de forte intelligence. Il était plein de bonté... mais ses préoccupations étaient totalement étrangères aux questions scientifiques.

J'avais alors dix-huit ans et je partageais avec mon père et mes frères la passion de la préhistoire. L'enthousiasme de la recherche et des découvertes masqua le vide qui s'était ouvert dans mon esprit (1).

Mais ce vide se révéla de plus en plus lourd lorsque je fus lancé comme acteur sur le théâtre ou se joua cette tragédie inhumaine qu'est la guerre.

Le sentiment patriotique était puissant encore en 1914 et soutenait, de sa mystique, l'élan qui nous portait en avant. Mais lorsque l'élan physique est arrêté net, par une blessure grave, lorsque l'homme se trouve, comme il m'advint, isolé de la masse humaine qui l'épaulait jusqu'alors, par l'ombre de la mort, alors vraiment on se sent seul, tragiquement, désespérément seul, en face de son destin.

J'ai réchappé de la mort, et après un long séjour à l'hôpital, suis revenu au front pour un temps. Mais j'étais désormais désemparé. Les mutineries de 1917, la tourmente révolutionnaire russe, faisaient confusément comprendre aux peuples qu'un temps du monde était révolu. Le fait de la guerre changeait de signification. Mais où était la foi nouvelle qui valût qu'on meure pour elle?

(1) On sait que la découverte d'un des plus beaux spécimens de l'art préhistorique, les fameux *bisons d'argile*, est due à M. Max Begouën et à ses frères (caverne du tuc d'Audoubert, située dans leur propriété de l'Ariège.
Cf. le livre de Max Begouen, *les Bisons d'argile*.

La guerre se termina dans un climat d'épuisement, de lassitude, d'amertume et de révolte.

Un soir de fin d'automne en 1919, le P. Teilhard démobilisé, dînait avec un de mes frères et moi chez une de mes vieilles parentes, derrière l'église Saint-Augustin. Nous prîmes congé de notre hôtesse, et ensemble vers 9 heures nous partîmes avec le Père pour aller prendre le métro à la Madeleine. Il pleuvait et il faisait froid. Tout en marchant à son côté, je lui avouai que j'avais perdu la foi depuis longtemps et lui en exposai les motifs... Très simplement, avec cette bonté et cette charité dont il n'a jamais cessé de se départir, il m'exposa ses idées sur la Création; le sens de l'Évolution, la place éminente et active du Christ dans l'Évolution du Cosmos.

De 9 heures à minuit, allant et venant sous la pluie, entre Saint-Augustin et la Madeleine, le Père m'apportait une révélation qui m'illuminait. Il me donnait la réponse si longtemps attendue.

★

Ce soir-là je suis né à la vie, titubant comme Lazare au sortir du tombeau à l'appel du Seigneur : *Surge* !

Ce fut un éblouissement qui bouleversa rapidement ma vie de fond en comble. Et les années passèrent ainsi consacrées à l'étude, à la recherche, aux travaux littéraires...

Et puis un jour survint où cette foi dut se heurter aux plus banales et matérielles des réalités. Il n'était plus question de travaux désintéressés, il s'agissait maintenant de gagner ma vie, matériellement. Cela se passait en 1928-29.

Allais-je devoir scinder désormais mon activité en deux parties : d'un côté la recherche dans le domaine de l'esprit à laquelle je devais renoncer, d'un autre, le travail d'organisation matérielle qui constituerait l'exercice de mes nouvelles fonctions?

Le Père m'encouragea et me dit que l'homme n'a pas à choisir, ni à refuser, le devoir d'état qui lui incombe. L'exercice d'un métier, la prise en charge de responsabilités matérielles et morales, peuvent toujours être des instruments de libération et de progrès de l'esprit. Créer c'est non pas fabriquer arbitrairement, mais bien, *faire que les choses se fassent*.

J'ai donc travaillé, avec ce mélange d'éléments hétérogènes : technique, terres situées sous des latitudes différentes, hommes de races, de religions, de cultures différentes, pour en tirer une cohérence vivante. Avec des hommes, de l'argent, du travail, il fallait essayer de constituer un support vivant ou de l'esprit pût progresser.

Dans ce microcosme infime dont j'assumais la direction, j'allais faire une expérience passionnante (1) : Créer, faire que les choses se fassent. Et en même temps j'apprendrais la grandeur sévère, la servitude libératrice du travail et du métier.

L'exercice même de ce métier m'a mis au contact direct d'une foule d'hommes qui, si l'on s'en était tenu aux apparences, m'étaient totalement étrangers.

(1) La carrière active de Max Begouën s'est déroulée depuis 1930 dans la France d'outre-mer : Maroc et Guinée française.

Le travail de chaque jour m'a appris que le progrès ne se réalise que par approximations successives, et qu'il ne peut en être autrement, puisque chaque liberté individuelle a le droit d'accepter ou de refuser. La texture du monde est telle qu'elle nous accule à commettre des injustices : à chaque instant il faut rajuster son action vers ce qui est plus juste.

Que de fois n'ai-je été tenté de désespérer en redoutant de sombrer dans l'utopie! Autant de fois m'est venu le réconfort de la soumission au réel et de l'humilité dont le P. Teilhard me donnait l'exemple. Mais ces dernières vingt-cinq années de ma vie m'ont apporté l'apaisante confirmation de ce qu'il me révélait en ce soir d'automne de 1919.

★

Je ne parlerai pas de l'incomparable ami qu'était le P. Teilhard. Les mots ne sauraient traduire ce qui dépasse l'expression. Il était tout à chacun et tout à tous.

La découverte chez autrui de la souffrance le bouleversait. Il mettait en œuvre toutes les ressources de son cœur et de son intelligence pour apporter un apaisement, un réconfort. On ne faisait jamais en vain appel à son secours.

Il ne s'imposait jamais, car il professait un respect frémissant pour la liberté des âmes. Mais rien n'égalait sa joie lorsqu'il voyait une âme s'épanouir d'elle-même comme sous l'effet d'une force intérieure qui s'éveillait.

Maintenant qu'il nous a quittés, nous pouvons soupçonner — non pas mesurer — la puissance de son rayonnement. C'était réellement un apôtre, et spécialement l'apôtre du Christ chez les *gentils*.

Le tourment de la plus grande gloire de Dieu faisait de lui l'explorateur et le soldat qui cherchent à découvrir des terres nouvelles, et à les conquérir pour y étendre la puissance de leur roi.

Il avait aperçu l'immensité de ce monde inconnu qui s'ouvre au-delà des frontières balisées — de ce monde vierge aux richesses insoupçonnées qu'il fallait aborder avec un cœur et une intelligence à sa mesure. Le P. Teilhard nous a montré que le royaume de Dieu déborde infiniment les limites traditionnelles qu'on lui imaginait. Il entendait l'appel confus des troupeaux qui errent en dehors des domaines clos et des bergeries gardées — et c'est vers cet appel qu'il est allé, totalement, avec toute son intelligence, avec tout son cœur de pasteur.

Au hasard de mes nombreux voyages, que de fois n'ai-je pas rencontré des inconnus qui, par suite d'un invraisemblable concours de circonstances, se trouvaient avoir entendu, au-delà des pâturages cadastrés, la voix du P. Teilhard, et y avaient répondu! C'est ainsi qu'à travers le monde s'est constitué comme un réseau d'âmes, comme une humanité nouvelle en formation lançant vers le futur le faisceau convergent de ses libres adorations.

D'aucuns ont fait grief au P. Teilhard de son optimisme. Cet optimisme n'est qu'à la mesure de l'amour infini du Christ et de son inépuisable miséricorde. Le P. Teilhard avait la fraîcheur d'âme des petits enfants auxquels a été promise la possession du royaume

de Dieu parce qu'ils s'émerveillent toujours des splendeurs que Dieu leur révèle.

Le pessimisme est le scepticisme blasé de la vieillesse. Le Christ a montré sa foi en la vie en reprenant la vie alors que sa défaite par la mort semblait intégralement consommée. Il est ressuscité! Quelle autre confirmation un chrétien peut-il demander de la légitimité de l'optimisme qui doit caractériser sa foi?

Tout ce qui monte converge, disait encore le Père. La vérité de cette phrase où se reflète l'infinie miséricorde du Christ, m'a été démontrée de façon combien subtile et fugitive (fugitive et subtile par rapport au temps de cette terre, mais qu'en est-il sur le plan de l'éternité?) en voyant s'élever dans l'esprit d'interlocuteurs les plus imprévus, une lueur d'espoir communiant, comme si nos regards se rejoignaient sur une étoile unique, à l'infini...

L'expérience de ma vie d'homme orienté grâce à ma rencontre avec le P. Teilhard il y quarante ans s'est donc finalement déroulée dans le domaine combien prosaïque des réalisations économiques avec leur répercussion sociale. Or ce domaine touche au plus près à la vie terre à terre et journalière des hommes, il est au contact pesant et décevant des faits matériels.

C'est ainsi que j'ai vu se refléter dans ce microcosme où j'exerçais mon métier, la prodigieuse épopée du monde tendu vers son futur.

Je bénis le Seigneur de m'avoir obligé à confronter l'âme et la chair du Monde intimement liées — de m'avoir mis en demeure d'agir sur la vie par la vie.

Je bénis l'Homme qui disait *la Messe sur le monde* dans le désert de l'Ordos en Mongolie — qui disait : *Si je meurs je changerai d'état, et voilà tout*, qui disait : *Soyez devant la vie comme des enfants nouveau-nés dont l'âme s'émerveille de la découverte du monde*. Qui disait encore : *Soyez toujours en marche, et moi je demande à Dieu la grâce de me prendre en marche...*

Il a été exaucé.

Puisse Dieu nous accorder, lorsque l'heure sera venue, cette même grâce!

MAX-H. BEGOUEN.

A la suite de ce témoignage, dont une partie évoque la vie du P. Teilhard de Chardin pendant les années de guerre 1914-1918, citons un extrait d'une méditation : Nostalgie du front, où s'exprime l'étrange et irrésistible attrait que la zone de combat exerça sur le Père.

JE suis monté, au crépuscule, sur la colline d'où l'on découvre le secteur que nous venons de quitter, et où nous remonterons sans doute bientôt. Devant moi, au-delà des prairies voilées de brume naissante, où les coudes de l'Aisne font des taches laiteuses, la crête dénudée du Chemin-des-Dames se détache, nette comme une lame, sur le couchant doré, moucheté de Drachen.

De loin en loin, une torpille fait jaillir un tourbillon de fumée silencieuse.

Pourquoi suis-je ici ce soir? (...)

Pas plus tard que cet après-midi, je buvais encore la joie de revivre, sans arrière-pensée, au sein de la nature inoffensive. Je savourais le bonheur de m'allonger sous les arbres, et de laisser se mirer leur feuillage dans un esprit totalement détendu, en pleine sécurité.

Et me voilà revenu, comme chaque fois, instinctivement, face au front et à la bataille!...

Est-ce que ce n'est pas absurde d'être ainsi polarisé par la guerre, au point de ne pouvoir être huit jours à l'arrière sans chercher à l'horizon, comme un rivage aimé, la ligne immobile des « saucisses »? Au point de ne pouvoir surprendre, la nuit, l'étincelle argentée d'une fusée qui s'incline, ou seulement son reflet sur les nuages, sans éprouver un battement de cœur, un regret, un appel?... (...)

Quelles sont donc, enfin, les propriétés de cette ligne fascinante et mortelle? Par quelle secrète vertu tient-elle à mon être le plus vivant, pour l'attirer ainsi à elle, invinciblement?...

Puisque, en ce moment, mon regard est plus apaisé et plus pénétrant, je veux m'analyser plus que je ne l'ai fait encore. Je veux savoir.

★

(...)

Si, fermant à-demi les yeux et relâchant les liens de ma conscience, j'abandonne mon imagination à elle-même, à ses plis anciens, à ses réminiscences, je sens remonter en moi des souvenirs imprécis de longs voyages, quand j'étais enfant. Je revois l'heure où, dans les gares, les feux multicolores s'allument pour guider les grands trains pressés vers un matin prestigieux et enchanté. Peu à peu, les tranchées, illuminées de signaux, se confondent, en mon esprit, avec une vaste ligne transcontinentale, qui mènerait excessivement loin... quelque part, au-delà de tout.

Et mon rêve se précise.

La crête dévastée, dont la silhouette, de plus en plus violacée, meurt dans le jaune pâlissant du ciel, est devenue tout à coup le plateau désertique où j'ai si souvent nourri, comme en un mirage, mes projets de découvertes et de science, en Orient. L'eau qui blanchit, dans la vallée, ce n'est plus l'Aisne : c'est le Nil, dont le miroir lointain m'obsédait jadis comme un appel des Tropiques. Je me crois maintenant assis au crépuscule, vers El-Guiouchi, sur le Mokattam, et je regarde vers le sud...

... C'est fait. Je me suis trahi.

Le « moi » énigmatique et importun qui aime obstinément le

front, je le reconnais : c'est le « moi » de l'aventure et de la recherche, — celui qui veut toujours aller aux extrêmes limites du monde (...)

A mesure que l'arrière s'efface en un lointain plus définitif, la tunique gênante et dévorante des petites et grandes préoccupations, de santé, de famille, de succès, d'avenir... glisse toute seule de l'âme, comme un vieux vêtement. Le cœur fait peau neuve. Une réalité d'ordre plus élevé, ou plus pressante, chasse et dissipe le tourbillon des servitudes et des soucis individuels. En redescendant, on retrouvera peut-être leur bande importune. Pour le moment, ils restent au-dessous, comme un brouillard. Et je renonce à faire comprendre la sérénité de la zone où l'âme s'aperçoit alors quand, à l'abri d'un danger trop menaçant, elle a le loisir de regarder quelle lumière il fait en elle.

Je me vois encore tel que j'étais, dans cette paix, il y a une quinzaine de jours.

C'était la nuit, une nuit claire et tranquille, dans un secteur accidenté, coupé de crêtes et de marais. Dans les fonds, sous les peupliers, flottait l'arome laissé par les derniers gaz. Dans le bois, plus haut, on entendait, par moments, un frôlement, comme celui d'une bécasse effrayée qui s'envole, la descente d'une bombe qui éclatait en un déchirement brusque et floconneux, semé d'étincelles. Et les grillons ne s'arrêtaient pas pour cela de chanter.

J'étais libre et je me sentais libre.

Je pouvais, comme bon me semblait, me promener au clair de lune, aller droit devant moi, abattre des pommes si j'en trouvais, et puis dormir dans le premier trou venu. Tout ce qui m'intéresse ou m'inquiète à l'arrière, je l'aimais encore, mais d'une façon maîtrisée, un peu distante. Ma vie me paraissait plus précieuse que jamais; et cependant, je l'aurais laissée à ce moment sans regret, car je ne m'appartenais plus. J'étais libéré et soulagé, jusque de moi-même. Je me sentais doué d'une légèreté inexplicable.

(...) *Je le déclare. Dans cette détente, poussée jusqu'à l'exhaustion de soi-même, gît la liberté suprême, la libération de tout ce qui sommeille en nous d'aspirations ignorées et de puissances anxieuses, que nous ne pouvons souvent développer, faute de matière et d'espace, et qu'on doit être si las de mourir sans avoir délivrées.*

(...) *L'homme du front agit en fonction de la nation tout entière, et de tout ce qui se cache derrière les nations. Son activité et sa passivité particulières sont directement utilisées au profit d'une entité supérieure à la sienne en richesse, en durée, en avenir. Il n'est plus que secondairement lui-même. Il est premièrement, parcelle de l'outil qui fore, élément de la proue qui fend les vagues. Il l'est, et il le sent.*

(...) *En vérité, sans cette âme nouvelle et surhumaine qui vient relayer la nôtre, au front, il y aurait là-haut des épreuves et des spectacles qui ne se supporteraient pas, — et qui semblent tout simples, cependant, — et qui laissent même, c'est un fait, une trace impérissable de plénitude et d'épanouissement.*

(...) *Ces heures plus qu'humaines imprègnent la vue d'un parfum tenace, définitif, d'exaltation et d'initiation, comme si on les avait passées dans l'absolu.*

Tous les enchantements de l'Orient, toute la chaleur spirituelle de Paris, ne valent pas, dans le passé, la boue de Douaumont.

(...)

Heureux, peut-être, ceux que la mort aura pris dans l'acte et l'atmosphère même de la guerre, quand ils étaient revêtus, animés d'une responsabilité, d'une conscience, d'une liberté plus grandes que la leur, — quand ils étaient exaltés jusqu'au bord du monde, — tout près de Dieu!

Les autres, les survivants du front, garderont dans leur cœur une place toujours vide, si grande que rien de visible ne saura plus la remplir. Qu'ils se disent alors, pour vaincre leur nostalgie, qu'il leur est encore possible, malgré les apparences, de sentir passer en eux quelque chose de la vie du front. Qu'ils le sachent : la réalité surhumaine qui s'est manifestée à eux, parmi les trous d'obus et les fils de fer, ne se retirera pas complètement du monde apaisé. Elle l'habitera toujours, quoique plus cachée. Et celui-là pourra la reconnaître, et s'y unir encore, qui se livrera aux travaux de l'existence quotidienne, non plus égoïstement, comme auparavant, mais religieusement, *avec la conscience de poursuivre, en Dieu et pour Dieu, le grand travail de création et de sanctification d'une Humanité qui naît surtout aux heures de crise, mais qui ne peut s'achever que dans la paix.*

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN.

Aux armées, avec les tirailleurs.

Septembre 1917.

1922. En mer Rouge

En l'année 1922, dans la rade de Djibouti, je quittais à regret mon minuscule voilier sous la haute muraille de fer d'un paquebot revenant de Chine. Je montai l'échelle de coupée sans m'inquiéter de la stupeur des passagers devant cet Européen dépourvu de casque, au visage brûlé par le soleil, que des noirs demi-nus accompagnaient à la manière d'un chef de tribu. Bien entendu, je ne me souciai de m'astreindre à l'étiquette exigée par les classes de luxe et je m'empressai de disparaître vers le pont des troisièmes classes, dans une ambiance moins friande d'exotisme. Le commandant et plusieurs officiers me connaissaient de longue date, et le Dr Guibier était un vieil ami dont je partageai la cabine. Ainsi isolé au milieu des marins, je pouvais ignorer l'existence des passagers, leurs papotages et les fêtes au bénéfice des orphelins de terre et de mer.

Le matin, au lever du jour, je pouvais errer nu pieds sur les ponts ruisselants encore vides de promeneurs et de désœuvrés. C'était l'heure où les ecclésiastiques des secondes disaient discrètement leurs messes. Par les mystérieuses affinités qui, tout à coup, attirent l'un vers l'autre deux êtres qui s'ignorent, un prêtre qui lisait son Bréviaire leva les yeux à mon passage et, simultanément, comme deux amis qui se retrouvent, nous échangeâmes un sourire. L'un et l'autre surpris par ce geste involontaire, nos regards achevèrent la présentation et, toujours sans l'avoir prévu, nous allâmes l'un vers l'autre la main tendue.

Ainsi naquit à l'entrée de la mer Rouge, sous le ciel empourpré d'un matin tropical, une amitié que la mort même n'a pu rompre, tant son souvenir resplendit dans l'ombre de mon crépuscule.

Puis ce fut Paris, le Musée de l'Homme avec Paul Rivet et le professeur Boule; enfin la Préhistoire où je trouvais un autre fidèle ami, l'abbé Breuil, professeur au Collège de France et aujourd'hui membre de l'Institut. Par le truchement de Teilhard, je m'initiais un peu à ces sciences relativement nouvelles, auxquelles il me parut possible de collaborer dans la modeste mesure de mes moyens, par ma connaissance des régions encore inexplorées.

C'est ainsi que Teilhard vint en mission scientifique à Djibouti et j'eus la joie de le piloter en Éthiopie pour visiter des cavernes où j'avais pressenti les traces des hommes préhistoriques. Je me souviens de l'une d'elle où il fallut batailler contre la redoutable armée des guêpes maçonnes qui suspendent leurs nids aux voûtes calcaires. Ces gros insectes aux corps noirs et aux ailes bleues

d'acier, généralement inoffensifs par ailleurs, défendent farouchement leur cité rupestre.

A peine étions-nous parvenus à l'étroite terrasse précédant l'abri sous roche, que leur essaim se déploya en rideau bourdonnant devant son entrée. Le noir qui nous accompagnait nous arrêta à temps : un pas de plus et toutes ces énormes guêpes nous assaillaient. Leur piqûre est si douloureuse que bien souvent le muscle sous-jacent se paralyse. De plus la dose de venin est telle que dix piqûres peuvent occasionner la mort.

Cependant il fallait explorer; Teilhard, sur le témoignage de quelques pierres rejetées à l'extérieur, ne doutait pas de l'intérêt de cet abri et il n'aurait pas craint de risquer l'aventure si le noir et moi ne l'eussions retenu.

Il fallut un siège en règle pour déloger la garnison ailée. Il consistait à s'introduire de nuit avec assez de broussailles pour flamber tout l'abri à la manière d'un four de boulanger. Le noir se refusa à nous seconder pour des raisons spirituelles, si je puis dire, car il ne s'agissait de rien moins, paraît-il, que de chasser les esprits redoutables gardés et défendus par ces guêpes géantes.

Enfin, avant l'aube, la flamme fit crépiter les nids pleins de larves et les guêpes elles-mêmes acharnées à les défendre. Il fallut nous enfuir pour éviter la fureur de ces combattants désespérés. Quand le jour parut je ne reconnus pas le visage mince et ascétique de Teilhard dans cette face énorme et boursoufflée. Dans son ardeur à mener le combat il avait reçu bon nombre de piqûres et à la douleur que me fit éprouver une seule je pus mesurer celle que, sans une plainte, il devait endurer. Bien qu'il lui fût impossible de réaliser un sourire, je compris qu'il était heureux de cette victoire chèrement achetée; sans se soucier de sa souffrance, il commença les fouilles et tout de suite découvrit des peintures rupestres fort curieuses... Quand elles furent dégagées des concrétions calcaires qui en dissimulaient une partie, nous eûmes la surprise de retrouver toutes les scènes de la vie indigène actuelle : les mêmes coiffures et les mêmes rudimentaires vêtements. Depuis des centaines de siècles ces hommes ont vécu sans que rien soit venu modifier leur équilibre avec la nature, et ainsi ils restent immuables comme les animaux fixés dans leur espèce. Nous avions la vertigineuse impression de nous éveiller dans la perennité universelle, affranchis du temps comme les dieux.

Ce fut ensuite la mer; deux mois passés sur les côtes désertes de la mer Rouge, dormant la nuit à la belle étoile, à même le pont de mon voilier, sans autres compagnons que de farouches danakils à l'âme toute semblable à celle de leurs ancêtres des cavernes. Ce voyage nous retint plusieurs semaines au fond de cet étrange golfe dit le *Gubet Karab*, où un fantastique paysage de Genèse dresse ses innombrables cratères dans un décor de lave et de scories. Tout ce chaos figé dans le basalte noir et les riolites sanglantes semble s'agiter encore et palpiter par l'illusion des mirages dans l'air surchauffé monté de sa fournaise.

Teilhard et moi avons abordé sur une plage de sable noir et à travers les plaques de scories vitrifiées dressées comme des monstres

d'apocalypses, nous sommes arrivés devant la plaine de la mort, dépression de deux cent mètres au-dessous du niveau de la mer, où s'étend le lac Assal, séparé du golfe au temps des séismes qui ouvrirent la mer Rouge et sans doute provoqua ce raz de marée que la légende nomme le « Déluge ».

Les montagnes volcaniques semblent se cabrer devant cette mer morte et par-delà leurs falaises, la multitude de leurs pics déchiquetés se perd au loin dans un poudroiement rougeâtre. Un vent étrange monte de ce lac brûlant où la croûte de sel étincelle comme une neige vierge. Ses plages blanches sont de sel ainsi que les galets, et dans son eau saturée le corps humain flotte comme un bouchon de liège. Pas une plante verte, pas une herbe, mais seulement une sorte de jonc desséché qui sertit de jaune d'or les blocs de basaltes noirs, monstres pétrifiés de cette contrée infernale.

Pas un oiseau, pas un insecte, dans le silence écrasant de ces solitudes, nous écoutons siffler à nos oreilles la mystérieuse rumeur de la vie, comme si l'être perdu dans ce monde mort et sans espoir défendait le précaire milieu vital hors duquel il serait anéanti.

La nuit, couchés sur le pont de mon navire, Teilhard et moi avons médité devant l'infinité des étoiles. Et ainsi, loin des vanités humaines et de l'éphémère décor de la nature qui marque nos saisons, dans ce cadre immuable où plus rien n'évolue, la parole de cet homme sublime m'a éclairé et m'a fait comprendre l'inéluctable pérennité de l'âme humaine. J'ai mesuré l'immensité qu'elle porte en elle et compris son essence divine, tandis que nos regards, perdus aux profondeurs du ciel, emportaient nos esprits aux confins des espaces où gravitent les mondes. Et dans cette sublime rêverie où deux amis peuvent se comprendre et communier dans le silence, j'ai compris pourquoi Teilhard regardait les hommes avec indulgence quand ils s'agitent en vain et si souvent contre toute logique : il avait confiance en leur avenir et il les aimait comme les aime le Christ, parce qu'il avait compris que leur âme enclot l'Univers entier, et si *l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature*, il est cependant le plus fort parce qu'il sait qu'il meurt.

Ainsi fut Teilhard de Chardin que nous pleurons tous aujourd'hui ; sur une terre d'exil, loin du pays qu'il aimait de toute l'ardeur de sa grande âme, loin de cette France dont sa nature généreuse, son esprit clair et son courage, personnifiaient le génie, loin enfin de son Auvergne natale au peuple rude, laborieux, tenace et stoïque, Teilhard garda toujours le même affectueux sourire et la même indulgence pour ceux-là même qui le méconnaissaient, car il puisait cette sérénité dans un indéfectible amour et une inaltérable confiance en l'Homme et l'avenir de l'humanité.

Nul n'a échappé à cette sublime influence, et les pires devinrent meilleurs, réhabilités à leurs propres yeux par la généreuse confiance que leur accorda cet homme qui semblait voir au plus obscur de leur âme, non pour les juger, mais pour y découvrir des vertus latentes, pour faire jaillir de cette ombre des reflets inattendus, comme un éclat de diamant, perdu dans l'immondice, brille tout à coup au rayon d'une étoile.

Combien de malheureux découragés, aigris et révoltés par l'hostilité aveugle de la foule, par l'injustice et l'incompréhension, combien de ces déshérités, pervertis et perdus par le mépris d'eux-mêmes, ont été réconfortés et sauvés par cet homme au limpide regard, qui savait ranimer les consciences mortes comme Jésus de Nazareth ressuscita Lazare.

HENRY DE MONFREID.

1928. A Paris, rencontres avec le P. Teilhard

IMAGINANT que les biographes de Paul Valéry seraient tentés d'évoquer les rapports qu'entretint avec les savants l'auteur du *Discours aux chirurgiens*, je notais dès 1941 plusieurs *rencontres* remarquables auxquelles j'avais pu assister (1). Par quel processus eus-je l'occasion de voir réunis — conversant et se trouvant quelque ressemblance d'esprit — le R. P. Teilhard de Chardin et Paul Valéry?

Une visite que j'avais faite à la grotte des Eyzies nous avait inspiré le désir de connaître un paléontologiste. Notre ami commun Eugène d'Huart, ancien officier de marine, fit en mesure de satisfaire notre curiosité. Il avait été le condisciple d'Albérie Teilhard de Chardin, mort après un voyage, assez jeune, en Chine, mais ce fut Vaufrey, assistant du professeur Boulle, qui le mit en relation avec l'abbé Breuil et le P. Teilhard de Chardin. Il amena celui-ci avenue Victor Hugo où j'habitais avant 1928, et nous prîmes date pour examiner avec Paul Valéry, au Muséum, dans le cabinet du professeur Boulle, une vitrine pleine de mystérieux crânes. Instant propice pour évoquer les strophes du *Cimetière marin* :

> *Qui ne connaît et qui ne les refuse*
> *Ce crâne vide et ce rire éternel!*

mais surtout occasion pour Paul Valéry d'apprécier la science de notre éminent cicerone et de réfléchir aux problèmes du *pré-hominien*. Il y prit, suivant son habitude, de l'amusement — et je l'entendis, un peu plus tard, plaisantant avec le regretté René Grousset, s'écrier : *moi je suis un post-hominien!*

Entre-temps, le R. P. Teilhard de Chardin avait découvert le fameux sinanthrope à Choukoutien, près de Pékin. Il en avait rapporté les ossements dans une valise (ne s'était-elle pas même égarée?). Nous en regardions les photographies, écoutant de sagaces explications. Puis l'idée me vint de peindre notre éminent commensal, et le Père eut la gentillesse de venir poser deux ou trois fois dans mon bureau où le portrait de Paul Valéry présidait aux séances. Près de son visage d'ascète, je dessinai dans un coin de la toile, assez maladroitement, le profil de la côte chinoise pour rappeler sa découverte en Extrême-Orient. Ces lointaines contrées asiatiques n'attiraient guère Paul Valéry, dont les œuvres sont cependant si

(1) *Images*, de Paul VALÉRY. Éd. F.-X. Le Roux et C^ie^.

vivement goûtées par le subtil Japon. On connaît la boutade du poète : « Un regard approfondi sur un fauteuil m'en apprendra plus, disait-il, qu'un voyage rapide en Orient. »

Les sujets d'entretien, d'ailleurs, ne manquaient pas. Comment ne pas s'exciter sur cette singulière *Noosphère* (1), sphère de l'Esprit, flottant autour de la terre, si chère au P. Teilhard... De toute façon, dans la petite sphère pensante qui se rassemblait, le temps d'un déjeuner, autour de lui, Maurice de Broglie ou Maurice Caullery, tous deux de l'Académie des Sciences, Leprince-Ringuet ou le Dr Rivet jouaient leur partie et répondaient brillamment à nos hypothèses, philosophaient sans système... Parfois Paul Valéry posait des questions ingénieuses et judicieuses, qui donnaient à réfléchir aux spécialistes de l'homme ou de l'atome.

Le P. Teilhard de Chardin n'était pas seulement le grand savant auquel des personnalités compétentes ont rendu hommage — il était profondément religieux, auteur même d'admirables prières — et fort préoccupé du sort futur des hommes, de la planétisation du monde, et, en général, de cette marche *en avant* et *en haut* de l'humanité. Celle-ci, observait-il, devait décidément dépasser les points de vue du stade néolithique...

Paul Valéry qui avait, dès son premier ouvrage, *l'Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci*, énoncé, proposé le concept du *possible de l'homme* et qui fut, plus tard, le promoteur d'une *Politique de l'Esprit*, avait ici un interlocuteur de marque. Sur certains plans, le penseur pouvait se trouver en conformité de vues — ou du moins d'efforts avec le Père — à tel point que des rapprochements ont été signalés. Je pense cependant que Paul Valéry — comme André Gide — croyait aux petits pays. Son désir l'éloignait des vastes perspectives de la mondialisation des peuples qui paraissait évidente au P. Teilhard de Chardin. Au demeurant une grande estime réciproque, beaucoup de plaisir à parler ensemble, voilà ce dont je puis témoigner en évoquant ces deux grands esprits (2).

Le dimanche 30 avril 1950, une conférence organisée à la galerie Devèche par le Centre d'Études et de Recherches pour l'Avenir humain, devait attirer un nombreux public autour du Père. *Aperçu sur l'avenir humain*, tel était le titre de son exposé. Il y traita du monothéisme, du christianisme qui se développe en l'humanité. Je relève dans les notes prises par Christian Dedeyan, en ce bel après-midi dominical de haute spiritualité, les derniers mots de sa conclusion : *Nous en sommes au stade de l'hominien spirituel... Ce qui viendra dans un million d'années sera encore plus chrétien.*

Penser, toujours plus (éthique).

Paul Valéry — qui nous avait quittés, hélas ! en 1945 — aurait

(1) De Noos, esprit ; sphère terrestre de la substance pensante.

(2) François Valéry me signale, dans les cahiers de son père, vers 1927, une brève note concernant le P. Teilhard de Chardin.

On sait d'autre part que Paul Valéry a écrit dans *Variété II*, *qu'il soit possible qu'il y ait des prêtres véritables et riches d'esprit, mon expérience m'en assure. J'en connais et il me suffit... l'opinion de Stendhal n'a tenu qu'à cet accident qu'il n'en a point qui fussent comme les miens.*

goûté sans doute ce *penser toujours plus* (à sa manière bien entendu, qui n'était guère depuis assez longtemps, celle de M. Edmond Teste).

Un long séjour aux États-Unis nous sépara ensuite de notre remarquable ami. Nous continuions à recevoir de ses nouvelles, de ses travaux, de loin en loin.

Huit mois avant sa mort, le P. Teilhard vint, après son intéressant voyage en Afrique, nous parler de nouveau des australopithèques, stimuler encore notre intérêt et notre admiration avec de récentes conjectures scientifiques. Il était toujours clair, modeste et passionnant, bien qu'il nous parut peut-être atteint dans sa santé par un travail fatigant et de longs déplacements. Nous ne devions plus le revoir et il nous faut rassembler comme des reliques ses dernières lettres, considérer sa fine écriture d'intellectuel, difficile à déchiffrer...

Le P. Teilhard de Chardin m'avait écrit un jour qu'il aimait les derniers vers d'un de mes poèmes :

A la fin nous serons en un semblable lieu
Bien plus intelligents et lors nous verrons Dieu.

A ce vœu son âme merveilleuse donnait une entière signification. Je ne puis à présent, en évoquant sa mort le jour de Pâques 1955, y songer sans émotion.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD.

Passage, tel est le sens du mot *Pâques*. Si la mort du Père ne fut qu'un passage, deux longues maladies en 1947 et 1949 lui avaient fait renouveler dans toute sa force la prière que, dès 1925, il composa sur les puissances douloureuses, mais sanctifiantes de la maladie.

Mon Dieu, il m'était doux, au milieu de l'effort, de sentir qu'en me développant moi-même, j'augmentais la prise que Vous aviez sur moi. Il m'était doux encore, sous la poussée intérieure de la vie ou parmi le jeu favorable des événements, de m'abandonner à votre Providence. Faites qu'après avoir découvert la joie d'utiliser toute croissance pour Vous faire ou pour Vous laisser grandir en moi, j'accède sans trouble à cette dernière phase de la communion au cours de laquelle je Vous posséderai en diminuant en Vous.

Après Vous avoir aperçu comme Celui qui est un plus moi-même, faites, mon heure étant venue, que je Vous reconnaisse sous les espèces de chaque puissance étrangère ou ennemie qui semblera vouloir me détruire ou me supplanter. Lorsque sur

mon corps et bien plus sur mon esprit, commencera à marquer l'usure de l'âge — quand fondra sur moi du dehors ou naîtra en moi du dedans le mal qui amoindrit ou emporte, à la minute douloureuse où je prendrai tout à coup conscience que je suis malade ou que je deviens vieux — à ce moment dernier surtout, où je sentirai que je m'échappe à moi-même, absolument passif, aux mains des grandes forces inconnues qui m'ont formé — à toutes ces heures sombres, donnez-moi, mon Dieu, de comprendre que c'est Vous (pourvu que ma foi soit assez grande) qui écartez douloureusement les fibres de mon être pour pénétrer jusqu'aux moelles de ma substance et pour m'emporter en vous.

Oui, plus au fond de ma chair le mal est incrusté et incurable, plus ce peut être Vous que j'abrite comme un principe aimant, actif, d'épuration et de détachement. Plus l'avenir s'ouvre devant moi comme une crevasse vertigineuse ou un passage obscur, plus, si je m'y aventure sur votre parole, je puis avoir confiance de me perdre ou de m'abîmer en Vous, d'être assimilé par votre Corps, Jésus.

O Énergie de mon Seigneur, force irrésistible et vivante, parce que de nous deux Vous êtes le plus fort infiniment, c'est à Vous que de nous deux revient le rôle de me brûler dans l'union qui doit nous fondre ensemble. Donnez-moi donc quelque chose de plus précieux encore que la grâce pour laquelle Vous prient tous vos fidèles. Ce n'est point assez que je meure en communiant. Apprenez-moi à communier en mourant.

P. TEILHARD DE CHARDIN.

1941. — A Pékin

JAMAIS nous n'oublierons la première visite que nous fîmes, fin 1941, à Pékin, au R. P. Teilhard de Chardin, au petit Centre de Géobiologie dans le quartier des Légations, où il travaillait alors en compagnie du P. Leroy.

J'avais entendu parler du grand savant qu'il était. Je n'avais pas entendu parler de l'homme. Dès le premier abord, je fus frappée par l'extraordinaire rayonnement qui se dégageait de sa personne. La chaleur de son accueil, la grâce de son abord, son allure aristocratique, son sourire un peu ironique, l'expression pétillante de ses yeux clairs, contrastaient avec l'austérité du vêtement de clergyman, autorisé alors chez les prêtres en ExtrêmeOrient, et qu'il portait de préférence à la robe.

Au cours de cette visite, le P. Teilhard m'est apparu, ce qu'il démontra toujours être par la suite : non seulement un savant passionné, mais aussi et surtout un penseur d'une rare élévation, perpétuellement à l'affût des idées, et de plus un homme exquis dans toute l'acception du terme.

D'emblée, il nous fit visiter son laboratoire et ses collections paléontologiques, nous montra un moulage du crâne du Sinanthropus, nous expliqua son âge, comment il a été découvert, et avait été perdu lors du pillage de l'Université américaine de Yen-Ching par l'armée japonaise. [Le crâne depuis, malgré d'innombrables recherches n'avait jamais pu être retrouvé — et je me souviens encore combien cette perte était, de toute évidence, cruelle pour lui, le chercheur infatigable, privé par un stupide hasard de l'objet même de tant d'efforts patients, de travaux effectués avec amour.

Grâce à sa gentillesse naturelle et à l'intérêt constant qu'il portait aux autres, nous avons eu la précieuse possibilité, par la suite, de le revoir de plus en plus souvent, de plus en plus longuement. Chacun dans notre petit groupe l'admirait et beaucoup, comme moi-même, le vénéraient. Que de merveilleux dimanches passés à pique-niquer dans les collines et les petits temples abandonnés des environs de Pékin ! Durant ces longues promenades, il se servait du marteau qu'il n'oubliait jamais d'emporter pour briser les fragments de roches et précisait alors par ses observations les notions qu'il avait déjà sur l'âge des pierres et la nature des couches de terrain de cette région. Il remontait ainsi à trois millions d'années en arrière et, tout en bavardant, il glissait souvent du champ de la science à celui des spéculations les plus hardies.

C'est là, et au cours des nombreux mercredis après-midi, qu'il

avait pris l'habitude de venir passer chez moi et où il se livrait avec cette liberté, ce don de lui-même qui lui étaient coutumiers, que j'ai appris surtout, au-delà du savant, à apprécier et à aimer l'homme et le penseur.

Durant cette époque difficile pour tous, je lui dois mes seules évasions spirituelles et morales. Il encourageait en moi la flamme de l'espérance et la foi dans les valeurs vraies, me libérant des conventions mesquines qui naissent et fermentent dans les sociétés restreintes et privées d'échange.

Lui-même a eu à souffrir certes des limites très étroites de la vie à Pékin en ce temps-là. Sa largeur de vues, l'envolée audacieuse de sa pensée, la franchise, l'humour même quelquefois, en un mot la droiture merveilleuse de son langage, autant de traits qui lui valurent autant d'ennuis.

De ce côté de sa nature découlait une immense indulgence qu'il appliquait tant aux situations politiques qu'aux actes des individus. L'élévation même de sa pensée le faisait planer constamment dans des sphères où peu d'êtres parvenaient à le suivre. Il lui arrivait parfois de paraître négliger les contingences humaines les plus graves : *La guerre! Mais c'est du multiple désorganisé... Cela ne prouve rien.* Et il ajoutait que cela *ne saurait renverser le sens de la grande poussée évolutive vers la consommation du Monde en Dieu.* De telles attitudes chez lui pouvaient étonner, mais lorsqu'on le connaissait bien, on savait sans erreur possible qu'il n'y avait là ni indifférence, ni inconscience réelle des maux de l'Humanité, ni surtout fausse échelle des valeurs. C'était seulement l'extraordinaire point de vue d'un homme dont l'esprit déjà libéré a atteint le sommet de cette grande évolution dans laquelle il nous considérait tous comme inéluctablement entraînés. Les faiblesses des hommes ? Oui, certes, mais il y a leur grandeur, leur étincelle divine, qu'il savait toujours discerner. Quelle foi était la sienne ! Et quelle bonté !

Et pourtant cet homme, dont l'esprit planait si haut, savait donner les meilleurs conseils et les plus justes, savait être l'ami le plus assidu, le plus fidèle, nous comblant de sa présence si enrichissante, participant à nos joies, à nos peines, ne se refusant jamais. Et si vivant ! Il appréciait tout : les beautés de la nature, le charme des individus, la bonne chère, la gaieté. C'est qu'il aimait les hommes et les contacts humains ! Car le P. Teilhard avait une passion : le prosélytisme. La Science était un moyen, la fin était l'éclaircissement toujours plus grand de sa pensée : il lui fallait un interlocuteur en face duquel il pouvait développer, préciser. Il avait plus que tout autre chose le désir ardent d'expliquer sa foi, de la faire connaître, de la répandre; et son grand amour pour Dieu conditionnait son grand amour pour les hommes.

Après la guerre, à Paris, où j'ai eu la joie de le retrouver, il n'a jamais cessé de lier ses recherches de savant à l'étude des problèmes religieux, son amour de l'action progressive de l'homme à son amour pour l'unité divine. Ses nombreux écrits, non encore publiés, mais qui pourront l'être j'espère sous peu, témoignent tous de sa constante préoccupation d'optimisme et de progrès, et de son immense amour pour le Christ *en qui tout se rejoint.*

Le P. Teilhard partit bientôt pour l'Amérique. Nous sommes partis pour l'U. R. S. S. — La vie nous a séparés. — Il y a un an et demi, je retrouvai durant une brève demi-heure, au cours d'un passage à Paris l'homme auquel je dois tant spirituellement et intellectuellement. J'ai été profondément émue. L'Amérique qui sait toujours recevoir et absorber dans son sein les meilleurs d'entre les hommes dont la vieille Europe croit devoir se priver, semblait l'avoir conquis. Il avait retrouvé là-bas, comme ailleurs, une vie très active de savant et d'écrivain. Il avait certainement aussi trouvé d'autres interlocuteurs.

Aujourd'hui le P. Teilhard est mort. Mais dans le cœur de tous ceux qui comme moi ont eu le privilège de bien le connaître, il vit intensément. Et je ne puis mieux conclure que sur une phrase de la lettre de son plus intime ami, le R. P. Leroy, que je reçois à l'instant : *Seule la sérénité du détachement, dont il a donné tant d'exemples, atténue le chagrin de ne l'avoir plus auprès de nous.*

LAURE DORGET.

Pour le Père Teilhard de Chardin

COMMENT n'avouerais-je pas, dès l'abord, la confusion extrême que j'éprouve à donner ici le plus imparfait des témoignages? Non certes que je n'aie connu le R. P. Teilhard de Chardin, mais bien au contraire parce que je l'ai connu. Tous ceux qui l'approchaient, ne fût-ce qu'en passant, ressentaient l'impression si forte et douce, tout ensemble, qui très vite se dégageait de lui : ce mélange souverain de simplicité sans réserve et de parfaite noblesse, ce ton familier et cette hauteur des vues, cette pensée audacieuse, ailée, qui s'exprimait dans des mots sans recherche et de la façon la moins doctorale du monde. Je ne lui cachais pas, le plus souvent, combien mon pauvre esprit aptère, lui, si lourdement chargé parfois du bagage physicien, avait peine à prendre son vol vers « le point oméga ». Personne n'était moins autoritaire, totalitaire, dans l'entretien que le P. Teilhard et c'est bien ce qui rendait son commerce si précieux, lorsqu'on n'hésitait jamais à dire les objections, à discuter tel néologisme, en un mot à accuser trop crûment un peu d'essouflement devant l'ascension rude ou le vol vertigineux même, à quoi vous conviaient les vues hardies de ce grand éveilleur.

Et maintenant que cette mort, au soir de Pâques, le dresse dans sa stature achevée, il conviendrait de ne rien dire qui ne fût exactement juste et important. Il faudrait au moins reprendre les grands textes du Père, réfléchir, méditer, trier, aller à l'essentiel et, supposé qu'on en fût capable, dominer enfin une immense matière en mouvement.

Je songe à cette définition centrale de son œuvre que Pierre Teilhard donnait du *phénomène humain*, voici plus d'un quart de siècle : *L'apparition dans notre univers du pouvoir de réfléchir et de penser*. C'est bien envers lui-même qu'il faudrait d'abord exercer ce pouvoir : réfléchir et penser à ses problèmes, comme il n'a cessé de le faire !

N'ayant pu revoir présentement aucun des recueils du P. Teilhard, j'ai du moins lu, grâce à Pierre Sipriot, cette conférence sur le bonheur dont la majeure partie est publiée ici-même, et que je ne connaissais pas. Au début de ma

lecture, je me rappelais cette remarque de Joubert, à propos du bonheur : *un des plus beaux mots de la langue*, et je devinais que l'esprit original du Père allait nous en donner quelque interprétation bien personnelle, dans la *perspective* (un mot encore qu'il affectionnait, comme son ami Édouard Le Roy) qui était la sienne. Le lecteur verra que l'on ne pouvait être déçu. Tout le sujet banal se trouve puissamment orienté, emporté vers le haut. C'est une montée comme toujours, une ascension, un progrès qui nous sont offerts, — la route vers le bonheur est une route de montagne, c'est la voie qui nous conduit à grandir, à aimer, à adorer. L'humanisme chrétien devient ici bien différent du paisible sentiment dévôt, fleuri et discret des charmants humanistes traditionnels qui, particulièrement, ouvraient l'*Histoire littéraire* de Henri Brémond. Avec le P. Teilhard, c'est toujours à l'effort, au dépassement que nous sommes appelés : non à la vue rassurante et tranquille du passé, mais à la contemplation active de l'avenir, d'un avenir où rayonne le seul Christ Universel.

Et je me prends à revivre mes ultimes rencontres avec le Père. C'était au terme de son séjour européen, l'année dernière. Dans sa chambre, aux *Études*, un matin de la fin de juin, il m'avait donné rendez-vous. Il me parla longuement de ses idées sur l'Afrique « berceau de l'humanité », qu'il a développées dans l'article récemment paru à la *Revue des Questions Scientifiques*. De mon côté, je l'interrogeais sur la découverte passionnante de Hurzeler, touchant l'ancienneté reculée du phénomène de l'*hominisation*, découverte toute neuve alors et que venait de m'apprendre notre ami commun Jean Piveteau.

Le hasard fit qu'un mois plus tard, le mardi 27 juillet, nous nous retrouvions sans l'avoir prévu sur la route de Toulouse, à Uzerche, déjeunant à des tables voisines. Il était avec le P. Leroy, le biologiste connu, son confrère Jésuite, qu'il emmenait à Lascaux.

Je revois le beau visage, si rempli de lumineuse sérénité, dont le profil surtout m'évoquait parfois celui de Newman. Pierre Teilhard de Chardin poursuivait sa route et nous ne devions plus nous revoir. Mais cet infatigable explorateur des terres inconnues de la pensée, ce prodigieux semeur de hardiesses, risque-t-il vraiment de disparaître?

André George.

Réflexions sur le bonheur (1)

Dans le Monde, la Vie s'élève vers toujours plus de conscience par toujours plus de complexité, — comme si la complication grandissante des organismes vivants avait pour effet d'approfondir le centre de leur être.

Or comment s'opère-t-elle, en fait et dans le détail, cette marche à la plus haute unité?

Pour plus de clarté et de simplicité, limitons-nous au cas de l'Homme, — l'Homme, le plus élevé psychiquement, et pour nous, le mieux connu aussi de tous les vivants.

Trois phases, trois pas, trois mouvements successifs et conjugués sont reconnaissables, à l'examen, dans le processus de notre unification intérieure, c'est-à-dire de notre personnalisation. Pour être pleinement soi et vivant, l'Homme doit : 1° se centrer sur soi; 2° se décentrer sur « l'autre » ; 3° se sur-centrer sur un plus grand que soi.

Définissons et expliquons l'un après l'autre ces trois mouvements en avant, auxquels (puisque le bonheur, nous l'avons décidé, est un effet de croissance) doivent nécessairement correspondre trois formes de béatification.

1° Centration, *d'abord. — Non seulement physiquement, mais intellectuellement et moralement, l'homme n'est Homme qu'à condition de se cultiver. Et non pas seulement jusqu'à l'âge de vingt ans!... Pour être pleinement nous-mêmes, nous devons donc travailler toute notre vie durant à nous organiser, c'est-à-dire à porter toujours plus d'ordre, plus d'unité dans nos idées, nos sentiments, notre conduite. Tout le programme, ici, tout l'intérêt (mais aussi tout l'effort!) de la vie intérieure, avec sa dérive inévitable vers des objets de plus en plus spirituels, de plus en plus élevés... Chacun de nous, au cours de cette première phase, nous avons à reprendre et à répéter, pour notre compte personnel, le labeur général de la Vie. Être, c'est d'abord se faire et se trouver.*

2° Décentration, *ensuite. La tentation ou illusion élémentaire qui guette, dès sa naissance, le centre réfléchi que nous abritons chacun au fond de nous serait de s'imaginer que pour*

(1) Ce texte est extrait d'une conférence faite à Pékin par le P. Teilhard de Chardin en 1943.

grandir il lui est bon de s'isoler sur soi, et de poursuivre égoïstement en soi seul le travail original de son achèvement : se couper des autres, ou tout ramener à soi. Or il n'y a pas qu'un seul homme sur la Terre. Il y en a, au contraire, et il ne peut y en avoir qu'une myriade en même temps. Ce fait est d'une évidence banale. Et cependant, replacé dans les perspectives générales de la Physique, il prend une importance capitale, — car il signifie tout bonnement que, si individualisés par nature que soient les êtres pensants, chaque homme ne représente encore qu'un atome, si vous préférez une très grosse molécule, formant, avec toutes les autres semblables, un système corpusculaire défini, auquel il ne peut échapper. Physiquement, biologiquement, l'Homme, comme tout ce qui existe dans la Nature, est essentiellement plural. Il correspond à un « phénomène de masse ». Ceci veut dire, en première approximation, que nous ne pouvons progresser jusqu'au bout de nous-mêmes sans sortir de nous-mêmes en nous unissant aux autres, de façon à développer par cette union un surcroît de conscience, — conformément à la grande Loi de Complexité —. De là les urgences, de là le sens profond de l'amour qui, sous toutes ses formes, nous pousse à associer notre centre individuel avec d'autres centres choisis et privilégiés, — l'amour, dont la fonction et le charme essentiels sont de nous compléter.

3° Sur-centration, *enfin. — Et ceci, bien que moins évident, est absolument nécessaire à comprendre.*

Pour être pleinement nous-mêmes, disais-je, nous nous trouvons forcés d'élargir la base de notre être, c'est-à-dire de nous adjoindre « de l'Autre ». Or, une fois amorcé sur un petit nombre d'affections privilégiées, ce mouvement d'expansion ne s'arrête plus : mais il nous aspire insensiblement, de proche en proche, sur des cercles de rayon toujours plus grand. Voilà ce qui est particulièrement manifeste dans le Monde d'aujourd'hui. — Depuis toujours, sans doute, l'Homme a été vaguement conscient d'appartenir à une seule grande Humanité. Ce n'est toutefois que pour nos générations modernes que ce sens social confus commence à prendre sa réelle et complète signification. Au cours des dix derniers millénaires (période durant laquelle la civilisation s'est brusquement accélérée) les hommes se sont abandonnés sans beaucoup réfléchir aux forces multiples, plus profondes que toute guerre, qui, peu à peu, les rapprochaient entre eux. Or, en ce moment, nos yeux se dessillent; et nous commençons à apercevoir deux choses. La première, c'est que, dans le moule étroit et inextensible représenté par la surface fermée de la Terre, sous la pression d'une population et sous l'action de liaisons économiques qui ne cessent de se multiplier, nous ne

formons déjà plus qu'un seul corps. Et la seconde c'est que, dans ce corps lui-même, par suite de l'établissement graduel d'un système uniforme et universel d'industrie et de science, nos pensées tendent de plus en plus à fonctionner comme les cellules d'un même cerveau. — Qu'est-ce à dire sinon que, la transformation poursuivant sa ligne naturelle, nous pouvons prévoir le moment où les hommes sauront ce que c'est, comme par un seul cœur, de désirer, d'espérer, d'aimer tous ensemble la même chose en même temps?...

L'Humanité de demain, — quelque « super-Humanité » beaucoup plus consciente, beaucoup plus puissante, beaucoup plus unanime que la nôtre, sort des limbes de l'avenir, elle prend figure sous nos yeux. Et simultanément (je vais y revenir) le sentiment s'éveille au fond de nous-mêmes que, pour parvenir au bout de ce que nous sommes, il ne suffit pas d'associer notre existence avec une dizaine d'autres existences choisies entre mille parmi celles qui nous entourent, — mais qu'il nous faut faire bloc avec toutes à la fois.

Que conclure de ce double phénomène, externe et interne, sinon ceci : ce que la Vie nous demande, en fin de compte, de faire pour être, c'est de nous incorporer et de nous subordonner à une Totalité organisée dont nous ne sommes, cosmiquement, que les parcelles conscientes. Un centre d'ordre supérieur nous attend, — déjà il apparaît —, non plus seulement à côté, mais au-delà *et* au-dessus *de nous-mêmes.*

Non plus seulement se développer soi-même, donc, — ni même seulement se donner à un autre égal à soi, — mais encore soumettre et ramener sa vie à un plus grand que soi.

Autrement dit, être, d'abord. Aimer, ensuite. Et, finalement, adorer.

Telles sont les phases naturelles de notre personnalisation.

Trois degrés enchaînés, vous le voyez, dans le mouvement ascensionnel de la Vie; et par conséquent, aussi, trois degrés superposés de bonheur, — si le bonheur est bien, comme nous l'avons reconnu, indissolublement associé au geste de monter.

Bonheur de grandir, — bonheur d'aimer, — et bonheur d'adorer.

Voilà, en dernière analyse, la triple béatitude que la théorie nous permet de prévoir en partant des lois de la Vie.

Laissons maintenant la théorie pure, et abordons ses applications à nos vies individuelles.

Le vrai bonheur, venons-nous de préciser, est un bonheur de croissance, — et comme tel il nous attend dans une direction marquée :

1° *par l'unification de nous-mêmes au cœur de nous-mêmes;*

2° par l'union de notre être avec d'autres êtres, nos égaux;

3° par la subordination de notre vie à une vie plus grande que la nôtre.

Que résulte-t-il de ces définitions pour notre conduite de chaque jour? Comment devons-nous agir pratiquement pour être heureux?

Ici, bien entendu, il ne m'est possible d'indiquer que des directions extrêmement générales à votre curiosité et à votre bonne volonté. Car c'est ici qu'apparaissent, légitimement, les multiples questions de goûts, de chances et de tempérament. La Vie ne s'établit, elle ne progresse par nature et structure, que grâce à l'immense variété de ses éléments.

Ces réserves faites, il reste que l'on peut, en agrément avec les perspectives ci-dessus développées, formuler les trois règles de bonheur que voici.

Pour être heureux, premièrement, il faut réagir contre la tendance au moindre effort qui nous porte, ou bien à rester sur place, ou bien à chercher de préférence dans l'agitation extérieure le renouvellement de nos vies. Dans les riches et tangibles réalités matérielles qui nous entourent il faut sans doute que nous poussions des racines profondes. Mais c'est dans le travail de notre perfection intérieure, — intellectuelle, artistique, morale — que pour finir le bonheur nous attend. La chose la plus importante dans la vie, disait Nansen, c'est de se trouver soi-même. L'esprit laborieusement construit à travers et au-delà de la matière. — Centration.

Pour être heureux, deuxièmement, il faut réagir contre l'égoïsme qui nous pousse, ou bien à nous fermer en nous-mêmes, ou bien à réduire les autres sous notre domination. Il y a une façon d'aimer, — mauvaise, stérile, — par laquelle nous cherchons à posséder, au lieu de nous donner. Et c'est ici que reparaît, dans le cas du couple ou du groupe, la loi du plus grand effort qui déjà réglait la course intérieure de notre développement. Le seul amour vraiment béatifiant est celui qui s'exprime par un progrès spirituel réalisé en commun. — Décentration.

Et pour être heureux, — tout à fait heureux, troisièmement, — il nous faut, d'une manière ou de l'autre, directement ou à la faveur d'intermédiaires graduellement élargis (une recherche, une entreprise, une idée, une cause...) transporter l'intérêt final de nos existences dans la marche et le succès du Monde autour de nous. Comme les Curie, comme Termier, comme Nansen, comme les premiers aviateurs, comme tous les pionniers dont je vous parlais plus haut, il faut, pour atteindre la zone des grandes joies stables, que nous transférions le pôle

de notre existence dans le plus grand que nous. Ce qui ne suppose pas, rassurez-vous, que nous devions pour être heureux faire des actions remarquables, extraordinaires, mais seulement, ce qui est à la portée de tous, que, devenus conscients de notre solidarité vivante avec une grande Chose, nous fassions grandement la moindre des choses. Ajouter un seul point, si petit soit-il, à la magnifique broderie de la Vie; — discerner l'Immense qui se fait et qui nous attire au cœur et au terme de nos activités infimes; le discerner et y adhérer : — tel est, au bout du compte, le grand secret du bonheur. « C'est dans une profonde et instinctive union avec le courant total de la Vie que gît la plus grande de toutes les joies, » reconnaît Bertrand Russell lui-même, un des esprits les plus aigus et les moins spiritualistes de la moderne Angleterre. — Sur-centration.

Or, parvenu en ce point qui est le fin mot de ce que je puis vous dire, laissez-moi placer en terminant une remarque que je vous dois et que je me dois, pour être absolument vrai.

Je lisais dernièrement un curieux livre (1) *où le romancier et philosophe anglais Wells expose les vues originales laissées par un Américain, biologiste et homme d'affaires, William Burrough Steele, précisément sur la question que nous avons discutée ce soir, celle du bonheur humain. Avec beaucoup de raison et de force, Steele cherche à établir (juste comme je l'ai fait ici) que, le bonheur n'étant pas séparable de quelque idée d'immortalité, l'homme ne peut être pleinement heureux que s'il immerge ses intérêts et ses espoirs dans ceux du Monde, et plus particulièrement dans ceux de l'Humanité. Et cependant, ajoute-t-il, cette solution, telle quelle, demeure encore incomplète. Car enfin, pour arriver à se donner à fond, il faut pouvoir aimer. Or comment aimer une réalité collective, impersonnelle, — monstrueuse, à certains égards — telle que le Monde ou même l'Humanité!...*

L'objection que Steele trouve au fond de son cœur, et à laquelle il ne répond pas, est terriblement, cruellement, juste. Je ne serais donc ni complet, ni sincère si je ne vous faisais observer que le mouvement indéniable qui porte sous nos yeux la masse humaine à se mettre au service du Progrès n'est pas « self-sufisant »; mais que cet élan terrestre, auquel je vous convie, demande, pour se soutenir, de se syntoniser et de se synthétiser avec l'élan chrétien.

Autour de nous, la mystique de la Recherche, les mystiques sociales, se lancent avec une foi admirable à la conquête de l'Avenir. Mais aucun sommet précis, et, ce qui est plus grave, aucun objet aimable *ne se présentent à leur adoration. Et voilà*

(1) WELLS, *Anatomy of Frustration.*

pourquoi, au fond, l'enthousiasme et les dévouements qu'elles suscitent sont durs, secs, froids, tristes, — c'est-à-dire inquiétants pour qui les observe, et finalement, pour ceux qui s'y élèvent, incomplètement béatifiants.

Or, à côté et jusqu'ici en marge, de ces mystiques humaines, la mystique chrétienne ne cesse pas, depuis deux mille ans, de pousser toujours plus loin (sans que beaucoup s'en doutent) ses perspectives d'un Dieu personnel, non seulement créateur, mais animateur et totalisateur d'un Univers qu'Il ramène à soi par le jeu de toutes les forces que nous groupons sous le nom d'Évolution. Sous l'effort persistant de la pensée chrétienne, l'énormité angoissante du Monde converge peu à peu vers le haut jusqu'à se transfigurer en un foyer d'énergie aimante!...

Comment ne pas voir, je vous le demande, que ces deux courants puissants, entre lesquels se divise présentement l'impact des énergies religieuses humaines, celui du Progrès humain, et celui de la grande charité, ne demandent qu'à se combiner et à se compléter?

Imaginons, d'une part, que le jaillissement juvénile des aspirations humaines, prodigieusement accru par nos conceptions nouvelles du Temps, de l'Espace, de la Matière et de la Vie, passe dans la sève chrétienne pour l'enrichir et la stimuler. Et imaginons en même temps, d'autre part, que la figure si moderne d'un Christ Universel, tel que l'élabore en ce moment même la conscience chrétienne, vienne se placer, apparaisse, rayonne au sommet de nos rêves de Progrès, de manière à les préciser, à les humaniser, à les personnaliser. Ne serait-ce pas là une réponse, la *réponse complète aux difficultés devant lesquelles se débat notre action?*

Faute de l'infusion d'un sang matériel nouveau, le spiritualisme chrétien risque de se débiliter et de se perdre dans les nuages. Et faute de l'infusion de quelque principe d'amour universel, bien plus sûrement encore, le sens humain du Progrès menace de se détourner avec horreur de l'effrayante machine cosmique où il se découvre engagé.

Joignons le corps à la tête, — la base au sommet : et, brusquement, c'est une plénitude qui jaillit.

En vérité, la solution complète au problème du bonheur, je la vois dans la direction d'un Humanisme chrétien, ou, si vous préférez, dans celle d'un Christianisme au sein duquel chaque homme comprendra un jour qu'il lui est possible, à tout moment et en toute situation, non seulement de servir (ce qui n'est pas assez), mais de chérir en toutes choses (les plus douces et les plus belles, comme les plus austères et les plus banales) un Univers chargé d'amour dans son Évolution.

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN.

Pékin, 28 décembre 1943.

SOMMAIRE

Souvenirs sur Proust

Les études sur Proust se multiplient. Chaque jour le nombre de ses commentateurs augmente et chaque jour le public se découvre des affinités nouvelles avec l'univers proustien.

Ces recherches dureront-elles? Ces affinités renaîtront-elles à chaque génération, malgré les modes d'esprit en littérature et les formes qui se renouvellent? J'en suis fermement persuadé.

Il est des œuvres que je comparerais à des cours d'eau qui disparaissent sous terre pour redevenir, un peu plus loin, torrents ou fleuves. *A la Recherche du temps perdu* est une de ces nappes inépuisables. On sera même toujours tenté d'en suivre les détours les plus secrets. Ainsi ces explorateurs, à qui la lueur de leurs torches fait entrevoir des galeries et des grottes merveilleuses. Ils remontent au jour. Mais demain d'autres voudront descendre et dépasser leurs traces.

Et même cette métaphore n'est pas très exacte, car Proust, depuis sa mort, n'a pas connu d'éclipse. Il suffit de voyager hors de France pour constater la place qui lui est faite actuellement, dans les Universités, par les spécialistes de notre littérature moderne. Il suffit de s'entretenir avec les écrivains de tous pays pour s'assurer que Proust est un de nos auteurs qui, à l'égal de Balzac, et plus encore que Balzac peut-être, a ébranlé leur imagination créatrice.

D'où vient cet envoûtement que Proust a exercé et continuera d'exercer? Je vais tâcher de le déterminer en me servant surtout de mes impressions personnelles et de mes enquêtes auprès de ceux qui l'admirent.

Pour cela, il convient de se reporter, en pensée, au moment où a paru *Du côté de chez Swann*. C'est 1913.

Que lisions-nous alors à vingt ans, nous qui rêvions obscurément de littérature et étions affamés de romans? France, Loti, Barrès, vivaient encore. Mais ils n'étaient plus à ce moment de leur carrière où un auteur peut produire sur son lecteur un effet de surprise. Paul Bourget encore moins, si ce fut jamais son cas. Abel Hermant avait terminé sa série des *Courpière* et des *Coutras* qui nous avait enchantés quelques années auparavant. Je me souviens qu'un critique de l'époque, dont les sentences faisaient

autorité, Paul Souday, avait attribué les trois premières places parmi les romanciers contemporains à France, Mirbeau et Hermant.

Jugement bien sommaire, à mon avis, qui ne tenait pas assez compte de la rive gauche, le côté du *Mercure de France* et de la toute jeune *Nouvelle Revue française*, et qui ne pressentait pas l'influence du symbolisme sur les destinées du roman. Est-ce que Gide, par exemple, n'avait pas déjà publié *l'Immoraliste* et *la Porte étroite?* Est-ce que *le Grand Meaulnes* ne venait pas de paraître? Mais Souday élaborait son redoutable feuilleton du *Temps* avec plus de fiches que de flair.

J'ai dit que j'étais affamé de littérature. Mais, en fait de littérature, la jeunesse, si péremptoire qu'elle soit dans ses refus, ne sait trop ce qu'elle veut. Elle va d'un rayon à l'autre, elle procède par découvertes, elle a des emballements successifs.

En reliant mes admirations entre elles, quel beau monstre aurais-je fait surgir ! Un ouvrage qui eût participé de Saint-Simon, des *Mémoires d'outre-tombe*, d'*Adolphe*, de Stendhal, de Balzac, de Fromentin, dont les racines eussent plongé dans le réalisme, tandis que sa tête se serait enchantée aux visions de Nerval et des symbolistes... Un ouvrage, enfin, qui eût, avec toutes ces attaches traditionnelles, respiré l'air de notre temps, qui m'aurait éclairé bravement sur les problèmes sexuels qui hantent l'adolescence, rappelé l'actualité politique et les derniers sursauts de l'affaire Dreyfus... oui, voilà peut-être, si j'avais eu assez de netteté ou d'audace pour résumer mes aspirations, ce que j'aurais voulu lire.

Et, un jour, je lus *Du côté de chez Swann*.

On se rappelle les premières phrases : *Longtemps je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : Je m'endors. Et une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François Ier et de Charles-Quint.*

Dès le début, l'envoûtement commence. C'est une plongée presque suffocante. C'est la descente d'Orphée pour reconnaître le clair visage d'Eurydice sous les métamorphoses qu'elle a subies.

Jamais un morceau de prose ne m'avait offert cette lumineuse alliance entre le subconscient et le rationnel. Certains prosateurs lyriques l'avaient tentée, cette alliance, et formulée parfois, grâce à des images-éclairs et des métaphores. Mais Proust s'éloignait du lyrisme. Il écartait l'image qui flotte autour des choses et n'y adhère pas étroitement. Ses points de repère, à chaque ligne, étaient des objets communs. Il m'entraînait vers des figures familières, de même que le dialogue de ses personnages était authentique, parfois populaire. Il me faisait monter les marches d'un vieil escalier de province où l'odeur d'une cire spéciale m'aidait à

retrouver soudain toute une période de ma vie, réveillait un désir violent, une douleur envahissante...

Et surtout, cette première partie de *Du côté de chez Swann*, me ramenait vers une patrie intérieure que chacun de nous a connue, puis qu'il laisse en arrière, qu'il renie parfois : l'enfance.

Proust s'est fait l'historien inégalable de cette patrie intérieure. C'est par là, sans aucun doute, que son envoûtement opère sur un si grand nombre d'êtres auxquels il serait resté, par bien des côtés, difficile sinon incompréhensible. Ils ouvrent le livre, et ils retrouvent des traces où ils ont mis leurs pas. Ils suivent les pulsations d'une sensibilité fraternelle. La vie est interprétée devant eux avec une fraîcheur qui semble se refléter au fond de leur propre mémoire. Ils savaient tout cela, mais ils le balbutiaient seulement, et voilà qu'un virtuose leur joue l'*appassionata* de leur enfance. Comment résister au prodige!

Je veux répéter ici une définition de Baudelaire qui s'applique merveilleusement à ce que j'essaie d'expliquer.

« *Le génie* — a écrit Baudelaire — *n'est que l'enfance retrouvée à volonté, l'enfance douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes virils et de l'esprit analytique qui lui permet d'ordonner la somme de matériaux involontairement amassés.* » Baudelaire veut dire par là que ce sont toujours les impressions premières — il dit même joliment *les impressions matinales* — qui donnent la vision la plus originale et la plus saisissante des choses. Et quand un homme parvient à transposer ces états avec la force de la maturité et l'expérience du raisonnement et des mots, il peut parvenir à des découvertes qui font de lui un prophète, un fondateur de système ou un artiste de génie.

Eh bien! Proust a été de cette espèce.

Une autre raison qui a valu à son œuvre une admiration si prompte et si durable est la profondeur de son analyse. Je dirai même la direction de cette analyse. Nul n'a su déceler comme lui le ressort caché des actes, la part involontaire d'une nature humaine.

Or rien ne nous intrigue autant chez les êtres, et même ne nous émeut autant, que de reconnaître ce qu'ils sont sans le vouloir.

Les tragiques grecs l'avaient bien discerné, eux dont tous les héros sont menés par le *fatum*.

Proust a compris la puissance de ce ressort. Il s'attache à ces fatalités secrètes qui pèsent sur nous. Il les suit comme une maladie qui évolue avec l'âge. Il en dépiste les indices là où on ne les soupçonne pas. Il se passionne à montrer en quoi elles agissent à l'insu de tous, à l'insu du sujet lui-même.

Dans les salons où il nous fait pénétrer, sur ces visages où La Bruyère ou Saint-Simon n'aurait observé qu'un trait physique, une ligne de profil, simple crayon de physionomie, lui court au fond, vers une sorte de *substratum* qui affleurera ingénieusement à la surface par une manière de porter le monocle, une façon de marcher, de zézayer, de balancer la tête. Par ces révélations il rejoint Freud bien qu'il ait ignoré le freudisme.

Proust s'est attiré aussi une autre classe de fidèles, les plus nombreux peut-être, par ses descriptions de la nature. Mais description est un terme impropre. Devant la nature, qu'il s'agisse d'un buisson d'aubépines ou des plantes aquatiques d'un ruisseau, Proust s'arrête dans une sorte de mysticisme ruskinien.

De là, j'en ai été frappé fréquemment, une communion entre l'œuvre de Proust et des esprits catholiques que l'absence de Dieu aurait dû pourtant éloigner. Ce n'est pas Dieu que Proust a trouvé, mais l'angoisse d'être, ce qui, à bien considérer, est une préoccupation pascalienne.

Dans ce domaine, en somme, de même que dans celui de nos sensations d'enfance, il a su reconstituer une autre patrie intérieure, où tous nous retrouvons, en langage clair, certains moments ineffables de notre vie.

Parfois, en contemplant la corolle d'une fleur, une simple tige d'herbe, il nous arrive de rester plongé dans une ferveur silencieuse. Il y a, au-delà, quelque chose que nous voulons découvrir. Nous cherchons, nous brûlons, puis notre attention se détourne. Eh bien ! Proust a su transcrire cette inspiration. Et devant un tableau ou en entendant une musique, il aura le même don de sourcier.

Un autre lien très puissant est l'analyse qu'il a su faire de la jalousie. On se rappelle *Un amour de Swann*, on se rappelle *la Prisonnière*, ces poursuites qui nous laissent haletant, où le poursuivant oublie presque sa proie tant il l'a incorporée à sa vie mentale.

Oh ! la jalousie, je le sais, a toujours été un bon thème littéraire. C'est la guitare du romancier. Mais Proust l'a étudiée un peu comme un clinicien isole un bacille dans un bouillon de culture. Et n'importe quel amant se retrouvera, émerveillé, horrifié aussi, dans ces personnages que la jalousie affole, qui se cognent maladroitement la tête contre leur souffrance, se trompent de fenêtre quand ils épient l'infidèle et ne savent plus lire distinctement les lettres qu'elle leur adresse.

Voilà, selon moi, les points par lesquels l'œuvre de Proust frappe, saisit, retient. Cette manière de draguer notre subconscient, de repenser la vie par le dedans, cette aisance pour introduire dans une œuvre romanesque qui est pleine d'intrigues, où les gens se mouchent et s'esclaffent, toute une somme d'esthétique, quel écrivain y était parvenu jusque-là? Je dirai même : « Lequel l'avait tenté? »

Naturellement, la première fois que je lus Proust, toutes ces raisons de l'admirer ne me vinrent pas immédiatement à l'esprit. J'étais comblé, rassasié par cette lecture. Voilà tout. Et là était le miracle. Jamais un écrivain ne m'avait donné à ce point, en présence d'un modèle ou d'un thème, la certitude d'avoir vidé, épuisé son sujet.

« *Lorsque nous lisons Proust,* a écrit Gide, *nous commençons de percevoir brusquement du détail où ne nous apparaissait jusqu'alors qu'une masse.* »

C'est très vrai. Vous est-il arrivé de plonger dans une eau mé-

langée à un acide révélateur, une feuille de papier, une simple feuille de papier opaque? Vous la retirez, et aussitôt elle apparaît en transparence, montrant, avec les empâtements et les taches, le grain du papier et le filigrane qui est devenu aussi distinct qu'un beau dessin.

Eh bien ! *Du côté de chez Swann* m'apportait une épreuve semblable. Mes visions de la nature, ma connaissance du monde, et la mémoire même de mes propres actes, avaient subi le bain révélateur.

Ai-je besoin de dire, que je sautai sur l'occasion d'aller un soir chez Proust lorsqu'elle me fut offerte par un ami.

Proust habitait alors boulevard Haussmann, à peu près en face de la Chapelle expiatoire, dans une grande maison froide et sombre qui ressemblait, elle aussi, à un mausolée.

On a trop souvent décrit l'aspect de son appartement et de sa chambre, ces murs recouverts de liège pour le protéger du bruit, ces portières tendues contre les courants d'air, pour que j'y revienne.

On a décrit aussi ce lit de malade où il se tenait couché — et pour lui la claustration durait parfois des semaines — cette pile de cahiers où était posée une tasse de café au lait, seule nourriture qu'il absorbait pendant ces crises.

Ce que je voudrais mettre en lumière, à propos de cette habitude de vie si singulière, c'est qu'à l'explication donnée par Baudelaire sur le génie — qui ne serait que l'enfance retrouvée — peut-être faut-il ajouter parfois la cohabitation avec la maladie. J'entends la maladie domestiquée et prospectée par de hardis coups de sonde. La maladie qui vous nourrit de ses transes, de ses hantises, vous préserve de l'acte inutile et force votre sensibilité à se développer dans une serre chaude.

Oh ! je ne veux pas faire l'éloge du dolorisme en littérature. Au contraire, je le déteste. Et Proust, dont l'observation est toujours vigoureuse et si souvent caricaturale, n'en est aucunement marqué.

Il faut, on me comprend, asservir l'état morbide, et non se laisser complaisamment asservir par lui. De même qu'il faut tâcher de reprendre le regard neuf de l'enfance avec la vue perçante de la maturité. Mais il est certain que Proust a augmenté sa réceptivité dans la maladie et par la maladie.

Cette première rencontre de Proust, comme je m'en souviens ! Est-ce l'ameublement en chêne sombre, les verdures des tapisseries, ou lui-même, pâle, légèrement barbu, avec de grands yeux plombés qui regardaient avec fixité le visiteur... mais, en sortant, je dis à mon compagnon, sans bien savoir pourquoi, que j'avais pensé à un cauchemar Renaissance. C'était peut-être la rivalité de François Ier et de Charles-Quint qui flottait encore entre ces murs et s'était réincarnée en moi...

Proust, d'ailleurs, s'il n'ignorait pas l'étrangeté du décor où il recevait, n'aimait pas qu'un autre en fît mention. Le soir de cette visite, comme l'entretien tomba sur Jean Cocteau, dont il fit l'éloge, il lui reprocha pourtant de lui avoir écrit à plusieurs re-

prises, en parlant de sa chambre, « votre aquarium glauque ». « Pourquoi aquarium glauque? » demanda Proust avec dépit.

Dès ce premier soir, je lui posai des questions sur son œuvre et ses modèles, sa manière de créer et de transposer.

Un peu plus tard, il satisfit cette curiosité en m'apportant dans une longue lettre dédicace quelques-unes des sources que j'étais impatient de connaître.

J'ai publié ce texte, mais comme il est d'une grande importance pour les amis de *Du côté de chez Swann*, je vais en rappeler certains extraits.

Cher ami, il n'y a pas de clefs pour les personnages de ce livre; ou bien il y en a huit ou dix pour un seul; de même pour l'église de Combray, ma mémoire m'a prêté comme modèles (a fait poser) beaucoup d'églises. Je ne saurais plus vous dire lesquelles. Je ne me rappelle même plus si le pavage vient de Saint-Pierre-sur-Dives ou de Lisieux. Certains vitraux sont certainement les uns d'Évreux, les autres de la Sainte-Chapelle et de Pont-Audemer. Mes souvenirs sont plus précis pour la Sonate. Dans la mesure où la réalité m'a servi, mesure très faible à vrai dire, la petite phrase de cette Sonate, et je ne l'ai jamais dit à personne, est (pour commencer par la fin) dans la soirée Saint-Euverte, la phrase charmante, mais enfin médiocre, d'une sonate pour piano et violon de Saint-Saëns, musicien que je n'aime pas. (Je vous indiquerai exactement le passage qui revient plusieurs fois et qui était le triomphe de Jacques Thibaud.) Dans la même soirée un peu plus loin, je ne serais pas surpris qu'en parlant de la petite phrase j'eusse pensé à l'Enchantement du Vendredi saint. *Dans cette même soirée encore* (page 241), *quand le piano et le violon gémissent comme deux oiseaux qui se répondent, j'ai pensé à la* Sonate *de Franck (surtout jouée par Enesco) dont le quatuor apparaît dans un des volumes suivants. Les trémolos qui couvrent la petite phrase chez les Verdurin m'ont été suggérés par un prélude de* Lohengrin, *mais elle-même, à ce moment-là, par une chose de Schubert. Elle est dans la même soirée Verdurin un ravissant morceau de piano de Fauré.*

Le commentaire continue par des explications amusantes sur les différents monocles attribués par lui à ses personnages. Il passe ensuite aux personnages mêmes, et déclare notamment que lorsqu'il décrit Mme Swann se promenant au Tir aux pigeons (elle porte un paletot de loutre où s'écrase un bouquet de violettes) il a pensé à *une cocotte admirablement belle de ce temps-là* qui s'appelait Clomesnil.

Voilà donc fixé un point de la petite chronique proustienne! Toutefois Proust a soin d'ajouter : *Mais ce n'est qu'à cette minute-là que Mme Swann lui ressemble.* Ailleurs, on l'a souvent dit, il aurait pris des éléments à deux autres femmes qui eurent quelque vogue il y a un demi-siècle et dont les noms reviennent souvent dans sa correspondance : Laure Heymann et Louisa de Mornand.

Un autre thème de nos entretiens était, cela va de soi, la littérature. Sur le point d'écrire moi-même — peut-être avais-je commencé — je voulais savoir quels auteurs l'avaient, non pas influencé, mais stimulé.

Proust avait une rare mémoire de ses lectures. De même qu'il possédait un don extraordinaire d'assimilation que ses *Pastiches* ont mis en lumière. J'imagine que cette observation qui s'exerçait si bien sur les manies et les intentions cachées des êtres, il pouvait l'appliquer avec le même bonheur sur les tics des écrivains. Cela participait de la même sagacité.

Il parlait à merveille des grands romanciers du XIX^e^, Dickens, George Eliot, Flaubert (sur lequel il a écrit une étude) et Balzac.

Au sujet de Balzac, entre autres, on peut dire qu'il était de plain-pied avec le monde de *la Comédie humaine*. Cette faculté de classer les individus, de montrer leur évolution, ce regard de visionnaire pour embrasser les deux versants d'une destinée, n'étaient pas sans rapports avec ses propres procédés. Toutefois je me souviens que c'était surtout le Balzac réaliste qu'il admirait. Et un jour nous ne fûmes pas d'accord sur *la Peau de chagrin*, qu'il m'avoua n'avoir jamais pu lire jusqu'au bout.

Vers 1917, je me souviens aussi qu'il lisait *l'Idiot* de Dostoïevski, et il me parla du prince Muichkine comme d'une des plus étonnantes créations de la littérature.

En ce qui concerne les contemporains, j'ai rarement rencontré — à part Gide sans doute — un écrivain de sa notoriété et de sa capacité créatrice, qui témoignât autant d'intérêt aux œuvres nouvelles.

Car c'est un fait que plus les écrivains avancent dans leur carrière, plus ils perdent contact avec les œuvres des autres.

Cela est si vrai qu'un de mes amis, qui était lié avec Anatole France, vit un jour, chez celui-ci, l'exemplaire non coupé de *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, que Proust lui avait envoyé, avec une belle dédicace. « *Vous le voulez?... Emportez-le*, lui déclara France doucement, *je ne le lirai pas. La vie est trop courte et Proust est trop long* ». Et il lui fit cadeau de l'exemplaire.

Proust — il est vrai qu'il avait à peine plus de cinquante ans quand il est mort — ne ressemblait pas à France. Sa curiosité littéraire n'était pas émoussée. Il aurait plutôt péché par excès contraire, quitte à critiquer ensuite avec dépit les formes nouvelles vers lesquelles un peu de snobisme l'aurait poussé.

Ainsi il admirait Gide et était fier de l'estime que celui-ci lui témoignait. « *Comment!* me reprocha-t-il une autre fois avec passion, *vous n'aimez pas Francis Jammes et le* Roman du lièvre ! » Et il avançait ses mains pâles, comme si c'eût été tout le côté de Méséglise qu'il revoyait, transporté dans le Béarn.

Il engagea une longue correspondance avec Mauriac, qui n'avait pourtant publié, à cette époque, qu'un roman de jeunesse, mais dont Proust avait tout de suite pressenti les dons et la force.

Il fut très attentif aux débuts de Paul Morand, qui venait souvent boulevard Haussmann et devait sans doute grossir par d'amusants récits sur les diplomates, le personnage de M. de Norpois. Au surplus, on se souvient que Proust préfaça le premier livre de Morand, *Tendres Stocks*.

J'ai dit qu'il prisait beaucoup Cocteau, mais il ne le suivait pas toujours dans ses réussites purement verbales. Ce n'est pas

étonnant. Cocteau cherche la pointe. Proust aimait la plénitude de l'expression. L'image de l'un fait mouche. L'autre fait ventouse. Je me rappelle qu'une fois il me cita avec une légère moquerie, un jugement de Cocteau sur Beethoven. « *Ce qui est beau dans Beethoven,* lui avait dit Cocteau, *c'est quand il fait cavalier seul comme un poisson rouge dans le bocal. Je n'ai pas très bien compris ce qu'il voulait dire,* » ajouta Proust.

Mais il savait que les écrivains, à chaque génération, cherchent à unir les choses par des rapports nouveaux, et il faisait l'effort d'esprit nécessaire pour s'approcher d'eux.

C'est ainsi qu'il admirait beaucoup Giraudoux. J'en donnerai plus loin une preuve qui est ignorée.

Et d'ailleurs, quelquefois — assez rarement à vrai dire, car Proust a une vision intérieure bien plus riche — on relève dans une page de Proust une fugue, un air de clavecin, qui fait penser au couplet de Giraudoux. Qu'on en juge :

Divisant la hauteur d'un arbre incertain, un invisible oiseau, s'ingéniant à faire trouver la journée courte, explorait d'une note prolongée la solitude environnante. Mais il recevait d'elle une réplique si unanime, un choc en retour si redoublé de silence et d'immobilité qu'on aurait dit qu'il venait d'arrêter pour toujours l'instant qu'il avait cherché à faire passer plus vite.

Où Giraudoux a-t-il écrit ce morceau?... Dans *Du côté de chez Swann*, par Marcel Proust.

Il aimait aussi les livres de Larbaud. Mais non au point, toutefois, d'aimer qu'on les comparât aux siens. J'en fis l'expérience un jour où je lui dis qu'un recueil de Larbaud, *Enfantines*, rappelait un peu sa vision des choses. Il s'agissait surtout d'un récit intitulé *l'Heure avec la figure*, où l'on voit un enfant, attendant son professeur, rêver aux figures qui apparaissent dans le marbre jaspé d'une cheminée.

En fait de figure, je vis alors celle de Proust se rembrunir. « *Vraiment!... Vous trouvez?...* » me dit-il avec contrariété. J'appris, ce jour-là, qu'un auteur n'est jamais content d'être comparé à un autre auteur, même s'il l'admire. Pas plus qu'une femme ne veut ressembler à une autre femme, celle-ci fût-elle d'une beauté parfaite.

Enfin, puisque j'en suis aux amitiés littéraires de Proust, je n'aurai garde d'oublier Jacques Rivière, qui dirigeait alors la *Nouvelle Revue Française*. Il estimait ses jugements et parlait toujours de lui avec une extrême gentillesse.

Gentillesse, le mot est lâché, ce mot dont on abuse en parlant de Proust, parce que lui-même en abusait. Tous les amis de Proust, tous ses historiographes, sont bien forcés de l'employer, puisqu'elle apparaît, cette gentillesse, à chaque minute de ses relations avec autrui, à chaque page de sa correspondance.

Et parfois on lui en fait grief, on doute de sa sincérité. Ce serait des gorgées de sirop qu'il vous offre pour n'être pas dérangé et vous écarter de sa vie !

Chose singulière, la *gentillesse* de Proust me paraît avoir, au contraire, un caractère pathétique.

C'est un besoin d'épanchement, c'est le cri d'une nature fragile, malade, qui aspire à rejoindre les autres et ne le peut. Si ce cri se fait entendre fréquemment et s'amplifie, c'est que Proust, dès qu'il éprouve un sentiment ou un désir, se trouve bien vite, comme je l'ai dit, en face de l'angoisse d'être.

Rien n'est plus saisissant à cet égard, que certaines lettres adressées par lui à Antoine Bibesco.

Antoine Bibesco vient d'être frappé d'un deuil. Il a perdu sa mère. Proust lui écrit une lettre où, entre les raffinements de sa délicatesse, on entrevoit le drame qu'est pour lui la représentation de cette douleur. « *Je voudrais être près de toi sans que tu le saches* », lui dit-il. Il lui propose d'aller en Roumanie, il s'installera près de lui. Il lui parlera de son chagrin ou n'en parlera pas selon son désir.

« *Quand je pense,* écrit-il encore, *que tes pauvres yeux, tes pauvres joues, tout ce que j'aime tant parce que ta pensée et tes sentiments y habitent, s'y expriment, y vont et viennent sans cesse — seront si longtemps, seront toujours remplis de chagrin et maintenant pleins de larmes, cela me fait mal physiquement de t'imaginer ainsi* ».

On est surpris par ces accents excessifs. Est-ce ainsi qu'un homme ressent une peine et l'exprime à un autre homme?

Mais songez que cette lettre est écrite d'une chambre close, où est couché un être hypersensible, un visionnaire, qui a constamment lancé des coups de sonde dans sa vie affective. Enfant, il a connu de semblables douleurs et, avec une intelligence lucide, implacable, il a continué à les repenser en vue de l'œuvre qu'il porte. Et voilà qu'un de ses compagnons, le plus fort, le plus sain, est précipité à son tour, devant cette angoisse d'être!

Sourit-on encore? Et ne trouve-t-on pas que la gentillesse de Proust, toutes ses gentillesses, participent, à des degrés différents, d'un seul drame : celui d'une sensibilité que les autres ne comprennent pas, ne peuvent pas comprendre?

De cela, il semble que Barrès ait fait l'aveu dans l'hommage qu'il rend à Marcel Proust après sa mort. Il raillait, dit-il, l'importance que Proust attachait à la vie de salon, aux relations individuelles, à la correspondance. Et maintenant il s'écrie : « *Ah! Proust, gentil compagnon, quel phénomène vous étiez, et moi quelle désinvolture à vous juger!* »

Il y a une lettre de Proust à Antoine Bibesco qui présente un intérêt extrême, car elle éclaire son inspiration, ses recherches, et montre comment il conçoit la création littéraire.

« *La mémoire volontaire, qui est surtout une mémoire de l'intelligence et des yeux, ne nous donne du passé que des faces sans vérité,* écrit-il.

« *Je crois que ce n'est guère qu'aux souvenirs involontaires que l'artiste devrait demander la matière première de son œuvre.*

« *D'abord, précisément parce qu'ils sont involontaires et qu'ils se forment d'eux-mêmes, attirés par la ressemblance d'une minute identique, ils ont seuls une griffe d'authenticité. Puis ils nous rapportent les choses dans un dosage exact de mémoire et d'oubli...*

« *Mon roman* — continue-t-il — *n'est pas une œuvre de raisonne-*

nement. Ses moindres éléments m'ont été fournis par ma sensibilité, je les ai d'abord aperçus au fond de moi-même sans les comprendre, ayant autant de peine à les convertir en quelque chose d'intelligible que s'ils avaient été aussi étrangers au monde de l'intelligence qu'un motif musical ».

Cette déclaration me parait d'un intérêt capital pour tous ceux qui veulent étudier et analyser l'œuvre de Proust.

On voit aussi que je n'avais pas tort de dire que Proust tentait perpétuellement de traduire les moments ineffables de sa vie. Les moindres éléments de son œuvre — je répète ici ses mots — lui ont été fournis par sa sensibilité, et il les a d'abord aperçus au fond de sa conscience, sans les comprendre, dans ce que l'on pourrait nommer un état d'ingénuité première.

★

La gentillesse de Marcel Proust, j'en reçus, moi aussi, un témoignage lorsque mon premier livre, *la Vie inquiète de Jean Hermelin*, parut en 1920, deux ans avant sa mort.

Voici des passages de la lettre qu'il m'écrivit alors :

Cher ami, je ne voudrais pas que vous interprétiez mon silence de « grand malade » (comme l'on dit grand blessé) dans un sens qu'il n'a pas. Car je n'ai rien lu, ni pu écrire aucune lettre, mais je vous ai lu vous *(votre livre) et d'autre part j'ai, remettant à plus tard des choses urgentes et déjà anciennes, parlé pour vous, éventuellement à la* Nouvelle Revue française *et à Jacques Rivière.*

(Je saute des lignes trop élogieuses sur le cas qu'il faisait de nos entretiens et reviens à *Jean Hermelin.*)

Des morceaux comme ceux qui décrivent cette enfance dont la richesse de vie intérieure est si peu soupçonnée, le premier baiser, l'effroyable effort pour « rejoindre », et l'analyse des scrupules qui le dictent, voilà, entre tant d'autres, des pages qui dépassent ce que, avec toute ma prédilection pour votre pensée et votre forme, je pouvais attendre de vous.

Faut-il vous dire que tant de lumineuse intelligence est trop souvent interceptée par des poncifs dont vous n'avez pas voulu et auriez pu si aisément vous débarrasser. Le titre même, qui ressemble à la Vie privée de Michel Teissier, *d'Édouard Rod, la fin « Ici s'arrête le cahier », si habituelle dans tant de récits qui l'ont un peu fatiguée, pouvaient faire prévoir ce côté par trop peu dada, ce qui en principe est de ma part un éloge, mais à condition qu'on repense et qu'on invente.*

De cette lettre effaçons la louange excessive. Mais retenons deux points. Ce qui a intéressé Proust, dans le personnage du livre, c'est l'effroyable effort pour « rejoindre ». C'est-à-dire l'aspiration jamais satisfaite d'aller vers les autres. Et nul ne pouvait la noter mieux que lui, qui l'a ressentie tout au long de son existence.

Ensuite s'il se déclare partisan d'une psychologie traditionnelle et hostile aux révolutions littéraires — le dadaïsme était celui de l'époque — il me met pourtant en garde contre les poncifs du roman et m'avertit fermement qu'un romancier, selon lui, ne

doit pas se contenter de faire un récit, de raconter une histoire. Il faut repenser la vie et inventer. Ce qui a toujours été son but.

Le conseil a du bon. Mais il m'en donna d'autres, et son amitié s'exerça d'une façon plus pratique encore à l'occasion de ce livre.

L'année précédente, en 1919, il avait eu le Prix Goncourt pour *A l'ombre des jeunes filles en fleur.* Et lorsqu'il sut que j'étais candidat à mon tour, il m'offrit de me recommander à ceux qui avaient voté pour lui et notamment à Léon Daudet, son grand électeur un an plus tôt.

Voici le récit de ces démarches. Elles sont un peu longues, un peu embrouillées, mais elles nous font pénétrer et dans les complications proustiennes et dans les coulisses du Prix Goncourt.

« Cependant comme je trouve le fait d'un fourbe de dire qu'on recommande, et de recommander à demi, je dois vous dire que je ferai précéder ma recommandation d'une réserve qui est d'ailleurs sans aucun inconvénient pratique pour vous, mais que l'honneur — que de grands mots j'emploie! — et d'ailleurs mon sentiment m'obligent à faire. Je considère Giraudoux comme l'auteur ayant atteint la plus étonnante réalisation, je veux dire comme étant le Prix Goncourt idéal de cette année. Je ne le connais pas, mais j'ai dit que je proclamerais cela (j'ignorais que vous fussiez candidat). Je le dirai donc, mais d'une façon qui ne peut vous nuire en rien, et qui est d'ailleurs parfaitement vraie.

Giraudoux s'étant déjà présenté plusieurs fois pour le Prix Goncourt il y aurait inconvénient pour lui à ce qu'il eût un certain nombre de voix et pas le prix. Je sais qu'il juge de même. Dans ce cas il est préférable qu'il n'ait pas de voix. Or ce cas me paraît malheureusement *(vous voyez si je suis franc) celui qui se présente, mon admiration pour ses réussites ne me semblant pas partagée.*

Le cas Giraudoux me semblant donc écarté de ce fait, selon moi le romancier d'avenir, le grand psychologue, c'est vous. (Ici la gentillesse de Proust étouffait un peu de clairvoyance !) *Je n'aurais pas eu pour vous ma grande amitié que je penserais de même. Je ne me suis pas assez nourri de votre livre, parce qu'il a paru à peu près au moment de ma rencontre avec la mort. Mais je l'aime plus et en parle mieux que beaucoup de gens qui vous font des compliments...*

... Vous avez toujours été très bon pour moi, mais ce n'est pas cela qui me guide. M. Chadourne (1)*, par exemple, ne l'a pas été moins. Or (et on pourra vous le dire) je serais très profondément désolé que ce fût lui plutôt que vous qui eût le prix. Je serais navré de même (je continue à ne parler que des candidats que je connais) que le Prix allât à M. Claude Anet plutôt qu'à vous...*

... Si mes diverses démarches avec l'extension que je peux leur donner et aussi avec la restriction Giraudoux que je vous avoue franchement (il est possible qu'elle disparaîtrait si je connaissais mieux votre livre, en tout cas elle est malheureusement toute théorique et inefficace) ne vous convenaient pas, envoyez-moi vite un mot car le temps presse. Si je ne reçois rien, je considérerai votre silence

(1) Louis Chadourne, qui avait publié, la même année, *l'Inquiète adolescence.*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF PÉRIODIQUES

comme une autorisation de dire à Léon Daudet, à Rosny aîné, dire ou faire dire à Bourges, Geffroy, Rosny jeune peut-être, combien votre livre me paraît le meilleur. Je regrette vivement que Giraudoux (qui n'est pas mon ami comme vous l'êtes, au contraire) ne puisse pas être assuré du Prix. Mais encore une fois je crois que quelques voix pour lui, sans certitude, seraient détestables, comme il s'est déjà plusieurs fois présenté. »

L'affaire n'est pas finie. Le jour même, je reçus un nouveau billet auquel je ne compris pas grand chose, sinon, hélas ! que la gentillesse de Proust serait inefficace. Le voici :

« *Cher ami* — me disait-il — *j'avais déjà écrit à votre adresse une lettre de seize pages, et qui n'était pas finie, alors que j'étais plein d'espoir. La netteté avec laquelle Léon Daudet s'est prononcé contre votre livre, m'empêchant, en faisant « campagne » pour vous, d'avoir l'air de faire « campagne » contre lui à qui je dois tant, et notamment le Prix Goncourt, je tiens à vous en prévenir pour que vous ne comptiez plus sur moi (j'entends pour le Prix Goncourt de cette année) car cela vous laisse le temps de prendre un Marcel Proust de rechange, tandis que sans cela, vous reposant sur moi, vous ne feriez rien. Je vous serai bien reconnaissant (bien que Léon Daudet ne m'ait pas demandé en confidence) que cette lettre restât absolument confidentielle entre nous. Si vous êtes impatient d'en causer avec moi, je peux vous envoyer mon taxi vous chercher à Versailles un soir où je ne me sentirai pas trop fatigué, il vous attendra et vous ramènera à Versailles* ».

Cet automne-là, en effet, j'étais installé à Versailles.

Puis deux heures plus tard, une autre lettre m'arriva qui m'éclairait sur le veto que Proust ne pouvait enfreindre.

« *Cher ami, je vous ai écrit tout à l'heure, mais j'ai peur que ce système de taxi ne soit une fatigue pour vous et surtout pour moi. Je crois plus simple (en vous conjurant de ne pas vous laisser* une seconde *décourager, ce qui serait absurde quand on a la délicieuse intelligence que vous avez) de vous communiquer la vérité telle quelle, laquelle n'est embêtante que pratiquement et ne doit nullement vous émouvoir* ».

La vérité telle quelle, c'était un fragment de la lettre de Léon Daudet, même pas, une seule ligne de cette lettre : « Je trouve le livre du petit Lacretelle idiot. »

« *Inutile cette fois-ci* — continuait Proust — *de vous recommander la confidence la plus absolue, bien qu'elle ne m'ait pas été demandée. Ne doutez pas de vous une seconde à cause de cela. Tout cela tient à des impressions, j'ai eu bien pire* ».

Je publie cette lettre, après trente ans, non parce qu'elle met en avant l'un de mes livres, mais parce qu'elle contient toute la nature de Proust avec son cœur, son tact, sa franchise, ses scrupules.

Et je rappellerai, pour terminer cette petite histoire, que le Prix Goncourt de cette année-là ne fut ni Giraudoux, ni Louis Chadourne, ni Claude Anet, ni moi, mais Perrochon avec son roman *Nène*. Bon roman d'ailleurs, dans la ligne de *Maria Chapdelaine*.

★

J'ai insisté, au début, sur l'audience que l'œuvre de Proust a conquise en très peu d'années à l'étranger. En général, une œuvre qui passe les frontières, qui se fait comprendre de tous, a dû faire appel, souvent à l'insu de l'auteur, à des sentiments non pas conventionnels, mais reconnus, accessibles, éclairés de longue date. Et si l'on veut des exemples dans la littérature romanesque, je citerai, entre autres, les noms de Dickens, de Tolstoï, de Romain Rolland. La langue aussi doit être claire et traduisible.

Proust, lui, n'a fait aucune concession au public, ni dans la forme, ni dans la matière.

Il a repensé la vie difficilement, au fond de ses ténèbres. Il s'est attaqué à des choses que l'on croyait futiles et à d'autres que l'on jugeait prohibées. Et de cette manière mal utilisée ou incontrôlée jusque-là, il a fait une sorte de miroir sombre où apparaissent des images universelles.

Jamais je ne me suis mieux rendu compte de ce prodigieux pouvoir que lors d'une scène à laquelle j'ai assisté.

On sait que la plage de Cabourg, en Normandie, a servi de modèle à Proust et qu'il la désigne tout au long de son œuvre sous le nom de Balbec. Non sans transposition, bien entendu, non sans ce travail d'agglutination dont il donne une idée dans la lettre dédicace qu'on vient de lire.

Or l'an dernier, un groupe d'étudiants américains est allé visiter l'Université de Caen et les plages de débarquement.

Et voilà que plusieurs d'entre eux se sont avisés que Cabourg, Cabourg-Balbec, était tout près.

Aussitôt ils ont demandé à y faire un pèlerinage. Ils ont visité l'hôtel où Proust avait l'habitude de descendre. On leur a ouvert sa chambre (une chambre au dernier étage afin d'éviter le bruit au-dessus de sa tête) et de là ils ont contemplé avec recueillement ce paysage qui a été décrit par Proust à toutes les heures du jour.

J'ai réfléchi à ce témoignage, au sens de cette curiosité, et je me suis dit que le don de Proust pour voir, pour fixer la couleur juste et assembler des épithètes exactes, ce don d'artiste, en un mot, n'explique pas tout.

Pour ceux qui sont d'un autre pays et parlent une autre langue il doit y avoir, dans son œuvre une qualité supérieure, une qualité transmissible, je veux dire immédiatement perceptible, qui est l'héroïsme de la sensibilité.

A chaque instant, devant chaque objet, on devine chez lui un peu de *cet effroyable effort pour rejoindre* dont il me parlait un jour. Et il a su le communiquer à ses lecteurs.

Rejoindre quoi? Le cœur des êtres, leur secret? Ou l'essence de ce qui est beau, la raison dernière de notre existence?... Un peu de tout cela sans doute. Ce sont les buts que tout écrivain entrevoit et vers lesquels il avance en tâtonnant. Lui les a atteints.

N'écoutons pas ceux qui prétendent que l'art de Proust est un

art de malade, que son esprit d'analyse s'est perdu dans les sables.

Au contraire.

Il est un passage, dans *Du côté de chez Swann*, où Proust parle de ces grands musiciens « qui nous rendent le service de nous montrer, en éveillant en nous le correspondant du thème qu'ils ont trouvé, quelle richesse, quelle variété cache à notre insu cette grande nuit impénétrable et décourageante de notre âme, que nous prenons pour du vide et du néant ». Est-elle belle cette phrase ! Et comme elle éclaire notre vie intérieure !

Eh bien ! son œuvre, l'œuvre de Proust a le même pouvoir. Elle nous montre, elle aussi, à chaque page, la richesse prodigieuse qui dort en nous, autour de nous.

Elle est, en bref, une initiation sensible et continue à la vie de l'intelligence.

JACQUES DE LACRETELLE.
de l'Académie française.

MARCEL PROUST — JACQUES RIVIÈRE

Choix de lettres

(1914-1922)

La correspondance qu'échangèrent Marcel Proust et Jacques Rivière va paraître au début de l'automne 1955 aux éditions Plon : on y trouvera l'histoire d'une amitié, deux portraits et un drame.

L'amitié, qu'on y voit naître et se développer, mérite, par certains aspects, de figurer parmi les amitiés célèbres de l'histoire. Les portraits, toute correspondance constitue une sorte de portrait de ceux qui y participent, sont ceux de deux hommes de lettres qui marquèrent en France une époque de grand renouveau littéraire. Le drame est celui d'un homme de génie qui, se sentant sur le point de mourir, lutte désespérément pour achever son œuvre. Toutes ces lettres, du reste, gravitent autour de cette œuvre gigantesque que Proust est en train de parfaire quand la mort le frappe.

Remontons au début de cette amitié. Lorsque *Du côté de chez Swann* paraît, Jacques Rivière est l'un des premiers à en reconnaître l'originalité. Sa vive admiration l'entraîne à écrire spontanément à l'auteur. Sa lettre n'a malheureusement pas été retrouvée. Mais Rivière a dû faire preuve de perspicacité, car Proust répond : « Enfin je trouve un lecteur qui *devine* que mon livre est un ouvrage dogmatique et une construction ! » Jacques Rivière, qui n'a que vingt-six ans, discerne déjà la composition caché d'*A la Recherche du Temps perdu!*

Son enthousiasme pour l'œuvre de Proust prend aussitôt une forme active et efficace. Le jeune secrétaire de la *Nouvelle Revue Française* demande et obtient pour sa revue des extraits du second volume d'*A la Recherche du Temps perdu*. C'est ainsi que Proust est admis parmi cette équipe d'élite de la N. R. F. qu'il admire de loin depuis quelques années, et dont la revue lui semble avoir la meilleure tenue littéraire. C'est à la N. R. F. qu'il aurait voulu faire paraître *Swann*, que Gide avait refusé, le croyant l'œuvre d'un amateur.

Mais la guerre vient interrompre le dialogue commencé. Jacques Rivière part pour le front. Il est blessé, fait prisonnier, rapatrié après trois ans de captivité et un an d'internement en Suisse. Sur ces entrefaites, Grasset, qui avait été mobilisé puis était reparti pour la Suisse, n'ayant pu faire paraître la suite de *Swann*, Proust parvient à rompre avec lui, afin d'émigrer aux Éditions de la N. R. F. où les efforts de Rivière ont enfin réussi à le faire admettre. Quand l'armistice permet la reprise de la vie normale, Rivière prend la direction de la revue. Les souffrances de la guerre ne lui ont pas fait oublier son enthousiasme pour *Swann*. Au contraire, il écrit à Proust pour lui demander un long fragment de son œuvre pour la *N. R. F.* Rivière veut placer ces pages en tête du numéro qui doit inaugurer la nouvelle série de la revue. Le dialogue reprend. A l'exception de quelques lettres égarées, nous possédons toute la correspondance entre les deux amis. Après celles de 1914, les lettres s'échelonnent du 19 avril 1919 jusqu'à la mort de Proust.

Au commencement, ce sont des raisons de stratégie littéraire, aussi bien qu'une sympathie mutuelle, qui favorisent le rapprochement entre Proust

et Rivière. Proust ne peut que se féliciter d'avoir trouvé pour *Swann* un ami sûr et influent. Directeur d'une importante revue littéraire, Rivière pourra jouer un rôle considérable dans le lancement de l'œuvre. Proust a besoin de cet appui. Il est encore relativement inconnu, son œuvre est loin d'avoir atteint la renommée que le prix Goncourt va lui conférer. Rivière lui permet d'accéder à un milieu différent de celui du *Figaro* et du *Gaulois*. Proust n'aura plus à redouter l'étiquette d'auteur mondain.

L'admiration de Rivière pour Proust, d'autre part, est sans limites. Plus Rivière lit et entend parler de son ami, plus il s'émerveille de ce qu'il lui trouve de profond et de captivant. Chaque fois qu'il reçoit un nouveau fragment d'*A la Recherche* pour sa revue, il est heureux. Il forme même le projet de persuader Proust d'écrire ses réflexions critiques sur la littérature contemporaine, connaissant sa virtuosité dans ce genre d'exercice. « *Je vous sens*, lui écrit Rivière, *seul aujourd'hui dans une voie véritablement nouvelle et féconde. Il me semble que vous seul pouvez regarder ce qu'on écrit avec des yeux vraiment neufs, que vous seul pouvez en dire quelque chose qui inspire, qui délivre, qui fasse de la lumière.* » Rivière juge ainsi, notons-le bien, avant que Proust ait eu la consécration du prix Goncourt. Pour Rivière, Proust sera toujours sa grande découverte dans le domaine de la littérature contemporaine.

L'œuvre de Proust constitue pour lui une délivrance. Son apparition lui semble d'une importance incommensurable pour l'avenir de la littérature. Ce qui l'attire d'abord en elle, c'est l'originalité de son analyse psychologique. Mais il ne tarde pas à se délecter à d'autres aspects de l'univers proustien, notamment à son côté humoristique, et à tout le fonds de poésie qui s'y trouve. Après avoir lu le *Côté de Guermantes I*, il est convaincu que Proust est — comme il le lui écrit — *notre seul grand écrivain*. Et ce n'est pas de la complaisance ; ses actions témoigneront de sa sincérité après la mort de son ami. Au moment où il lit en volume *Sodome et Gomorrhe II*, qui vient de paraître, il s'écrie : *C'est la vie même! avec son incoordination foncière et sa paradoxale unité. Vous êtes le premier homme qui se soit assoupli, étendu à sa mesure, qui l'ait suivie jusqu'en ses extrémités, qui ait donné corps à ce qu'elle a de multitudineux* (1).

PHILIPPE KOLB.

I

A Jacques Rivière

[7 février 1914] (2)
102 boulevd Hausmann

Monsieur,

Enfin je trouve un lecteur qui *devine* que mon livre est un ouvrage dogmatique et une construction ! (3) Et quel bonheur pour moi que ce lecteur, ce soit vous. Car les sentiments que vous voulez bien

(1) Cette notice de Philippe Kolb est extraite de la préface qu'il a préparée pour la publication de la *Correspondance Marcel Proust - Jacques Rivière*.

(2) La date est inscrite de la main de Jacques Rivière. Proust a écrit en gros caractères, et souligné deux fois, le numéro de l'immeuble où il demeurait.

(3) *Du côté de chez Swann*, paru chez Grasset en novembre 1913. Nous n'avons malheureusement pas retrouvé la lettre de Jacques Rivière à laquelle Proust répond ici.

m'exprimer, je les ai souvent ressentis en vous lisant; de sorte que chacun de notre côté nous avons fait les premiers pas l'un vers l'autre et posé les jalons d'une amitié spirituelle. Vous ne trouvez pas mon livre sans défauts, je n'aime pas vos articles sans réserves. Mais cela n'empêche pas d'aimer; quoique vous ayez dit de Stendhal, dans une parenthèse indignée, absurde et charmante : « Il juge ses amis ! » J'ai trouvé plus probe et plus délicat comme artiste de ne pas laisser voir, de ne pas annoncer que c'était justement à la recherche de la Vérité que je partais, ni en quoi elle consistait pour moi. Je déteste tellement les ouvrages idéologiques où le récit n'est tout le temps qu'une faillite des intentions de l'auteur que j'ai préféré ne rien dire. Ce n'est qu'à la fin du livre, et une fois les leçons de la vie comprises, que ma pensée se dévoilera. Celle que j'exprime à la fin du 1^er^ volume, dans cette parenthèse sur le Bois de Boulogne que j'ai dressée là comme un simple paravent pour finir et clôturer un livre qui ne pouvait pas pour des raisons matérielles excéder 500 pages, est *le contraire* de ma conclusion. Elle est une étape, d'apparence subjective et dilettante, vers la plus objective et croyante des conclusions. Si on en induisait que ma pensée est un scepticisme désenchanté, ce serait absolument comme si un spectateur ayant vu, à la fin du 1^er^ acte de *Parsifal*, ce personnage ne rien comprendre à la cérémonie et être chassé par Gurnemantz, supposait que Wagner a voulu dire que la simplicité du cœur ne conduit à rien (1). Dans ce 1^er^ volume vous avez vu le plaisir que me cause la sensation de la madeleine trempée dans le thé, je dis que je cesse de me sentir mortel, etc. et que je ne comprends pas pourquoi. Je ne l'expliquerai qu'à la fin du 3^e^ volume. Tout est ainsi construit. Si Swann confie si bénévolement Odette à M. de Charlus (ce qui me donne l'air d'avoir voulu rééditer les banales situations de mari confiant en l'amant de sa femme) c'est que M. de Charlus bien loin d'être l'amant d'Odette est un homosexuel qui a horreur des femmes et Swann le sait. Vous verrez de même dans le 3^e^ volume la raison profonde de la scène des 2 jeunes filles, des manies de ma Tante Léonie, etc.

Non, si je n'avais pas de croyances intellectuelles, si je cherchais simplement à me souvenir et à faire double emploi par ces souvenirs avec les jours vécus, je ne prendrais pas, malade comme je suis, la peine d'écrire. Mais cette évolution d'une pensée, je n'ai pas voulu l'analyser abstraitement mais la recréer, la faire vivre. Je suis donc forcé de peindre les erreurs, sans croire devoir dire que je les tiens pour des erreurs; tant pis pour moi si le lecteur croit que je les tiens pour la vérité. Le second volume accentuera ce malentendu. J'espère que le dernier le dissipera. Il m'est bien doux de sentir que du moins il n'y en a pas eu entre vous et moi et je vous prie d'agréer, pour la bonté que vous avez eue de me le dire, ma très profonde (et j'espère que vous me permettrez un jour d'ajouter très affectueuse) reconnaissance.

MARCEL PROUST.

(1) On donnait depuis un mois, à l'Opéra, les premières représentations de *Parsifal*.

II

A Marcel Proust

Paris, le 19 avril 1919 (1).

Cher Monsieur,

Je remets à un moment où je me sentirai la tête moins fatiguée de vous dire combien j'aime les Jeunes Filles en fleur *et de vous expliquer toutes les raisons de mon admiration* (2).

Pour le moment, c'est surtout une preuve que je veux vous en donner en vous demandant la permission de publier un extrait de votre roman dans le premier numéro de la nouvelle série qu'inaugurera le 1er juin la N. R. F. *Je ne vois rien qui puisse nous permettre une meilleure « rentrée ». De même que vous êtes, par la qualité de votre œuvre, au tout premier rang des romanciers d'aujourd'hui, de même il est tout naturel que nous vous placions en tête de tous ceux que nous nous proposons de publier* (3).

Je ne crois pas que cette publication en revue puisse retarder l'apparition de votre volume de plus de huit à dix jours. Il pourra être facilement mis en vente dans les premiers jours de juin, aussitôt que la revue aura été distribuée aux abonnés. Et je suis sûr que cet avant-goût que nous en aurons donné ne pourra que favoriser son lancement.

Si vous me permettez de faire un choix dans le livre, je serais bien heureux de pouvoir prendre pour la revue, en les séparant par des lignes de points, tous les passages qui ont trait à la décomposition de l'amour de votre héros pour Gilberte, soit de la page 133 à la page 178. Je les ferais précéder de l'admirable portrait de Gilberte (pp. 118-121) et je grouperais le tout sous le titre exquis que vous avez vous-même trouvé dans votre table des matières : Légère esquisse du chagrin que cause une séparation, et des progrès irréguliers de l'oubli.

Si vous êtes d'accord avec moi sur le principe de cette publication, soyez assez aimable pour me prévenir d'un mot le plus tôt possible. Car je voudrais annoncer notre premier sommaire dans un prospectus que nous allons faire paraître incessamment.

Je vous prie, cher Monsieur, de croire à mes sentiments de vive admiration et de profonde sympathie.

JACQUES RIVIÈRE

(1) Lettre dont il nous reste seulement une copie faite à la main par Mme Rivière.

(2) Rivière avait donc lu *A l'Ombre des jeunes filles en fleur* avant sa parution. Rappelons que l'achevé d'imprimer de ce volume date du 30 novembre 1918; mais l'ouvrage ne parut en librairie que le 23 juin 1919.

(3) Les fragments demandés par Rivière, à l'exception du portrait de Gilberte, parurent, en effet, dans le premier numéro d'après-guerre de la *Nouvelle Revue Française*, le 1er juin 1919, XIII, 71 à 120. C'est un morceau où apparaît le côté psychologique de l'œuvre proustienne tant admiré par Rivière.

III

A Jacques Rivière

[20 ou 21 avril 1919] (1)
102 B^{d} Haussmann

Cher ami

(Un autre mot serait-il exact alors que je n'ai pas passé de jour de votre captivité sans penser à vous) je voudrais être moins malade pour vous écrire (2). Mais Gaston Gallimard, sans trahir les confidences que je lui ai faites, a pu vous dire l'état grave où je me trouvais, état que (à cause de la correction de mes *Swann* uniquement) je crains que mon déménagement imminent et qui a de grandes chances de me donner des crises (peu sérieuses par elles-mêmes, mais peut-être impossibles à supporter pour mes autres organes) ne me permette pas de prolonger très longtemps. Quoi qu'il en soit (et je ne sais guère, moi ni personne ce qu'il en est, les symptômes étant à interprétations multiples et la médecine n'ayant pas réussi, même dans un sens pessimiste, à retirer sa vérité à la parole de S^{t} Paul « Ce jour-là, nul ne le connaît », le jour où *datur hora quieti*) si je ne vous écris pas, je vous lis, je vous relis, je me flatte à trouver entre nos esprits des affinités fraternelles. Comment ne pas le croire — et n'allez pas supposer que j'aie un instant l'idée d'une imitation de votre part! — Quand je retrouve entre le tort qu'Odette a de mettre un petit morceau de vérité dans ses mensonges et ce même tort de la part des Allemands, des ressemblances qui n'en sont pas, tout y diffère trop, mais qui me permettent de croire que deux esprits qui ont un côté semblable sont semblables. Cette partie sur le prolongement de la vérité et les saisissants exemples que vous en donnez, est une des plus belles du livre (3). Je l'ai aimé dès le début pour cette noblesse qui vous donne une hésitation puis vous fait un devoir de l'écrire, pour cette démarche vivante de l'esprit par laquelle vous rendez successivement aux Allemands des qualités positives comme la volonté, l'esprit de synthèse. De sorte que chaque fois votre livre pousse un rameau inattendu et nécessaire et qu'il est gonflé de distance en

(1) Cette lettre porte la date, de l'écriture de Rivière, du « 21 avril 1919 »; c'est la réponse à la lettre de Rivière datée du 19 avril 1919.

(2) Jacques Rivière, sergent au 220^{e} d'Infanterie, fut fait prisonnier au combat d'Eton, le 24 août 1914. Envoyé au camp de Kœnigsbrück (Saxe), puis au camp de représailles de Hülsberg (Hanovre), il tenta de s'évader, fut repris à quelques kilomètres de la frontière. Malade, après une année d'internement en Suisse, il fut rapatrié en 1918. Cf. Marcel Proust, *Lettres à André Gide*, p. 53, la lettre du 28 septembre 1916 : « J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de Rivière. Je me fais de sa grande action, de sa douloureuse vie, un si intime et journalier entretien, que je m'étonne parfois de ne pouvoir imaginer le visage de celui que, de ma part du moins, je pourrais appeler un ami, car, si je ne l'ai jamais vu, je ressens pour lui tout ce qui peut entrer de meilleur dans l'amitié ».

(3) Jacques Rivière, *l'Allemand; Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1918.

distance comme un bel arbre de ces nœuds où est l'image végétale du seul ordre qui soit, la croissance et la vie. J'aurais mille choses à vous dire sur ce Commandant de camp dont vous vous moquiez ouvertement. Mais même si j'étais en état de vous écrire, je le ferais (ferai peut-être) d'une façon qui ne vous plaira pas tout à fait. Parce que tout cela m'inspire une pitié de ce que vous avez souffert que vous ne pouvez ressentir. D'une façon, pour vous ce fut pire puisque vous l'avez souffert. Mais aussi on ne s'attendrit pas sur soi-même. Il y a quelque chose d'angoissant dans la souffrance des autres que nous ne ressentons pas pour nous-mêmes. Mais enfin je ne me laisse pas trop aller à cette anxiété douloureuse puisque vous êtes revenu grandi et qu'ainsi on n'ose pas regretter ce qui a fortifié votre talent. Il a des défauts que je voudrais vous dire si j'allais mieux. Je les sentais déjà dans la *N. R. F.* Ils me plaisent en ce qu'ils tiennent en partie à votre personnalité. Mais vous la dégageriez en les corrigeant. Encore serais-je bien embarrassé si vous me demandiez de les définir. Il faudrait lire ensemble vos articles sur Rimbaud, sur le *Rossignol* de Stravinsky, votre livre, pour essayer d'exprimer ce que je veux dire (1). Ne tenez pas trop aux mots. Il n'y a qu'une sorte de préciosité. Et il y a un précieux tranchant, péremptoire, qui croit mépriser les mots et dérive pourtant d'un certain fétichisme pour eux. Daniel Halévy, Copeau, Paul Desjardins ne se croient pas précieux. Je crois qu'ils le sont extrêmement. Ma main se fatigue; je m'arrête et serre la vôtre avec beaucoup d'amitié.

MARCEL PROUST

IV

A Marcel Proust

Paris, le 26 oct. 1919

Cher ami,

Si je ne vous écris pas, c'est par honte. Combien j'ai été fou le jour où je vous ai annoncé que j'écrivais un article sur votre roman! Comme on a tort de parler des choses avant de les avoir faites! C'est peut-être la première fois que je me suis laissé aller à anticiper ainsi par la parole sur la réalité. Combien cruellement m'en voici puni!

Une véritable malédiction continue de peser sur mon travail. Je suis dans un état nerveux que je sais n'être pas autrement grave et qui, si je n'étais écrivain, ne mériterait même pas d'être remarqué, mais qui m'interdit absolument tout effort sérieux, et surtout toute réussite véritable. (Ah! s'il ne s'agissait que de se donner du mal!) Avec des peines infinies et à travers des désespoirs sans nom, j'ai réussi à écrire une petite note, dont je

(1) Des extraits de l'étude sur Rimbaud, laquelle étude devait servir de préface à un volume de lettres et d'ébauches inédites, parurent dans la *Nouvelle Revue Française* des 1er juillet et 1er août 1914, XII, 5 à 57 et 209 à 247. Le volume parut chez Kra en 1931. L'article sur *le Rossignol*, opéra de Stravinsky, parut sous le titre : « la Saison russe », dans la *N. R. F.* du 1er juillet 1914, XII, 150 à 162.

ne pouvais laisser périmer l'actualité, pour le prochain N° de la N. R. F. *Mais n'en concluez pas que me voici redevenu capable d'achever l'article sur* Swann *et* les Jeunes Filles en fleur. *Je ne veux l'écrire qu'avec la joie que je m'étais promise. Tant qu'elle n'aura pas rejailli, j'aime mieux ne pas y toucher. Car je sais que c'est elle seule qui sera le signe que je puis de nouveau faire quelque chose de bon.*

La douloureuse impatience où je me traîne serait beaucoup atténuée si je savais que vous ne m'en voulez pas de vous avoir un jour fait une promesse en l'air et que vous ne me prenez pas pour le Gascon que je suis cependant. J'ai un très grand besoin, cher ami, que vous n'ayez pas une mauvaise opinion de moi. Rien ne pourrait diminuer plus cruellement mes forces que de vous deviner le moins du monde mécontent de moi, que de penser que vous me trouvez mal fidèle. Si en toute conscience vous pouvez me rassurer sur ce point, vous me ferez du bien.

Mais je ne voulais aujourd'hui vous parler que d'une idée qui m'est venue et dont je vous demande de me dire bien franchement ce que vous pensez. Sans vouloir alourdir la N. R. F. *de chroniques régulières de la poésie, du roman, du théâtre, etc., j'aimerais cependant trouver pour chacune de ces « branches » un collaborateur qui se chargerait de la suivre et qui me donnerait de temps en temps, et, s'il y avait lieu, chaque mois, une ou deux notes critiques sur les ouvrages qui lui auraient paru mériter l'attention. J'ai déjà quelqu'un pour la poésie et pour la peinture* (1). *Et voici qu'avant-hier une grande ambition s'est emparée de moi : je vous la confie dans toute sa hardiesse et dans toute sa naïveté : je voudrais vous avoir pour le roman.*

C'est peut-être fou. Vous avez peut-être pour la critique une répugnance irrémédiable. Mais comprenez combien il est naturel qu'en une matière qui me tient autant à cœur que le roman, je cherche tout de suite à donner la parole à celui que non pas l'amitié, mais l'évidence me force à considérer comme le maître actuel du genre. (J'emploie des mots affreux, je suis si fatigué! Ne pensez qu'à ce que je veux *vous dire!) Oui, je vous sens seul aujourd'hui dans une voie véritablement nouvelle et féconde. Il me semble que vous seul pouvez regarder ce qu'on écrit avec des yeux vraiment neufs, que vous seul pouvez en dire quelque chose qui inspire, qui délivre, qui fasse de la lumière. Réfléchissez! Voyez si vraiment il n'y a pas quelque chose pour vous à accomplir à côté de votre œuvre, dans le sens que je vous indique.*

Je sais que votre réponse, quelle qu'elle doive être, sera profondément méditée et je vous promets de m'incliner devant elle. Mais je serai bien heureux si elle n'est pas défavorable.

Il faudra que nous reparlions aussi de la possibilité de publier en revue des fragments aussi abondants que possible de Guermantes *et de* Sodome et Gomorrhe, *et que nous prenions date pour cela.*

Je vous prie, mon cher ami, de me croire votre très attaché

JACQUES RIVIÈRE

A propos de la Journée Brève *que publie la* Revue de Paris *ne verriez-vous pas par exemple une note sur Abel Hermant (sur sa grandeur et sa décadence)?* (2).

(1) Albert Thibaudet et André Lhote.

(2) *La journée brève* d'Abel HERMANT, avant de sortir en librairie chez Lemerre, parut dans la *Revue de Paris*, nos des 15 août, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre 1919.

V

A Jacques Rivière

[29-31 octobre 1919]

Cher ami

Votre lettre m'attriste parce qu'elle me dit que vous êtes souffrant. Elle me fait au milieu de ce chagrin le plaisir d'être arrivée avant que parte la lettre que j'ai écrite à la N. R. F. J'ai en effet des griefs très graves envers la N. R. F. et sans l'aveu complet desquels aucune amitié ne peut subsister entre moi et mes amis (1). Or vous auriez pu supposer que la non parution de votre article s'ajoutait à ces griefs. J'espère que vous ne l'auriez pas cru. D'ailleurs vous pouvez avoir la preuve matérielle du contraire car il y a déjà quinze jours j'écrivais à Tronche en lui disant que j'allais être obligé de dire à la N. R. F. des choses dont je tremblais qu'elles ne brisassent des amitiés. Il m'a répondu sans faire allusion à cette partie de ma lettre, mais cette partie de ma lettre prouvait indirectement, bien qu'il n'y fût pas question de vous, et justement parce qu'il n'y était pas question de vous que votre article n'était pas en question. D'ailleurs je le croyais fait, Gallimard me l'avait dit. En tout cas, cher ami, vous savez bien que je l'ai envisagé toujours d'une façon douloureuse, d'abord parce que je serais l'occasion d'une fatigue pour vous, ensuite parce que je sentais que vous n'étiez en ce moment physiquement capable ni de le faire ni d'y renoncer, de sorte que vous vous débattriez dans des efforts sans résultat. Il est bien ridicule que moi qui depuis que je ne vous ai vu suis tombé si gravement malade que pour écrire ce simple mot il m'a fallu une pharmacie, je prétende ainsi à vous guérir. Mais je vous aime tant que n'en eussé-je pas le talent, je ne pourrais m'empêcher de le vouloir, et puis je crois que j'y réussirais.

Puisque nous parlons de cet article voici quelque chose qui ne vous fatiguerait pas et me ferait plaisir. Je ne sais pourquoi on s'acharne dans les journaux, mêmes étrangers à dire que vous ne me vouliez pas comme collaborateur (2). Ne démentez nullement cela, naturelle-

(1) Il s'agit apparemment de la lettre à Gallimard publiée aux pages 109 à 113 des *Lettres à la N. R. F.* La date du « 2 décembre 1919 », qui se trouve inscrite, de la main du destinataire, à l'en-tête de la lettre à Gallimard, serait peut-être la date où celui-ci a répondu aux reproches de Proust.

(2) Allusion voilée peut-être à un article de J.-E. Blanche qui n'a pas été signalé dans les bibliographies, paru dans la *Revue de Paris* du 1er août 1919, sous la rubrique « Les Arts et la Vie ». Proust ne veut pas nommer expressément l'article puisque Rivière y est un peu malmené. Blanche, tout en avouant que Rivière est « l'une des plus pénétrantes intelligences de sa génération », se moque des contradictions qu'il croit trouver dans les pages liminaires que Rivière avait publiées dans son premier numéro d'après-guerre de la *N. R. F.* Au sujet de Proust lui-même, Blanche s'en prend à Rivière en ces termes :

« Esthéticien, critique, directeur, est-il sûr d'*accueillir ce que notre génie va composer de meilleur?* N'est-ce pas par prévention de secte, que son aréopage avait d'abord rejeté et failli perdre pour toujours la collaboration d'un psychologue et d'un styliste merveilleux, parce que ce romancier qui

ment. Mais si au cours de tel ou tel article que vous publierez vous voyez le moyen en une 1/2 ligne, une incidente, de laisser entrevoir le bien que vous pensez de moi cela me rendrait très heureux. Cher ami je suis obligé de vous quitter ici, la fatigue l'emportant. Je suis touché de ce que vous me dites pour la critique littéraire. Mais cela me paraît impossible je vous expliquerai pourquoi. En tout cas je ne pourrais décemment commencer par l'éreintement de quelqu'un qui a été pour moi un ami autrefois et qui vient de me consacrer trois articles absurdes mais d'intention très amicale (1).

Tout à vous et merci

MARCEL PROUST

VI

A Marcel Proust

Le 14 janvier 1920 (2)

Mon cher ami,

Si je vous dis que l'article que vous lirez dans le prochain numéro de la N. R. F. *n'est pas encore celui que je rêve d'écrire sur vous, vous allez penser que ce n'est là encore qu'un trait de cette orgueilleuse humilité, contre laquelle vous m'avez un jour si utilement mis en garde. Et pourtant, quand je m'interroge, non, ce n'est pas encore celui que je porte depuis tant de mois et que* je veux *arriver à écrire : au moins ce n'en est qu'un extrait, et justement, j'en ai peur, celui qui est le moins fait pour vous intéresser. Je l'ai rédigé en profitant aussi adroitement que possible d'une petite concession qu'a daigné me faire mon cerveau au début de ce mois. Mais à quoi prétendre quand on est obligé, comme je suis en ce moment — et pour combien de temps encore? — de ruser avec soi-même pour en obtenir un peu de travail utile? Je ne puis absolument pas m'ouvrir, m'épanouir, prendre du large. Ma pensée continue en moi de se développer; mais une stupide et imperceptible impuissance lui défend jusqu'à nouvel ordre de trouver les phrases dont elle aurait besoin pour se produire au dehors avec les proportions qu'elle a en moi.*

Je lis avec curiosité et inquiétude tout ce qu'on écrit sur vous. Mon égoïsme à chaque instant me fait craindre de rencontrer sous une plume étrangère les

dépeint des gens élégants, et fit illustrer un livre par Madeleine Lemaire, avait écrit dans un journal mondain? La composition serrée et classique, dans l'ensemble des ouvrages de ce traducteur de Ruskin — ensuite tant admiré par l'avant-garde — n'était-elle pas, dès l'abord, apparue dans des pages détachées? Comment expliquer ce revirement d'esthéticiens si dégagés, si indépendants, croient-ils, si « indomptables » comme « le génie français »?...

D'ailleurs, Blanche venait justement de répéter ce qu'il avait écrit à ce sujet, dans un article sur « le Mouvement Dada », dans le *Figaro* du lundi 27 octobre 1919.

(1) Abel Hermant venait de consacrer à Marcel Proust deux de ses feuilletons de la « Vie littéraire » dans le *Figaro* du dimanche 3 août, « Du Pastiche », et du dimanche 24 août 1919 (supplément littéraire), « Méditation sur l'œuvre de Marcel Proust; Aux rives de la Mésopotamie ».

(2) Texte établi sur une copie dactylographiée de l'original.

mots que je roule infructueusement depuis si longtemps déjà dans ma pensée et que je voudrais tant être le premier à écrire, parce que naturellement je crois que ce sont les seuls qui soient justes. Jusqu'ici pourtant je n'ai rien trouvé de frappant. Jacques Boulenger m'a donné un petit frisson. Mais ce n'est pas encore ça.

De toutes parts m'arrivent des compliments sur votre article. Tout le monde le trouve merveilleusement «intelligent» et «vivant» : ce sont les mots qui reviennent sans cesse.

J'ai rapporté de Bruges le manuscrit de cet article et je le tiens à votre disposition. Mais je ne veux pas vous cacher que vous me feriez un grand plaisir en me le laissant.

J'espère que vous n'êtes pas trop fatigué en ce moment. Je vous envoie toute ma grande amitié.

JACQUES RIVIÈRE

VII

A Marcel Proust

Cenon, le 6 sept. 21 (1)

Mon cher Marcel,

Nos lettres se sont croisées (2). *Allons, n'imaginez pas que vous allez me décourager en me proposant un fragment plus long de votre livre. Au contraire je suis ravi. Nous étendrons la publication sur plusieurs numéros, voilà tout! Mais* je vous en prie, *indiquez-moi d'urgence ce que vous désirez voir paraître et donnez-en le commencement tout au moins à Paulhan pour qu'il puisse l'envoyer à l'imprimeur.*

Il est impossible que ces pages paraissent ailleurs que chez nous. Ce serait une catastrophe. Et le public ne comprendrait plus ce qui se passe. Il faut paraître où il vous attend, où il vous lira...

Dans votre découpage je vous demande seulement d'éviter les anecdotes dont M. de Charlus est le héros. On me reproche beaucoup la licence croissante de la revue et bien que je sois très peu troublé par ce reproche, pour des raisons matérielles, je ne voudrais pas y donner prise à nouveau en ce moment.

Je ne suis pas tout à fait de votre avis sur le dernier numéro, mais nous reparlerons de cela.

J'espère que vous avez déjà dépassé cet endroit dans la correction de vos épreuves et que vous pourrez donc confier tout de suite à Paulhan, que je préviens par même courrier, les placards corrigés correspondants.

Nous ferons composer d'après ceux-ci un texte pour la revue et nous vous communiquerons de nouvelles épreuves.

Je deviens peu à peu sensible à cette ressemblance qu'un de vos amis avait cru découvrir entre votre œuvre et les théories d'Einstein (3). *Pour autant que je comprenne celles-ci, il y a en effet un rapport que j'essaierai de dégager et de vous exprimer clairement.*

(1) Texte établi sur une copie dactylographiée de l'original.
(2) Nous n'avons pas retrouvé la lettre de Proust.
(3) Camille Vettard.

Mais pour le moment je voudrais achever Aimée. *Excusez-moi donc d'être laconique. Gaston me réclame mon manuscrit pour la fin du mois sans faute. Il voudrait le publier encore à temps pour me faire rater le Prix Goncourt. Et je suis là-dessus d'accord avec lui, car je tiens à ce que la médiocrité de mon œuvre me soit démontrée par un échec tangible, et non pas seulement par l'horreur que j'ai pris d'elle.*

Je pense très amicalement à vous.

JACQUES RIVIÈRE

VIII

TÉLÉGRAMME

Monsieur Jacques Rivière
domaine de Saint Victor
Cenon (Gironde)

Paris, 10/9 [1921]

Mon cher Jacques soyez tranquille vous avez pour le numéro d'octobre l'extrait que vous désirez il est depuis avant-hier dans les mains de Paulhan je vous écrirai d'un jour à l'autre Affections

MARCEL PROUST

IX

A Jacques Rivière

[12 ou 13 septembre 1921]

Mon cher Jacques

Je vous ai télégraphié parce que je vous ai deviné nerveux et que je ne voulais pas ajouter même un rien à votre énervement. Soyez certain qu'il n'y a pas *un mot* (je ne dis pas d'inconvenant) mais même de libre, dans ce que j'ai envoyé à Paulhan. Je ne sais si cela correspond ligne pour ligne à ce que vous vouliez. En tout cas c'est la même chose. C'est le morceau en question (1). Dans la crainte que cela dépasse un peu (mais je ne crois pas) Gaston s'est chargé de dire à Paulhan de me réserver au besoin 2 pages de plus.

Je continue à être « franc ». Tout dans votre lettre de l'autre jour m'a choqué. Votre recommandation d'éviter l'indécence était tellement superflue. Ne vous souvenez-vous pas que c'est moi qui pour ne pas nuire à la Revue vous ai dit que je ne donnerais pas les Hommes-Femmes (c'est de l'ancien). D'autre part je déplore qu'ayant clos l'incident Boulenger par une lettre extrêmement vive, et à qui on ne pouvait reprocher que d'être un peu insolente, vous trouviez

(1) « Les Intermittences du cœur », extrait du premier tome de *Sodome et Gomorrhe II*, a paru dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er octobre 1921, XVII, 385 à 410.

« inglorieux » (après 3 semaines, car ce n'était pas votre réponse avant le N° de septembre) que je lui écrive. Cela eût permis un livre de critique en me permettant de continuer Flaubert. Les « Œuvres libres » de Duvernois, plus libres que la *N. R. F.* m'ont demandé un extrait et des nouvelles, me l'ont fait accepter, avec permission de Gaston (1). Malheureusement une fois tout arrangé, Gaston m'a écrit qu'il n'avait pas voulu me dire pour ne pas m'empêcher, que cela le contrariait beaucoup. J'en suis doublement désolé comme je le lui ai écrit, d'abord de le contrarier, ensuite que ce 1er gain reste le seul car si j'avais continué pour les livres suivants c'eût été une fortune. En tout cas pour ce qui vous concerne leur extrait n'a aucun rapport avec le vôtre et ne paraîtra même pas sous le titre *Sodome et Gomorrhe*. Je suis ennuyé de vous sentir nerveux, voudrais savoir si *Aimée* marche bien. Morand qui me promet la gloire trouve l'article d'Allard « au-dessous du médiocre ». Étant d'un avis contraire j'ai écrit une lettre très chaleureuse à Allard.

Je n'ai pas reçu le renseignement mythologique de Thibaudet. J'ai aussi écrit 2 lettres très affectueuses à Paulhan.

Vous ai-je raconté par quel comique itinéraire j'ai mis une heure à trouver l'article d'Allard? Il était à vrai dire introuvable. Vous ai-je signalé l'article où Daudet me compare à un lion (!) (2). Au reste ce que je vous signale n'est jamais signalé, et j'ai trouvé à la place de l'article de Mr de Rennes sur mon livre, (j'oublie son nom) un 6e ou 7e article d'Allard (extrait de *la Revue Universelle*) sur Fragonard (3). Cher Jacques, tout cela ce sont des plaisanteries d'ami à ami. Le sérieux c'est que vous alliez bien, c'est que votre livre s'achève merveilleusement sans vous fatiguer. Le reste n'est pas même littérature. Tendrement à vous

MARCEL

X

[Le 20 ou 21 septembre 1922] (4)

Monsieur Marcel Proust fait dire à Mr Jacques Rivière d'une façon confidentielle qu'ayant depuis 3 jours des crises d'asthme

(1) Proust fit paraître dans le n° 5 des *Œuvres Libres*, en novembre 1921, un extrait d'environ cent cinquante pages de *Sodome II*, intitulé « Jalousie, roman inédit ».

(2) Léon Daudet, « l'Orientation du roman contemporain », *l'Action Française* du 1er septembre 1921, reproduit dans *le Roman et les nouveaux écrivains*, p. 11, Paris, Le Divan, 1925 : « Jean Lorrain [...] qui avait insulté Marcel Proust [...] ne se doutait guère que c'était un peu comme s'il avait taquiné de la dynamite, ou envoyé une pichenette à un lion... »

(3) Le « Mr de Rennes » est J. Gahier. On trouve, en effet, d'Allard, dans la *N. R. F.* du 1er septembre 1921, un article, quatre comptes rendus, et un long extrait de son article paru dans *la Revue Universelle* du 1er août. Rivière s'est contenté d'insérer à la fin du numéro, dans son « Memento » bibliographique : « *Le Nouvelliste de Rennes* (18 juillet) : Un intéressant article de J. Gahier sur *le Côté de Guermantes*, par Marcel Proust.

(4) Lettre dictée ; l'écriture est celle de Céleste. Nous avons reproduit cette lettre textuellement.

comme il n'a jamais eus, il lui a été pendant ces trois jours-là impossible de s'occuper du livre qu'il reprend pour la 4me fois et des extraits, et il espère d'ici deux ou trois jours être en état de voir Mr Rivière d'autant plus que ces crises d'asthme si atroces qu'elle est été semble ne pas avoir atteint son état général. A vue d'œil il lui semble que le *Sommeil d'Albertine* est un peu court et devrait être corsé de morceaux contigus. En tous cas pour une raison qu'il dira à Mr Rivière, mais à Mr Rivière seulement. Lui, qui était jusqu'ici si indifférent à passer à n'importe quelle place, il tient cette fois-ci à être mis en première. Si c'est impossible à Mr Rivière ce que Monsieur Proust comprendra très bien il est probable que Mr Rivière n'aura aucun extrait, car Xbre et Janvier sont par trop jour de l'an.

Il est heureux que Monsieur Rivière est passé des bonnes vacances, ce qui est une consolation à ces souffrances.

MARCEL PROUST

XI

A Marcel Proust

[Vers le jeudi 21 septembre 1922] (1)

Mon cher Marcel,

Je suis consterné des mauvaises nouvelles qu'on me donne de votre santé! Comme c'est triste, mon Dieu, de vous savoir si souffrant! Il faut penser que le temps exécrable de ces derniers jours aura été pour quelque chose dans votre nouvelle crise et que vous allez mieux aller maintenant qu'il s'améliore.

Mais bien entendu, mon cher Marcel, vous passerez en tête. Je n'ai jamais songé à vous donner une autre place. Elle vous est due.

Si le simple Sommeil d'Albertine *est trop court, je ne demande pas mieux que vous l'augmentiez de tous les passages contigus. Je vous en remercie même à l'avance, pourvu que l'ensemble ne fasse pas plus de 35 ou au maximum 40 pages de la revue.*

Surtout que la préparation de ces fragments ne soit pas pour vous l'occasion d'une trop grande fatigue!

Je souhaite de tout mon cœur que vous alliez mieux. Je vous serre les mains très amicalement.

JACQUES RIVIÈRE

(1) Cette lettre suit immédiatement la réponse de Proust à la lettre de Rivière datée de « Paris, le 20 sept. 22 ». Comme Rivière fait allusion ici au « temps exécrable de ces derniers jours » et espère que Proust ira mieux « maintenant qu'il s'améliore », il doit écrire vers le jeudi 21 (ou la veille). Car ce fut précisément le mercredi 20 septembre 1922, qu'après des journées de vents forts, avec pluie, les bourrasques s'éloignèrent de la région parisienne, et le temps se rasséréna; la température s'élevait le samedi 23 jusqu'à 27°. Voir les renseignements météorologique du *Figaro* de l'époque.

XII

A Jacques Rivière

[Le 23 ou 24 septembre 1922] (1)

Mon cher Jacques

Un mélange d'énadrine et de Kola me rend pour une heure la possibilité d'écrire (j'entends de tracer des caractères clairement). Je regrette de vous envoyer ce que je vous envoie. Mon morceau sur les *Cris de Paris* eussent [*sic*] plus amusé le lecteur que le résultat de mes sondages aux profondeurs du sommeil. Mais ceci fait déjà près de *15* pages de la *N. R. F.* Il ne faut pas abuser. Le morceau que je vous envoie doit avoir pour titre :

I La regarder dormir. II Mes réveils. J'ai fait avec une énergie méritoire (si vous aviez vu mon état) un travail de découpage qui me rendra phrase par phrase l'établissement du volume une torture. N'ayez aucune crainte en voyant le nom de Gisèle au lieu de celui d'Albertine. Je suis trop honnête vis-à-vis de vous, et j'ajoute vis-à-vis de Fayard, pour qu'une seule ligne de ce que je vous envoie paraisse aux *Œuvres libres*. Il aura cela en moins dans ses extraits. Et d'ailleurs beaucoup d'autres choses. Mais je lui laisserai les *Cris de Paris* (ce n'est pas les *Cris de Paris* je vous dis très mal) je crois car le travail me semble sans cela inextricable. Nous en parlerons quand j'irai mieux. Du reste je suis déjà beaucoup mieux (grâce à l'énadrine). Mon médecin m'ayant vu en train de me tuer sur vos extraits m'a trouvé fou de travailler dans un état pareil. Je ne vous demande pas de venir me voir (maintenant je pourrais vous recevoir peut-être) mais je sais que les sorties du soir ne vous valent rien. Dites mille amitiés à Gaston à qui je suis encore trop faible pour écrire. Écrivez-moi tout de suite comment sont mes morceaux et s'ils ont résisté au découpage. Gaston me demande si je vous ai recommandé à Léon Daudet. Mais non puisque vous me l'avez défendu.

Tendrement à vous

MARCEL PROUST

Les Nos au crayon ne comptent pas.

Je voudrais bien des épreuves et avant une lecture de vous. Vous serez bien aimable de ne communiquer à personne ce que j'ai barré.

XIII

A Marcel Proust

Le 25 sept. 22

Mon cher Marcel,

C'est admirable! Je ne sais pas si vous avez jamais rien écrit d'aussi émouvant. Je suis littéralement ravi. Et je me sens plein pour vous d'une recon-

(1) Nous datons cette lettre d'après la réponse de Rivière, qui porte la date du « 25 sept. 22 », où Rivière écrit qu'il a reçu « hier » le fragment pour la *N. R. F.* que Proust envoie avec la lettre en question ici.

naissance inexprimable, que vient accroître encore la sensation de l'effort que vous avez dû faire pour mettre tout cela au point.

Tronche, que j'ai vu hier, m'a raconté combien il vous avait trouvé souffrant. Je suis tout honteux d'avoir fait coïncider mes exigences avec cette terrible crise par laquelle vous venez de passer. Vous pensez bien que si j'avais pu prévoir dans quel état vous étiez, je ne vous aurais pas ennuyé ce mois-ci!

Je suis content que vous alliez un peu mieux. Ne pensez pour l'instant qu'à vous soigner et à vous reposer. Quand vous serez tout à fait remis, j'en profiterai pour vous tourmenter encore un peu et vous demander si vous ne voyez pas le moyen d'ajouter à ce que vous me donnez de quoi faire 25 ou 30 pages de la revue.

Ce que j'ai reçu hier, et qui encore une fois me ravit, et dont encore une fois je vous suis profondément reconnaissant, ne fera que 10 ou 12 pages à peine. Ce sera un peu mince à côté des autres fragments de vous que j'ai déjà publiés.

Mais encore une fois ne vous fatiguez pas pour le moment. Nous verrons dans cinq ou six jours!

Gaston est furieux contre moi que je vous aie dissuadé de parler en ma faveur à Daudet!

Mon cher Marcel, je vous souhaite d'être bientôt tout à fait remis. Croyez à ma reconnaissance infinie et à ma profonde amitié.

JACQUES RIVIÈRE

XIV

A Jacques Rivière

[Vers le 26 ou 27 septembre 1922]

Mon cher Jacques

Je vous remercie infiniment de votre lettre où je distrais de l'éloge la part de bonté pour le malade, l'encouragement du médecin. Je vous ai fait téléphoner ce soir pour tâcher de vous voir mais chose étonnante c'était trop tôt! Mon médecin est resté ensuite si longtemps que même si vous aviez été rentré dans l'intervalle, j'aurais été trop fatigué pour vous recevoir. Précisons donc bien par lettre les points essentiels

1° Je ne pourrai pas vous envoyer une ligne de plus que ce que vous avez reçu. Une des raisons est que si je me remets, ce sera à longue échéance, l'état où je suis ne comporte pas d'amélioration si rapide. Si j'avais su je vous aurais envoyé beaucoup plus, et cela m'eût moins fatigué. Ce que je crains c'est que vous n'ayez pas tout reçu ce que mes manques de mémoire actuels rend possible quoique peu probable mais possible ainsi que le désordre de mes dactylographes requises pour la circonstance. Si je me souviens bien cela va de la page 1 à 19 (inclus). En tout cas pour une fois je vous aurai obéi (contre votre gré hélas!) puisque vous me demandiez toujours (par ex. pour les *Intermittences du cœur*) de vous envoyer moitié moins long, que le lecteur aimait mieux cela et comme vous m'aviez recom-

mandé cette fois-ci de ne pas dépasser 20 pages (1) et comme ne me rendant pas compte au juste, je tremblais d'avoir à recommencer ce travail de découpage (et d'ailleurs je n'aurais pas eu la force de la recommencer donc de vous rien envoyer) je me suis borné à une quinzaine de pages (à peu près ce que vous trouviez généralement long). D'ailleurs vous savez que j'ai de l'énergie et je pourrai vous redonner autre chose cette année. Mais pour ce que je vous ai envoyé, *Alea jacta est* et je n'y touche plus. Seulement n'oubliez pas que puisque cela n'a pu paraître le 1er Octobre que j'eusse préféré, je tiens absolument au 1er Novembre ou bien je vous le retirerais. Vous savez que j'ai toujours eu la superstition de certains mois. Et Décembre me semble déjà étrennes, etc.

Votre lettre n'indique pas si vous vous êtes rangé aux raisons de Gaston et si je puis écrire à Daudet. Je vous suis tout acquis pour le faire sur un signe de vous et les éloges qu'il me donne en ce moment même très souvent dans l'*Action française* me font croire que mon avis aurait de l'importance. Encore merci du fond de mon cœur et tendrement à vous.

MARCEL PROUST

(1) Proust souffre d'amnésie par abus de ses médicaments. Rivière lu écrit, dans la lettre CLXXV, en le remerciant d'avance d'augmenter le fragment des passages contigus « ... pouvu que l'ensemble ne fasse pas plus de 35 ou au maximum 40 pages de la revue ». Dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er novembre 1922, le texte de « La regarder dormir » et de « Mes réveils » remplit moins de neuf pages.

GÉRARD DE NERVAL

« POÉSIES ET POÈMES » DE JEUNESSE

présentés par GISÈLE MARIE

On sait que sous le titre de Poésies et Poèmes, *Gérard de Nerval avait réuni un certain nombre de ses poésies de jeunesse en un recueil soigneusement calligraphié et enluminé de fleurons allégoriques avec en-têtes et culs-de-lampe — le tout dessiné de sa main — et parmi celles-ci le fameux poème intitulé* l'Enterrement de la Quotidienne. *Ce recueil, il en avait fait don à Arsène Houssaye ainsi que l'atteste la dédicace inscrite au crayon bleu par Gérard lui-même à la fin du cahier.*

Donné par
Gérard de Nerval
à
Arsène Houssaye
1852.

Aristide Marie le connaissait bien; il en a donné dans sa bibliographie (1) *une description détaillée. Nous en avons, nous-même, publié quelques extraits dans un article paru en 1939* (2). *Néanmoins, le manuscrit dans son ensemble, est resté inédit; ce qui accroît l'importance de celui que nous avons la bonne fortune de pouvoir présenter aujourd'hui à la curiosité des fervents de Gérard de Nerval, et que nous devons à l'obligeante amabilité de l'érudit collectionneur, M. Charles Saurel.*

Ce manuscrit de neuf pages, petit in-4°, qui ne contient que l'Enterrement de la Quotidienne, *nous paraît être, selon toute vraisemblance, le premier projet de ce poème satirico-épique que Gérard donna à Houssaye. Tout semble l'indiquer : papier plus ordinaire, écriture toujours soignée, mais non plus cette calligraphie si proche de l'enluminure; enfin, nul dessin, fleuron, en-tête ou cul-de-lampe ne vient l'orner.*

Ici, la préface demeure intacte alors que, sur le manuscrit Houssaye,

(1) A. MARIE, *Bibliographie des Œuvres de Gérard de Nerval*, Paris, Champion, 1926.
(2) *Mercure de France*, juillet 1939, pp. 212 et suiv.

Gérard l'a biffée d'un trait de plume. En outre, la disposition du poème semble différente; en tout cas, celui-ci est incomplet, puisque sur six chants nous ne possédons que le Chant *premier.*

Ce qui nous confirme dans l'opinion que nous nous trouvons bien en face d'un premier projet, ce sont les annotations que Gérard a inscrites en travers de la page, juste au-dessus de la préface. Certains mots sont presque illisibles, d'autres difficilement déchiffrables. En regard de chaque mot un nombre que l'auteur a ensuite additionné et dont le total n'est pas toujours juste, si l'on considère que c'est bien à cette opération qu'il a voulu se livrer. De l'autre côté, d'autres chiffres également additionnés.

Nous présumons — comme semble l'indiquer le dernier poème intitulé Fragmens en vers *— que le jeune poète a voulu, par là, fixer le nombre de vers prévus pour chaque poème, ou consacrés à l'idée qui devait y être développée. Encore, nous le verrons plus loin, ne semble-t-il pas s'être toujours conformé à une stricte observance.*

Nous livrons telles quelles à nos lecteurs les annotations tracées par Gérard en tête de sa préface.

10			
10	26	Poésies	15
20	40	Chants héroïques	25
10	40	Veno Lemnus	10
6	40	Chasse de Saint-Marc (?)	15
6	40	Baldor	18
8	40	Épîtres hymnes	6
60	40	Vision	6
15	36	Inspiration	6
10	296	Fiancée	15
6			120
15			
106		Jos Leonard	15
		Mallevaud (?)	25
		Guttinguer	25
		Cas Delavigne	5
		Macédoine (?)	3

Suit la préface :

PRÉFACE

Quand vous entendrez parler de ce poème, si la chose arrive, vous croirez peut-être que c'est un de ces poèmes vulgaires, que certains auteurs font avaler à des auditeurs hébétés ; nous pouvons assurer qu'il n'est rien moins que vulgaire, et

de plus qu'il est d'un écolier, mais direz-vous, Boileau en parlant du poème, a dit :

Il veut du tems, des soins, et ce pénible ouvrage,
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Vous voyez donc bien que Boileau avait quelquefois tort...

Vous croyez sans doute que mon poème aura comme un autre un héros magnanime qui remplira tout de sa valeur, ah ! vous en avez vu? Oui, de méchants auteurs, des petites gens? Non, nous espérons au lieu d'un seul héros :

En trouver dix ou douze et cela vaut bien mieux.

Le héros qui au premier coup d'œil semble le principal, meurt au premier chant, et sa gloire se subdivise ensuite en une dizaine de petits héros, parce qu'il n'est pas raisonnable qu'un seul ait tout. On a dit qu'il était impossible de faire un excellent poème en français, — pourquoi? Parce que, dit-on, notre religion est diablement sèche, et prête peu à la poésie, qu'est-ce qui dit ça? un Voltaire, un?...

Quoi, l'on en parle encore? Indociles nouvelles!
Méchants qui n'aimaient pas les peines éternelles;

Mais lisez Chateaubriant, *(sic)* là vous verrez par exemple que :

Les trois sœurs de l'amour sont bien loin d'être égales,
Aux trois hautes vertus qu'on dit Théologales.

C'est pourquoi j'ai su avec autant d'élégance que d'exactitude chanter l'enfer, le paradis, les Dieux comme les Diables. Venons à présent au poème en lui-même, c'est une jolie chose qu'un poème épique quand il est bien fait ; aussi voyez comme celui-ci est tourné, je ne vais pas dire comme dit Boileau :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la Terre,

mais j'entonne modestement la trompette de Virgile :

Je chante les combats et ces pieux journaux,

Cela promet peu, mais comme je tiens au-delà de mes promesses !

Vous y trouverez aussi de la satire, un peu, c'est indispensable ; vous me représenterez que quand on fait de mauvais vers, on ne doit pas gloser sur les autres, mais que sait-on? Peut-être un jour... Car quel âge me donnez-vous? Douze ans? Ah ! Messieurs, j'en ai seize et je n'ai rien fait pour la postérité ! Pas mal, dira l'un pour seize ans ; ah !

dira l'autre on en faisait de bien meilleurs dans mon tems à cet âge-là ; le bon tems ! C'est possible dit un tiers, mais ces vers dont il parle tant ne valent pas le diable ; Ta, ta, ta, ta ; et voilà tout le monde qui parle :

Maudit censeur te tairas-tu?
Ne pourrai-je achever mon conte?

Messieurs, si je vous disais que mon poème est tout ce qu'il y a de plus beau, de mieux tourné ; vous ne me croiriez pas? Eh bien ! je vous dis qu'il n'y a rien de plus mal fait, de plus insignifiant, vous me croirez et vous vous tairez... peut-être.

Et pour avoir réunis tous les ...... ensemble
Le public et les murs ont demandé l'auteur,

L'auteur, Messieurs? Vous ne le connaîtrez pas,

Le talent seul se cache et craint de se montrer;

Sur quoi j'ai l'honneur d'être,

G. L. De la Famille des Trois Étoiles.

***

CHANT PREMIER

La honte de leur tems et l'effroi des auteurs ;
Au col sec et retors à l'imbécile mine,
Qui sur l'ennui public ont fondé leur cuisine ;
Gens qui dans la poussière ont jusqu'ici vécu,
Qui vont vous adorer pour un petit écu ;
Mais j'aperçois aussi cette femme poète,
Qui laissant les fuseaux et quittant la navette,
De son sexe oubliant les charmes séducteurs,
Sut l'emporter encor sur ces maigres auteurs :
Compilant, compilant, volume sur volume ;
Elle verse des flots de fiel et d'amertume,
Et Voltaire attaqué par quelques vils écrits,
Crut voir renaître encor ses obscurs ennemis ;
Mais ainsi que les leurs son formidable livre,
Partant de l'imprimeur va se vendre à la livre,
Ou bien dit un journal pour son bon sens cité
Va passer à la rame à la postérité.

L'ENTERREMENT DE LA QUOTIDIENNE

Si je voulais compter les nombreuses cohortes
Des auteurs qui ce jour encombrèrent les portes,
Avant d'avoir fini, revenant à son tour,
La silencieuse nuit aurait chassé le jour.

Cependant chacun entre, on s'assied, on se presse
Et l'auditoire entier plongé dans la tristesse,
Rangé près du grabat, plein d'une sainte horreur,
Remplit l'air des accents de sa vive douleur.
Alors la Quotidienne élevant un œil triste,

« O Vous soutiens du parti Royaliste,
« En qui seuls à présent je mets tout mon espoir,
« Remplissez en ce jour le plus sacré devoir !
« Jurez-moi... Mais ici je m'abuse peut-être...
« Si devenant ingrats, vous pouviez méconnaître,
« Si vous pouviez trahir vos serments les plus saints,
« Puissiez-vous être hués par tous les écrivains ;

CHANT PREMIER

« Et... pour vous engloutir après de si grands crimes,
« Puisse à ma voix la terre entr'ouvrir ses abîmes !
« Puisse le juste ciel témoin de vos sermens,
« Égaler aux forfaits les justes châtimens !

« Mais le plus noble courroux, peint en votre visage,
« De votre loyauté m'est un bien sûr présage,
« Vous resterez toujours aussi bien qu'autrefois,
« Les plus fermes soutiens des prêtres et des rois ;
« On vous verra toujours bravant l'ignominie,
« Bannir la liberté, vanter la tyrannie,
« Venger la liberté par des traits éclatans,
« Et par vos grands efforts détrôner le bon sens.

« Grands soutiens de nos droits et de notre puissance
« Jurez-moi de flétrir et d'avilir la France,
« Arborez tour à tour le blanc, les trois couleurs,
« A souffrir les affronts endurcissez vos cœurs,
« Emmenez avec vous la sainte hipocrisie *(sic)*
« Que par tous vos efforts la vérité flétrie,

« Réduisant sous ses lois de plus faibles mortels,
« Aille porter bien loin son trône et ses autels !

« Appuis de la noblesse et de la sainte Église,
« Combattez avec gloire, ou vainquez par surprise,
« Portez au loin la guerre et la dissension, *(sic)*
« Ranimez les flambeaux de l'Inquisition ;
« En vous seuls, chers amis, je mets mon espérance,
« Si le péril est grand, grande est la récompense,
« Puisse nos ennemis expirer sous vos coups...
« Marchez ! Dieu, les dévots, et les rois sont pour nous ! »

Elle dit, aussitôt dans leur demeure obscure,
S'élève et se prolonge un vif et doux murmure,
Leur admiration éclate en longs transports,
Un discours si brillant termine leur discorde,
Auprès d'elle chacun, applaudit, et s'admire...
Tels on voit des baudets lorsque le pur zéphyre,
Agite mollement les arbres des forêts.

FRAGMENS EN VERS

Déjà la sombre nuit a répandu ses voiles
Dans le ciel scintillant d'éclatantes étoiles,
Déjà l'on ne voit plus la porte Saint-Martin,
Et l'ombre a descendu sur les clochers voisins
La lune au char d'argent nous offrant sa lumière,
A déjà de la nuit marqué l'heure première ;
Heure où les ouvriers après de longs travaux,
Dans les bras du sommeil vont chercher le repos
Heure où le vieux Ultra couché dans sa bergère
Près de la Quotidienne a fermé la paupière
Où l'avide joueur, sans prendre aucun repos
Pour perdre son avoir, entre dans les tripots.
Lors sur notre cité la discorde sanglante
Jeta les yeux du haut de la voûte éclatante
Et voyant tout tranquille sa triste douleur,
Exhale tout le feu de sa noire fureur.
« J'ai su pour un (1) lutrin exciter une guerre
« Pour un (2) sceau enlevé j'ai fait trembler la terre
« Et cependant tout dort, et las de disputer

(1) *Le Lutrin*, poème de Boileau.
(2) *Le Sceau enlevé*, poème de Tassani.

« Les mortels maintenant voudraient me tourmenter
« Accourez tous ici, soutiens de mon royaume,
« Venez tous avec moi reconquérir mon trône »
A ces mots la déesse agite son flambeau
Alors on vit paraître un spectacle nouveau,

Attirés par ses cris du fond des antres sombres,
Sortent les habitants du royaume des Ombres,
Les voyant autour d'elle assemblés, aussitôt
Elle prend la parole, et leur parle en ces mots :
« Voyez donc les Français ce peuple vain, impie,

« Oserait mépriser ma souveraineté,
« Eh ! bientôt je perdrais mes entrée et sortie
« A la chambre des pairs et même aux députés
« Vengez-moi, vengez-vous, vengez notre puissance,
« De disputes, de cris, allons remplir la France »
Aussitôt la déesse agite son flambeau,
Alors on vit paraître un spectacle nouveau
Attirés par ses cris du fond des antres sombres

L'escadron noir alors, se met en marche, part,
Et déjà dans son vol, parcourt les boulevarts *(sic)*
Non loin du Château d'Eau, monument aquatique,
S'élève d'un taudis l'édifice gothique
Quatre rangs d'air pourris aux yeux des regardans

Y présentent des pots de cirage luisant
« Arrêtons-nous ici, dit alors la déesse,
« Et n'allons pas plus loin puisque l'heure nous presse,
« Et que le blond Phébus sorti du fond des eaux,
« Va bientôt atteler ses rapides chevaux. »

La déesse a parlé, quelle étrange merveille,
Quel miracle a changé son visage hideux,
Son flambeau est un peigne et dessus son oreille,
L'ivoire dentelé, relève ses cheveux
Son poignard menaçant en rasoir se transforme

Elle a son habit gris un sale tablier,
Et tout annonce en elle un garçon perruquier.
Elle entre et interroge alors la ménagère :
Où est son cher époux, et la femme à ces mots
« Il est, lui répond-elle, à l'hôtel d'Angleterre. »
La troupe à cet endroit court et vole aussitôt.

GÉRARD DE NERVAL.

Ces vers — non dépourvus d'un certain négligé — sont bien vraiment des vers d'écolier, comme nous l'annonce Gérard lui-même, encore qu'il manifeste dans sa préface une touchante et naïve prétention. Peut-être, à la réflexion, sa naturelle modestie l'amena-t-elle à la renier? Et cela expliquerait pourquoi, par la suite, il la raya sur le manuscrit définitif. Quoi qu'il en soit, s'ils ne laissent en rien présager le poète des Chimères, *ces vers révèlent pourtant chez l'adolescent de seize ans un certain penchant à la satire, voire même à l'humour, que nous retrouverons plus tard dans les* Contes et Facéties, *çà et là dans la* Bohème galante, *ou dans certaines observations notées au cours de sa correspondance. D'ailleurs, cette verve satirique qui aiguise ses pointes acérées sur le journal conservateur et proclame le libéralisme politique de son auteur, va bientôt se révéler à nouveau dans des pamphlets contre les jésuites et contre l'Académie.*

La publication de ce manuscrit n'ajoute pas un éclat nouveau à la gloire de Gérard de Nerval. Mais, au moment où on célèbre le centenaire de sa mort, il présente pour l'ensemble de son œuvre un intérêt documentaire.

GISÈLE MARIE.

En lisant Montesquieu

JEAN-LOUIS BORY, dans *les Lettres françaises*, demande qu'on *dépoussière* Montesquieu (1) : *Rendons-lui sa grâce, sa légèreté — sa frivolité* (...) *A côté du méditatif contemplateur de la chute des empires et de la naissance fourmillante des lois, il existe le poète spirituellement voluptueux du* Temple de Cnide, *le romancier délicatement effronté* d'Arsace et Isménie *et* d'Histoire véritable...

N'est-ce pas troubler une œuvre pour se distraire? La suivre par ses côtés brillants — ce qui n'est pas la relever. A côté de la *poussière des bibliothèques* que balaie J.-L. Bory, il y a la poussière des cours de récréations...

Au vrai, Montesquieu se porte comme le jugement humain : évidemment, il attend toujours qu'on l'écoute ; il faudrait le délivrer des bavardages, des mouvements d'humeurs ; mais ce bruit autour le laisse entier, et l'on peut dire qu'il nous attend toujours.

Montesquieu raisonnable.

Cette sage retenue qui fait la décence de son style. Cette indifférence philosophique qui détruit tout sentiment dans l'expression et ne laisse aux mots que leur simple signification...

Montesquieu n'est pas un auteur qui provoque le scandale, cette renommée des écrivains médiocres ; tout l'effet tient, chez lui, au pouvoir de penser et de parler fortement — ce qui suffit d'ailleurs pour établir de droit le scandale aux yeux des lecteurs timides : « Après tout ce n'est qu'un affranchi. »

Il n'a jamais voulu émouvoir, entraîner, mais *convaincre*. S'il a aimé la satire, c'est celle qui fait flèche sur des vérités : il vise droit et juste. Il disait de la *voltéromanie : cela est trop fort pour faire son effet* (2). A l'opposé, il ne veut pas que ses opinions semblent des paradoxes, voire qu'elles puissent devenir objet de discussions : *Être vrai partout... vrai* au-dessus des discuteurs et des preuves. Ainsi dans sa querelle avec la critique : *Un homme*

(1) *Les Lettres françaises*, 21 avril 1955 « Dépoussiérer Montesquieu ».
(2) Voltaire n'est qu'un sophiste à côté de Montesquieu. Voltaire fait servir la pensée à ses fins ; elle n'est pour lui qu'un outil comme les autres.

qui dispute pour s'éclairer ne se compromet pas avec homme qui dispute pour vivre (1).

Cette connaissance de la vérité est comme la santé de son âme : il y développe sa propre puissance et se la prouve à lui-même avec une saveur de vie. D'où cette joie de connaître et de comprendre, si forte chez lui. On cherche souvent le sens du mot *intuition :* l'intuition, c'est cette sûreté de l'intelligence, appuyée sur ses certitudes les plus profondes, et qui perçoit sa puissance en même temps que des perspectives nouvelles dans le monde. La connaissance est alors comme une promenade : *Je n'ai eu devant mes yeux que mes principes; ils me conduisent, et je ne les mène pas* (2).

Ferme sur ses preuves et ne désirant rien tant que communiquer à un chacun ce qu'il pense savoir, il sait aussi que pour la raison tout le monde est paresseux : *s'il m'est permis de prévoir la fortune de mon ouvrage, il sera plus approuvé que lu, de pareilles lectures peuvent être un plaisir; elles ne sont jamais un amusement* (3).

D'ailleurs il juge avoir assez de génie pour ne mériter rien : il n'a pas à être récompensé — le mérite c'est toujours la petite mesure. Son contentement, il le trouve à voir, à sentir, à manier les idées, les réalités : *mon âme se prend à tout.* Et finalement, si la fortune se venge de ce qu'il n'a jamais rien voulu attendre d'elle (il sait qu'il est des époques — la sienne — où il est impossible de bien faire ; il sait qu'il prête le flanc à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre et les sent mieux, et qu'on est enchanté d'ôter à celui qui mérite considération (4) ; il sait qu'il va perdre la vue et que son ouvrage augmente à mesure que ses forces diminuent) — mais à tout, il riposte en tâchant de conduire sa vie de telle sorte que toutes ces peines n'aient sur lui aucun pouvoir : *Quand je devins aveugle, je compris d'abord que je saurais être aveugle. On peut compter que, dans la plupart des malheurs, il n'y a qu'à savoir se retourner* (5). L'optimisme chez lui est un jugement qui rejette le pessimisme naturel.

Solidités de Montesquieu.

Si les mortels ne montent pas, ils descendent toujours (6). La place qu'ils occupent n'est donc pas un lieu de tranquillité ; leur paix n'est point indifférence, mais une foi positive d'après laquelle tout doit s'arranger par la raison, la patience et le travail.

On ne gagnerait rien à rêver : aussi doit-on observer et sonder le réel pour voir s'il peut soutenir ces raisons d'espérer. L'opti-

(1) *Mes pensées.*
(2) *Défense de l'esprit des lois. Dossier.*
(3) *Défense de l'esprit des lois. Dossier.*
(4) Cf. *Lettres persanes* C X L V : lettre de grande déception et de grande espérance aussi, avec tout l'orgueil et la charité qu'il faut pour ne pas céder à la misanthropie.
(5) *Mes pensées.*
(6) *Discours prononcé à la rentrée de l'Académie de Bordeaux.*

misme de Montesquieu, c'est d'abord un refus d'interpréter, un refus de déformer : prendre les choses comme elles sont ; le réel seul est bon.

Cet art de mettre les choses à leur place naturelle, il l'étend à sa vie, où comme Montaigne, comme Descartes, il se juge propre à rien : *Ce qui m'a toujours donné assez mauvaise opinion de moi, c'est qu'il y a peu d'état dans la république auquel j'eusse été véritablement propre.* Et être propre à rien, c'est : ne pas laisser entraîner, ne pas se plier à la mécanique sociale, ne pas faire grand état de la réputation qui s'achète aux prix de la tranquillité d'esprit — ce qui est encore une façon de penser à soi le moins possible, pour employer son loisir à penser à toutes choses, soit en voyageant librement à travers le vaste monde, pour *s'instruire des divers usages de tous les peuples de la terre* soit en vivant à La Brède d'une vie toute semblable à celle du paysan qui demeure sur sa terre sans être jamais vu de personne.

Du paysan, Montesquieu a encore la lenteur : il n'accepte pas qu'on le presse et laisse une grande place dans son œuvre aux idées qu'on ne trouve pas dedans les livres et qui prennent un très long terme, car il faut alors voir, examiner, comparer et trouver des mots tout neufs qui traduisent juste ce qu'on voit (1).

Dans sa jeunesse, il est d'abord occupé à des études qui le font vivre avec tout ce qui est dans la nature (les causes de l'écho, la mousse qui croît sur les chênes, les lézards, les grenouilles), puis il remarque que *les sciences se touchent les unes les autres; les plus abstraites aboutissent à celles qui le sont moins* (2), et il analyse la politique avec le même regard qu'il portait sur le gui ou les glandes rénales.

Cela fonde la *politique réelle* où l'important, c'est que tout *fonctionne.* Il en est des lois comme des métiers, il suffit de les essayer pour qu'elles plaisent ; aussi Montesquieu veut-il seulement convaincre les hommes de l'utilité du gouvernement qui les prend en charge : *Je suis le premier homme du monde pour croire que ceux qui gouvernent ont de bonnes intentions* (3) ; et s'il soulage les sujets de la manie de blâmer, il veut également que le ministère gouverne au lieu de réformer sans cesse : ce qui fatigue le pays. D'ailleurs, il est plus facile de faire des lois que de les appliquer ; quant à vouloir faire du nouveau à tout prix, il y a assez d'imprévu qui se lève du côté de l'histoire, pour que, dans la vie politique, on s'attache aux moments d'équilibre.

Au fond, la politique, pour lui, comme pour Platon, c'est le *règne des besoins :* il veut chercher le motif d'une institution et son effet, découvrir ses causes physiques et morales, voir les lois par le détail et dans leur fonctionnement. Si les lois ne répondent à aucune pratique, elles tombent d'elles-mêmes; il suffit de leur opposer le bon sens.

(1) J'ai travaillé vingt ans de suite à cet ouvrage *(Dossier de l'Esprit des lois).*

(2) *Encouragement aux Sciences.*

(3) *Dossier de l'Esprit des lois.*

Et là on retrouve tout son cartésianisme : il faut savoir pour bien faire ; connaître une chose c'est *acquérir le grand talent d'accomplir à propos une chose bonne.* Sans doute, *connaître* et *vouloir* sont deux *fonctions* différentes et même disproportionnées, mais faites pour s'accompagner : comme la volonté ne s'exerce jamais sans qu'ait été donnée quelque connaissance, en retour nulle connaissance n'est donnée qui ne produise quelque acte de volonté (1).

Ce jugement volontaire limite la politique à un positivisme rigoureux, mais parfait en ses limites. Les forces politiques ne sont pas la fantaisie du pouvoir, ni une habileté à faire avaler telle loi ; mais la façon dont les institutions se rapportent à la vie de la société et la manière dont elles intéressent les hommes qui y sont soumis. Pour ramener ainsi les lois à leur principal objet, il faut que le citoyen ne cesse jamais de les instruire, même si elles tombent sur lui comme des météores avec tout le prestige de l'autorité — ce qu'elle détient et ce qu'elle distribue.

De là cette arrogance de Montesquieu. Il est le *Persan* et *quel miracle d'être Persan!* Cela suppose qu'on ne flatte pas le pouvoir, qu'on se tient à l'écart des puissances et aussi qu'on garde sur la politique un œil sceptique. Ici on découvre le paradoxe d'un esprit qui passe sa vie à méditer sur les sociétés, juge, à la fin, que les lois sont bonnes, mais, pour asseoir cette liberté de juger, commence par railler les pouvoirs en faisant honte à ceux qui flattent la politique pour s'en servir, comme il fait honte à la fanfaronnade des ministres qui fondent leur autorité sur la manne qu'il distribuent (2). *Je discréditerai la politique en faisant voir que ceux qui ont acquis le plus de réputation par elle, ont abusé de l'esprit du peuple d'une manière grossière* (...) *Et je les en dégoûterai* (les grands) *par la considération de peu d'utilité qu'ils en retirent* (3).

Montesquieu révolutionnaire.

Au fond le pouvoir cherche l'approbation, et quand on la lui retire, on n'est plus rien — et Montesquieu veut n'être rien — mais, par ce coup de balai, le pouvoir aussi tombe et l'on voit alors sur quoi il régnait : de la brigue et de la flatterie. Est-ce là régner? Est-ce là gouverner? Politique d'esclave — Montesquieu veut fonder une politique d'hommes libres où les fonctions soient si bien réduites à ce qu'elles sont réellement que ce qui était arbitraire devient nécessité et consentement intérieur.

Ce doute résistant et investigateur, bien qu'il prenne des voies détournées, caractérise l'esprit révolutionnaire dans son sens le

(1) Cf. DESCARTES, *Discours de la méthode*, IIIe partie : *Notre volonté ne se portant à suivre ni à faire aucune chose que selon que notre entendement la lui représente bonne ou mauvaise*, ou *Lettre à Mersenne*, Leyde, 28 janvier 1641. *Nous ne saurions rien vouloir, sans savoir que nous le savons, ni le savoir que par une idée, mais je ne mets point que cette idée soit différente de l'action même.*

(2) *L'honneur a été mis en contradiction avec les honneurs, et l'on peut à la fois être couvert d'infamie et de dignités.*

(3) De la politique.

plus profond, — et aussi l'esprit politique dans sa pureté, car on connaît mieux la nature des institutions quand on les a examinées, sans esprit d'obéissance, en considérant les seules puissances que la nature des choses a établie. Il apparaît alors que les lois sociales sont des rapports de cause à conséquence auxquelles tous les êtres sont soumis. Nul ne peut y échapper s'il vit en société ; elles sont aussi inévitables pour le groupe humain que les tempêtes, les saisons, les montagnes et les forêts dans l'ordre de la nature. Présentes et nécessaires pour tous, leur rôle est d'égaliser les charges : elles nous enjoignent de ne pas faire notre fortune particulière par une autre voie que celle qui fait la fortune publique, et surtout d'*exercer avec zèle, avec plaisir, avec satisfaction cette espèce de magistrature qui, dans le corps politique, est confiée à chacun* (1).

Ainsi, la société est un corps solide et elle définit un ensemble de choses accomplies. Tel commis de ministère peut bien trousser un décret ; ce sera un peu profond ruisseau devant cette nécessité qui rabat les innovations au niveau des réalités et impose inévitablement des directives d'action. Faut-il conclure que l'homme est esclave des faits? Non, car cette science des faits est influencée par nos jugements de valeur (c'est pourquoi il est bon de se rappeler les principes de toute loi et de consentir au bien qui est établi plutôt que de rêver au mieux qui ne l'est pas). D'ailleurs : *il n'est pas impossible que nous vivions dans un gouvernement heureux sans le sentir : le bonheur politique étant tel qu'on le connaît après l'avoir perdu* (2) ; et puis, la nécessité politique laisse toujours une marge de choix, si minime soit-elle, et c'est là qu'on peut multiplier les initiatives, les composer à notre convenance, les diriger assez longtemps et assez habilement pour les faire tourner utilement : *La politique est une lime sourde qui use et parvient lentement à ses fins.*

Ce genre de pensée politique est merveilleusement apaisant et réconfortant car c'est au fond ce que tout le monde désire. Qui veut d'un autre monde? On veut seulement que tout aille bien.

Conservatisme de Montesquieu.

Quand on administre ainsi son lot, on n'a pas le temps de penser aux bouleversements sociaux : les esprits sont tout entier occupés par l'exacte administration de la justice, la sûreté des magistrats, la prospérité de ceux qui gouvernent, le respect rendu aux lois, la stabilité politique. Toutes les forces des gouvernements sont ainsi employées bien. Soumis à la législation de la raison chacun peut entrer dans cette cité harmonieuse, s'il accepte de faire de son mieux et de consentir à la nécessité des lois alors même qu'elles présentent des cas qui peuvent paraître nuisibles.

Toute cette conversion, — de la nécessité des choses au consentement intérieur, — est difficile à comprendre ; elle se situe dans des

(1) *Mes pensées.* Des devoirs.
(2) *Mes pensées.*

régions où la grande intelligence devient pratique et s'insinue dans la réalité par la patience et des ruses — contamination fort complexe, mais qui n'est pas une vue de l'esprit. Ce qu'il faut bien voir c'est que la pensée en politique n'est jamais conforme au réel ; elle le tolère par nécessité, mais en souffre, et pourtant la pensée n'existe que par cette réalité où elle se développe et qu'elle aménage patiemment. Étrange rapport qui fait quelque chose d'opaque ; la superposition du réel et du rêve, du nécessaire et de l'irréalisable. Vues de très haut, les sociétés nous semblent cruellement emmêlées, heurtées : envisagées selon l'équilibre ordinaire, elles s'ordonnent selon des rapports relatifs aux mœurs, aux principes, aux climats, aux besoins ; et de ces causes brutales, mais bien aménagées, naissent le bonheur des hommes. Attentif à ces délicats rapports, Montesquieu enseigne une politique faite d'actions lentes, de maturations, de remèdes topiques et homéopatiques, qui changent le monde par le dessous, sans en avoir l'air.

Matérialisme de Montesquieu.

Au fond, cantonnée par des impossiblités, marquée par des nécessités, cette législation reste *mentale :* on ne peut que connaître les lois et y consentir. C'est la structure des choses, c'est-à-dire la sociologie qui gouverne la politique. Un législateur éclairé comptera sans cesse avec les richesses de son pays, ses mines, ses champs, ses routes, les bâtiments des villes qui réveillent le commerce, les ports qui attirent l'étranger ; il devra manœuvrer pour contourner ces forces de nature. Rien dans le monde des hommes ne marche par plans, par projets non échaffaudés, mais par développements des forces naturelles.

Le *matérialisme* chez Montesquieu, c'est un dialogue avec ce qui est réellement ; en sachant bien que l'observation seule est critique, donc déprimante, et que l'utopie est irréalisable ; entre les deux, il y a place pour la bonne volonté dont le but est d'améliorer le fonctionnement des institutions en harmonie avec la structure du pays.

Politique brillant, Helvetius jugeait fort mal ce *conservatisme* qui justifie l'ordre établi. Au vrai, c'est Montesquieu qui pensait, sainement quand il constatait que toute idée politique, si généreuse soit-elle, reste fondamentalement la même pour un pays déterminé. On le voit de nos jours quand, dans notre société bouleversée, l'ouvrier aspire à retrouver la condition du bourgeois, c'est-à-dire du paysan maître de ses outils, de son travail et revient ainsi à une juste tradition.

Politique du travail.

On trouvera, sans doute, que cette politique qui veut être libre en se pliant à toutes sortes de nécessités et de traditions, abonde en contradictions ; mais ces contradictions tiennent à l'exercice même de la liberté. Vouloir être libre hors du monde

réel, c'est un songe; vouloir être libre dans le monde, c'est se heurter aux rouages terrestres. Pourtant, attention ! Ces rouages, nous pouvons les prévoir, les gouverner, les diriger, c'est-à-dire : entraîner le poids des nécessités par l'allant de nos résolutions. La liberté n'est pas, en nous, comme une qualité occulte ; elle se prouve par l'action. Il faut agir pour prendre en charge la nécessité, comme un sac qu'on met sur son dos et dont « on fait son affaire ». Cela fonde une politique du travail. Et sur ce point encore la force de Montesquieu c'est qu'il ne relâche point le contact avec la *nature des choses*. Par là il est un initiateur et un prophète car ce qui importe dans le *travail*, ce sont les *forces naturelles* auxquelles le travailleur fait face chaque jour. La loi sociale c'est-à-dire l'égale répartition des charges, suppose le respect des droits du travailleur par un système de contraintes et de profits généraux et réciproques. Et, tout de même que la nature doit plier devant le travail humain, rien ne résiste devant la justice sociale qui marque la revendication de l'homme à la sortie du chantier ou de l'usine. D'où la protestation marxiste quand on refuse à l'ouvrier de reconnaître son droit et, au contraire, un état d'équilibre quand la répartition des profits n'est plus portée au seul crédit des possédants (1). Même résistance de la *nature des choses* quand la Russie soviétique essaie d'appliquer à l'organisation paysanne les forces abstraites du collectivisme ; elle échoue et doit finalement suivre une méthode qui oscille entre l'individualisme et le socialisme marxiste. Ainsi, toujours la volonté politique doit tabler sur le travail réel, c'est-à-dire la *force des choses;* c'est sur ce terrain que l'accord s'établit entre les divers groupes. A cet égard Montesquieu dans les mines de Bohême, montre l'exemple aux politiques qui, pour gouverner, devraient bien voir tous les jours comment les hommes travaillent. La politique, elle est dans les routes qu'on perce, dans les mines qu'on aménage, dans le rendement des usines, car là se gagne le pouvoir réel d'un pays et le droit des travailleurs ; en revanche, elle n'est pas dans les congrès, les pétitions, les défilés, où les partis, devenus orgueilleux, s'affrontent sur des plans et des intérêts abstraits, difficilement équitables car chacun alors est plus sensible à ce qu'il perd qu'à ce qu'il fait perdre aux autres et prétend gagner tout sans rien faire. En ce sens Montesquieu a bien vu que la *reconnaissance de l'homme par l'homme*, idéal de toute vie de société, ne se fait que par la compréhension des contraintes auxquelles nous sommes tous soumis. Le respect rendu à chacun n'est qu'une participation de tous les hommes à la *nature des choses*.

(1) Cf. le remarquable livre d'Émile Girardeau, *Le progrès technique et la personnalité humaine* (édit. Plon) où l'auteur montre que l'interprétation totalitaire du capitalisme, énoncée par Marx (concentration des capitaux — esclavage — exploitation des travailleurs) peut, dans certains cas, être démentie par les faits et entraîner au contraire l'élévation du niveau de vie de l'ouvrier, la multiplication des activités et des entreprises, l'accroissement du nombre des spécialistes : d'où l'apparition d'une bourgeoisie ouvrière.

Montesquieu sociologue.

Ainsi les lois sont des règles de vie : si l'on examine par le détail le mouvement d'une société, on voit que la forme humaine est partout présente avec ses complications, ses multiples désirs... et que les institutions doivent y adhérer.

Cette vie humaine concrète imprimée dans toutes les institutions donne à la cité un aspect merveilleusement organique. Les faits politiques sont complexes, mais tous se tiennent et les conséquences sont parfois surprenantes (2). La méthode sociologique de Montesquie consiste alors à examiner les lois positives dans leurs relations mutuelles, en montrant comment, par sa nature, telle loi implique telle autre loi et exclut telle autre. On pense en lisant *l'Esprit des lois* à quelque traité de science mathématique où la *variable* serait la forme de gouvernement, tandis que les législations politiques, civiles, militaires, économiques, seraient les *fonctions.* A l'intérieur de ces liens, l'homme cherche, en tâtonnant, à appliquer les lois qui soient les meilleures dans une situation historique donnée.

Toute cette systématique des législations montre au fond un souci de clarifier et surtout de mettre la politique à hauteur de pensée. Par l'analyse des lois et de leurs rapports, le *social* ne sera plus un animal sans tête, un recueil de décrets et de fanatismes imposés à un peuple routinier par une opinion dirigeante et qui prend son propre écho pour preuve, mais une organisation nécessaire, clairement apparente, fondée sur des vues théoriques formulées par le plus libre, le plus détaché des observateurs : le sociologue.

A cette loi consciente, acceptée par l'usage, sanctionnée par le consentement et le bonheur des citoyens, s'oppose le *préjugé* — le décret légal formulé en dehors de toute *politique réelle* et qui n'exerce sur les hommes qu'un pouvoir disciplinaire. En partie rebutées parce qu'elles n'évaluent pas exactement ce qu'on peut tirer d'un homme et d'un pays, et qu'on devra les soutenir un jour contre la clameur publique, ces lois iniques, dans le temps où on les applique, usent et déforment l'expérience féconde d'une nation, et s'il leur arrive de réussir, ce sera sans savoir pourquoi. L'on aura alors, dans l'État, d'un côté d'arrogants politiciens, imposant des lois qu'ils ne savent pas former, de l'autre une masse d'esprits faibles soumis à des recettes arbitraires. Par manque de pensée, l'État ira vers la tyrannie, car toute la liberté de l'homme dans la politique vient de ce qu'il sait ce qui doit être et ce qui doit arriver selon *l'idée : toujours déterminer le fait politique par l'idée.*

(2) On trouvera quelques-unes de ces liaisons des faits sociaux dans la belle préface de Roger Caillois à l'édition de Montesquieu *(la Pléïade).* Je n'en citerai qu'une seule qui est frappante : *Il pense* (Montesquieu) *que plus la liberté est grande, plus les impôts peuvent être élevés, car il faut acheter l'organisation de la liberté et il imagine chaque citoyen versant volontiers un tribut pour voir la nation administrée par un corps de fonctionnaires compétents, qui le préservent de la tyrannie.*

Montesquieu législateur.

On comprend alors le sens de la grande maxime de Montesquieu : *J'ai posé les principes et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes, les histoires des nations n'en être que les suites.* Pour toutes les formes de gouvernement, *l'idée* suppose un ordre. Même entre des faits qui ne semble pas liés naturellement, il faut voir d'abord ce qu'on peut comprendre, ce qu'on peut suivre et admettre selon l'intelligence. Cette *politique de l'esprit* ne sera pas seulement le privilège d'une caste de puissants auxquels elle donnera aisance et contentement, on devra la faire partager aux autres hommes qui vivaient jusqu'alors conformément à ces principes, mais en les ignorant, et qui attendent qu'on les tire, qu'on les éveille de leur sommeil. C'est dans la mesure où tous les hommes sauront s'élever à cette logique scrupuleuse fidèle, à l'esprit, qu'ils ne seront plus, dans l'organisation sociale, des *résidus*, manœuvrés par la force ou la ruse des puissances privilégiées, mais des *citoyens conscients* qui se reconnaîtront, eux aussi, retrouveront leur place dans l'accomplissement de la vie politique. Le règne de l'*égalité* et de la *légalité* s'établit par le *savoir* et le problème de la liberté est de choisir entre le *pouvoir* d'une minorité agissante qui veut garder secrètes les clés des institutions et l'intelligence de tous. Puisque le commencement de la société politique dépend du *consentement* des individus à s'unir et à former une société, il faut que tous les citoyens soient *conscients* des lois auxquelles ils sont *inévitablement soumis.*

Par cette *union en esprit* se fonde la collaboration des partis ; de là, chez Montesquieu, le respect des *minorités :* si dans un corps social un groupe garde une autre idée des rapports légaux et de l'utilité administrative, on doit non pas le contraindre par l'exercice d'une volonté générale (1), mais l'entendre, puis l'admettre dans une unanimité plus large. Le rôle de la loi est toujours de concilier et d'harmoniser.

Mais ce gouvernement conciliant et reconnu par tous, d'où tiendra-t-il son pouvoir? Simplement de sa puissance objective et unanime qui va dans le sens du bien commun, de cette sécurité qui donne aux hommes des façons de penser homogènes et les préserve d'un état intempéré où chacun se prendrait pour sa propre fin. En somme, c'est l'impossibilité de vivre dans une société déchirée par des impulsions irraisonnées qui conduit sans cesse les citoyens à reconnaître le pouvoir d'une législation plus grande et meilleure qu'ils ne sont ; en outre, c'est de ce gouvernement, qui embrasse fermement ce qu'il croit être le meilleur, que chaque citoyen tire sa puissance et sa sécurité. Les rapports que la liberté individuelle entretient avec les pouvoirs sont au fond ici à peu près les mêmes que les rapports de l'homme à la puis-

(1) Ici, Montesquieu s'oppose à Rousseau pour qui la volonté générale a force de loi sur les minorités.

sance de Dieu dans le cartésianisme : en ne pensant qu'à nous-même, nous ne pouvons pas nous estimer indépendants, mais lorsque nous pensons à la puissance infinie de l'état, nous sommes forcés de croire que son autorité touche aux puissances particulières qui, ainsi trouvent, au-delà d'elles-mêmes, un libre arbitre qui les complète et les élargit.

Politique de l'esprit.

Il est bien certain que tout cet ordre social nous paraît théorique. L'idéal s'altère dans le domaine des faits : valable tant que l'ordre établi n'est pas vitupéré, la politique de l'esprit devient illusoire quand la société est l'enjeu des querelles. La loi civile, puissance impersonnelle qui planait au-dessus des existences subjectives pour les harmoniser, se change alors en contrainte ; car comment sauver l'ordre établi, quand il est menacé, sans recourir à des mesures de police. Autre chose : Montesquieu pense que l'État existe pour les citoyens, que les lois — faites pour les hommes — sont des instruments de la liberté ; mais tout ce libéralisme devient caduc quand les guerres obligent les États à redoubler leur force : l'aisance avec laquelle chaque citoyen accomplit sa fonction doit s'effacer devant une mobilisation militaire ou industrielle qui traite les existences individuelles comme menue monnaie au profit de l'exaltation de l'État.

Enfin ces rapports universels qui se trouvent entre les inclinations des esprits des hommes, entre leurs intérêts, leurs mouvements pour les absorber librement dans un État dont les commandements sont justes, comment les rétablir quand les contradictions entre les citoyens sont insurmontables? Le conservatisme doit-il abandonner la partie? ou recourir, lui aussi, aux moyens révolutionnaires utilisés par ses adversaires ; mais alors il tombe dans la tyrannie, perd ses obligations à l'égard de l'humanité et se laisse entraîner au coup de force que ses principes réprouvaient. Et si ce coup de force échoue et que le groupe conservateur passe dans la minorité, comme ce fut le cas après la Restauration, il devient lui même révolutionnaire par rapport à l'ordre établi, et le droit cesse de s'adapter aux nécessités naturelles et universelles pour devenir un fait pur et simple, la rivalité de deux forces en présence.

Sans doute, Montesquieu sait bien que l'homme risque sans cesse d'aggraver sa situation politique. Sa sagesse tolérante est une conclusion qu'il a tirée de l'examen sans illusion des sociétés humaines. Tous les empires sont périssables, tous les pouvoirs dégénèrent : *La monarchie tombe dans le despotisme d'un seul; l'aristocratie, dans le despotisme de plusieurs, la démocratie dans le despotisme de la masse.* Si l'on veut limiter les imperfections des sociétés, il faut donc s'attaquer au *despotisme.* Comment le conjurer? Là-dessus Montesquieu reste un peu court ; mais il fait preuve néanmoins d'un sens politique qui ne doit rien à l'utopie, à l'appel aux bons sentiments — au contraire il agit froidement sur les violences de l'État pour les gouverner. Voici ses remèdes : division des pouvoirs pour limiter les abus du pouvoir et modérer la

puissance des autorités en les liant les unes aux autres (1) ; système de poids et de contrepoids qui donnera du lest à une force pour la mettre en état de résister à une autre ; justice rendue aux minorités qui, dans la cité ont droit de s'opposer ; force de l'honnête homme qui, à la manière du sage antique, se met hors de l'emprise du politique en ne demandant rien aux pouvoirs — ni fonction, ni distinction, ni bénéfice — ; valeur universelle des lois que leur importance théorique, voire contemplative, met au-dessus des intérêts particuliers pour officier une justice abstraite et harmonieuse favorisant la coexistence des individus ; enfin, circonspection à l'égard de l'action politique directe, refus d'un changement politique dans l'ordre social, et, sans laisser les choses aller, n'y toucher qu'avec une prudence extrême, car l'injustice et le désordre naissent souvent d'une réforme hâtive ou malheureuse.

On le voit, ces protections politiques restent bien *formelles;* elles supposent sans cesse un effort pour adapter la cité à l'ordre rationnel, en cherchant les moyens qui permettent d'obvier aux déformations imposées par le réel. Et ces moyens sont purement moraux, en ce sens que Montesquieu étudie la société hors des intérêts qui la déforment. Ainsi, il ne semble pas soupçonner que l'inégalité de fortunes en excluant la comparaison des forces entre l'extrêmement riche et l'extrêmement pauvre — inévitablement inégaux en droit, comme ils le sont en force — va à l'encontre directe de la liberté individuelle. Pour lui, comme pour Aristote, les activités économiques sont reléguées au foyer : elles n'ont aucune communication avec l'ensemble humain.

Est-ce là mépris aristocratique? Non, mais l'assurance d'un homme assez bien renté et assez sage dans l'économie de sa fortune pour ne concevoir la vie politique qu'à hauteur des corps privilégiés. Il faut prendre cette vieille France avec ses préjugés ; nous avons les nôtres, nous qui ne voulons voir que le social et ignorons l'individuel. Toutefois, les disciples de Montesquieu : Jefferson et Adam Smith, sentiront ses manques sur ce point et leur souci de l'économique sera, par réaction, d'autant plus grand.

Doit-on pour autant accuser Montesquieu d'être par sa politique rationnelle, et parfois idéaliste ou incomplète, responsable de la réaction *réaliste* au XIX[e] siècle. Non, car il n'a jamais pensé que *l'Esprit des lois* put être autre chose qu'une sorte de mémoire philosophique bon à consulter sur les problèmes de la politique formelle, tout comme la physique mathématique résout certains aspects privilégiés de la nature. De plus, cette politique pudique cache des intentions critiques, elle met en garde contre une acceptation globale du politique en montrant son inajustement fondamental au rationnel.

La force de Montesquieu législateur, sans être un clerc douillet, est d'accorder toute sorte de défiance à la vie poli-

(1) *Pour qu'on ne puisse abuser des pouvoirs, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir. Une constitution peut être telle que personne ne sera contraint de faire les choses auxquelles la loi ne l'oblige pas, et à ne point faire celles que la loi permet.* (L'Esprit des lois.)

tique impure, puisqu'il n'est pas question d'agir, pour lui, mais seulement de méditer et de raisonner bien. Et nous devons convenir que, dans cette analyse des lois qu'est la pensée de Montesquieu, le rôle de médiateur joué par le législateur, son rôle aussi de gardien des vérités essentielles, fidèle strictement à l'idée, ne pouvait s'accommoder de quelque mélange entraînant la spéculation hors de son domaine. Son idéalisme marque un choix et un refus d'entrer dans la confusion des notions. Il fallait résister à l'entraînement ; et c'est le prestige de tous ces politiques du XVIIIe siècle d'avoir marqué leurs préférences morales et retardé la déformation de l'enseignement politique en prêchant des vertus de précaution, tandis que leurs successeurs du XIXe et du XXe siècles, par une sorte de fatalité intellectuelle, donneront un poids et une justification aux désordres politiques simplement en prouvant par le raisonnement que, étant donné la nature des choses, il était inévitable que le désordre arrive. Thierry Maulnier voit en Montesquieu un *prophète à rebours;* s'il est devenu rétrograde à nos yeux, c'est parce que ses successeurs repoussant décidément les valeurs essentielles, uniquement soucieux d'agir, n'ont eu en vue que la circonstance présente, les replis de protée et les métamorphoses des événements politiques, et jamais la probité philosophique qui essaie de voir plus qu'elle n'argumente, de raisonner sur tout et de ne critiquer rien.

D'ailleurs, pour bien comprendre la position de Montesquieu, il faudrait remplacer le mot *nature* qu'il emploie si souvent : *nature de l'homme, nature des choses*, par le mot ordre. La nature, c'est l'ordre naturel créé par un démiurge bienveillant et sage ; les causes sont toujours les mêmes et la vie de l'homme, sa poursuite du bonheur, son sens de la justice ne sont pas plus contestables ni plus obscurs que la générosité de Dieu. La constance de l'homme indique la continuité de l'intention divine, comme la position des aiguilles sur une horloge marque la régularité de son mouvement. Sans doute, les générations se succèdent, l'histoire avance, mais *chaque changement est constance* : la liberté, le bonheur des hommes sont une vieille habitude. De plus, entre le monde moral et le monde réel, point de contradiction, si au lieu de s'agiter, on entreprend d'agir, si au lieu de l'arbitraire et des tyrannies, on écoute les principes éternels de l'équité. Par cette création continuée du bien sur terre, la pensée en chacun de nous, représente une force lente obstinée, qui fait échec au tyran : *En vain les lois civiles forment des chaînes; la loi naturelle les rompra toujours... Il semblerait que la nature humaine se soulèverait sans cesse contre le gouvernement despotique*. Pour retrouver l'ordre naturel, c'est-à-dire l'ordre moral, il suffit de *jeter quelque trait de lumière sans avoir l'orgueil de devenir réformateur*. Montesquieu est assez optimiste pour ignorer les héros, les saints, le sauveur (cf. Le procès du grand homme dans le dialogue de Sylla et d'Eucrate, de même il ignore le Christ). Pas besoin non plus de *contrat*, comme chez Hobbes ou Rousseau, pour établir une morale politique fondée sur le respect de l'existence d'autrui. Le législateur fera les meilleures institutions du monde s'il garde l'œil fixé sur

un âge d'or, sur un état de la société proche encore de l'intention créatrice dont il prolongera ainsi les effets. *Faire à propos des choses bonnes*, c'est revenir aux constantes de la nature humaine. C'est pourquoi Montesquieu historien se place au centre de l'histoire — ni trop près de son temps, ni trop loin du passé — pour juger, constater les principes essentiels de la vie entre lesquels la vérité s'enchâsse. Toutes les attaques formées contre un gouvernement sont exclues de l'*Esprit des lois* qui restera un travail d'analyse. L'échec de la démocratie en Angleterre, pas plus que sa réussite dans l'antiquité, ne doivent entraîner l'adhésion : l'essentiel est d'observer et de sonder le sol pour voir s'il peut soutenir un tel poids. On ne décide pas en l'air de telle forme de gouvernement, mais on examine d'abord si le peuple auquel il est destiné est propre à le supporter. Le sens du réel chez Montesquieu, c'est le goût de l'observation, qui n'a rien à voir avec le réalisme politique, pressé d'agir et de justifier n'importe quelle action. L'essentiel n'est pas d'obéir aux circonstances, mais d'imaginer et de concevoir ces circonstances d'une manière telle que nous puissions y consentir de tout notre être. Mais ce *consentement*, nul d'entre nous ne le donnera ou ne sera prêt à le retirer, l'ayant donné, si toute forme d'état possible ne met pas au sommet de la hiérarchie et de ses croyances, la *passion de la justice*, qui étant à l'opposé de la *passion de la politique*, peut s'accommoder de toutes les formes de gouvernements pourvu qu'ils comptent suffisamment de champions de l'ordre et du désintéressement s'opposant à la réalisation d'une société du type militaire avec inégalité et contraintes. En s'efforçant de mettre au-dessus de toutes choses l'unité des hommes et faisant tout en vue de cette unité, Montesquieu penseur désintéressé, donne aux hommes, comme Solon *les meilleures lois qu'ils pouvaient souffrir*.

PIERRE SIPRIOT.

Réflexions pour préciser l'attitude de Montesquieu à l'égard de la religion

Pour le plus apparent, l'attitude religieuse de Montesquieu, quoique plus fluide et plus nuancée, ressemble à celle des intellectuels de son temps. Il révère sans ferveur un Dieu abstrait, anonyme, tolérant et raisonnable, ennemi du fanatisme et de la superstition, mieux honoré, pour ne pas dire mieux compris, par les philosophes que par les Églises ou les dévots.

Montesquieu vénère, je crois sincèrement, cette divinité plus nécessaire à l'intelligence que sensible au cœur. Dans les cahiers où il note ses réflexions intimes, il la prend volontiers à témoin de la droiture ou de la pureté de ses intentions. Pour le reste, il considère la religion, les religions, comme des phénomènes tout humains dont il étudie aux livres XXIV et XXV de l'Esprit des Lois *les rapports avec les mœurs et les institutions des divers pays. Il se montre très prudent et donne les gages nécessaires. Il est clair qu'il n'entend aucunement se brouiller avec les autorités ecclésiastiques. Vain souci : la Faculté de Théologie aperçut fort bien les dangers du chapitre IX du livre XXV qui préconise la tolérance dans les États où il existe plusieurs religions et mieux encore ceux du chapitre suivant qui affirme qu'un État satisfait de la religion déjà installée, ne doit point souffrir l'établissement d'une autre sur son territoire. Montesquieu concluait par une maxime de gouvernement d'une extrême généralité, qui propose des règles de conduites applicables impartialement à tous les cas;* quand on est maître de recevoir dans un État une nouvelle religion, ou de ne pas la recevoir, il ne faut pas l'y établir; quand elle y est établie, il faut la tolérer (1). *L'Église ne fut pas dupe : elle comprit parfaitement que la belle formule la faisait perdante sur les deux tableaux. En effet celle-ci signifiait pratiquement que les États catholiques avaient tort*

(1) *Esprit des Lois*, XXV, x. — Bibliothèque de la Pléiades, *Œuvres complètes*, t. II, Paris, 1951.

en Europe de persécuter les hérétiques (protestants ou autres), tandis que les Japonais avaient raison chez eux de contrarier les missionnaires. D'où les objections très lucides des docteurs de Paris accusant l'auteur de donner le droit aux princes idolâtres de fermer leurs royaumes au christianisme, les explications données par Montesquieu, la deuxième partie de la Défense de l'Esprit des Lois, *et la capitulation que représente la note ajoutée en 1757, laquelle exclut expressément de la règle la religion chrétienne comme constituant le premier des biens* (1). *L'ouvrage n'en fut pas moins mis à l'Index.*

La position de Montesquieu, en tout ce débat, n'est pas originale. Il convient seulement de remarquer que, moins batailleur que Voltaire, il cède vite et volontiers pour éviter une querelle qu'il estime sans issue ou simplement ennuyeuse, et que moins doctrinaire que Rousseau, plus sensible à la répercussion infinie des conséquences, il n'est pas pour les changements radicaux. Il réclame sans doute les réformes compatibles avec la situation générale, avec le climat, avec l'état de l'opinion, avec l'évolution des mœurs. Il redoute, en revanche, les réformes décidées par principe. En particulier, il n'attend aucun bienfait de la substitution d'une idéologie à une autre. Il a vivement conscience du vide que laisserait la religion, si la foi venait à manquer. Il soupçonne que ce vide serait très probablement impossible à combler dans la situation présente. Il est assuré que les inconvénients entraînés par la disparition subite d'un ensemble de croyances régulatrices, quoique superstitieuses, amèneraient des catastrophes disproportionnées aux avantages gagnés. D'où une prudence politique dont il a donné la formule à propos de l'absurde monopole du commerce des Indes, retenu par les Espagnols qui ne pouvaient pourtant pas le prendre en charge. Il demande à cette occasion qu'on ne se fie pas trop à ce qui paraît l'évidence et qu'on pèse également les inconvénients qu'on prévoit et qui souvent sont moins dangereux que ceux qu'on ne peut pas prévoir (2). *En somme, il n'est pas défavorable aux religions, mais il ne les croit pas divines. Le malheur est que les religions, pour l'ordinaire, sinon obligatoirement, préfèrent des ennemis déclarés à des partisans de cette espèce.*

En outre, elles sont plusieurs et il les admet toutes. Son acquiescement, qu'un penseur plus combatif estimera timide ou coupable, ne paraît pas moins manifestement sacrilège à une orthodoxie qui, par définition, ne tolère aucune impartialité.

(1) MONTESQUIEU, *Œuvres complètes.* Bibliothèque de la Pléiade, t. II, Paris 1951 ; *Esprit des Lois*, p. 774 ; *Défense*, pp. 1146-7 ; *Réponse et explications*, p. 1174.

(2) *Esprit des Lois*, XXI, XXIII, *Œuvres complètes*, t. II, p. 649.

Montesquieu a beau tout consentir : sur un point au moins la sociologie religieuse qu'il inaugure ne saurait s'accorder avec quelque Église ou religion que ce soit. S'il les approuve, il les compare, il les confronte et fréquemment, les renvoie dos à dos. Or, ce qu'exige chacune d'elles, c'est d'être approuvée exclusivement. Au moment où, dans L'Esprit des Lois, *son analyse exalte les mérites de la religion chrétienne, de l'Église catholique, elle les met au niveau des autres, elle les décrit dans les différentes situations de force ou de faiblesse où il arrive que l'histoire les situe. D'où une constante et implicite référence à un esprit de relativité, de réciprocité qu'aucune théologie exclusive ne peut accepter sans renier sa nature.*

Deux textes suffisent à montrer les conséquences de cette attitude et la façon dont Montesquieu utilise la relativité sociologique pour fonder en raison les vertus qui lui sont les plus chères : la tolérance et l'humanité. Le premier consiste en une remontrance mise dans la bouche d'un Juif de Lisbonne. Il a été maintenu dans l'Esprit des Lois (XXV, XIII). *Le second est une prétendue lettre du roi du Thibet à la Congrégation de la Propagande, instituée à Rome en 1622 par Grégoire XV pour organiser les missions. Elle était destinée à figurer d'abord dans les* Lettres persanes, *puis dans* l'Esprit des Lois (XXV, XV). *Elle fait allusion aux querelles des jésuites et des dominicains en Chine, stérile et hargneuse concurrence qui, en apprenant au Fils du Ciel l'existence du pape, fut à l'origine des mesures de rigueur qu'il prit contre les chrétiens. En effet, que les missionnaires fussent aveuglément soumis à un pontife inaccessible et mystérieux lui paraissait après tout leur affaire. Mais qu'ils entreprissent de mettre ses propres sujets sous cette dépendance exotique lui sembla franchement intolérable. De quel droit venaient-ils troubler l'Empire de leurs disputes stupides et détourner de son obédience naturelle une population satisfaite de son sort? Il n'est pas difficile d'imaginer de quel côté inclinait l'équanimité de Montesquieu. L'épître qu'il attribue au roi du Tibet et qu'il garda par prudence dans ses dossiers en fournit un témoignage quasi superflu, mais significatif.*

*Pour la forme comme pour le fond, pareils morceaux sont plus caractéristiques de l'époque que de leur auteur. L'attitude intime de Montesquieu apparaît davantage dans des textes qui traitent de tel ou tel phénomène religieux sous un aspect déterminé et qui, presque tous, sont restés inédits jusqu'au début du XX*e *siècle.*

La religion fut certainement une des préoccupations qui retinrent d'abord son attention. On sait qu'à vingt-deux ans, ses études à peine achevées, il composa un traité, aujourd'hui

perdu, intitulé De la damnation éternelle des païens, *où il soutenait que les philosophes de l'antiquité ne méritaient pas les peines de l'Enfer : premier conflit entre son humanisme — j'appelle ainsi l'idéal de justice et de raison qui l'anima toute sa vie — et la sévérité ou les inconséquences d'une théologie.*

Il est certain qu'il professait alors à l'égard de la religion des opinions radicales, en tout cas sensiblement plus tranchées et révolutionnaires que celles qu'il devait avouer plus tard. Elles semblent dériver d'un extrême de méfiance, et quoiqu'elles s'appliquent à la religion des Romains, étant donnée l'inspiration générale de Montesquieu, il n'y a guère de doute qu'il n'étendait par-devers lui, dans une certaine mesure au moins, à toutes les religions ce qu'il dit de la romaine dans la première de ses œuvres qui soit conservée : la Dissertation sur la politique des Romains dans la Religion (1) *lue à l'Académie de Bordeaux le 18 juin 1716, et qu'il ne livra pas à l'impression. Un cynisme de parti pris, analogue au doute méthodique de Descartes, y est poussé à bout, avec autant de vigueur que dans les premières parties de* l'Histoire véritable. *Pour rendre compte de toute chose, dans le domaine de la morale, il s'obstine à choisir l'hypothèse la plus défavorable à celle-ci, afin de rechercher s'il subsiste quelque conduite humaine qui résiste à un tel principe d'explication. Cette volonté systématique de dépréciation, intéressante comme discipline de recherche, ne saurait toutefois passer pour la nouveauté féconde et essentielle, qui laisse prévoir la conception fondamentale de* l'Esprit des Lois. *Celle-ci réside bien plutôt dans les trois premières lignes du mémoire, qui posent la religion comme une fonction inévitable des sociétés* (2).

La croyance aux dieux se trouve ainsi conçue au départ comme un subterfuge ingénieux et à dessein extravagant, fabriqué tout exprès par les habiles pour rendre le peuple plus facile à gouverner. Il convient que la religion reste assez déraisonnable pour que les inventeurs du piège ne se laissent pas eux-mêmes prendre au mirage qui leur assure la docilité des simples. Il n'est pas de société dont la permanence ne suppose cet appareil et ce stratagème : c'est la raison pour laquelle on constate une religion dans chacune d'elles.

La force du raisonnement est ici de ne pas tenir l'absurdité des dogmes ou des liturgies comme un accident de la religion, mais comme son essence, en tout cas comme le caractère qui la

(1) *Œuvres complètes*. Bibliothèque de la Pléiade, t. I, Paris, 1949, pp. 81-92.

(2) Les Romains qui n'avoient proprement d'autre divinité que le génie de la République, ne faisoient point d'attention au désordre et à la confusion qu'ils jetoient dans la mythologie : la crédulité des peuples, qui est toujours au-dessus du ridicule et de l'extravagance, réparoit tout.

qualifie pour bien remplir la fonction sociale qui lui est dévolue.

Dans la société, selon Montesquieu, tout est affaire de consentement. Celui-ci repose sur la foi et le prestige. La violence n'est pas créatrice d'ordre durable. Le pouvoir est de nature magique : il obtient respect et obéissance par la crédulité. Il existe une hiérarchie de fascinations efficaces : le roi de France fait croire à ses sujets qu'un écu en vaut deux et qu'un morceau de papier est de l'argent, mais le pape lui fait croire à son tour que trois ne sont qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin et mille autres choses de cette espèce. (*Lettres persanes*, XXIV) (1). *C'est peu d'ailleurs qu'il le fasse croire : l'important est que la croyance du monarque se traduise en une législation, en des institutions, en des mesures de gouvernement, auxquelles chacun se plie de bon gré ou se trouve contraint de se plier.*

Montesquieu apprécie chaque objet soumis à son examen d'un esprit à la fois implacable et compréhensif. Vigilant, et, on l'a vu, soupçonneux par méthode encore plus que par instinct, il prend les précautions qu'il faut pour ne pas risquer d'être dupe et il lui paraît qu'il n'en prend jamais assez. Mais il estime aussi que tout phénomène signifie quelque chose à sa place et que, même mensonger, il traduit, correctement interprété, une vérité précieuse. C'est à cette interprétation correcte qu'il attache son effort. S'il assiste à quelque prodige, il en donne une explication naturelle. Toutefois il ne crie pas pour autant à la mise en scène et à l'imposture : il sait qu'on se trompe soi-même plus aisément qu'on ne trompe les autres. Rien de plus révélateur à cet égard que les réflexions qu'il fait à propos du miracle de saint Janvier dont il fut témoin à Naples en 1729, et qui peuvent passer pour un modèle de pruderie et de perspicacité (2).

Cette fois, la conduite et l'esprit de l'analyse appartiennent plus à l'auteur qu'au siècle. Dans Mes pensées *et dans* l'Esprit des Lois, *de nombreuses remarques manifestent la même audace, la même lucidité, le même sang-froid. Ici, en quelques*

(1) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 166.

(2) J'ai été, aujourd'hui, samedi 30, voir la liquéfaction du sang de saint Janvier. Je crois avoir vu que cette liquéfaction s'est faite ; quoiqu'il soit difficile de s'en bien apercevoir, parce que l'on ne fait que vous montrer un moment un reliquaire, dont le verre est fané par les baisers de tout le monde. Mais, quoi qu'il en soit, je crois que c'est précisément un thermomètre ; que ce sang ou cette liqueur, qui vient d'un lieu frais, entrant dans un lieu échauffé par la multitude du peuple et un grand nombre de bougies, doit se liquéfier. Il m'a semblé que, quelquefois, le prêtre approche du chef de saint Janvier, même après le miracle fait, c'est-à-dire du lieu où il y a beaucoup de bougies. De plus, le prêtre tient le reliquaire de ses deux mains ; ce qui échauffe le métal.

lignes, Montesquieu distingue du premier coup la faiblesse du pari de Pascal, qui est qu'il existe de nombreuses religions et que personne n'est assuré de choisir la bonne; là, d'un mot, il mesure les progrès de l'impiété ou souligne la sottise de l'astrologie; ailleurs, il démêle les contradictions et les crimes où conduit la croyance à la magie; il montre encore les dangers pour la religion de vouloir réglementer ce qui ne la concerne pas; il discerne les raisons véritables de la persécution des premiers chrétiens (1).

Certes, il lui arrive de se tromper, son ingéniosité l'égare, mais sur des sujets où il est presque inévitable qu'on se passionne.

On ne sauroit croire la consolation que le miracle fait dessus l'esprit du peuple. Sans cela, ils se désespèrent, et la consternation est publique. Les Napolitains disent que, quand Philippe V vint à Naples, le miracle ne se fit pas : présage de la perte qu'il fit de ce royaume. Des prêtres disoient auprès de moi : « Le miracle s'est fait, et, cependant, il y avoit neuf hérétiques ! » C'est qu'il y a quelques années, le miracle tardant à se faire, on fit retirer quelques protestants d'auprès de l'autel.

Vous remarquerez que le miracle se renouvelle huit jours de suite ; que, trois fois l'année, il se fait : le jour du saint, le jour de sa translation et celui de sa décollation. Ce qui ruine le miracle de saint Janvier, c'est que la tête de saint Jean-Baptiste fait aussi, tous les jours, le même miracle. Je reverrai et l'un et l'autre.

Je suis persuadé que tout cela n'est que des thermomètres. Aussi, lorsque l'on porte ce sang d'un lieu chaud à un lieu chaud, ou d'un lieu frais à un lieu frais, le miracle ne se fait pas. Celui de saint Jean-Baptiste, qui se fait par le moyen d'une messe, se fait aussi par un thermomètre, à ce que je crois. Le sang est dans un lieu très froid. On le porte sur l'autel, où les bougies, la respiration et la présence des assistants échauffent le lieu.

Je ne crois pas que le miracle de saint Janvier soit fait par aucune fourberie, et surtout qu'on mêle rien dans ce sang. Les Magistrats, qui changent tous les ans, en ont la clef comme l'archevêque. Ce que je croirois plutôt c'est que le Clergé est de bonne foi ; mais c'est un thermomètre. Le deuxième jour, j'ai été voir cette liquéfaction. Le prêtre empoigne toujours le reliquaire des deux mains, par chaque bout ; ce qui l'échauffe. Dès que quelqu'un veut regarder, l'acolyte met la bougie, qui touche presque le verre. D'ailleurs, les baisers continuels du peuple doivent échauffer. Je crois donc que les ecclésiastiques sont la dupe eux-mêmes : ils ont vu la liquéfaction ; ils ont cru qu'elle se faisoit par miracle. Le besoin qu'ils ont eu du miracle pour consoler le peuple a fait qu'ils ont cherché à examiner ce qui réussissoit mieux pour faire le miracle au saint ; ils ont établi des cérémonies qu'ils ont cru les plus agréables au saint. Ces cérémonies une fois établies ne se changent plus : ainsi, lorsque le prêtre tient le reliquaire, un acolyte suit toujours avec une chandelle ; ainsi il y a le même nombre de bougies sur l'autel ; et c'est toujours le même lieu où le sang se met, lorsqu'on ne l'expose pas. On a donc cherché d'abord à faire le miracle, et ensuite on a continué à observer les mêmes moyens, dont on s'est servi. Ce qui est cause physique n'est plus regardé que comme vénération pour le saint. — Ce ne sont ici que conjectures : peut-être y a-t-il un véritable miracle.

(1) Citons ces textes *passim*.

2218 (Sp., p. 322). — L'argument de M. Pascal : « Vous gagnez tout à croire et ne gagnez rien à ne pas croire », très bon contre les athées. Mais il n'établit pas une religion plutôt qu'une autre.

et que la prévention l'emporte, il en est exempt à un tel point que sa lecture, comparée à celle d'un Voltaire par exemple, a quelque chose qui fertilise l'esprit au lieu de le dessécher. C'est que la raillerie lui paraît, très particulièrement en ce domaine, une solution courte, paresseuse et qui conduit presque immanquable-

*

2129 (1082. II, f° 67 v°). — Une preuve que l'irréligion a gagné, c'est que les bons mots ne sont plus tirés de l'Écriture, ni du langage de la Religion : une impiété n'a plus de sel.

*

2193 (54. I, p. 57). — L'entêtement pour l'astrologie est une orgueilleuse extravagance. Nous croyons que nos actions sont assez importantes pour mériter d'être écrites dans le grand livre du Ciel. Et il n'y a pas jusqu'au plus misérable artisan qui ne croie que les corps immenses et lumineux qui roulent sur sa tête ne sont faits que pour annoncer à l'Univers l'heure où il sortira de sa boutique (*ou bien :* que, dans une heure, il sortira de sa boutique).

*

2191 (22. I, p. 16). — L'idée des faux miracles vient de notre orgueil, qui nous fait croire que nous sommes un objet assez important pour que l'Être suprême renverse pour nous toute la nature; qui nous fait regarder notre nation, notre ville ou notre armée, comme plus chère à la Divinité. Ainsi nous voulons que Dieu soit un être partial, qui se déclare sans cesse pour une créature contre l'autre et se plaît à cette espèce de guerre. Nous voulons qu'il entre dans nos querelles aussi vivement que nous, et qu'il fasse, à tous moments, des choses dont la plus petite mettroit toute la nature en engourdissement. Si Josué, qui vouloit poursuivre les fuyards eût demandé que Dieu arrêtât réellement le Soleil, il auroit demandé d'être anéanti lui-même : car, si le Soleil s'arrête réellement, et non pas de la manière dont on l'explique, il n'y a plus de mouvement, plus de tourbillon, plus de Soleil, plus de Terre, plus d'hommes, plus de Juifs, plus de Josué.

*

L'indignation croît lorsque l'on met dans la magie le pouvoir de détruire la religion. L'histoire de Constantinople nous apprend que, sur une révélation qu'avoit eue un évêque qu'un miracle avoit cessé à cause de la magie d'un particulier, lui et son fils furent condamnés à mort. De combien de choses prodigieuses ce crime ne dépendoit-il pas? Qu'il ne soit pas rare qu'il y ait des révélations ; que l'évêque en ait eu une ; qu'elle fût véritable ; qu'il y eût un miracle ; que ce miracle eût cessé ; qu'il y eût de la magie ; que la magie pût renverser la religion ; que ce particulier fût magicien ; qu'il eût fait enfin cet acte de magie.

L'empereur Théodore Lascaris attribuoit sa maladie à la magie. Ceux qui en étoient accusés n'avoient d'autre ressource que de manier un fer chaud sans se brûler. Il auroit été bon, chez les Grecs, d'être magicien pour se justifier de la magie. Tel étoit l'excès de leur idiotisme,qu'au crime du monde le plus incertain, ils joignoient les preuves les plus incertaines.

Sous le règne de Philippe le Long, les Juifs furent chassés de France, accusés d'avoir empoisonné les fontaines par le moyen des lépreux. Cette absurde accusation doit bien faire douter de toutes celles qui sont fondées sur la haine publique.

ment à l'erreur (1). *Pour comprendre, il faut savoir imaginer et l'on n'imagine pas avec justesse sans effort de sympathie. Aussi ses hypothèses les plus saugrenues offrent-elles je ne sais quoi d'excitant pour l'intelligence qui fait qu'on le fréquente rarement en vain.*

Dans un court fragment, biffé par lui sur un premier manuscrit de l'Esprit des Lois, *Montesquieu semble préfigurer Durkheim et prévoir une des thèses de la sociologie qui firent le plus scandale quand celui-ci les soutint : à savoir que les choses ne sont pas défendues parce qu'elles sont réputées mauvaises, mais réputées mauvaises parce qu'elle sont défendues. En fait, il va plus loin : il fait voir qu'il arrive que ce soit la répression qui invente et suscite le crime qu'elle est destinée à punir :* On voit,

*

2125 (629. I, f° 453). — La religion qui damneroit un homme pour aller à la chasse feroit que des chasseurs qui auroient, sans cela, été honnêtes gens ne prendroient plus la peine de l'être.

*

2166 (1562. II, f° 450). — Tant de gens qui ont pris à la lettre des déclamations des Pères se sont imaginé que toute l'attention des empereurs avoit été occupée à empêcher les progrès de la Religion chrétienne. C'étoit la moindre de leurs affaires ; à peine y pensoient-ils. On a beau parler du crédit des prêtres païens : ce crédit étoit très petit de lui-même, et les ouvrages de Lucien sont une preuve que les philosophes les avoient décriés d'une façon à ne pouvoir jamais se relever. La plupart des persécutions étoient occasionnées par des accidents particuliers, et il en devoit beaucoup arriver dans un empire où régnèrent tant de tyrans. Nos écrivains ont ramassé tous les faits et ont fait un corps d'histoire de toutes les souffrances des leurs. Mais il est toujours vrai de dire que, dans un État où une partie étoit sans cesse proscrite par une partie, où la soif de l'or, de la vengeance et du sang, faisoit qu'on ne cherchoit la plupart du temps que des coupables, la Religion ne fut souvent plutôt le prétexte que la cause de tant de meurtres.

Je sais bien que les premiers chrétiens ne défendirent point leur cause propre ; qu'ils rendirent témoignage non pas de leur innocence mais de leur foi. Mais je dis que les empereurs n'avoient point de zèle pour leur religion ; que la plupart étoient des monstres, qui n'avoient aucun plan ; que Néron ne voulut que rejeter sur eux ses crimes et sa folie, et que Dioclétien même ne les persécuta d'abord que comme criminels d'État ; que Dèce ne les persécuta que comme ayant été attachés à Philippe, et Lucinius, comme trop attachés à Constantin, et peut-être, de même, Valère et Maximin, que par jalousie de Constantin. Et ce fut une occasion aux gouverneurs de faire mille injustices et d'écouter mille délations.

*

2167 (2072. III, f° 343). — Les premiers chrétiens, dans l'Empire romain, paroissoient aussi extraordinaires que les quakers, aujourd'hui.

*

(1) Dans *Mes Pensées* (n° 2111), édit. cit., t. I, Paris, 1949, p. 1550, il écrit expressément que se moquer de sa propre religion est une simple attitude, qui signifie qu'on n'est capable ni de la prouver ni de la réfuter.

en Allemagne, des gens de la lie du peuple condamnés au dernier supplice pour avoir dansé sur le crucifix. C'est encore la punition qui fait ce crime. Là où on ne le punit pas, qui est-ce qui songe à le commettre? Une fille dont le cerveau est frappé que c'est une action de désespérée de danser sur le crucifix tombe dans quelque désespoir et va dans sa chambre danser sur le crucifix (1). *On sait que sur ce point l'histoire de la sorcellerie devait lui donner tragiquement raison. L'étude des procès a montré les Inquisiteurs dictant leurs réponses à des accusées stupéfaites qui prenaient ainsi l'idée des crimes qu'on les contraignait d'avouer, de sorte que se sont petit à petit répandues dans la réalité des croyances et pratiques qui n'existaient d'abord que dans leur imagination ou qu'ils avaient puisé dans des livres.*

*

Montesquieu avait le sens de la gravité, de l'importance primordiale de la religion dans les affaires et les institutions humaines. Il fut peut-être croyant. Il était en tout cas à la limite de ne pas l'être. A cet égard, une remarque comme celle-ci en dit long sur la hiérarchie des valeurs qu'elle suppose : N'est-il pas vrai que l'auteur de la nature regarde d'un autre œil Denys-le-Tyran, qui pille les temples, et Antonin et Trajan, ces princes pieux et si zélés pour le paganisme? Donc, quand la religion chrétienne serait fausse, il faudrait la garder, parce que nous plairons plus à la Divinité que si nous la violions (2).

Il faut avouer que, dans la bouche d'un chrétien, pareil argument en faveur de sa foi ne laisse pas de surprendre, car il ne consiste à rien moins qu'à la mettre sur le même pied que le paganisme ou les confessions concurrentes. L'auteur, avec une facilité extrême, convient que sa religion peut n'être pas la véritable. Il y a envers elle une incontestable et troublante impiété à vouloir la conserver uniquement pour honorer des dieux qui approuvent la piété, même quand celle-ci s'adresse aux idoles. Peut-être découvrira-t-on la solution du paradoxe en le rapprochant de la déclaration que Montesquieu met dans la bouche de Callisthène, mutilé et heureux, dans la cage de fer où l'a enfermé Alexandre. Elle est tirée du dialogue intitulé Lysimaque, *un des tout derniers textes qu'ait écrits le sceptique et sensuel auteur des* Lettres persanes :

Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avaient

(1) *Œuvres complètes*, édit. cit., t. II, p. 998.
(2) *Mes Pensées*, n° 2184. *Œuvres complètes*, édit. cit., t. I, p. 1567.

mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirais qu'ils m'auraient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens est une chose dont tous les hommes sont aisément capables ; et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris (1).

Cette profession de foi m'a toujours paru décisive. C'est elle, — me semble-t-il — qui éclaire le mieux l'attitude essentielle de Montesquieu, ce que je nommerais volontiers son humanisme absolu. Je demande la permission de reproduire ici une partie des réflexions par quoi j'ai essayé naguère d'en dégager le sens : « Il est plus facile de douter de l'existence ou de la perfection des dieux que d'arracher du cœur de l'homme le goût de l'équité. Qui ne sait que celle-ci triomphe rarement? Qui ne voit l'ordre du monde obéir à de tout autres sentences? Mais l'injustice est si fort insupportable à cet animal perverti qu'il n'y peut pas souscrire. L'expérience, la raison et l'instinct ont beau lui répéter qu'elle est la norme, la vérité et la vie : il n'en veut rien croire. Et si c'est là la vérité des dieux, alors les dieux sont inutiles, les dieux sont importuns. S'ils ne ratifient pas la hardiesse et la dignité de l'homme, c'est l'homme qui se prend à rougir d'eux. Car il ne peut faire qu'il ne tienne sa présomption pour bonne. Elle lui semble valable contre les dieux mêmes. S'ils n'ont su ni la prévoir ni l'exiger, la faute en est à leur manque d'imagination. Et de quelle plus grave défaillance pourrait-on blâmer les seuls êtres qui n'ont besoin pour créer les choses que de les concevoir? Dès lors, il n'importe plus beaucoup à l'homme qu'il doive son existence au décret d'une puissance supérieure ou qu'une aveugle chimie l'ait mis au jour au terme d'une suite d'accidents obscurs : il n'a besoin de personne pour décider d'être juste. Tant pis si son choix déconcerte ces dieux distraits ou timides qui ont dépassé leur but en le tirant de l'argile. Si la matière l'avait produit, elle n'aurait pu faire moins, étant aussi capable que les idoles de plus exécuter qu'entreprendre. »

★

Depuis que l'athéisme obtint licence de se déclarer ouvertement, une sorte de panique, qui n'a pas pris fin, semble s'être emparé de l'intelligence européenne. La religion garantissait les valeurs morales ; si la foi faisait défaut, tout devait nécessairement sembler permis, d'où une anxiété dont Dostoïevski et Nietzsche furent les principaux interprètes. La mort de Dieu amènerait, selon le romancier, un amoralisme sans mélange ni

(1) *Œuvres complètes*, édit. cit., t. II, pp. 1237-38.

frein, le retour à la violence et à la jungle. Selon le philosophe, l'avènement d'un surhomme libéré des mirages de la morale, fort de sa vaillance et de son implacable lucidité, instaurerait enfin le règne de la violence créatrice, la loi terrible, saine et vraie de la bête intelligente, vigoureuse et rusée. Celui-ci a beau annoncer l'âge d'or et celui-ci le chaos ; par une rencontre fréquente en mythologie, les deux images se superposent étrangement. Ce que ces devins prédisent à qui mieux mieux, c'est la suspension des normes, qu'elles soient commandements divins ou contraintes sociales. L'épouvante de l'un, l'enivrement de l'autre anticipent un même résultat, qu'ils parent seulement de couleurs opposées. Les irréconciliables sont d'accord sur un point : si les hommes, prédit Dostoïevski, en viennent à s'imaginer, comme ils commencent à le faire, que Dieu n'existe pas, justice, logique, raison, beauté, toutes valeurs qui font la civilisation, s'écrouleront et leur apparaîtront conventions arbitraires qui les asservissent en vain et qu'ils refuseront désormais de respecter. Ils s'en donneront à cœur joie. La barbarie native qui subsiste à fleur de peau chez chaque civilisé, ne trouvera rien qui l'arrête ou la dompte, et ce sera vite la sauvagerie, la férocité universelles. La même perspective réjouit au contraire le solitaire de Sils-Maria. Il proclame que les dieux n'existent pas en effet, que les valeurs humaines étaient depuis toujours faussées et avilies par cette croyance d'esclave, et que l'homme, enfin affranchi de la terreur ou de l'espérance d'un arrière-monde, saura transmuer des idéaux menteurs pour retrouver l'exactitude, la rigueur, la fécondité authentique et inépuisable des forces instinctives.

Entre les deux thèses, si l'on réfléchit, l'identité ne tarde pas à se manifester, évidente : l'une et l'autre tiennent Dieu pour le seul support concevable des règles morales et en subordonnent la valeur à la garantie divine. Sans cette dernière, elles ne sont plus qu'illusions présomptueuses et dérisoires, que les forts et les habiles peuvent rejeter pour leur compte, tout en ayant loisir de les recommander afin de mieux asseoir une hypocrite tyrannie sur les humbles et les crédules. Ils agissent alors selon les cyniques préceptes de la Politique des Romains dans la Religion. *Ceux qui s'y laissent prendre sont des sots, justement victimes de leur candeur.*

★

Il y a plus d'un siècle que la réflexion occidentale demeure en cette impasse. Elle sait que les valeurs humaines sont des conventions qu'aucune transcendance ne fonde absolument. Aussi, tout est-il à la fois absurde et licite, pour peu qu'on ait la force et le front de l'entreprendre ou de le soutenir. Esthétique, logique,

morale représentent autant d'équilibres hasardeux, valables seulement dans la mesure où la force et le sophisme réussissent à les imposer. L'histoire philosophique de l'époque est celle des progrès du nihilisme.

Une des grandeurs de Montesquieu, si l'on veut son intuition la plus actuelle, est d'avoir en même temps deviné le problème et entrevu la solution. Il est juste de dire que l'y acheminaient sa découverte de la relativité sociologique, le savoir amassé par les vingt années de recherches préparatoires à l'Esprit des Lois, *l'intrépidité d'un génie qui se laissait rarement duper, un sens exceptionnel de la dignité de la personne humaine à quelque époque, en quelque lieu, qu'il l'aperçoive souffrir, s'émouvoir, s'efforcer. Oui, pressent-il, les dieux sont inutiles. Tout se passe comme s'ils n'existaient pas. C'est la croyance aux dieux qui est efficace et indispensable. La question est de savoir si, raisonnant comme Callisthène, les hommes auront un jour la force d'en faire l'économie. Oui, les valeurs que l'homme respecte sont des conventions auxquelles il ne consent généralement que par l'effet de l'habitude et du préjugé. Mais ces conventions qu'il a tirées du néant, il ne les a pas imaginées par caprice : il lui a fallu des siècles pour les concevoir et les essayer; il ne les a pas fait prévaloir sans lutte; il ne les maintient pas sans labeur. Elles demeurent instables et précaires, conquêtes fragiles, éternellement insuffisantes et menacées. Elle ne doivent rien aux dieux qui les ignorent et ne les protègent pas, qui ne récompensent pas ceux qui les servent, qui ne punissent pas ceux qui les ruinent ou qui les nient. Elles sont l'œuvre exclusive d'une espèce ambitieuse. Il est exact que chaque homme peut les refuser à tout instant ou s'en servir à des fins égoïstes. Ce faisant, il n'encourt aucun châtiment surnaturel, il trahit seulement la cause des siens. S'il ne croit à rien, pas même à l'homme, pourquoi se priverait-il de les bafouer, s'il y trouve son profit? J'imagine que la tentation est irrésistible. Pourtant il ne s'ensuit pas que soient vaines ou mensongères les règles qui conseillent de renoncer à tant d'avantages et que la plupart suivent par naïveté ou par crainte plutôt que par vertu. Ces règles soutiennent l'édifice entier de la civilisation. L'homme n'a rien à faire avant de mourir, s'il n'accepte pas de tenir son rôle dans la grande partie. Je veux dire s'il refuse de faire servir ses dons et son effort à enrichir l'héritage innombrable que l'espèce lui a laissé.*

La justice, la vérité, la beauté sont assurément des conventions humaines, mais c'est précisément pour ce motif qu'elles ne perdent pas leur sens, dès que l'homme cesse de croire aux divinités qu'il avait d'abord conçues pour les gager. La justice est une convention, mais on ne convaincra pas facilement la victime d'une iniquité que cette convention ne répond à rien. La raison en

est sans doute une autre, cependant ceux-là mêmes qui cherchent à l'établir avec le plus de passion sont obligés, pour s'en assurer eux-mêmes et pour en persuader les autres, de raisonner de manière rigoureuse et irréprochable.

Il importe, et c'est le propos de l'Esprit des Lois, *d'apprendre à considérer chaque valeur dans son contexte. Les conventions sont variables. Leur diversité masque d'abord ce qu'elles ont de fraternel. Une vocation identique a provoqué mille tentatives contradictoires, les unes heureuses, les autres sans fécondité. Mais qui s'applique à percevoir en chaque culture ce qu'elle possède de meilleur et d'irremplaçable, discerne bientôt une secrète connivence et comme une souterraine complicité entre les démarches qui apparaissaient d'abord disparates et aberrantes, sinon contradictoires. Dans l'histoire des hommes, il est assez d'accord et de constance, il est, entre leurs vœux, assez d'identité essentielle pour qu'ils soient en droit d'estimer que leur œuvre n'a pas besoin, pour demeurer valable à leurs yeux, de la sanction des Divinités. En outre, ils n'ont rien d'autre. L'ouvrage incertain, où ils s'acharnent constitue à la fois leur seul bien et leur unique grandeur.*

ROGER CAILLOIS.

Actualités

par Jacques ROBICHON — Pierre PARAF
Claude ELSEN — Pierre ROCHER
Nadine LEFÉBURE — Henri AGEL.

★

L'Agenda de la Table Ronde

★

Journal d'un écrivain
par Emmanuel BERL

Vérités littéraires
par André THÉRIVE

Pas de public pour la littérature?

Les Nouvelles littéraires ont publié récemment une statistique de vente de la librairie française pour les dix dernières années. Jacques Robichon tire les conclusions de ce tableau, qui confirme le divorce entre le grand public et la littérature.

LE *public a-t-il du talent? Chiffres en main, il est possible de répondre :* affirmativement, *pour un nombre de personnes variant de 20 000 à 40 000;* négativement, *au-delà. Mais un tel chiffre n'est réellement « scandaleux » ou offusquant que par rapport à une clientèle plus étendue et s'offrant à des œuvres pour lesquelles le talent est rien moins qu'inutile. Qu'est-ce que le public? Qu'est-ce que la librairie? Qu'est-ce que la littérature? Pourquoi et pour qui écrit-on? Qu'est-ce qu'un écrivain? Que demande-t-on aux livres?*
Quand Alfred Vallette, vers 1908, avait vendu 2 000 exemplaires d'un roman de Henri de Régnier, il disait : « C'est un succès. » Comment, en 1955, se présente la situation? Celle-ci tient compte, en général, des impératifs et des facteurs d'époque (historiques, psychologiques, biologiques). Aucun public n'est complètement homogène et, cependant, l'instinct de foule est prépondérant; il prévaut partout.

1e *Le* document *fait fureur; il apparaît comme le grand concurrent de la fiction. Qu'il s'agisse du « témoignage » du type Kravchenko, Koestler, Hunt* (Victoire sur l'Everest) *ou Herzog* (Annapurna), *Clostermann, Rommel, de Gaulle. Mais, après dix ans, le témoignage individuel tend de plus en plus à céder la place aux grandes synthèses, aux bilans, à la vulgarisation des grandes questions politiques, sociologiques, religieuses, scientifiques;* 2o *la littérature dont le principal objet est de* distraire *(souvent à peu de frais, parfois avec talent) : Duché, Daninos,* Caroline chérie ; 3o *les* traductions *où, par chance, émergent les noms d'Hemingway et de Steinbeck contre le peloton (redoutable)* d'Ambre, *Pearl Buck, Daphné du Maurier, Cronin, Bromfield;* 4o *les* prix littéraires *où l'instinct de foule se révèle complètement et où le jeu de la loterie apparaît dans sa plus cruelle absurdité.*

Et la littérature? *Hors Camus* (la Peste) *et Giono* (le Hussard sur le toit), *pas un seul auteur français de romans — dont le tirage dépasse 60 000 — qui n'ait dû son succès :* ou *au scandale (Bazin,*

Peyrefitte) ou *à une réalisation cinématographique* ou *à un prix littéraire* ou *à une sollicitation de la mode ou bien un « engagement » résolu dans les filières du moment (Cesbron, Hougron, Vercors).*

★

Il n'est pas moins étonnant d'observer que, pour le public, la relève *des écrivains — dont l'œuvre passait pour être close en* 1945 *— ne s'est nullement effectuée. Sauf pour Camus et Peyrefitte* (les Amitiés particulières), *on ne voit pas dans la génération de l'après-guerre ses représentants « faire le poids ». Or, non seulement ni Gide, ni Valéry, ni Claudel, ni Cocteau, ni Colette, ni Chardonne, ni Bernanos, ni Martin du Gard, ni Aragon, ni Jules Romains n'ont trouvé leurs successeurs; mais encore, parmi les vivants, sauf Montherlant (un ouvrage dramatique) et Mauriac (une méditation romanesque sur des thèmes personnels), aucun d'entre eux n'a rencontré pour une œuvre nouvelle les tirages qui étaient parfois les leurs avant 1940.*

En outre, si — décidément — Malraux figure au tableau, c'est pour les Voix du silence ; *Sartre pour un condensé de ses théories et pour une pièce d'intérêt politique; Saint-Exupéry, non pour* Citadelle (1948), *mais pour un conte philosophique illustré par l'auteur et fortement lu par un public de onze à quatorze ans... Et Marcel Aymé — dont le succès s'est imposé après 1945 pour certaines œuvres antérieures à cette date, il est vrai — se trouve radicalement absent du catalogue du public. Et Julien Green? Qu'un roman comme* Moïra *n'ait pas obtenu une audience égale ou supérieure à* Jamrose *de M. Pierre Benoît montre assez qu'un public véritable pour la littérature doit se rechercher* au-dessous *de cette ligne de démarcation des 50 000 à 60 000 lecteurs.*

En réalité, la notion de constante *se révèle — elle aussi — résolument absente dans le choix et dans les habitudes d'un public qui tresse des couronnes fabuleuses à des écrivains pour lesquels il a conçu un brusque engouement et les rejette ensuite pratiquement dans l'oubli : soit que les œuvres ultérieures de ces écrivains se soient révélées décevantes, soit qu'au contraire leur brusque notoriété les ait engagés sur des voies plus personnelles. A cet égard, parmi les lauréats des grandes récompenses littéraires de fin d'année, le déchet est considérable.*

Entre la littérature de cinémascope à large diffusion et l'ésotérisme militant, il y a toujours eu place pour une pensée et une écriture qui continueront d'être présentes dans les anthologies de l'année 2055. Il faudrait remarquer que la littérature d'une époque se fait sans le public, parfois contre celui-ci; et cette situation ne laisse pas d'être, à la fois, réconfortante et désolante.

JACQUES ROBICHON.

Les Cent cinquante ans de Hans-Christian Andersen

Point n'était besoin de ce cent cinquantième anniversaire pour que Hans-Christian Andersen se rappelât à nous.

Mais dans la mesure où l'on connaît mieux en France son œuvre et sa vie, cette image se transforme. Hans-Christian Andersen, ce n'est pas seulement l'auteur des *Contes* — des cinq ou six contes les plus connus chez nous dont on a tiré des films ou des opéras-comiques — mais le romancier, qui dans ses romans, projeta sa vie à peine transposée, l'homme demeuré l'enfant douloureux, inquiet, ravagé du mal du siècle, le contemporain de Kirkegaard. Et s'il ne reste pas moins l'Enchanteur, on sait mieux de quoi cet enchantement est fait. On sait que cette féerie se compose pour la plus grande part de cauchemar. L'écrivain *mis entre toutes les mains* n'a rien caché aux enfants de l'atroce tragédie du monde. Seulement il ne l'a pas acceptée avec une bonhomie narquoise comme La Fontaine. Il en a porté en lui tous les déchirements. Et il a fallu sa puissance de rêve et sa puissance de foi — la présence d'une foi candide, d'un Dieu personnel comme celui du roi David, qui le saisit par la main lorsque ses affaires prennent une trop mauvaise posture — il a fallu, à partir de la trentaine, des succès éclatants succédant à un pénible départ, pour qu'il réussisse à compenser son mal.

Des complexes, Hans-Christian Andersen les a presque tous éprouvés. Celui de la Mort d'abord, tantôt la *Vierge des glaces* qui emporte silencieusement les parents, les enfants, tantôt la visiteuse armée du couteau sanglant ou des crocs de l'animal, ou celle qui étouffe ou celle qui noie, ou celle qui par la main du bourreau décapite. Le complexe de la folie qui avait frappé son grand-père et dont les contemporains jaloux et plus tard les psychiatres trop ombrageux avaient voulu discerner, à tort pensons nous, en lui les stigmates. Celui de la pauvreté, de toutes les humiliations qui l'accompagnent et qui l'avaient blessé, lui le fils du cordonnier et de la blanchisseuse, depuis la détresse jusqu'à la condescendance des riches et de leurs valets. Celui de sa gaucherie, de sa demi-laideur de vieil adolescent, jamais au point, qui n'était d'ailleurs pas sans charme. Il sut en user parfois pour se faire cajoler, consoler comme un grand enfant égoïste ou égocentriste, à la manière classique des gens de lettres. Mais ses amours, on le sait, furent toujours des symphonies inachevées — pas même ébauchées — des méditations solitaires qui devenaient stériles dès qu'il en avait fait l'aveu, parce que la fiancée ou l'amante était engagée déjà (comme la fille du bienfaiteur Collins et celle du grand physicien Œrsted), ou bien déclarait l'aimer comme un frère, ainsi que la grande cantatrice Jenny Lind.

Quant au complexe, au démon des voyages, il n'est guère d'écrivain ou d'homme politique, ou même de citoyen moyen de 1955 qui ne soit sa proie et lui cède, aussitôt qu'il en a l'occasion. Mais du temps d'Andersen, ce genre de passion n'était pas courant. Et nul, parmi ses contemporains les plus illustres, ne s'y livra avec tant de continuité. On l'appelait *M. Europe*. Il était aussi M. Méditerranée et ses croisières le poussèrent jusqu'en Asie-Mineure. Ces perpétuelles évasions tenaient d'abord au tempérament danois, à la nostalgie du monde lointain qui soulève ce peuple de marins étouffant parfois entre ses étroites frontières. Hans-Christian Andersen souffrait plus qu'aucun autre de ces bornes, du puritanisme rigoureux, comme de la froide méchanceté des critiques littéraires. Il avait très judicieusement compris que l'on devient d'autant plus célèbre dans son pays, que des étrangers, qui n'ont pas les mêmes raisons de vous en vouloir, vous ont plus pleinement consacré.

Mais ce lourd bagage qui pèse sur lui ne l'a point accablé. Pas de désespoir, malgré ses héros cruels et ses héroïnes sataniques. La vie garde son sens. Le romantique, le chrétien fort dévot qui, selon la coutume nationale, ne peut écrire une ligne sans faire intervenir le Seigneur, mais qui s'élève aussi à la haute spiritualité, qui reçoit en vrai homme du XVIIIe siècle le message de la science, d'une science alliée de la foi, ne doute pas du triomphe du Bien. Il le répète constamment dans le *Conte de ma Vie*, peut-être pour mieux s'en convaincre.

La marchande d'allumettes en mourant voit le paradis. Christian le Violoneux attendant vainement celle qu'il aime depuis trente ans, la belle et riche Noémi, parvient en son âge mûr, à une sorte de sérénité. Pierre le Chanceux, l'enfant pauvre, connaît le triomphe et l'amour, un soir, au théâtre de Copenhague où il crée son opéra, et le cœur brisé, s'abîme sur la scène, dans l'apothéose du bonheur. La petite sirène sera libérée de son martyre dans trois cents ans lorsque les hommes et les enfants auront été assez sages, pour que le règne de la souffrance soit aboli. Dieu se fait peu à peu dans les cœurs qui le méritent. La bergère et le ramoneur grimpent à travers les cheminées pour contempler le ciel et être les premiers à voir se lever l'aurore. Cette féerie si révolutionnaire qui bouleverse les limites du monde sensible, anime la fleur, le métal, le rayon de lune, porte en elle une grandeur métaphysique que les beaux contes qu'il a plu de réserver aux enfants n'ont pas toujours permis d'apercevoir.

On peut lui reprocher ses longueurs, ses répétitions, sa naïveté, ce style qui est plutôt celui du narrateur que de l'écrivain, puisqu'il avait l'habitude de *parler* ses histoires.

Mais est-il, ce porteur de songe et de consolation, plus bénéfique que celui qui voulut faire de la vie le plus beau des contes?

PIERRE PARAF.

Relire Chardonne

On a publié récemment la liste des auteurs dont les ouvrages, depuis dix ans, ont atteint les tirages les plus élevés. Le nom de Jacques Chardonne ne figure pas sur cette liste, pas plus d'ailleurs que ceux des cinq ou six écrivains qui, de Montherlant à Rebatet, permettent encore de douter de la mort d'une certaine littérature, qui est peut-être *la* littérature tout court. En revanche, on y trouve en bonne place ceux de Guareschi, de Kravchenko, de Françoise Sagan et de quelques autres éminents alpinistes. Tout est donc dans l'ordre, et il faudrait, à vrai dire, beaucoup de naïveté pour s'étonner de voir *Chimériques*, *Vivre à Madère* et les *Lettres à Roger Nimier* ignorés des consommateurs de *best-sellers...*

Ce n'est pas eux non plus qui feront un sort au sixième tome de ses *Œuvres complètes*, que publie aujourd'hui Jacques Chardonne, et où sont rassemblés *l'Amour du prochain*, *le Bonheur de Barbezieux*, *Attachements* et les *Lettres* déjà citées (1).

L'auteur a effectué, dans ces quatre ouvrages, des coupures, des resserrements, des élagages qui surprendront peut-être ceux pour qui l'édition *revue et corrigée* d'une œuvre ne saurait, par le fait, être qu'*augmentée*. C'est que si, chez un écrivain, l'abondance et la prolixité passent aisément pour des signes d'opulence et de fécondité (comme, chez l'homme social, certains *signes extérieurs de la richesse*), Chardonne est de ceux, très rares, qui méprisent cette ostentation; mieux : qui la condamnent. La richesse, pour lui, ne tient pas à ses signes extérieurs.

★

J'ai atteint — lisons-nous dans « Chimériques » — *ce moment de la vie où les sens, l'orgueil, les convoitises et leurs mensonges vous laissent en paix. On est instruit. On sait enfin que la vie n'est pas la vie.*

Il est bien vrai qu'il faut sans doute en avoir fini avec un certain nombre de choses pour s'ouvrir à une *autre* vie, que j'appellerai la vie profonde — à un certain mode d'existence souterraine où la passion cède le pas à la sympathie (au sens premier et fort du terme), où le goût de l'intelligence, seule passion qui vaille, remplace heureusement celui des ferveurs inconséquentes. J'imagine que c'est à peu près ce qu'entendent ceux-là qui assurent que *la vie commence à qua-*

(1) Ed. Albin-Michel.

rante ans. C'est vers cet âge-là que Jacques Chardonne publie son premier livre *(l'Épithalame)*. C'est vers cet âge-là, aussi, que j'ai *découvert* Chardonne.

Entendons-nous : entre vingt et trente ans, bien sûr, j'avais lu plusieurs de ses ouvrages. Mais quelque chose, en moi, leur *résistait*. Je sais aujourd'hui que c'était ma jeunesse — laquelle n'est pas, en *tout*, un privilège... A son lecteur de vingt ans, le plus secret langage de l'œuvre de Jacques Chardonne risque de demeurer lettre morte. Il faut sans doute attendre dix ou vingt ans de plus pour l'entendre, pour découvrir ce qui, dans des ouvrages tels que *Vivre à Madère* ou les *Lettres à Roger Nimier*, donne le sentiment d'un si rare accomplissement, et qui pourrait bien être une totale adéquation du style et de la pensée. L'écriture trouve là sa suprême justification en même temps que sa forme ultime (après quoi le silence seul, peut-être, est possible) qui est celle d'un art poussé à son extrême à force de dépouillement. *Tout* est dit, mais rien ne pèse. La pensée et la sensibilité, je le répète, adhèrent si étroitement l'une à l'autre qu'il ne saurait être question de les dissocier. La littérature devient ici langage absolu — comme la musique d'un Mozart, la peinture d'un Braque, le dessin d'un Matisse.

★

Ce dépouillement, cette extrême pudeur de l'expression, je sais bien qu'ils surprennent, qu'ils gênent parfois certains juges.

Naguère encore, un (jeune) critique s'avouait indisposé par *ce retrait, ce repliement*, où il voyait *une rupture du fil de la vie*, quelque chose qui à ses yeux évoquait le non-agir des doctrines orientales, et tendrait au non-être. *Car en refusant l'accès d'une œuvre à la nuit, aux saisons brûlantes de la jeunesse* — écrivait François Nourissier — *n'en chasse-t-on pas irrémédiablement la vie?...* Ce n'est pas sûr. Et d'ailleurs cette *vie*, qu'on invoque si volontiers, n'est-elle pas le plus souvent qu'un mot? On la confond trop volontiers avec l'agitation, le bruit, la méchante littérature qu'elle inspire, un certain romantisme de mauvais aloi. Tout cela compose, avec la complicité des mots et d'une certaine complaisance à soi-même, un tissu d'illusions, de faux-semblants, une chaîne dont la trame cachée est bien plus importante. Ce que *fait* l'homme, ce qui lui arrive en ce monde, n'est en fait que l'écume d'une vérité plus profonde, et c'est elle qu'il s'agit de cerner, de découvrir, car c'est elle qui confère à la vie la troisième dimension sans laquelle elle n'est rien, sans laquelle la littérature n'est que vain bavardage.

Il me semble que la démarche de Jacques Chardonne, depuis trente ans, procède d'une conscience toujours plus vive de ce fait, et tend de plus en plus sûrement à réduire dans son œuvre la part de ce *bavardage*. Cet antiromantisme n'exclut pas l'attachement à ce qui compte vraiment : quelques êtres, l'amitié, une certaine idée de l'amour, une certaine grâce de vivre — l'essentiel, en un mot; en regard de quoi tout le reste est dérisoire.

★

Je n'aime pas les artistes qui troublent l'eau pour faire croire qu'elle est profonde : c'est Ginette Guitard-Auviste qui cite avec bonheur, à propos de Chardonne, ce jugement de Confucius.

Jamais Jacques Chardonne ne *trouble l'eau*.

★

Il y a, dans *Attachements*, quelques-unes des pages les plus lucides et les plus pénétrantes qu'on ait jamais écrites sur l'amour, et qu'il faut avoir lues (ce sont les pages 172 à 181 du tome VI des *Œuvres complètes*). Ces pages sans passion accusent le ridicule de toute une littérature de la passion, et la condamnent sans appel : *L'amour romantique date du moyen âge. Dans la littérature française, on ne trouve que l'amour romantique, alternant avec l'amour érotique qui est le romantisme du corps. L'amour romantique se distingue par l'intensité du sentiment. Il s'adresse à un absent ou à une absente, à une fiancée, à un amant, à un être intermittent qui ne partage pas votre vie et que des obstacles ou un peu d'éloignement rendront plus séduisant. C'est le tourment du désir, jamais l'amour satisfait, presque jamais le souvenir de l'amour. De là ce caractère tragique, ardent et en somme éphémère que nos écrivains ont donné à l'amour... Mais il existe un autre amour qui a besoin de la présence continue, de la personne tout entière, et qui s'approfondit par la durée. Cet amour n'a point pour caractère l'intensité et la fièvre, il ne provoque aucun délire. Il est fait de nuances, comme la mer et son horizon douteux près des côtes saintongeaises. Il n'est pas cristallisation, mais distillation, lente élaboration d'essences précieuses. Seuls le connaissent ceux qui ont appris par un long attachement qu'il faut toute une vie pour créer un être...*

Mais à quoi bon citer?

Il faut relire Chardonne.

CLAUDE ELSEN.

Le festival de Cannes

Impressions.

Rideau baissé, girandoles éteintes, voilà le palais des Festivals de Cannes rendu pour un an au silence de la mer, sa voisine, dont la vague des jours d'équinoxe lèche parfois les marches de marbre rose. La municipalité en gardera les portes soigneusement closes. Il convient que le contribuable cannois, qui a fait en partie les frais de l'affaire, ne vienne pas, sous le prétexte de quelque 14 juillet, s'asseoir sur les fauteuils réservés au beau monde.

Cocktails, déjeuners, soupers, corso fleuri, réceptions chez la Begum, foules alignées derrière les barrières, projecteurs, exhibitions de vedettes sur la plage, farandoles des starlets, commandos de chasseurs d'autographes, conférences de presse, congrès en technicolor, bousculades de kermesse en tenue de soirée, incidents diplomatiques entre les délégations et le jury, rien n'a manqué. Sous un ciel immuablement bleu au long de trois cents mètres de Croisette déjà brûlante de soleil, le spectacle (peut-être faudrait-il dire le show *à cause des corbeilles de stars qu'envoyèrent les Etats-Unis) fut cette grande revue de variétés et d'attractions, encadrée de printemps méditerranéen, que l'on propose aujourd'hui à ceux qui réclament du cirque, des jeux et du champagne. Il semble bien que Venise soit dépassée. Usure peut-être. On s'amuse des nouveaux décors : il arrive que les pivoines fassent oublier les roses. Mais il faut convenir que Cannes, en logeant le Festival au cœur de la cité, en aménageant une manière de pont d'argent entre le Casino et le* Carlton *où les photographes ne risquent point de perdre un « plan » de ces dames, se prête parfaitement à ce genre de rendez-vous corporatif et mondain.*

Voilà bien la réussite du manager Favre-Lebret. L'hôtellerie, qui est généralement fort discrète lorsqu'il s'agit de ses bénéfices, n'a point caché sa satisfaction. La saison de Pâques a trouvé sa rallonge. Un peu partout la manne est tombée. Nous sommes loin des premiers festivals, si imprudents, si choquants aussi avec leur brioche alors que le pain, chez le boulanger, était rare et noir. Festivals de 1947 et 1948 où toute une colonie d'ayant- droits se gavait en jouant des coudes au buffet de la Suède, de l'Espagne, du Mexique et de l'État français à la recherche d'une relance. Certes, cette année, les réceptions étrangères ont été carillonnées. Il fallut piétiner devant le vestiaire, aux Ambassadeurs, *pour se mêler aux mille invités des*

États-Unis. Quant aux tartines de caviar et à la vodka de la réception russe, elles firent des ravages jusque dans le Jury. Mais au milieu de ces fêtes de la cuisine exotique, de la distillation moscovite, de la couture parisienne, voire de l'amour entendu comme la rencontre de deux épidermes photogéniques, qu'est devenu le cinéma?

On se l'est demandé à différents micros, aussi dans quelques journaux qui avaient commis l'erreur d'envoyer à Cannes, le calculateur à la place du danseur.

On savait que Marcel Pagnol, qui avait retrouvé dans Marty *des personnages rappelant les petites gens de ses comédies provençales — il n'y a pas plusieurs milliers de kilomètres de mer entre Ernest Borgnine le boucher et Raimu le boulanger, donnerait sa voix au film de Delbert Mann.* Une fille de la province, *mêlé de psychanalyse avait ennuyé malgré le jeu ouvert de Grace Kelly.* A l'est d'Eden, *inspiré du roman de Steinbeck, n'avait point eu la résonance souhaitée. En vérité, nous étions loin des* Raisins de la colère. L'enfant et la Licorne, *cette poétique histoire qui nous est contée par les boutiquiers d'un quartier populeux de Londres, après* Marty, *arrivait trop tard.* Vivre un grand amour, *scrupuleuse adaptation britannique de* la Fin d'une liaison *de Greene, eût contre elle ceux qui n'avaient pas lu l'ouvrage : c'étaient les plus nombreux.* Continent perdu, *présenté par l'Italie, souleva l'enthousiasme de la salle. Au haut de l'échelle, on lui reprocha de n'être qu'un voyage aux îles heureuses. Pourtant* Continent perdu *fut le seul ouvrage, grâce à l'usage qu'il fait du cinémascope, à apporter du neuf.*

Restent les films présentés hors-festival dans des établissements de la ville. Le triomphe fut pour French Cancan. *C'est, sous le prétexte d'une petite histoire naïve qui mêle les blanchisseuses de Montmartre, les cocodettes, les fêtards, les danseuses de quadrille, un étincelant documentaire sur la Belle Époque. On y retrouve dans des tableaux que Jean Renoir a brossés, on le devine, avec une amoureuse passion, Auguste Renoir, son père, Bonnard, Daumier. On y retrouve aussi Courteline et ses linottes. Le French cancan final à la façon d'un bouquet de feu d'artifice.*

De tout cela, le représentant du ministre lui-même, parlant à la radio après la lecture du palmarès, n'a pas tiré de conclusions percutantes. C'eut été d'ailleurs difficile. On verra l'année prochaine, paraît-il, à obliger les producteurs français qui ont reçu une aide de l'État, à participer à la compétition. L'important est de savoir qui se chargera de la sélection!

Quant à la moralité, il y en a toujours une, elle nous a été donnée par Max Favalelli, sur les ondes de radio Monte Carlo :

— J'aime Marty *pour sa discrétion, car la discrétion est ce qui manqua le plus au Festival.*

PIERRE ROCHER.

Festival de Cannes

A l'occasion du festival du cinéma à Cannes nous avons cru bon d'élargir la place donnée habituellement à la critique du cinéma. En révélant d'un coup un grand nombre de films inédits ou en cours de présentation, une telle manifestation permet de devancer l'actualité et de prendre le risque d'une première *critique* sur des œuvres qui vont être projetées.

Ces notes critiques sur le festival de Cannes sont dues à Nadine Lefébure, sauf le compte rendu sur *French Cancan* de Jean Renoir, qui est de Henri Agel.

Le festival s'est ouvert sur un film de huit minutes, qui laissa la salle pantoise.

Blantiky Blank, film canadien de Mac Larren, qui travaille en gravant directement sa pellicule. Dessin étrangement animé. Des arabesques, des points, des bâtonnets, jouent, se poursuivent, se désagrègent, éclatent, s'évaporent, renaissent en formes abstraites ou expressives. Le tout accompagné d'un bruitage musical inusité : Mac Larren dessine ses bruits sur la pellicule comme il y grave ses images. Nous sommes beaucoup plus policés que ce *Blantiky Blank*. Nous nous retenons de crier. Crier de joie, d'étonnement, de terreur devant ces passages incessants de vie à néant et du vide à l'existence.

Le festival se poursuit, mais Mac Larren nous a donné mauvaise conscience : nous ne verrons maintenant que du cinéma. *Blantiky Blank*, c'était autre chose. Cela atteignait en nous les forces endormies les plus secrètes.

Soyons honnêtes : deux documentaires français nous apporteront le même genre de satisfaction : *Images préhistoriques*, de Arcady et Rowe et *l'Homme dans la lumière*, de René Lucot. Tous les instruments d'optique, qu'ils reçoivent ou lancent la lumière, viennent jouer sur l'écran. Les effets combinés des lentilles de phares sont particulièrement déconcertants. Ces rencontres de deux techniques — celle de l'ingénieur opticien, et celle du cinéaste — créent ce que peinture et sculpture s'acharnent à trouver : une *abstraction mobile;* Lucot nous la découvre, en pleine lumière.

★

Du Rififi chez les hommes.

Tout a été dit sur ce film, hormis le mal qu'on peut en penser : la chanson *le Rififi* est bien laide et inutile; les femmes sont si banales qu'on les confond; le perceur de plafonds professionnel faisant cadeau d'une bague, doublement volée, à une entraîneuse de bar nous laisse sceptique, et le gangster au grand cœur encore plus; mais il faut bien faire pleurer Margot.

Le Rififi est un film très moral : du Rififi, ou une mesure pour rien : 5 morts environ, et un demi-orphelin, tout cela pour 240 millions, qui reviennent finalement aux mains des agents : ceux de la circulation. Morale pour rire, la leçon est plus secrète : La mère du bambin dit à son jeune et bel époux (Karl Mohner, grand succès à Cannes) : *J'en ai connu bien d'autres que toi élevés dans la misère. Il ne sont pas devenus des durs, eux... Veux-tu que je te dise, les vrais durs, c'est eux.*

Nous attendons de Dassin qu'il surmonte le *roman noir*, si parfait soit-il, pour s'attaquer à plus subtil, plus nuancé. Sa vision de Paris prouve que rien ne lui est impossible.

★

Stella, film grec de Cacoyannis.

Stella, (Mélina Mercuri) femme libre, ne veut pas se laisser épouser, ni par ses amoureux de passage, ni même par l'homme qui a forcé son amour. Elle échappe au mariage *in extrémis:* tout est prêt pour la cérémonie. Les invités attendent. Mais on ne fera pas d'elle une esclave du foyer.

Pourtant Stella aime. Elle en mourra. Le lendemain de ce mariage manqué, son fiancé la rencontre à l'aube, au croisement de plusieurs rues montantes. Il lui dit de fuir, elle reste face à lui. Il la frappe de son poignard. Il la prend dans ses bras. Elle meurt lentement en le suppliant de se sauver. Ils restent ainsi debout, vêtus de noir au cœur du carrefour blanc sous le soleil levant, tandis qu'alentour les persiennes s'ouvrent au cri répété de toute part : *Polizai! Polizai! Polizai!* La rue se peuple d'hommes et de femmes en vêtements de nuit flottants, qui déferlent vers le couple.

Cette scène, la dernière du film, est d'un pathétique rare qui rachète avec quelques autres (le déjeuner sur l'herbe, par exemple) les maladresses du scénario et du film. Quand on sait que Cacoyannis, le jeunem etteur en scène de *Stella*, a tourné dans des conditions dignes des temps épiques et mendiants du cinéma, on ne peut que lui prédire une réussite certaine.

★

L'Or de Naples, de De Sica.

L'Or de Naples est un film en sept sketches, sans autre lien que l'expression de la vie secrète de Naples. La vie, c'est-à-dire des tranches de vie, dont la cruauté se dissimule sous la perfection du jeu et d'images. Trois de ces sketches, ont retenu l'attention, mais on peut déplorer leur manque de continuité.

1° *Un enfant est mort* dans un quartier pauvre. On descend son petit cercueil dans un joli corbillard blanc, richissime à force d'ornements. La mère, des voisins, les enfants d'un pensionnat quelconque le suivent. La mère demande au cocher de passer par la promenade. Spectacle pour les rares passants désœuvrés, ce convoi. Mais spectacle pour l'enfant mort, cette baie, cette mer qu'il longe pour la dernière fois.

Certaines images comptent parmi les plus belles du cinéma : le corbillard entre les hauts murs du quartier pauvre, le visage de la

mère douloureuse et peut-être folle se détachant sur la baie de Naples.

2° *Les joueurs* : un gentilhomme, interdit de jeu, quitte son palais pour s'enfermer dans un grenier avec le fils de son portier âgé de huit ans, son seul partenaire possible dans toute la ville ! Pour obéir à son père, le bambin doit jouer aux cartes avec cet adulte, comme d'autres font une punition. Il lance parfois un regard vers les fenêtres : les cris des enfants de son âge qui s'amusent dans la rue montent jusqu'à lui. Ce vieil adversaire trop riche et maniaque veut lui faire avouer qu'il a de la chance : il gagne scandaleusement.

— Non, ce n'est pas la chance. Les cartes savent où elles vont.

Il n'en démordra pas, l'enfant sait où est la justice.

3° *Thérèse* : (Sylvana Mangano). Un étrange mariage entre une respectueuse et un fils de famille, sorte de fou mystique décidé à expier une faute passée en rendant publique sa mésalliance, sans songer à la douleur de Thérèse qui se croyait choisie par amour.

De Sica, dont *l'Or de Naples* a été accueilli assez froidement, racontait qu'une dame lui avait dit le lendemain de la présentation : *J'aime mieux votre film aujourd'hui qu'hier.*

La presse, le cinéma, nous forcent à nous repaître de sensationnel. Mais la surprise devant la bagarre, la foule, le crime, l'érotisme de bazar, la guerre, le noir, ne sont pas les seules choses qui importent. On n'ira guère revoir *Colline 24 ne répond plus*, excellent film israélien sur la lutte d'Israël contre les Arabes voisins, ou *les Héros de Chipka*, imagerie bulgare en merveilleuses couleurs — 3 milliards de budget qui nous valent de considérables mouvements d'armées, des passages de cols enneigés, des tueries et batailles, les plus belles de mémoire de cinéma. Aussitôt vus, aussitôt oubliés. Mais on ira revoir malgré leurs défauts, *l'Or de Naples*, ou *Marty*.

A la sortie de *Marty*, on entendait comme une litanie : *On ne dirait pas un film américain*. Ce qui voulait dire : film sans pin-up, sans extravagance, sans prétention, tout en nuance. Marty, boucher, et Clara, professeur, se rencontrent. Ils ne sont beaux ni l'un ni l'autre, ils sont comme tout le monde. Lui peut-être plus laid, elle plus charmante que la moyenne. Ils se trouvent dans un affreux bal où les filles viennent chercher mari et les garçons compagnes d'un soir. Ils s'enfuient ensemble, et se promènent. Ils vont s'attabler dans un restaurant, puis se promènent encore.

Ce sont des timides, des tendres, derrière lesquels plane l'ombre de parents doux et dévorateurs qui leur ôtent toute envie de prendre des responsabilités. En se parlant, Marty et Clara s'affirment. Ils se donnent confiance mutuellement. Ils parlent peut-être beaucoup. Les tableaux de famille autour de Marty sont peut-être un peu trop théâtre, tant pis. Ce qui restera, c'est l'émerveillement de ces deux êtres qui se découvrent, émerveillement sans romantisme, à la portée de tout le monde. Sans doute est-ce là ce qui a touché unanimement le public.

NADINE LEFÉBURE.

FRENCH CANCAN DE JEAN RENOIR.

Le nouveau film de Jean Renoir est assuré de plaire à tous les publics. Son éblouissante qualité plastique, sa distribution, sa gaieté — au moins apparente — sont des garanties éclatantes de réussite. Peut-on dire que *French Cancan* apporte en revanche aux admirateurs de Renoir ce qu'ils attendent du plus grand metteur en scène français? Oui et non. On retrouve certes ici quelques-uns des thèmes majeurs de son inspiration, quelques-unes des plus belles ondes charnelles qui animent cette œuvre, mouvante et moirée comme l'eau. Mais précisément, il est difficile de dire que ces lignes de forces apparaissent ici creusées ou approfondies : bien plutôt elles nous semblent un peu délayées et vulgarisées à l'usage du grand public. N'oublions pas que *French Cancan* a été au départ une œuvre commerciale — ce qui n'en diminue pas la valeur — et comme un gage que Jean Renoir devait donner aux producteurs. Ainsi doit s'expliquer la présence ici — par ailleurs assez incongrue — de vedettes-minute, comme Patachou, Edith Piaf, André Claveau, etc. Reconnaissons de bonne grâce que la partie a été gagnée haut la main et que l'auteur de *la Règle du Jeu* (film encore *maudit* pour combien d'années?) a fait la preuve qu'on pouvait réaliser une œuvre d'une exceptionnelle qualité, qui sût en même temps rallier tous les suffrages.

French Cancan se relie étroitement à la fois à *la Règle du Jeu* et au *Carrosse d'or*, les deux œuvres sans doute les plus belles et les plus profondes du metteur en scène. Comme dans *la Règle*, Renoir affirme ici sa conviction que le tragique des complications sentimentales est une force assez dérisoire; comme dans *le Carrosse*, il proclame que les artistes (les comédiens, ceux qui sont si fraternellement chers à son cœur) ne sont pas faits pour « ce qu'on appelle la vie » — selon le mot de don Antonio, le directeur de la troupe, à la trop passionnée Camilla. Nini, la petite lavandière devenue une grande danseuse, ne trouvera son épanouissement et la justification de sa vie que dans le feu d'artifice du Cancan. C'est le spectacle débordant de vie luxuriante et bigarrée, c'est cette kermesse précise comme un mécanisme d'horlogerie et déchaînée comme une bacchanale de Rubens, qui constituent le seul aboutissement valable de certaines destinées. Le jeu qui était l'âme du *Carrosse d'or* triomphe ici et se déploie tout au long du film à la fois dans son orientation morale et dans son expression plastique. Le découpage, la couleur, le maniement des acteurs : tout ici est jeu. Jamais Renoir n'a été si pleinement le maître de la *Commedia dell'arte* — la « stylisation », qui est, selon ses propres déclarations un des soucis fondamentaux de l'auteur, donne aux décors, aux costumes, aux interprètes, aux dialogues de *French Cancan*, une allure de fête exemplaire, de carnaval cosmique, qui ne brasse Degas, Manet, Toulouse-Lautrec et Auguste Renoir que pour porter plus haut le jaillissement de cet hymne irrésistible à la joie d'être au monde.

HENRI AGEL.

L'agenda de la Table Ronde

LUNDI 21 MARS

***Livres nouveaux. — Pierre Scize : Au grand jour des assises. — Jean Grenier : Lexique. — Baudelaire : Œuvres complètes* (I).**

PIERRE SCIZE : AU GRAND JOUR DES ASSISES.

Yvonne Chevalier, Pauline Dubuisson, Marie Besnard, Gaston Dominici : avec ces noms usés, sempiternels, Pierre Scize réussit à vous tenir en haleine. Il amuse, il émeut, il vous soulève d'une noble indignation. Il a bien du talent, mais le comble de son art, c'est de vous faire croire que c'est la vie, que ce sont la bonne dame de Loudun ou le patriarche de la Grand-Terre qui détiennent ce talent.

Marie Besnard l'empoisonneuse montrait des traits épais, un nez fort, des yeux de chouette derrière d'étranges bésicles, des chairs flasques et blêmes, de grosses lèvres mauves, des dents de louve. De cette physionomie s'élevait une voix de petite fille punie, celle que par une prescience géniale Giraudoux avait donnée aux Erinnyes. Mme Besnard s'enveloppait de vêtements noirs sans forme. Un manteau de fourrure noir et lisse la faisait ressembler à une loutre sortant de l'eau. Enfin, elle se coiffait d'une espèce de mantille qu'on eût dit taillée dans la membrane d'une aile de chauve-souris.

Mais voici qu'après deux procès apparaît son innocence. Ses traits s'adoucissent, sa voix devient celle d'une bonne grand-mère. Plus de mantille. Les atroces lunettes ont été remplacées par des bésicles d'aïeule. La chouette s'est métamorphosée en femme.

De tels avatars, Pierre Scize excelle à les décrire. On peut lui faire un léger reproche. La citation littéraire fleurit à chaque coin de page. Tant de vie brûlante n'a que faire de cette rhétorique. A quoi bon s'encombrer de Corneille, La Fontaine, Balzac et Flaubert quand la vie vous offre un discours comme celui qui fut prononcé par le maire de Forcalquier sur la tombe des Drummond :

« Ils reposent dans ce coin de notre terre, symboles sacrés de l'inaltérable amitié qui unit la France à l'Angleterre ! »

A l'occasion, Pierre Scize fait preuve aussi d'un réel courage. Personne n'a dit aussi nettement que lui comment on peut truquer la Justice sans violer la loi.

(Éditions Denoël.) ROGER GRENIER.

JEAN GRENIER : LEXIQUE.

En filigrane des définitions *assemblées par Jean Grenier se dessine une philosophie, voire une métaphysique, qui pourraient inspirer bien des discours. Mais pourquoi ces discours? Ce n'est pas hasard si Jean Grenier a longuement fréquenté les sages orientaux. On entend comme un écho de leur message dans ces préceptes de toute sagesse :* Il faut renoncer au monde pour le comprendre; *ou :* Le plus sûr est de ne faire que ce qui est nécessaire et à notre portée; *ou encore :* A vingt ans seulement j'ai connu les huîtres; à trente, les persiennes qui se baissent à l'aide de courroies; à trente-cinq, le café; à quarante, la montagne; à quarante-cinq, le thé; et pas encore l'intérêt que peuvent présenter les discours, conférences, sermons et entretiens... *Ici, je m'arrête un instant. C'est sur ce chapitre du commerce avec autrui, des rapports sociaux, je veux dire de la sociabilité (et de ses inconvénients) que Jean Grenier revient le plus volontiers et avec le plus de bonheur. Il cite Stendhal :* Quand serai-je assez riche pour n'avoir plus de rapports forcés avec aucun homme? *Mallarmé :* Parler n'a trait à la réalité des choses que commercialement; *Gœthe :* Quant aux hommes qui n'ont pas votre nature et avec lesquels vous n'avez rien à faire, imitez-moi : ne perdez pas une minute avec eux; *aussi Constant, Maupassant. Et l'on entend bien qu'il ne s'agit point ici de sauvagerie ou de misanthropie — cela est important — mais, toujours, de sagesse. La sociabilité est la forme la plus courante du* divertissement, *mais non la plus inoffensive; elle nous entraîne insidieusement à l'éparpillement, à la déconcentration, au gaspillage, et crée entre les hommes des liens superficiels et artificiels, de pure convention, parfaitement dérisoires.*

Sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, le petit livre de Jean Grenier incite (plus ou moins sournoisement) à une méditation souvent féconde. C'était son but. Il l'atteint avec un minimum de littérature inutile — je veux dire, justement, de bavardage.

(Éditions Gallimard.) CLAUDE ELSEN.

BAUDELAIRE : ŒUVRES COMPLÈTES.

Quand l'éditeur n'est qu'un imprimeur et, que, par routine ou parce que rien d'autre n'est à faire, il se borne à reproduire un texte, nul problème ne se pose, — et l'édition peut être formellement plus ou moins belle : elle ne saurait avoir rien d'excitant. Il en va tout autrement dès lors que, l'auteur n'ayant pu ou daigné arrêter lui-même la publication de son œuvre, l'éditeur doit en quelque manière le suppléer et se trouve, dans une certaine mesure, disposer de cette œuvre. Celle-ci, à tout le moins, laisse une marge d'appréciation et de discussion : telle variante est définitive, telle version est la bonne; tel ouvrage est apocryphe, tel autre, qu'on lui déniait, peut être attribué à notre auteur..., etc. C'est pourquoi une édition de Shakespeare ou de Molière nous excite beaucoup plus qu'une édition de Racine.

Pour être différents, les problèmes que pose Baudelaire n'en existent pas moins. On peut même les appréhender tout de suite sous une forme matérielle. L'œuvre de Baudelaire, pensons-nous communément, tient en assez peu de pages. Or, la grande édition de Jacques Crépet et Claude Pinchois ne comporte pas moins de dix-neuf volumes! Mais là-dessus, trois volumes seulement représentent l'œuvre telle que l'a voulue Baudelaire (encore un de ces volumes est-il posthume). Tout le reste — dont six volumes de correspondance, une correspondance qui n'est pas l'œuvre, qui, même, la contredit et l'obscurcit, si elle n'est pas correctement déchiffrée — tout le reste est constitué par des matériaux qui viennent bien de Baudelaire, mais dont l'éditeur a la libre disposition. Du moins le pense-t-il. Or, la façon de disposer de ces matériaux, de les composer et ordonner, peut changer profondément l'éclairage de l'œuvre. Si le lecteur en avait douté, il serait lui-même éclairé sur ce point par la lumière à laquelle l'œuvre baudelairienne est *révélée* — au sens photographique — dans l'édition qu'en donne aujourd'hui le Club du meilleur livre; édition dont le 1^er^ tome vient de paraître.

Dans son introduction à cette édition, S. de Sacy montre comment, si l'on s'en tient à une certaine apparence recouvrant d'ailleurs une certaine réalité, l'œuvre de Baudelaire se présente à nous comme une suite d'échecs et de velléités, surmontés par des réussites en éclairs; comme des décombres d'où émerge, ici et là, un fragment accompli. Or, toutes les éditions, même les meilleures, *engagent le lecteur dans ce sens.* Parce qu'elles procèdent d'un ordre factice, de groupements, de rapprochements arbitraires qui ne se justifient plus. La véritable réalité de l'œuvre baudelairienne se rencontre à un autre niveau; c'est précisément à ce niveau que la nouvelle édition nous aide à la saisir. Elle offre l'œuvre dans son développement naturel : celui d'une chronologie objective. Or, le résultat n'est nullement la disparate, mais tout au contraire un ordre organique : l'ordre intérieur à la création vivante d'un homme vivant. Voici donc ces textes, *tels qu'ils ont émergé, l'un après l'autre, sous la poussée d'une volonté profonde, au-dessus d'une existence misérablement battue par le destin.* Les éditeurs sont allés, bien sûr, aux textes authentiques qu'ils font accompagner de variantes inédites; les études critiques dépassent l'information historique et érudite pour atteindre à une intuition proprement poétique quand ces études sont d'Yves Bonnefoy ou de P.-J. Jouve; mais elles sont non moins pénétrantes et neuves sous la plume de Roland Barthes, de Maurice Nadeau, de Lloyd J. Austin. Le premier tome, qui vient de paraître, comprend les textes de la période *Baudelaire-Dufays*, du journalisme 48-51, des essais sur Joseph de Maistre et Poë; puis les *Fleurs du mal* et poèmes divers, les petits poèmes en prose, les fragments dramatiques. Le second volume groupera les études critiques majeures, les journaux intimes, les *Paradis*, la correspondance. Enfin, ce qui ne gâte rien, cette édition *révolutionnaire* est fort soignée dans sa présentation : bien imprimée sur papier bible de Maëstricht, elle reproduit de précieux dessins et documents et ses deux volumes, comme tous ceux de la collection, sont reliés en pleine peau, le

plat étant timbré de l'initiale en or du poète. Bref, paraissant peu avant que vienne à échéance le premier siècle des *Fleurs du mal*, elle ambitionne légitimement d'être l'édition du centenaire.

Yves FLORENNE.

(*Club du Meilleur Livre, collection du* Nombre d'or.)

MARDI 22 MARS

PRÉSENTATION D' « INTERMEZZO » DE JEAN GIRAUDOUX, MISE EN SCÈNE DE J.-L. BARRAULT (THÉATRE MARIGNY).

L'année, pour J.-L. Barrault, ressemble à une commémoration. Si *Volpone* pouvait passer pour un hommage à Dullin, *Intermezzo* en est un à la mémoire de Jouvet. De Giraudoux — je ne me lasserai jamais de le répéter — combien j'aurais préféré voir reprendre cette *Judith* inconnue... Mais ne nous plaignons pas trop. Il vaut mieux voir le théâtre classique moderne représenté chez Barrault qu'à la Comédie-Française, où Giraudoux devrait être cependant de plein droit (mais quels seraient ses interprètes?)

Barrault est venu tard à Giraudoux. C'est une pièce posthume qui lui en fournit l'occasion. Nul doute qu'il ait projeté sur Giraudoux ses aspirations romantiques, son goût du théâtre total — qui s'est traduit ici par le ballet (discret, j'en conviens) des petites filles, par une apparition digne d'Hamlet du spectre que je vois, pour ma part, plus familier.

En situant sur deux plans — le comique et le poétique — la pièce de Giraudoux, J.-L. Barrault nous a peut-être forcé à voir pour la première fois les faiblesses d'un style qu'on croyait parfait. Ni la « poésie », ni le comique ne sont chez Giraudoux, en effet, du premier degré. Il joue sans cesse avec des réminiscences littéraires qui créent une séparation très nette entre le langage — son essence — et ce qu'il est chargé d'exprimer. C'est avant tout ce qu'exprimait Jouvet dans ses représentations.

Simone Valère cependant a senti cela. Elle a su, pour son premier grand rôle, demeurer assez simple, assez mystérieuse pour créer entre elle (actrice) et son personnage, ce *distancement* dont parle Brecht. Les autres acteurs accentuent trop le comique (Bertin) ou le côté poétique (Barrault, Grandval). Le langage de Giraudoux est assez riche en lui-même pour lui laisser le soin de porter seul l'émotion ou le rire. Les acteurs eux-mêmes ont à observer une certaine immobilité, une certaine blancheur, une certaine ironie qui peuvent donner à Giraudoux son unité et, par-là, nous le rendre encore vivant.

GUY DUMUR.

MERCREDI 23 MARS

Livre nouveau. — Henri Clouard : Alexandre Dumas.

HENRI CLOUARD : ALEXANDRE DUMAS.

Sur les tableaux presque achevés de ses élèves, Pierre-Paul Rubens jetait quelques touches rapides qui, par magie, faisaient de ces tableaux des Rubens authentiques. De la même manière, Alexandre

Dumas « dumassait » (comme il disait tout le premier) les brouillons que lui préparaient Maquet, Gaillardet et Lacroix. De tels tours de passe-passe laissent derrière eux un brouhaha. A la querelle Dumas-Maquet, qui s'est prolongée jusqu'aujourd'hui, Henri Clouard met fin, en quelques pages décisives. Tout compte fait, « Dumas reste l'inspirateur, conclut-il; Maquet, un exécutant ». Et de démonter avec précision le mécanisme d'une collaboration qui produisit trois ou quatre des chefs-d'œuvre les plus excitants de notre littérature. Il y a un argument qui, en effet, répond à tout, c'est que Dumas seul compose cinquante romans presque aussi attachants que *les Trois mousquetaires*, tandis que les romans signés de Maquet sont illisibles.

L'auteur de *Monte-Cristo* reconnaissait que, pour faire des enfants à l'Histoire, il lui fallait la violer. En quoi il se vantait, selon son biographe : l'Histoire, comme il arrive, y mettait beaucoup du sien. La plupart des bévues qu'on reproche au fécond romancier, ou bien sont vénielles, ou bien découlent d'un sens particulier qui lui faisait retrouver l'âme du passé dans le désordre des événements et des personnages. Il se peut même que ces élucubrations historiques dont les universitaires se sont tant moqués aient sauvé d'un grave péril — « le péril d'immobilité » — la matière vivante sur laquelle s'appesantissent les historiens « sérieux ». Des livres tels que *la Dame de Monsoreau*, des drames tels que *la Tour de Nesle*, peuvent être compris comme « une protestation contre la toute-puissance de la science ». Au turbulent écrivain « le vrai est apparu du côté de la poésie au moins autant que du côté de l'histoire ». Après trois quarts de siècle de pédantisme desséchant, « il est bon que reprennent, avec Dumas, le mouvement, la marche spontanée, l'élan créateur ».

Ma foi, je suis ravi d'entendre un spécialiste, historien et critique dont personne ne contestera la compétence, restituer sa vérité à une vision romanesque qu'on assurait réglée par la seule fantaisie et pour le seul plaisir. On a voulu nous persuader que le cortège des générations fut réellement quelque chose de maussade et de terne. J'en doutais, quant à moi; contre les faiseurs de manuels, j'aurais parié pour les images d'Épinal et pour les grandes galopades à la Dumas. En éclaircissant ce point, Henri Clouard fait œuvre originale, mais aussi œuvre savante; car on reconnaît le degré supérieur de la connaissance à ce qu'elle nous libère l'esprit. Nous voici libres, dans une certaine mesure, de nous représenter telles époques, encore toutes proches, autrement que comme un morne enchaînement de nécessités anonymes. A cet égard, on peut soutenir que le génie de Dumas apporte une réfutation illustrée du matérialisme historique; et l'amusant de la chose c'est que Marx inventa son système exactement entre *Vingt ans après* et *le Vicomte de Bragelonne*. A la même minute, et sous des plumes également délirantes, chacune à sa façon, la mécanique des masses et l'apothéose de l'individu se faisaient joyeusement pendant. Hélas! l'une avait la signification d'un début, et l'autre d'un achèvement; dans une société régie par des graphiques et par des statistiques, il n'y a plus place pour d'Artagnan. L'aventure se meurt. Pour s'épanouir, il lui faut des insti-

tutions qui jouent; point trop de lois; une hiérarchie, qu'on puisse bousculer à l'occasion; un climat de gloire personnelle, dont l'éclat se manifeste aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'homme, et qui n'est autre que l'honneur.

Dumas est le romancier de l'honneur. Notion qui n'a rien de raide, rien d'absolu; Henri Clouard montre cela clairement dans la conduite de ces brillants cavaliers qui prennent des risques de toutes parts, et même avec leur conscience. Parfois, chez eux, l'élégance d'une action compense ce qu'elle a d'immoral; ils n'ont besoin que d'un rythme, que d'un style. Adolescent, je me disais avec ennui que le vertueux Athos, pourfendant superbement ses adversaires, plongeait bel et bien son épée dans des poumons, dans des entrailles; et puis les méchants gardes du cardinal n'avaient-ils pas, eux aussi, père, mère, enfants, épouse?... Athos ne doit pas s'en apercevoir. L'héroïsme de cape et d'épée exige que la sensibilité du héros, et aussi celle du lecteur, reçoive quelques retouches. Tous les héros de Dumas sont des énergumènes, même ceux qui réfléchissent et qui calculent. Vivre, pour eux, c'est foncer.

Ils composent un monde d'allégresse et de virilité, pas si simple, pas si naïf, et tel qu'il semble répondre d'avance, avec plus d'aménité et de truculence, aux exhortations de Frédéric Nietzsche. L'auteur de *Zarathoustra* béait aux cadences de *Carmen;* frivolité pour frivolité, l'auberge de Meung vaut bien la taverne de Lillas Pastia. Le nietszchéisme prétend anticiper sur la société future; on pourrait soutenir que c'est tout le contraire, et que nous assistons au déclin, non à l'éclosion, de la « volonté de puissance ». En ce cas, l'une des dernières expressions de ce phénomène psychologique se trouve — un peu détendue, les dents un peu moins serrées — dans notre Dumas, que personne ne prendra pour un écrivain philosophe.

On a dit de lui, comme de tous les grands romanciers, qu'il écrit mal. Ce pourquoi Henri Clouard insiste opportunément sur les « beautés littéraires » qui foisonnent dans les deux cents volumes, confectionnés à toute vitesse par un homme qui n'avait même pas le temps de se relire. Le moindre de ces « feuilletons », faits pour la délectation des concierges, contient des scènes qui, fond et forme, ne dépareraient pas Vigny ni Flaubert. Il ne faut pas croire non plus que tous les personnages de Dumas soient sommaires ou conventionnels. La preuve, c'est que lorsqu'il rencontre un Louis XIV, une Catherine de Médicis, une Marie-Antoinette, il les peint plus vrais et plus vivants que n'a pu le faire l'historien le mieux documenté et le plus subtil.

Quant à l'humeur extravagante qu'on lui attribue, et où l'on voit un produit du sang nègre, elle me paraît bien moins évidente chez lui que, par exemple, chez Hugo romancier. A côté de *Notre-Dame de Paris* ou de *l'Homme qui rit*, même l'absurde *Balsamo* semble une histoire logique et vraisemblable. L'ostentation, l'exagération lyrique, bien plus apparente dans la vie de Dumas que dans ses écrits, se retrouvent d'ailleurs chez tous les « géants » de sa génération; on peut même dire qu'elles leur sont propres. Michelet (né en 1798), Comte (en 1798). Balzac (en 1799), Delacroix (en 1799),

Hugo (en 1802), Dumas (en 1802), Sand (en 1803), Berlioz (en 1803), Sue (en 1804), forment dans l'histoire des arts et de la pensée une race à part; au cours de ces six années naquirent en France des êtres singuliers, à la redoutable carrure, dont l'énergie peu commune devait se déverser dans des œuvres telles qu'elles procèdent toujours d'un dessein démesuré, et que toujours l'inspiration suit le dessein et le dépasse. Tous, ou presque, eurent une existence orageuse et fastueuse. Ils remplissent de leurs gesticulations, de leurs clameurs, de leurs passions puériles, excessives, un siècle qui, à mesure qu'il s'écoule, s'effondre sous leur poids. Le plus pittoresque, sans doute, en tout cas le plus gai, fut l'athlète au verbe éclatant, aux tendresses d'ogre, aux appétits de mammouth, dont Henri Clouard nous conte non moins gaiement l'existence.

L'admirable, dans cette biographie nouvelle, c'est qu'elle unit la solidité la plus inébranlable au mouvement le plus irrésistible. Comme tant de ses prédécesseurs, l'auteur n'a pas sacrifié l'œuvre à l'homme. Les équipées, les travaux et les amours de celui-ci défilent certes devant nous, dans un crépitement de mots, d'anecdotes, de croquis alertes et rapides; mais, au milieu de cette fantasmagorie doublée d'une fantasia, s'élève un monument de haute critique, où l'ironie tempère l'enthousiasme, et où les nuances contradictoires se résolvent à la fin dans un jugement d'ensemble, d'un parfait équilibre.

Il y a longtemps que, dans le genre, on n'avait pas vu construction littéraire aussi réussie. On sort de là, et l'on se jette tout bouillant sur *les Mousquetaires*.

(Albin Michel.) WALTER ORLANDO.

PRÉSENTATION DE « FENÊTRE SUR COUR », FILM D'ALFRED HITCHCOCK.

Il est pour le moins téméraire (et superflu) de donner des implications métaphysiques à l'œuvre cinématographique d'Alfred Hitchcock, comme on le fait çà et là. N'est-il pas suffisant d'y voir une déjà rare combinaison de virtuosité technique, de psychologie malicieuse et d'humour noir? Ajoutons à cela, pour faire bonne mesure, une pointe de sadisme et de misanthropie, un mépris narquois des marionnettes humaines — mais laissons la métaphysique en dehors de l'affaire... Je sais bien que si Hitchcock affectionne les sujets *policiers* et ne traite pratiquement que ceux-là, ce n'est pas tout à fait par hasard, et ce n'est pas seulement pour l'agrément de tenir le spectateur en haleine par une science consommée du *suspense*, comme le Clouzot des *Diaboliques*. Non : il sait (comme le Clouzot du *Corbeau*...) que le Crime, lorsqu'il fait irruption dans l'univers quotidien des petits hommes, agit sur l'un d'eux comme un *révélateur*, amenant au jour — qu'ils en soient les auteurs, les complices ou les témoins — leurs passions et leurs instincts secrets. La chose n'est-elle pas déjà sensible, au premier degré si l'on peut dire, dans le goût de l'*homme quelconque* pour les faits-divers, le *sang à la une*, les romans ou les films *policiers*, précisément? Les personnages habituels de Hitchcock ne sont pas des *tueurs* professionnels, des êtres vivant naturellement dans l'univers du crime, comme les héros des films *noirs*, gangsters ou policiers. Ce sont, le plus souvent, des hommes et des femmes ordinaires, que les circonstances transforment en assassins,

en victimes ou en figurants de quelque *comédie de meurtre;* ils s'y engluent, s'y enlisent peu à peu et sont amenés par là à nous livrer leur plus secret visage. Sans cette irruption du Crime dans leur existence, les héros de *Rebecca*, de *la Corde*, de *Soupçons*, de *la Loi du silence*, de *le Crime était presque parfait*, de *l'Inconnu du Nord-Express*, de *Fenêtre sur cour*, demeureraient les plus anonymes, les plus quelconques des êtres. Et, par exemple, le journaliste de *Fenêtre sur cour*, immobilisé derrière sa fenêtre par une jambe cassée, ne serait rien de plus qu'un banal et inoffensif *voyeur* qui s'amuse à épier ses voisins, peut-être sans penser à mal — de même que l'assassin dont il devine et peu à peu reconstitue le crime n'a rien d'un meurtrier professionnel. L'intérêt de ce film — qui est grand — ne réside en aucune manière dans son intrigue *policière* ni même dans la psychologie de ses personnages. Je crois bien que la clef nous en est donnée par Hitchcock lui-même, dans une déclaration faite naguère : *Je m'intéresse à priori fort peu à l'histoire que je raconte, mais essentiellement à la manière de la raconter*...

Rarement, en fait, un film nous aura donné à ce point le sentiment de la perfection technique, non seulement par l'ingéniosité quasi diabolique de la prise de vues et de la composition des images, mais encore par la rigueur de la construction, du découpage et du montage. Pas une séquence, pas un plan qui ne donnent le sentiment d'une absolue nécessité — et je défie qu'on me cite beaucoup de films ne comptant pas de *temps morts*, de scènes de *remplissage*. Pas un instant la camera ne quitte la chambre où se trouve immobilisé le protagoniste, pas une image ne nous montre autre chose que ce qu'il lui est loisible de voir de son fauteuil roulant. Pourtant, tout au long du film, nous sommes mêlés à trois ou quatre *tranches de vie* également attachantes, pittoresques ou dramatiques (par exemple l'histoire de la vieille fille solitaire, qui est une manière de chef-d'œuvre de narration allusive). Il faut insister aussi sur l'utilisation extrêmement originale du son, le dialogue jouant ici un rôle moins important que les bruits, l'imprécision voulue de propos entendus de loin, dont la nature nous échappe, mais non le sens.

C'est peut-être la première fois au cinéma que le spectateur s'identifie absolument avec la camera et l'appareil de prise de son, et *Rear Window* va beaucoup plus loin dans l'ordre du cinéma *subjectif* que *la Dame du lac*, de Robert Montgomery. Tout cela fait du dernier film d'Alfred Hitchcock une œuvre d'une exceptionnelle qualité et d'une réelle importance dans l'histoire du *style* cinématographique.

C. E.

JEUDI 24 MARS

Livre nouveau. — Bernard Heuvelmans : Sur la piste des bêtes ignorées.

BERNARD HEUVELMANS : SUR LA PISTE DES BETES IGNORÉES.

On s'imagine volontiers qu'il n'est pas un mètre carré de la surface de la terre qui n'ait été foulé par les pieds des savants. Cette erreur communément répandue nous amène peut-être à nous préoccuper d'autres énigmes, posées par d'autres mondes. Attitude paresseuse. Notre connaissance de la terre est bien loin d'être exhaustive et le domaine de la zoologie garde à lui seul bien des mystères. Bernard Heuvelmans a réussi, sinon à réduire tous ces mystères, tout au moins, pour chacun d'eux, à nous donner le dernier état de la question.

Son livre, ce sont *les archives secrètes de la zoologie;* l'auteur entreprend de nous les révéler. Il sait que les esprits forts se gausseront de lui, que des savants satisfaits parleront de sa fantaisie, de son imagination, de son goût du roman. Laissons-les dire. N'était-ce pas Cuvier qui proclamait : *il y a peu d'espérance de découvrir de nouvelles espèces de quadrupèdes?* Imprudent baron! Bernard Heuvelmans se contente d'énumérer les découvertes sensationnelles qui depuis lors ont rendu caduque cette affirmation du père de la paléontologie : l'okapi, l'hippopotame nain, le dragon de Komodo, le zèbre du président Grévy — *Dolicholippus Grevyi* — et d'autres encore. Certains personnages, nullement convaincus, estiment aujourd'hui que la série des découvertes est close. On ne saurait trop engager les zoologues de l'an 2 000 à dresser à leur tour le bilan de leurs trouvailles.

Bernard Heuvelmans est téméraire. Négligeant les accusations de crédulité qui ne manqueront pas de l'accabler, il n'hésite pas à prêter l'oreille aux moindres rumeurs, aux légendes, aux récits terrifiés des indigènes. Il va jusqu'à croire au serpent de mer. Pour toutes ces merveilles de la nature, il faut d'abord aller voir avant de juger. On conçoit toute la nouveauté de cette méthode qui nous transporte dans un univers inconnu, captivant, où se mêlent les vieux contes de Marco Polo sur les hommes à queue et à avant-bras tranchants, les notes de Fawcett aux prises avec un anaconda long de vingt mètres, l'abominable homme des neiges et le ptérodactyle du professeur Challenger, héros du *Monde perdu* de Conan Doyle. Il serait futile de ne voir là que des racontars. Comme le dit fort justement l'auteur dans sa préface : *les événements ont souvent donné raison aux don Quichotte et confondu les Saint-Thomas.* Aussi faut-il faire vite. Les races meurent, non plus brutalement comme le concevait Cuvier, mais peu à peu, cédant la place à d'autres formes animales, mieux adaptées. Retenons la leçon de Madagascar où les géants d'autrefois ont disparu sans que l'homme ait pu les saisir. Il faut veiller au salut des monstres et les préserver, s'il en est temps encore.

Je ne voudrais pas toutefois que l'on crût que Bernard Heuvelmans nous présente un ouvrage dépourvu des garanties de la science. Curieux, il est aussi un savant. Une imposante bibliographie, des comparaisons, des recoupements, des critiques de textes aussi pertinentes qu'impitoyables assurent à son livre la rigueur et l'objectivité. La zoologie, comme l'anthropologie, est le domaine par excellence de la bonne farce. Un certain Belge, M. Lepage, fut un jour chargé par un dinosaure lors d'une chasse au Congo belge. Avec courage il vida sa carabine sur l'impétueux animal puis, craignant pour sa vie, il prit ses jambes à son cou. Salutaire vélocité de M. Lepage qui nous valut une pittoresque description de l'épouvantable dragon congolais. Que M. Lepage ait survécu, cela suffit à renverser son témoignage. Les plaisantins n'ont pas la tâche facile avec Bernard Heuvelmans dont la clairvoyance et l'esprit critique ne sont jamais pris au dépourvu.

Ce n'est point pourtant une tâche aisée que d'étudier les monstres. Certains ne sont qu'hypothétiques, le mngwa, la bête la plus étrange de l'Afrique, le sucuriju, serpent qui, dit-on, peut atteindre qua-

rante mètres de long, le grand reptile amphibie qui hante le Congo belge. Pour ceux-là on doit se contenter d'approximations. D'autres animaux, dont l'existence, au moins, est reconnue, posent encore des problèmes. L'abominable homme des neiges, dont on a relevé les empreintes, est-il un ours, un singe ou un homme? L'ours Nandi — qui à coup sûr n'est pas un ours — est-il un babouin géant, une hyène rouge ou un vieux ratel? Autant de questions restées longtemps sans réponse. Bernard Heuvelmans recueille tous les témoignages, élimine les récits simplement suspects, analyse les empreintes, les lambeaux de fourrures, compare, observe, interroge. Aussi souvent qu'il le peut, il nous offre ses conclusions, avec les réserves indispensables et en prenant bien soin d'éviter le dogmatisme qui a tant gêné les progrès de la zoologie.

Il est des monstres, enfin, qui sont catalogués, soit qu'ils vivent encore — ils reçoivent alors, comme l'okapi, la consécration de la photographie et du parc zoologique — soient qu'ils aient disparu depuis peu comme le moa géant d'Australie ou les mammouths congelés de Sibérie, dont on crut un instant la survivance possible. Ici encore la classification ne va pas sans difficulté. Le temps n'est pas si loin où notre grand Réaumur prétendait qu'en accouplant une poule et un lapin on obtiendrait un oiseau à fourrure. De nos jours, n'hésitant pas à compliquer certaines branches de la classification animale déjà confuses, des chercheurs donnent leur nom, dans un beau souci d'immortalité, à des spécimens qui ne se distinguent en aucune manière des espèces connues. Il existe ainsi dix-huit catégories de gorilles qui peuvent aisément se ramener à deux espèces géographiques, et en fait à une seule, *gorilla gorilla*. Que dire enfin de ceux qui ne reculent pas devant le truquage photographique pour étayer une thèse fragile?

On voit que le chemin du zoologue est semé d'embûches et que les monstres ne sont pas ses seuls ennemis. Comment s'étonner que Bernard Heuvelmans accorde quelquefois plus de crédit aux récits des indigènes qu'aux carnets de voyages rédigés par des amateurs plus ou moins sérieux, bien qu'Européens? Le zoologue doit aussi lutter contre la raillerie. Il existe des photographies indiscutables du monstre du Loch Ness, sur lesquelles des experts s'efforcent encore de distinguer la carcasse d'un dirigeable englouti. Les rieurs, à cette occasion, par la voie de la presse surtout, ont mis l'opinion de leur côté. Le monstre du Loch Ness passe pour une fable et le savant, découragé par tant de sottise, abandonne la lutte et renonce à percer le mystère. De même, que les ricanements accompagnent l'audacieux qui s'engage sur la piste dangereuse des anthropoïdes! Une fois pour toutes il semble admis que l'énigme de notre origine ne sera jamais éclaircie. Nous descendons du singe, mais duquel? Et quelles formes animales avons-nous successivement revêtues? A propos des bêtes à face humaine d'Indo-Malaisie, Bernard Heuvelmans fait le point, rassemble témoignages et croquis, par une méthode qui lui est familière et qui a fait ses preuves. Il ne cache pas son impuissance à apporter de fermes conclusions. On n'est jamais trop prudent dans les histoires d'hommes-singes. Où commence l'homme? Où finit la bête? Aucun critère n'est satisfaisant.

Pour terminer, un mot trop bref du style de Bernard Heuvelmans, style extrêmement précis, clair, et constamment animé d'un humour zoologique que nous ne connaissions pas.

(Éditions Plon. Coll. « Ceram ».) 2 volumes. JEAN-CLAUDE CARRIÈRE.

VENDREDI 25 MARS

Les éditions Bernard Grasset publient un ouvrage de Monique Saint-Hélier, *l'Arrosoir rouge;* Monique Saint-Hélier est décédée le 9 mars 1955.

Monique Saint-Hélier vient de succomber au mal inclassable et protéiforme qui la tenait clouée au lit depuis un quart de siècle. Mais cet être exceptionnel, dont la vitalité intérieure était sans égale, demeurait plus relié que quiconque au visible et à l'invisible. Car le don de communiquer était son génie propre, et c'est ce don qui éclate à toutes les pages de l'immense roman dont nous possédons aujourd'hui quatre volumes : Bois mort, *le plus beau;* le Cavalier de paille, le Martin-pêcheur *et* l'Arrosoir rouge, *qui paraît ces jours-ci. Il faudra consacrer à cette œuvre inégale, certes, mais fulgurante, la longue étude dont elle est digne. Il faudra montrer que Monique Saint-Hélier, sans aucun doute possible, est au nombre des très rares héritiers authentiques de ce Rilke, que jeune fille elle rencontra un jour à Berne au cours d'un bal, et avec qui elle s'entretint une nuit entière sans connaître le nom de son interlocuteur. Ils devaient ensuite entretenir une correspondance, j'ignore si elle a été publiée.*

Monique Saint-Hélier était la femme de Blaise Briod, un de nos plus remarquables traducteurs.

Ceux qui ont eu le privilège de connaître Monique Saint-Hélier se souviendront d'elle comme un des visages sous lesquels la poésie s'est offerte à eux en ce monde.

GABRIEL MARCEL.

Voici une note critique sur l'*Arrosoir rouge.*

Il y avait quelques jours à peine que Monique Saint-Hélier nous avait quittés quand parut ce roman. Nous nous retrouvons dans ce « monde Alérac » où de précédents romans nous avaient déjà introduits. Mais peut-être le mélange de la réalité et du rêve n'avait-il jamais été opéré avec autant de dextérité. Les personnages vivent par allusions en quelque sorte aux faits qui constituent la trame de leur existence. Ils s'accrochent à ces faits comme à des bouées et ils avancent à travers une mer de sentiments et de sensations, chacun poursuivant pour son compte, une sorte de monologue suspendu, repris, monotone en apparence et pourtant si varié.

L'arrosoir rouge, c'est une jeune fille qui le tient. Elle va, arrosant les fleurs qui garnissent les tombes dans le cimetière où, de tout temps, les Alérac sont venus s'entretenir avec leurs morts. Elle poursuit les conversations familières. Et les êtres qu'elle évoque,

Abel le colporteur les évoque en même temps, tout en arpentant la route avec son chien. Double éclairage projeté sur les destins des uns et des autres et qui nous permet de les connaître plus complètement. Entre les vivants et les morts, le dialogue se poursuit, réticent et révélateur tout à la fois. Dans ce livre se jouent la lumière et le mystère. Il est baigné de sensibilité. Peu à peu on y découvre la forme des « serviteurs invisibles qui travaillent sans répit, jardiniers de l'ombre ». Le livre sent les jardins et les bois. Mille trouvailles y affirment un amour profond de la nature, des couleurs et des odeurs.

(Éditions Bernard Grasset.) ROGER DARDENNE.

SAMEDI 26 MARS

Livre nouveau. — Dominique Rolin : le Gardien.

DOMINIQUE ROLIN : LE GARDIEN.

Comme ce gardien s'appelle Constant, il est le symbole de la permanence, le spectateur que l'on croirait insensible et qui ne parvient à se mêler au drame que pour y trouver la mort. Voilà sans doute le meilleur roman de Dominique Rolin, l'histoire d'un gardien de domaine qui assiste, puis participe, à la vie de trois générations de maîtres, dans un pavillon situé on ne sait où, on ne sait quand. Dominique Rolin tombe certes encore dans quelques travers, un goût certain pour le mélodrame, pour la scène soudainement violente à effet quelque peu facile, pour un mystère parfois cousu de fil noir. C'est surtout dans la troisième et la quatrième partie du livre que cette tendance m'a paru fâcheuse. La sobriété fait ici défaut. Le style du récit, souvent excellent, riche, divers, me semble inégal. Le qualificatif monotone y sévit à son aise en de nombreuses pages. L'œuvre, enfin, pécherait plutôt par excès de matière.

Pourtant, une qualité l'emporte, la saisissante atmosphère, à la fois, et curieusement, irréelle et sordide, que l'auteur a su créer et sauvegarder jusqu'à la dernière page. Ce climat tient à la présence sensible et que l'on devine toute-puissante de la maison, la vieille demeure familiale. Il tient également à la qualité de la plupart des personnages (à l'exception du conventionnel M. Noir), du narrateur surtout dont la participation de plus en plus nécessaire à l'histoire donne au roman sa force véritable. Ce *gardien* qui, pour Dominique Rolin confirme un talent que nous connaissions déjà, mérite à cet égard d'être lu.

(Éditions Denoël.) J-C. C.

PEINTURES ET DESSINS DE GEORGES STEEL (GALERIE M. BÉNÉZIT, RUE DE SEINE).

Georges Steel est un peintre flamand, mais sa palette s'est laissée séduire par les tonalités chaudes de la terre espagnole, où il a longtemps séjourné.

Et il nous en livre une vision neuve, dépouillée de ce romantisme conventionnel qui s'y attache si souvent. Ce sont tous les thèmes éternels : gitanes, paysages de Grenade, marines, picadors, danseurs, pauvresses et enfants, mais repensés par une sensibilité originale.

La richesse de l'inspiration est servie par une science sûre de la composition, qui se traduit dans le dessin : vigoureux, dépouillé, nerveux et qui fait penser par instants aux admirables esquisses de Delacroix. La palette a une subtile richesse de tons. Pas d'oppositions brutales, mais une gradation harmonique : celle de ce crépuscule de Grenade où le ciel se fond dans une palpitation rose et mauve, ou de ce *Chaqueta*, danseur surgissant de la fumée d'une taverne, dans la sourde note de sa chemise de soie rouge, ou encore de ce visage de Rosario, la gitane du Sacro-Monte, avec la courbe lasse du sourire accordée au mystère des longues prunelles, dans le visage sombre.

Mais à la vision ardente d'une terre brûlée de soleil s'ajoute la fine mélancolie de celui qui pressent que ces couleurs ne lui sont que prêtées. Le pinceau va au-delà de l'apparence et nous livre l'approche du rêve — cet instant où l'artiste se détache de l'objet pour le fixer dans une vision poétique. C'est par cette qualité rare que ces tableaux imposent une unité de vision.

Un paysage de Notre-Dame, isolé, reprend dans une harmonie toute différente un thème trop souvent traité et Georges Steel sait, là encore nous offrir une vision personnelle, étonnamment sensible et irisée. La fraîcheur de sa palette s'y donne libre cours. Dans la jeune peinture, c'est un nom à retenir.

RENÉE WILLY.

JEUDI 31 MARS

Livre nouveau. — Le Livre de Marco Polo.

LE LIVRE DE MARCO POLO (MIS EN FRANÇAIS MODERNE PAR A. T'SERSTEVENS).

Voici un livre dont le rare agrément résulte du mariage privilégié, à six siècles d'intervalle, de deux écrivains globe-trotters — l'auteur et le présentateur — qu'on peut à peine distinguer, sinon que le premier fut, c'est certain, un peu plus globe-trotter, le second, heureusement, un peu plus écrivain.

On sent la même passion chez A. t'Serstevens à décortiquer le livre de Marco Polo, à retrouver sur la carte telle bourgade chinoise, à restituer les suggestions et naïvetés du texte, et chez Marco Polo à fouailler sa mémoire pour dicter à Rusta de Pise, son compagnon de cellule dans la prison de Gênes, un récit grouillant de détails et d'évocations dont la précision a permis de garder intacte la fraîcheur merveilleuse.

Ce marchand vénitien, poussé toujours plus loin par le désir du lucre, a ouvert les deux voies de la connaissance de l'Est et de la littérature d'imagination. Il n'en demandait certainement pas tant. Il ne cherchait qu'à tuer le temps dans la geôle où l'avait jeté une défaite de Venise devant Gênes, en racontant sa vie, comme beaucoup d'autres l'ont fait depuis en de pareilles circonstances. Par bonheur, sa vie était intéressante.

Notre enfance a été bercée par les contes des *Mille et une Nuits*, illuminée par les visions de palais d'or, de princes ruisselants de joyaux, d'eunuques affreux. Eh bien! les voici, debout, tangibles, bien vivants dans l'Asie qui fut, qui était encore naguère et qui sera peut-être encore, malgré tout. Notre enchantement se fait réalité sans se désenchanter par la grâce d'un flibustier et de sa malchance momentanée. En effet, la légende et l'histoire, le mythe et la géographie, Marco Polo les mêle à profusion, inconscient de ce que la nostalgie inspirée par la prison et sa vantardise atavique enrichissent sa pensée où, constamment, la volonté d'exactitude rappelle à l'ordre la tentation d'imaginer.

Ce livre vient opportunément pour nous permettre de garder le sens du relatif et prendre la mesure du tempérament qu'il fallait aux hommes de ce voyage (Marco, son père et son oncle) pour chevaucher avec simplicité à travers steppes et jungles, fauves et brigands, vingt-quatre ans durant, au moment où notre littérature fait son retour à la terre sur un matelas pneumatique, où le moindre explorateur vend son récit à l'avance pour s'assurer la possibilité d'aller le vivre, et où la jeep et la caméra sont devenues les attributs inévitables de l'héroïsme.

(Éditions Albin Michel.) SERGE DUMARTIN.

50 ANS D'ART AUX ÉTATS-UNIS (MUSÉE D'ART MODERNE).

Cette exposition est organisée dans le cadre d'un « Hommage à la France », qui groupera des manifestations musicales, théâtrales, des conférences, etc... Pour l'*accueillir* véritablement, pour que son harmonie interne nous devienne immédiatement perceptible, il nous faut nous défaire d'une façon toute européenne de penser, d'une manière de voir qu'ont formée en nous des siècles d'art. Il nous faut nous souvenir que l'Amérique est un pays neuf, où la notion d'art est encore en gestation, un pays qui essaie de se forger une esthétique en harmonie avec de nouveaux modes de vie. Cependant, nous ne pouvons nous défendre d'une impression d'appauvrissement devant ce dépouillement excessif. Comment ne pas évoquer avec nostalgie la profusion de l'exposition d'Art mexicain, organisée précédemment par ce même musée, et où l'on retrouvait à travers les œuvres modernes la filiation du passé?

Ici, rien de tel, et les œuvres qui nous paraissent les plus valables, parce qu'elles nous touchent directement, se rattachent à l'école française de peinture. Joseph Pickett, par exemple, évoque Rousseau, dans sa précision du détail, l'extrême minutie des plans. Mais la plupart des tableaux exposés appartiennent à l'art non-figuratif. En sculpture, il en est de même, et il nous faut venir à la gravure pour retrouver une parenté avec les œuvres européennes, parenté souvent trop étroite pour qu'une originalité profonde se fasse jour.

Jean Cassou, en écrivant dans sa préface au catalogue : *Il y a forcément une différence essentielle entre une révolution succédant à des révolutions, et une révolution qui est la première, donc singulièrement fraîche et ingénue, intégralement neuve*, a cerné étroitement le problème. Et les arts dans lesquels les Américains nous paraissent profondément novateurs sont tout d'abord celui de l'architecture, évoqué dans la première salle par de grands plans photographiques d'immeubles, des dispositifs stéréoscopiques permettant d'obtenir des visions en profondeur, des maquettes ingénieuses.

Une civilisation nouvelle s'est créée, et sans doute l'art qui en procède lui correspond-il profondément. Mais elle aboutit à une *déshumanisation* qui ne peut entraîner toute l'adhésion de l'esprit.

R. W.

VENDREDI 1er AVRIL

PRÉSENTATION DE « LA FAMILLE ARLEQUIN » AU THÉATRE DU « VIEUX COLOMBIER » PAR LA COMPAGNIE JACQUES FABBRI.

Le rideau du *Vieux Colombier*, ouvert et refermé au rythme des rappels, vient de retomber. La rampe s'est éteinte. Tandis que les comédiens de la Compagnie s'activent à ranger les accessoires, Jacques Fabbri reçoit dans la coulisse les compliments du Tout-Paris. A le regarder ainsi, adossé au mur, la chemise trempée, les jambes vacillantes, nul ne peut sous-estimer la rudesse de la partie qu'il a livrée ce soir.

— *L'accouchement a été horrible... Horrible!...* avoue-t-il devant un ami. *Nous avons été déchirés, labourés, divisés... Un moment épouvantable...*

Il passe la main sur son visage comme s'il voulait effacer le cauchemar.

Demain, les journalistes, les critiques, crieront au miracle et célébreront l'avènement d'un nouvel animateur de théâtre, comparable aux plus grands d'hier. Car *la Famille Arlequin*, si elle n'ajoute aucun nom supplémentaire au palmarès des auteurs dramatiques, atteste la maîtrise d'un meneur de jeu tout-puissant. Fabbri donnerait la vie à une pierre. Tout de même, il a insufflé sa force et sa foi aux personnages exsangues de la comédie italienne, laissés pour morts... Jacques Fabricotti, dit Fabbri, petit-fils d'un sculpteur de Carrare, paie une dette ancienne, contractée envers le pays de ses ancêtres. Mais le fils d'un staffeur parisien, nourri dans le sérail, ancien étudiant de la Faculté de Droit, pouvait seul nous offrir ces dédoublements d'Arlequin, ces tableaux faits de lumières et de bouts d'étoffe, propres à enchanter Picasso.

Le public, au soir de la première représentation, a compris sur-le-champ que quelque chose venait de se passer, qu'un événement s'était produit au théâtre — le premier événement peut-être depuis la naissance du *Cartel*. Fabbri, dont l'audace est entière, brasse les masques et les feuillages, comme dans une composition de Watteau. Nous voyons défiler Gilles, Scaramouche, Colombine, Pierrot, le Docteur, le Matamore, nimbés du brouillard verlainien des *Fêtes galantes*. Plus tard, Fabbri tirera l'ombre de Charlot d'une grande malle d'osier, il poussera l'audace jusqu'à faire parler un oiseau, relèvera l'invraisemblable défi qui consiste à confronter une marionnette de chiffon avec des comédiens de chair. Tout est nouveau, fouillé, humain, intelligent, le moindre *gag* est travaillé à la façon d'un mécanisme d'horlogerie. Sans doute peut-on regretter qu'une telle tornade de virtuosité ne soit pas mise ici au service d'un texte. Fabbri devra se méfier, à l'avenir, des réussites par trop formelles. Mais convient-il de discuter son plaisir quand ce dernier rompt délibérément avec les arguties et les thèses?...

— *Nous avons fait un pèlerinage aux sources*, déclare Fabbri. *Nous avons trouvé en retrouvant...*

Car Fabbri démontre la vie du théâtre comme il convient de la démontrer : en agissant.

LUC BÉRIMONT.

LUNDI 4 AVRIL

Livres nouveaux. — André Breton, Lise Deharme, Julien Gracq, Jean Tardieu : Farouche à quatre feuilles. — Marguerite Schoell-Langlois : l'Homme nouveau.

FAROUCHE A QUATRE FEUILLES.

*Le rêve éveillé, sans nul doute, est farouche : un rien l'éveille, un rien l'endort. Il faut si peu pour qu'il ne soit pas, que c'est cela même sa nature, fuir, ne pas s'apprivoiser. Comment l'insaisissable devient objet, poème, œuvre d'art, forme, ce qu'il y a de plus solide et, vis-à-vis de tout ce qui se passe sur la terre, de plus durable, voilà le sujet de ces quatre textes assemblés, dont André Breton, Lise Deharme, Julien Gracq et Jean Tardieu sont les auteurs; ensemble qui n'est pas sans faire penser à l'*accord *des romantiques allemands.*

André Breton s'exprime par le dédoublement de la personne parlante. Un « moi » qu'un certain instant favorise, un moi rêveur se rencontre avec l'autre, Garo, pris celui-là dans la poix quotidienne et la pesanteur des nécessités de chaque heure et d'une parole sans détours. Il s'agit pour chacun de ces vivants symboles de conquérir la fuyante créature qui, sous le nom de Titania, règne sur l'imagination, le rêve, le loisir et l'amour, toutes choses qu'elle est. Tu sais, *dit le poète,* que je ne me lasse pas de t'entendre parler de tout ce qui est caché. *On retrouve tout à fait le ton du* Voyageur et son Ombre. *Mais les ombres sont plus timides que les hommes* : tu ne feras part à personne de la manière dont nous avons conversé ensemble. *La fascination, le signe, les symptômes, les aimantations, les analogies nourrissent ce colloque à trois voix comme l'ombre et la lumière irriguent la nietzschéenne méditation du* Voyageur.

Cette pulpeuse prose est suivie du texte délicieusement ornemental de Lise Deharme qui, elle, part du lieu où prend sa source la rêverie : maison-jardin, maison-forêt, folle verdure et esprits animaux; la plus grande liberté visuelle mène une sorte de course, de combat : On souhaite ne jamais arriver au bout de cette course chaude. *Une manière de fontaine lumineuse donne à ce texte très enjôleur les vertus de la surréalité du cinématographe. Les transitions abolies deviennent les images même de l'enfance curieuse.* Ici, on s'amuse bien avec des riens qui feraient rire les autres de dédain. *Certains secrets, ici, sont ceux de la vitalité; la rêverie y est une santé de l'âme, et le délice du corps.*

Julien Gracq intitule son texte : Les yeux bien ouverts. *Il nécessiterait une analyse méticuleuse. Et qui serait pour moi enivrante ! Edmond Jaloux, qui regrettait toujours le peu de* sérieux *avec lequel était traitée la question du rêve (éveillé ou non), aurait été ravi de cette substance dont l'intelligence même pénètre les états. Sensationnelle, à mon sens, est telle déclaration de Gracq :* Je serais tenté de croire — en fait je crois très profondément — que la vraie rêverie créatrice est une rêverie pauvre, ressassante, à caractère plutôt obsessionnel. Il s'agit surtout d'avoir la faculté d'accrocher, à quelques images capables d'électriser toutes les autres, un énorme coefficient émotif; c'est à partir de là que toute la masse de matériaux empruntés au donné pourra

s'échauffer, se colorer de proche en proche, par contact. *J'ai rarement lu une description plus magistrale et plus intime du secret poétique. Tout le texte de Gracq est l'exhalaison d'une force de réflexion et d'une rigueur de pensée véritablement révélatrices.*

Voyez la diversité de ce Farouche à quatre feuilles ! *Jean Tardieu, lui, nous fait suivre, non l'analyse du rêve, mais les chemins mêmes d'un songe dirigé. Il décrit ses rêves (ses souhaits), comme existants. Chateaubriand écrivit :* Je me suis souvent demandé en traversant des hameaux inconnus : « Voudrais-tu demeurer là? » Je me suis toujours répondu : « Pourquoi pas? »... *Ces demeures rêvées, source d'un grand mystère de notre vie, Jean Tardieu les habite et nous les fait habiter, avec une mélancolie très irriguée de sang et de chair vive.* Oh ! quand pourrai-je, comme l'oiseau, faire de mes paroles la substance de ma maison ou, comme l'araignée, tirer longuement de mes entrailles le chanvre et la corde?

J'espère que ces trop rares citations auront fait comprendre qu'il s'agit d'un petit recueil des plus précieux.

(Éditions Grasset.) YANETTE DELÉTANG-TARDIF.

MARGUERITE SCHŒLL-LANGLOIS : L'HOMME NOUVEAU.

Cet ouvrage qui, dans une certaine mesure, pourrait bien faire mentir l'adage qui voudrait qu'on ne puisse faire de bonne littérature avec de trop bons sentiments se présente comme la confession d'un homme âgé. L'amour délicat et clair d'une femme qui, ayant quinze ans de moins que lui, n'est pourtant pas non plus jeune, va en faire un homme régénéré. Au surplus, cet amour, soleilleux dans sa simplicité, rayonne jusqu'à apporter de la joie ou au moins un certain équilibre, une lucidité neuve, dans l'entourage des deux amants. Ce court récit abonde en notations vraies. Sa pudeur de ton, ses naïvetés même, lui donnent une saveur. On aimerait bien pourtant qu'il fût plus lié et qu'il ne soit pas fait de cette succession lassante de paragraphes plus ou moins courts qui en brisent indubitablement le fil.

(Éditions Debresse.) JEAN FOLLAIN.

MARDI 5 AVRIL

Livres nouveaux. — Philippe Jullian et Bernard Minoret : les Morot-Chandonneur. — Roger Bodart : Charles Plisnier.

PHILIPPE JULLIAN ET BERNARD MINORET : LES MOROT-CHANDONNEUR.

Loin de nous l'idée de voir en ce livre autre chose qu'un plaisant amusement. Mais comme le fait remarquer Pierre Gaxotte dans sa préface, le pastiche est aussi « une forme de clairvoyance ».

Clairvoyance qu'on pourrait appeler d'abord historique, puisque les auteurs ont classé leurs morceaux chronologiquement et non sans avoir songé, sans doute, à écrire une petite histoire de la littérature française à fleur de peau, — encore que la forme de chronique familiale donne à l'ensemble une certaine résonance économique, morale, etc. Ainsi placés dans la perspective d'une évolution, plusieurs auteurs datent terriblement, Huysmans ou les Goncourt, plus près de nous, mais curieusement proches de ces deux aînés, André Germain et Cocteau; enfin Sartre dont le pastiche veut nous convaincre qu'il datera sous peu.

Clairvoyance, secondement, plus proprement littéraire, qui ne tient donc pas seulement à la connaissance des modes, mais de chaque auteur dans son individualité. Il importe de remarquer alors que Philippe Jullian et Bernard Minoret procèdent de deux manières différentes : par allusions, comme on ferait sur la scène d'un cabaret, ou par l'emploi subtil d'habitudes de style qui sont souvent bien révélatrices d'une forme de sensibilité. Victime de la première méthode, à la vérité indiscrète, Gide sombre dans le ridicule (il faut reconnaître que c'est sa faute), et victimes de la seconde, Bernanos ou Malraux perdent de leur intangibilité.

On serait presque tenté de conclure que quiconque prête le flanc au pastiche n'est pas tout à fait grand. Ce qui est certainement une erreur, car, en dépit de toutes ses qualités, le pastiche est peut-être lui-même une manière de faire de la critique qui date et qui est socialement, voire politiquement, marquée. Critique de caractère impressionniste qui rappelle celle de Proust; en un certain sens stérilisante parce que son arme est le ridicule. Critique qui pourrait paradoxalement pousser les écrivains du côté d'un art sans attaches avec rien, perfection formelle pure et d'ailleurs illusoire, puisque ce sont justement les auteurs les plus préoccupés de la forme qui constituent le meilleur gibier du pasticheur : voir le début de notre note : Huysmans, les Goncourt, Valéry aussi! hélas, en un mot, ce qu'on appelle « la belle époque ».

(Éditions Plon.) GEORGES PIROUÉ.

ROGER BODART : CHARLES PLISNIER.

Roger Bodart n'appartient pas à cette race de critiques pour qui la littérature existe en soi; *pour lui, comme pour son ami Charles Plisnier, la littérature est* plus que la littérature... : quête de l'homme et de Dieu. *Il nous parle de son modèle, non comme d'un artisan bien doué, mais comme d'une âme vouée à tout remettre en question : par là, Plisnier, torturé par tous les problèmes, et passé, comme Malraux, de la révolte prométhéenne à une métaphysique de l'art, est bien l'un des témoins de notre temps. Son critique ne nous cache pas ses défauts et ses manques.* Il tenait, *nous dit Roger Bodart,* l'objectivité pour une vertu cardinale, et cependant il ne parlait que de lui-même avec une voix si singulière qu'il restait souvent en-deçà de cette transparence qui est l'art suprême. *Je ferai, pour ma part, une autre critique à ce* libertin janséniste : *c'est*

que son œuvre est restée trop souvent au niveau des belles intentions, des déclarations de principe, d'un amour ardent et vague; le romancier, pourtant, sut prendre appui sur le monde réel, évoquer le décor provincial d'un ordre bourgeois qu'il haïssait. Mais le meilleur de lui-même, tel qu'on peut l'entrevoir dans ses poèmes, est resté informulé. Le grand mérite de Roger Bodart consiste à nous le faire deviner, et à prêter une voix au génie de l'ombre qui habitait ce talent célèbre et mal connu.

(Éditions Universitaires.) PIERRE DE BOISDEFFRE.

JEUDI 7 AVRIL

Livre nouveau. — Rebecca West : Aigre douce.

REBECCA WEST : AIGRE DOUCE (traduit de l'anglais, préface de Celia Bertin).

Deux longues nouvelles composent ce volume. Dans l'une et l'autre, les personnages américains appartiennent à un milieu de gens fortunés, durs, entreprenants, mais combien vulnérables. L'argent y constitue l'un des facteurs essentiels. Il unit les cœurs ou les destinées, les sépare, les rapproche, parfois à l'insu même des héros.

Dans la première nouvelle, deux jeunes gens, Corrie et Josie, s'épousent après des fiançailles incertaines. Pendant quelques années l'union des cœurs semble pallier les oppositions de caractère jusqu'au jour où Josie, belle, intelligente, altière, hérite de son père une fortune qu'elle exploite à merveille et, ce faisant, humilie son mari, puis se détache de lui. Grisée par ses succès, elle demande le divorce. L'un et l'autre se remarient et fondent de nouveaux foyers dans une quiétude artificielle et sans amour. Le jour où la catastrophe financière de Wall Street fait craindre à chacun d'eux la ruine de l'autre, leur seul souci est de s'entraider. Mais l'un et l'autre ont traversé sans dommage ce cataclysme qui leur aura prouvé la pérennité de leur amour.

Le sujet de la seconde nouvelle évoque un peu *Main Street* de Sinclair Lewis. A une époque où un ménage est comblé par la fortune, l'homme prend pour maîtresse une jeune danseuse. Lorsque sa fortune décline, que l'effondrement financier de 1929 consomme sa ruine et que sa femme tombe malade, c'est la petite danseuse qu'il n'avait considérée que comme une amusette qui lui apporte le soutien moral et même matériel indispensable. Et le titre anglais *The Harsh Voice* inspiré des vers de Richard Errington, jeune poète britannique tué dans la guerre de 1914, exprime bien la pensée profonde de ces deux contes. *La dure voix que nous entendons. Quand parle l'argent ou la haine. Puis vient la réponse la plus douce.*

(Éditions La Palatine.) ANNIE BRIERRE.

Rencontre avec Rebecca West.

Lorsque, voici deux ans, je rencontrai à Paris S. E. Enrique Larreta, ancien ambassadeur d'Argentine et grand écrivain, et que j'osai lui avouer ne pas avoir lu son œuvre bien que son nom et le titre de son roman *la Gloire de don Ramir* me fussent connus, il eut la bonne grâce de me répondre *Comme vous me faites plaisir! C'est cela la célébrité : être connu, même par ceux qui ne vous ont pas lu.*

Cet écart, entre la célébrité d'un nom et la méconnaissance de l'œuvre, correspond assez bien à la situation de Rebecca West en France. Nul, parmi nous n'ignore son importance de journaliste internationale, peu connaissent son œuvre de romancière et d'essayiste.

Cette femme alerte, au regard aigu, énergique mais sans dureté, et dont les soixante ans n'ont pas alourdi la sveltesse, cette femme que Paris vient de fêter, laisse percer un peu d'amertume.

— *Tous ces journalistes sont bien gentils. Ils s'inquiètent de mes habitudes, de mes goûts, de ma vie. Mais aucun n'est véritablement intéressé par ce que j'ai écrit.*

Ils ont des excuses, ces pauvres journalistes. D'abord, Rebecca West, écrivain britannique n'a été révélée au public français que par une traduction partielle de sa *Vie de saint Augustin* (1) et par *Aigre douce* (2), partie infime de son œuvre. En outre, sa personnalité écrasante, et séduisante à la fois, enchante ceux qui l'approchent, à tel point que l'auteur s'efface derrière la femme. Enfin cette intelligence vaste, électrique est peu docile, ennemie des réponses précises. même sur son œuvre.

D'origine irlandaise, elle s'est tout de même trouvé avoir la nationalité américaine.

Je l'ai perdue, dit-elle, *à la suite d'une complication de paperasseries.* Elle passa sa jeunesse et fit ses études en Écosse. Son père journaliste, était ardent disciple de Herbert Spencer, sa mère excellente musicienne. *J'ai aussi beaucoup travaillé la musique, mais je me sentais si inférieure à ma mère que j'ai bientôt cherché une autre voie.* Elle fut actrice pendant un temps très court. Féministe ardente, elle ne tarda pas à collaborer à des périodiques féminins et bientôt à de grands journaux américains et anglais.

Elle me confie cela dans le hall d'un hôtel des Champs-Élysées d'où elle contemple le jeu du soleil sur les murs voisins. Elle prolonge ses confidences dans un restaurant proche des boulevards où elle donne libre cours à un esprit d'observation et une curiosité inlassables.

— *De qui sont ces caricatures sur le mur? Qui représentent-elles? Jules Ferry? Que fait-il? Que cette mayonnaise est bonne! Pendant la guerre, j'étais en Angleterre une des rares personnes à pouvoir faire des mayonnaises. Et ce vin, d'où vient-il?* Le patron en personne nous renseigne ; mais nous sommes loin de la question que je lui ai posée et qui me semblait un très beau sujet d'interview : *Vous qui connaissez également bien l'Angleterre et l'Amérique, quelles sont les caractéristiques et les différences essentielles des milieux anglais et américains de la finance et des lettres.* (Car si Rebecca West est un grand écrivain, son mari est un grand banquier.)

Voici la seule réponse que j'obtienne.

— *Je connais très peu le monde littéraire américain. Ce que j'aime en Amérique, c'est la campagne, et en particulier celle de Pennsylvanie où s'est épanouie une secte religieuse, celle des Amish, des quakers allemands qui bannissent tout mécanisme et n'admettent pour les travaux des champs, comme pour les autres, que les travaux manuels. Et, ne croyez pas que ce soit une utopie à notre*

(1) Amiot Dumont.
(2) La Palatine.

époque. Ces 20 000 fidèles sont riches et prospères. Et ils trouvent moyen de consacrer tous les dimanches quatre heures à un service religieux d'une liturgie très compliquée. Et quand les garçons courtisent les filles, c'est en voiture à chevaux qu'ils vont les voir et les promènent... L'Amérique est vraiment un pays très courageux. On dit qu'ils n'ont pas senti la guerre comme nous, parce qu'ils n'ont pas subi les rigueurs de l'occupation et des bombardements; mais c'est d'autant plus brave de leur part d'être venus à nos côtés. Nous, les Anglais, nous n'avions pas le choix, nous étions bombardés. Il fallait lutter ou périr.

Le fils de Rebecca, Anthony West, critique anglais devenu Américain a, voici quelques années, fait sensation avec son premier roman *the Vintage*. Il perpétue ainsi la tradition littéraire à laquelle Rebecca appartient de toutes ses fibres. Son nom (elle s'appelait à sa naissance Cecilia Fairfield) lui fut donné en souvenir d'une amie de sir Walter Raleigh qui compte parmi ses ancêtres. Le nom de plume qu'elle a choisi est celui de l'héroïne d'Ibsen dans *Romershom*. Une de ses sœurs, médecin et légiste, est devenue écrivain ; une autre est poète.

Quant à son œuvre peu connue en France, les morceaux les plus importants en sont *The Thinking Reed* (le Roseau pensant) titre inspiré de Pascal, *The Black Lamb*, à la fois histoire et essai philosophique sur la Yougoslavie, *The Meaning of Treason* inspiré des procès de Nuremberg. Ce choix restreint donne cependant une idée de l'écrivain-protée qu'est l'auteur : protée non pas parce qu'elle se transforme avec ses personnages ou ses sujets, mais par son aptitude à déployer les qualités qui lui permettent de saisir ce qu'il y a de plus profond et d'essentiel, en toute circonstance. Mais tout sujet traité par Rebecca West porte la marque indélébile de son auteur, *The Black Lamb*, cette œuvre immense, rappelle, entre autres, que le tzar Lazar préféra la béatitude céleste à une victoire contre ses ennemis terrestres. Et ce fut pour Rebecca un prétexte à une diatribe allégorique contre Neville Chamberlain qui s'en remettait au destin sans préparer la guerre et à l'exaltation de Churchill. *Enfin Churchill vint et tout devint facile.*

Ses goûts littéraires? Ils sont des plus étendus et sans commune mesure et, comme tout chez elle, parfois inattendus : Mark Twain, Hemingway Carson Mac Cullers, suivent beaucoup d'inconnus. Puis Mankowitz dont *A Kid for two farthings* (1) a été mis à l'écran par Carol Reed et la baronne Blicksen dont les *Sept contes gothiques* (2) viennent de paraître en France et dont, non pas la substance, mais la forme ciselée comme une pièce d'orfèvrerie et avec quelle fermeté, n'est pas sans rappeler celle de Rebecca West.

— *Et puis, que j'aime votre Denis Saurat! C'est l'homme au monde qui connaît le mieux Milton.*

— *Milton est un de vos auteurs préférés?*

— *Non. C'est très beau, mais c'est ennuyeux. On n'a pas besoin de Milton quand on a Shakespeare.* Henri VIII, Richard II, *existe-t-il rien de plus fouillé? Toutes les possibilités d'intrigues politiques, de problèmes psychologiques, tous les aspects de la violence et de la peur y sont.*

Et il est assez significatif que le choix de Rebecca West se porte sur deux des plus intelligents, des plus profonds chefs-d'œuvre shakespeariens.

A. B.

(1) A paraître à La Palatine.
(2) Stock.

VENDREDI 8 AVRIL

Livres nouveaux. — René-Jean Clot : le Meunier, son fils et l'âne. — Wladimir Weidlé : les Abeilles d'Aristée.

RENÉ-JEAN CLOT : LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE.

René-Jean Clot a voulu, dans ce roman, nous montrer la tragique menace qui pèse sur des vies soudain bouleversées par une journée de guerre, parce que leur équilibre, jusque-là, tenait à un fil miraculeux. Il eût pu tout aussi bien choisir un autre événement que le débarquement américain en Alger le 8 novembre 1942; ce n'était pas une description de la guerre qu'il voulait faire, mais décrire *une expérience-limite* : une journée complète vécue heure par heure, minute par minute, par une famille d'humbles ouvriers espagnols. Ainsi voyons-nous, à travers des alternatives d'exaltation, de surprise, de colère, une suite d'événements, tantôt cocasses, tantôt maléfiques. La conclusion est bien pessimiste : il semble que, pour René-Jean Clot, toute aventure de l'homme, poussée à ses propres limites, doit nécessairement être d'essence tragique; il l'avait déjà prouvé dans *le Noir de la vigne*, dans *le Mât de cocagne* et surtout dans *le Poil de la bête*.

Ici plus que jamais, usant d'un style aux images étonnantes, le romancier a su *gâcher* la pâte du pittoresque, promener sa caméra impitoyable autour de lui, sur les paysages ruinés de soleil, sur la maison, sur les visages et, ne serait-ce un souffle impétueux de monologue intérieur qui traverse le livre, il nous ferait penser à un metteur en scène du réalisme italien.

On reprochera peut-être à son livre une certaine lenteur? René-Jean Clot ne pouvait procéder autrement : ainsi a-t-il mené chacun de ses personnages jusqu'au bout de lui-même.

Faut-il admirer la naïve rusticité de la vieille Emilia parce qu'elle recèle des ressources de sentiments inemployés? Faut-il admirer ou blâmer la paresseuse bêtise de son fils qui cache d'inouïs besoins d'amitié? Faut-il juger l'épouse et ses sautes d'humeur qui vont si bien dans le sens de la vie?... Ou bien faut-il seulement aimer le petit Raphaël? Ou la désinvolture et le sens pratique des soldats américains qui, bons et incorrigibles garçons, appartiennent néanmoins, comme le dit la vieille, à ce peuple qui vend jusqu'aux souffrances des nègres qu'il opprime? M. Clot ne choisit pas : il est romancier et non moraliste.

Il aime ses personnages comme ils sont. On dirait qu'il *réinvente* en les créant la tendresse à son usage personnel. Et, comme il est un des plus complets parmi les jeunes romanciers, du même coup il réinvente l'homme en nous le découvrant. Ce livre est finalement plus vivant que la vie.

(Éditions Gallimard.) JEAN-JACQUES KIM.

WLADIMIR WEIDLÉ : LES ABEILLES D'ARISTÉE.

Ce livre fait penser à un concert où Mascagni succéderait à Mozart... On nous dit qu'il a été remanié à vingt années de distance. C'est une raison, évidemment. L'auteur aggrave son projet — présenter un panorama des lettres et des arts — en y introduisant une notion de destin. Quiconque fait le mage, depuis le romantisme, joue un rôle dangereux.

En outre, notre mage est chrétien. Il sera donc question de ciel, d'enfer, d'excommunication, de rachat, de vie éternelle. Le programme, en lui-même, est sonore, mais il faut savoir moduler à temps. La trompette des anges est un instrument difficile.

Le livre se présente comme une suite de méditations et de paraboles. Il nous apprend que les fables ont été répudiées, que les personnages de romans sont en pleine déchéance, que la poésie pure n'est plus pure puisque l'imaginaire n'est plus que de l'irréel; l'artiste cherche des mythes dans un monde qui cherche des formules atomiques; il est le seul à accomplir un sacrifice.

L'engagement vis-à-vis des choses de notre temps ne fait-il pas oublier celles de tous les temps? L'actuel ne doit pas dévorer l'éternel. La vraie source à laquelle l'artiste doit puiser est celle de l'enfance où *l'exigence de l'œuvre d'art se trouve transposée sur le plan de la vie même*. Ce que le surréalisme a tenté.

Nous retrouvons quelques idées passées de mode : pour qu'il y ait œuvre d'art, un au-delà du simple témoignage est nécessaire; les idéologies s'incarnent difficilement; la part de l'inconscient (qu'on peut appeler Dieu) est immense chez tous les vrais créateurs; le déraisonnable ne consiste pas à mettre en désordre les éléments qui constituent le raisonnable. Mais on ajoute à l'histoire si l'on affirme que le tragique de notre temps n'est pas celui de tous les temps, qu'il dépasse la tragédie et même l'allégorie. D'ailleurs, *l'Apocalypse* actuelle n'existait-elle pas — inexprimée — dans le passé que nous connaissons si mal?

Si les drames de Claudel fournissent quelques pages intéressantes, la production littéraire actuelle est l'objet d'une méfiance étrange. Gide, Malraux, Valéry, Sartre semblent mal compris. Leur recherche de l'homme nouveau est sans doute incompatible avec l'idéal que nous propose W. Weidlé : revenir au chrétien moyenâgeux soumis à l'Église. Jules Verne, par contre, semble ne plus avoir de secret pour Weidlé. Enfin, il a parfaitement senti ce qui manque non pas à la musique seule mais à tous les arts d'aujourd'hui — cet élément *le plus mystérieux*, *le moins analysable*, *le moins susceptible d'être obtenu par le travail conscient de l'invention : la mélodie*.

(Éditions Gallimard.) GÉRARD MOURGUE.

SAMEDI 9 AVRIL

Marie-Madeleine Davy a assisté à Bruxelles à une représentation des Étendards du Roi, *la nouvelle pièce de Costa du Rels que joue, depuis un mois la compagnie Le Rideau.*

Costa du Rels fait revivre, avec une réalité poignante, le drame des prêtres-ouvriers. L'angoisse de ces prêtres, lors de la décision de Rome qui supprima leur mission, est rendue d'autant plus sensible que la sobriété des dialogues, leur caractère humain, volontairement dépouillé, met en évidence la gravité d'un problème qui demeure ouvert.

L'action est réduite à l'essentiel ; elle s'impose par la force des témoignages, car tous les hommes ici sont des témoins : les uns de la règle et de l'obéissance, les autres d'un apostolat dont l'urgence risque d'échapper à ceux qui ne s'y trouvent point engagés. Les personnages sont peu nombreux : deux prêtres-ouvriers, Jean-Pierre et Luc, un délégué de l'Ordre, le P. Laboureur, un couple d'ouvriers Philippon et Martine, une logeuse.

Jean-Pierre Cramail, jésuite, est devenu ouvrier pour faire connaître le Christ dans un milieu qui n'entend plus son nom. A l'usine où il fut tout d'abord reçu avec méfiance, dans le quartier où il habite comme tant d'autres une petite chambre d'une pauvreté presque sordide, Jean-Pierre s'efforce de rendre tangible cette vérité essentielle de l'Évangile : la présence de l'Amour dans le monde. Luc vit sur une péniche avec le patron et son fils, autrefois incroyants et maintenant fidèles servants de la messe du prêtre marin. *Les Étendards du Roi s'avancent!* s'écrie Luc dans son ardeur généreuse. N'est-ce pas tout le destin de l'Église et tout le destin du monde ouvrier qui se trouvent ainsi indissolublement liés dans cet engagement?

Un jour, Jean-Pierre reçoit la visite du P. Laboureur, porteur d'une lettre collective destinée à tous les prêtres en mission, leur demandant de rejoindre leur couvent dans un délai de trois semaines, sous peine d'être exclus de l'Ordre et de subir les sanctions canoniques. Jean-Pierre est anéanti. Mais le drame ne sera formulé dans toute sa force que lorsque Luc, dans un dialogue avec le P. Laboureur d'abord amical, puis de plus en plus âpre et douloureux, apprendra la nouvelle. Luc manifestera immédiatement l'impossibilité où il se trouve, en face de sa conscience et en face de Dieu, d'obéir à cet ordre. Le monde du travail, selon Luc, a moins besoin du sacerdoce traditionnel que d'un témoignage vivant de foi et de charité. Pour lui, aucun choix n'est plus possible, car rien au monde ne peut lui faire renier ce qu'il a voulu devenir : ouvrier avec les ouvriers.

Quant à Jean-Pierre, lorsqu'il se retrouve en face de ceux à qui il avait indéfectiblement lié sa vie et son sacerdoce, le drame prend pour lui une nouvelle dimension. Mais, après bien des déchirements, il suivra le Messager. Luc demeurera sur sa péniche.

Les répliques avec beaucoup d'humanité évoquent ce drame poignant. Toutefois, l'auteur demeure dans une extraordinaire objectivité de ton et de langage. Aucun jugement n'est jamais porté. C'est à l'auditeur de savoir, suivant sa connaissance du problème et sa propre conscience, ce qu'il doit penser.

MARIE-MADELEINE DAVY.

DIMANCHE 10 AVRIL

Les poètes, dit-on, savent bien des choses, car ils prennent soin d'ajourner leurs pensées. Le rythme et la musique du vers défont les pensées spontanées et ménagent l'esprit comme tout travail minutieux. Yves Touraine a consacré ainsi cette fin de semaine à la lecture de quelques recueils de poésie.

On s'aperçoit, en lisant les créations des poètes contemporains, que bien peu de poèmes s'imposent à l'attention par l'originalité de la vision, l'unité de l'esprit et la richesse de la matière poétique. La plupart de ces créations ne manquent cependant ni de cette sensibilité qui donne toute sa qualité à l'existence du poème, ni de cette foi en l'expression poétique qui procède de l'élan mystique, mais elles déçoivent, le plus souvent, par la facilité avec laquelle, d'un vers à l'autre, le poète passe de l'image dense à l'image relâchée, banale ou inconsistante. Or un poème n'est réussi que s'il nous maintient en un lieu où nous avons du plaisir à nous abandonner *à l'adorable allure : lire, vivre où mènent les mots* sans être accroché par les expressions banales et les lieux communs.

Voici trente ans que la théorie surréaliste met à la portée des poètes la plus efficace des disciplines pouvant leur permettre de découvrir en eux de nouveaux gisements et de nouvelles ressources poétiques. On était en droit d'espérer que, sous son impulsion révolutionnaire, arriverait l'âge d'or de la poésie. Au début, presque personne ne s'aperçut que cette théorie engendrait de nouvelles servitudes : celles, notamment, de maintenir, dans un poème, une succession d'expressions dont chacune doit être nécessairement la conséquence d'une libération d'énergie poétique. Or nous pouvons compter sur nos dix doigts les poètes qui trouvèrent en eux les ressources nécessaires pour faire la révolution que proposait le surréalisme. Hors d'eux, on a le plus souvent l'impression de n'avoir affaire qu'à de bons disciples vivant sur un certain acquis poétique et dont la sensibilité ne fait qu'utiliser les matériaux de leurs aînés. Impartialement, et en dehors de tout ce que l'amitié peut faire dire à un critique, nous ne trouvons pas, parmi les très nombreux et très expansifs jeunes poètes contemporains qui publient, de personnalités nous imposant une vision du monde. Certes, il en est qui promettent, mais auront-ils la ténacité de durer à travers la création qui se trouve en puissance en eux? Je veux parler de deux de ces poètes.

Jean-Guy Pilon, que nous présente René Char, est pour moi, comme pour René Char du reste, un inconnu. Son recueil de poèmes, *les Cloîtres de l'été* (1), nous révèle une sensibilité très vive et un don des images qui donnent un charme assez particulier à ses courtes créations.

O baisers sur la gorge
Profonde comme un miroir
Ouverte sur le début du monde
Épaule nue de l'aube
Mal éveillée du brouillard tenace
Mêlé aux chemins comme blessure sur le corps
Routes oubliées
Je cherchais les signes de notre passage
A travers l'ombre au bout de nos mains
Au-delà des échos entre les collines
Chaque arbre pleurait son été
Les sources ne portaient plus que des cadavres.

(1) Éditions de l'Hexagone.

Avec *Longue durée* (1) d'Henri Kréa, nous abordons en pays surréaliste. D'emblée, nous voilà aux prises avec la fantaisie débridée d'un poète qui rassemble, puis ordonne ses visions selon un fil conducteur extrêmement mystérieux. Avec lui, nous sentons que tout ce qui lui vient à l'esprit est accepté et que l'image est tabou. Aussi le meilleur y voisine-t-il avec le pire, les plus belles images avec les lieux communs :

un mouvement perpétuel se lovait dans les tiges
des forêts de signaux d'avant-gare
ou mystérieusement
les métronomes augmentaient
dans la pluie des facettes du gypse à trois feuilles
. . . .
il sortait des violettes enlacées dans la trame
ce tapis
ce beau tapis d'hiver
ouvert comme un livre
. . . .

Je voudrais bien savoir quelle valeur poétique Henri Kréa attache à ces trois derniers vers. Pour moi, ils n'ont aucun intérêt et détruisent l'émotion qu'avaient fait naître les vers précédents. De même en ce qui concerne les vers suivants :

A l'heure où je me couvre de papillons noirs
mon gîte où se cherchent les herbes folles
me donne entière liberté
d'écouter seulement le moteur de la ville.

Un lieu commun après de beaux vers, quel gâchis ! D'un coup Henri Kréa supprime la qualité d'un rapport entre lui et les choses et, sans qu'il en ait peut-être la moindre idée, fait tomber notre émotion naissante au rang d'un plaisir anonyme.

YVES TOURAINE.

MARDI 12 AVRIL

Livre nouveau. — Francis Stuart : le Pigeon irlandais.

FRANCIS STUART : LE PIGEON IRLANDAIS.

En 1933, après une autobiographie et un premier roman — dont le titre *Femmes et Dieu* exprime assez bien deux pôles de son œuvre — Francis Stuart publiait *le Pigeon irlandais*, œuvre étonnante dont le sens, toujours actuel, atteint parfois à la grandeur d'une épopée mystique.

Au lendemain de la première guerre mondiale, les forces d'un ennemi matérialiste déferlent sur l'Europe et vont atteindre l'Irlande, une jeune Irlande, mal remise encore de sa lutte pour son indépendance. A ce pays que nous campe l'auteur — celui de son imagination — curieusement détaché des plus élémentaires contingences réelles, naïvement insulaire et arriéré et, par cela même,

(1) Éditions Jean Oswald.

protégé des progrès destructeurs de la super-civilisation, doit revenir la mission de sauver les valeurs spirituelles de l'Europe car, seul, il a su garder son âme. Mais, si l'Irlande est l'Arche qui apportera le salut au monde, cela risque d'être au prix de l'abandon de l'Arche elle-même. Allen, le héros, général des forces irlandaises, se trouvera devant ce dilemme : libérer (?) son pays en acceptant la lutte ou abandonner le territoire de l'Irlande, adopter une politique de non-violence et regrouper les forces spirituelles irlandaises en de lointaines *colonies* d'où, plus tard, viendra la libération...

Écartelé entre ces deux aspects du problème, il l'est aussi entre deux femmes qui les synthétisent. L'une, la sienne, Brigid, cherche à protéger son amour contre toute expérience spirituelle, toute ingérance — fût-ce celle de l'Église. — En face de cette Brigid, sorte de Déméter celtique à la beauté calme, classique, au parfum de fleurs et dont les mains, lorsqu'elle tient des poussins semblent déborder de primevères, l'auteur a dressé Catherine, vierge mystérieuse, éprise de ce bonheur mystique que l'on atteint seulement par la souffrance. Elle réussit à persuader Allen d'imposer à son état-major sa politique de non-violence. Accusé de trahison, dégradé, abandonné par Brigid, Allen s'éloigne en quête d'une impossible résistance spirituelle. A son côté, marche une Catherine traitée par la presse de Raspoutine irlandaise. Et, sous les traits de celle où Brigid n'a vu, elle aussi, qu'un vampire hystérique, nous reconnaissons soudain l'incarnation de la Vierge-Mère de la littérature irlandaise médiévale, qui, du fond des Ages obscurs, prêche la mort, héroïque et rituelle, sur l'autel de la patrie.

Parallèlement à ses trois héros, Francis Stuart lâche trois pigeons voyageurs. Conquistador qui écoute ses deux compagnes sans donner raison à aucune; Daphnis, tendue vers la paix du pigeonnier, l'amour du mâle dont le sang trouve un écho en son sang; Bouton d'Or qui rêve d'archanges et sent parfois passer sous ses ailes le doux et terrible frémissement d'une fusion avec l'éternité...

Cette allégorie, aux résonances parfois kafkaiennes, où voisinent la plus haute spiritualité et la plus pure utopie; ce généralissime appelé à décider du sort de son pays et qui se passionne pour... les courses, nous crispent parfois. Mais comment ne pas nous laisser prendre au climat — peut-être trop irréel — fait de mysticisme, teinté d'érotisme et de poésie, à cette étonnante façon de concrétiser la lutte, chère à D.-H. Lawrence, entre l'esprit et la matière et surtout à cet acte de foi en une humanité en marche vers le renouveau?

Pourquoi faut-il que se glisse dans notre plaisir, un malaise, l'impression de lire ce qui *aurait pu* être un grand livre?

La traduction de Mme Annie Brierre rend fort bien ce style violent, imagé qui évoque celui de Hemingway.

(Éditions Gallimard.) MARIE-CLAUDE BLANCHET.

MERCREDI 13 AVRIL

Livres nouveaux. — Anne Bodart : la Fourmi a fait le coup. — Roger Ikor : les Fils d'Avrom.

ANNE BODART : LA FOURMI A FAIT LE COUP.

Le monde d'Anne Bodart, qui a quinze ans, est si bien clos sur soi-même, si restreint qu'il en prend une force véritable. Ce monde est à la fois — le paradoxe n'est pas si surprenant — celui de Kafka et d'Alice au Pays des Merveilles. *Les nouvelles d'Anne Bodart ont presque toujours mêmes personnages : des chats, des chiens, des rats, des souris, une pie, et le décor est une rue ténébreuse, une cave, un grenier au clair de lune; on y chuchote dans une atmosphère proche un peu de celle du cauchemar, on y tient des raisonnements à la fois saugrenus et d'une logique parfaite, on y fait des déductions claires et absurdes comme celles que peut faire un dormeur. Sous une apparence anodine et bien que le ton des nouvelles soit toujours extrêmement mesuré, assez froid même (la retenue de cette adolescente nous fait songer...), les leitmotive restent tragiques : la peur, la mort, la cruauté, un ordre des choses incompréhensible. Comment Anne Bodart se garde-t-elle du romantisme? C'est là le secret, le mystère, l'étonnante leçon de simplicité que nous donne son livre tranquille et malicieux, plein d'une lucidité qu'on ne s'explique pas.*

(Éditions Plon. Collection « Roman ».) SIMONNE JACQUEMARD.

ROGER IKOR : LES FILS D'AVROM.

Fais bon accueil aux étrangers : car toi aussi tu seras étranger. Ce livre raconte l'histoire d'une famille de Juifs émigrés de Russie tsariste et l'on se demande plus d'une fois si des déracinés ne se sentent pas aussi étrangers à leurs lointaines origines qu'aux Parisiens qui les adoptent pourtant volontiers.

Tout cela poserait (une fois de plus) le difficile problème des relations humaines et des liens qui unissent les minorités aux populations qui les absorbent coûte que coûte, si R. Ikor n'était pas avant tout un conteur minutieux attaché à la réalité vivante de ses personnages plus qu'aux problèmes abstraits que soulève la vaste fresque qu'il entreprend ici. Il fait vivre intensément ces hommes et ces femmes écartelés entre la Russie de leurs pères (qui représente aussi la fidélité à des habitudes religieuses) et la volonté attendrissante de s'intégrer à la vie de Paris. Sans cesse cette juxtaposition de l'homme et des corps sociaux empêche le roman de sombrer dans le pittoresque facile : jusqu'au moindre objet de la maison de Yankel devient objet vivant parce que, dans l'univers de M. Ikor, rien n'existe et ne compte que comme participation à la vie de l'homme.

Reprochera-t-on à *la Greffe de printemps* une certaine lenteur? Reprochera-t-on à M. Ikor d'avoir fait un roman avec un sujet en or? Peut-être. Ce qu'on ne lui enlèvera pas, c'est son honnêteté et la sincérité de son émotion.

Bien sûr, il ne passe pas dans ce roman le souffle d'âme qui anime *les Condamnés* de Jacques Gorbof, mais tel n'est pas non plus le propos du romancier suivant pas à pas la vie de ces hommes qui trouvent le visage de leur destin dans l'espérance... Ai-je encore besoin d'ajouter qu'en fin de compte *la Greffe de printemps* apporte une leçon d'optimisme?

Le second tome couvre la longue période qui s'étend de la déclaration de guerre de 1914 à nos jours. Grandeurs, misères, décadences, ascension sociale et intégration progressive dans la vie française des membres d'une famille qui ne cesse de croître et de s'éparpiller. La mentalité des petits-enfants confond le grand-père Yankel, mais une invincible bonté l'aide à tout comprendre : le vieillard restera une des plus belles figures du livre.

Il me semble que ce deuxième volume surpasse le premier en pathétique : au fur et à mesure que les personnages se rapprochent de nous (à tous les sens du terme) le lecteur participe davantage à la vie des « fils d'Avrom ».

Alors que l'action du premier volume s'apparentait à l'épopée, le second me semble valoir plus par l'intensité des mouvements du cœur liés aux événements pathétiques des deux guerres. Et comme il est passionnant de lire cette fresque de notre histoire contemporaine par les yeux de ces étrangers... pourtant nos frères en souffrance et en joie!

(Éditions Albin Michel.) J. J. K.

VENDREDI 15 AVRIL

Livre nouveau. — Jacques Chenevière : le Bouquet de la mariée.

JACQUES CHENEVIÈRE : LE BOUQUET DE LA MARIÉE.

La délicatesse, la mesure, l'amour de la pudeur se perdent au profit de la brutalité; et les lumières tamisées où s'insinuent les sous-entendus riches de choses devinées ou devinables au profit des éclats, des lumières crues; et le sourire au profit de l'hystérie; et les euphémismes précieux comme des bibelots au profit des violences répétées. Jacques Chenevière ne se laisse pas impressionner par la mode du bombardement littéraire, ni par les portes qu'on fracasse. Il conte avec allégresse des choses qui pour n'être pas nouvelles n'en sont pas moins durables, et comme hors d'un temps trop marqué. Il y a en lui du Chardonne, et du Morand, celui de « Lewis et Irène ».

Justement, l'une de ses héroïnes s'appelle Irène, et son héros Georges. Nous sommes au temps du Saint-Empire d'Occident,

je veux dire au temps de la Sainte Bourgeoisie. On calcule, on prévoit, on spécule, sans méchanceté. On marie, on se marie : chair et portefeuille, amour et intérêts. Irène est charmante, fraîche, aimable, presque aimée, disons bien pourvue. Georges est sérieux, présentable, un peu lâche, un peu quelconque malgré quelques sursauts, disons un joli parti. Ajoutons Irène à Georges : somme, addition, espérances. Un décor prévisible, prévu, mais qu'on a toujours plaisir à retrouver, comme les petits conflits chez Becque, ou les petits lits chez Feydeau. Ces jeunes gens, en un mot, il faut que cela rapporte. Chuchotis, commérages, petits fours, confiserie, robes, fracs et prières : du comme il faut. Jacques Chenevière s'amuse avec nous, s'émeut, nous émeut. Il a un sens tout pétillant du confort, et le clin d'œil du connaisseur.

Au milieu des préparatifs, mettons au milieu de cette opération qui est sentimentale, sociale et financière à la fois, voici que surgit le passé de Georges, en la personne d'Éliane : fière, indépendante, pas bourgeoise pour un sou. Quelques années auparavant, elle a mis fin à une liaison avec Georges, sans motif apparent, et elle est partie à l'étranger. De se rappeler d'anciennes passions suffit à Georges pour redevenir passionné, ou du moins se croire passionné. Va-t-il tout abandonner pour Éliane? Il le lui laisse croire, se convainc, essaie de se convaincre. Il est déchiré, tant que le lui permettent ses habitudes d'ordre, et tant que le permettent les bienséances. Mais Éliane est exigeante : elle veut tout ou rien, le grand amour ou la séparation définitive. Georges n'hésite pas, hésite. Il n'est capable ni de grandeur ni de sacrifice. Et Éliane est incapable de flexibilité. Elle repartira, non sans avoir avoué à un ami de Georges qu'elle a eu un fils de celui-ci, et que son premier départ était dû à une grossesse dont elle n'a jamais voulu souffler mot à son amant. Georges se console médiocrement en rentrant dans le rang : il épouse Irène. Il connaît les attributs extérieurs du bonheur : bien-être, banque, considération, monotonie de bon aloi, ces attributs qu'il n'éprouve aucune difficulté à confondre avec le bonheur même. Lui aussi se convertit à la Sainte Bourgeoisie.

Quinze ans passent, quelques bouleversements, une guerre mondiale. Sur un autre continent, par hasard, Georges revoit Éliane : brève rencontre, cinq ou six gestes inachevés, des mots lourds de silence, un passé qui ne parvient pas à revivre. Ils parlent du fils d'Éliane. Georges sait-il qu'il est son fils, ou le devine-t-il confusément? Éliane ne lui dit rien de précis. Georges n'est plus que cet homme heureux qui évite les explications, les idées, les sentiments, en somme un étranger. Et Éliane une femme hautaine, distante, moins humaine qu'elle ne croit :

— Rappelez-vous au moins, Éliane...
Il lui mit la main sur l'épaule, sans qu'elle remuât. Et, le souffle court :
— Rappelez-vous que je serai toujours prêt à être son ami (du fils).
— Merci. Oui, peut-être. Quand je ne serai plus là. Qui sait?
— Décidément, vous êtes la plus forte, Éliane.
— Je l'espère bien, dit-elle d'un ton qui terminait tout.
Sans le regarder, elle lui tendit la main qu'il serra. Puis elle l'entendit

battre une porte. Et cette idée se formait vaguement en elle : revoir un être que l'on a aimé, serait-ce parfois le plus sûr moyen de l'effacer?

Cet art consommé de la demi-teinte, de l'émotion maîtrisée, de la nuance qui semble fuir pour mieux s'imprimer dans la mémoire, Jacques Chenevière lui donne une forme aussi noble que fine.

(Éditions Julliard.) ALAIN BOSQUET.

LUNDI 18 AVRIL

CLAUDE ROY : « UN SEUL POÈME »

Le propre de Claude Roy, c'est l'humilité gentille, et la modestie candide, dans tout ce qu'il écrit. Ses essais critiques sont des tentatives de sympathie agissante, on dirait même des actes d'amitié. Et ce sont encore des amis, simples, bienveillants et naïfs, que les classiques, dont il lui arrive de parler comme on parle de Jacques ou de François. La même candeur, Claude Roy insiste pour qu'elle soit le fondement de sa poésie. Ce qu'il faut lui reconnaître en tout cas, c'est qu'il y paraît bien à l'aise, la chemise ouverte, les manches retroussées, la narine palpitante. Il ne s'efforce pas d'être à la portée de tous — Guillevic, lui, par exemple, passe par des tortures terribles pour faire « simple » — il est à la portée de tous, naturellement. Oui, naturellement, et avec à peine moins de charme qu'Eluard.

Claude Roy n'élève pas la voix, ne déniche pas les mystères, ne visite pas les labyrinthes, et laisse les tours de Babel se débrouiller toutes seules. A lui les amours jeunes, jeunes, et les amitiés fidèles, fidèles. Ses joujoux, car il en a, sont inoffensifs et légers :

> *« Où bien la treille grise et roussie l'oiseau nommé Présage couleur d'opale et de tacite et les jardins d'enfance striés de cigales et d'abeilles... »*

Sans doute y a-t-il un rien d'insistance dans sa bonne humeur, et dans sa volonté à prouver que l'homme n'est plus un loup pour l'homme, que tout va être pour le mieux dans le meilleur des mondes, que la fraternité du poète n'est qu'un prélude à la grande fraternité universelle. Mais quoi ! Claude Roy a des termes si désarmants, si chantants pour nous dire cela, qu'il ne nous viendrait pas à l'idée d'interrompre cette jolie euphorie. D'ailleurs, il est habile, et se contredit, comme ça, pour varier un peu :

Si je dis la beauté du monde
vous pouvez me croire
Si je dis la laideur du monde
vous pouvez me croire...

J'ai dit qu'il évite les mystères. Mettons, qu'il valse autour d'eux, attiré mais réticent à l'admettre :

Ce poème étant métaphore
je m'y compare à l'Océan
Mais il ne veut rien entendre
et refuse (hautain) toute comparaison
Il est eau il est sel il est vent il est bleu
il est immense et fou il est avide et tout

Souvenirs de Cendrars et d'Apollinaire, effluves d'Eluard et de Paul Gilson, longs voyages qui se terminent par une balade du côté des guinguettes, sur les bords de la Marne, petits avis poétiques, un peu secs, un peu nus, comme

ceux de Jules Romains et de Charles Vildrac, naguère, voire de Paul Géraldy : que tout cela est délicieux à croquer, sur le pouce ! Et puis, tout de même, il arrive que le ton se hausse d'une demi-marche, et que sur les traces de Francis Jammes et de Levet on dise, avec brio (mais oui, c'est une poésie de brio que celle de Claude Roy) :

Par distraction j'ai fait deux fois le tour du monde
C'est toi que j'ai croisée sans m'en apercevoir
toute nue sous le vent aux îles de la Sonde
J'ai caressé tes seins (Content de te revoir).

Poésie du joli mois de mai. Que ferons-nous en septembre?

(Éditions Gallimard). A B.

RENÉ CHAR : « RECHERCHE DE LA BASE ET DU SOMMET » ET « POÈMES DES DEUX ANNÉES » (G. L. M.)

Depuis *Feuillets d'Hypnos* et surtout *A une sérénité crispée*, le poète, chez René Char, se double d'un poète pensant, non point d'un philosophe qui ait le souci de bâtir un système infaillible, non point d'un penseur qui abandonnât les sortilèges du verbe pour la spéculation, mais bien de ce remueur d'images intelligentes qui ne peut plus se contenter de l'ivresse seule des trouvailles. Position de tangage perpétuel, s'il en fut, où le poète s'inflige la discipline dévorante du doute, et où la révélation se soumet sans cesse aux plus grands périls. Mais l'un des desseins profonds de René Char n'est-il pas, justement, de justifier les flammes données par ce qui est susceptible de les éteindre : la recherche grave et difficile — difficile car elle est contrainte et non plus don — d'une vérité éthique? Il semble bien que dans l'ordre des abstractions, le xx^e^ siècle émerge de plus en plus comme celui d'une lutte inextricable entre l'équivoque et le paradoxe. Tenant à la fois de l'un (la poésie qui ne se veut pas de constatation est toujours équivoque) et de l'autre (un esprit tourmenté qui accepte Héraclite et refuse les partis pris s'aventure toujours dans une forêt de paradoxes), René Char est bien un poète en accord avec les aspirations profondes de notre siècle, débarrassé des contingences visibles ou éphémères. Au sein d'une époque sans « base » ni « sommet », il demande à sa pensée, et par conséquent à sa prose, de poser quelques jalons : ils ressortissent tantôt au doute suprême, tantôt à la merveille. Une analyse un peu plus fouillée finit alors par rapprocher ces deux termes, de sorte que le scepticisme le plus corrosif trouve de nombreux correspondants dans le merveilleux le plus insaisissable. Bien sûr, René Char laisse entre ces extrêmes assez de jeu, assez d'espace, disons un *no man's land* suffisamment vaste pour que, sans trop le paraître, la poésie s'en empare. N'est-ce pas là le pouvoir de l'aphorisme, celui qui ne dicte une morale de l'action qu'après avoir maîtrisé une révélation non maîtrisable par nature?

Certains jours il ne faut pas craindre de nommer les choses impossibles à décrire.

. . . .

On ne peut pas devenir fou dans une époque forcenée bien qu'on puisse être brûlé vif par un feu dont on est l'égal.

. . . .

La parole soulève plus de terre que le fossoyeur ne le peut.

. . . .

On ne met plus un nom à rien, qu'au frisson.

. . . .

Une poussière qui tombe sur la main occupée à tracer le poème, les foudroie, poème et main.

Ce sont là propositions non-euclidiennes d'une pensée qui veut se tourner vers un néant disponible et dévorateur : tout se consume, tout renaît, tout est possible à condition de ne demeurer que possible. Le sens de la précarité cosmique élevé au niveau d'un principe où l'homme (mais oui, le citoyen ; René Char est le dernier à nier qu'on vive à tel endroit, à tel moment, entouré de tels êtres périssables) puisse s'affirmer à ses propres yeux, telle est la leçon (et René Char ne refuse pas non plus la notion du devoir) d'une aventure spirituelle d'autant plus valable qu'elle cherche à se détruire noblement au fur et à mesure qu'elle avance sur le chemin de la noblesse. Cela posé, il importe peu, sur le plan absolu — qui est le seul qui doive nous intéresser — que René Char se répète quelquefois ou qu'il nous livre dans le même ouvrage des fulgurations incendiaires, et des pétards mouillés.

(Éditions Gallimard.) A. B.

MARDI 19 AVRIL

Livre nouveau. — Kyra Stromberg : le Chas de l'aiguille.

KYRA STROMBERG : LE CHAS DE L'AIGUILLE (1).

C'est là le premier livre d'une romancière allemande née en 1916, et c'est une extraordinaire réussite. Le récit se tisse autour de nous, nous enferme, nous tire en son centre, et nous oblige à poursuivre cette passion de vivre qui s'exprime dans les ruelles d'une petite île du golfe de Naples. Nous ne prenons conscience des héros que par les rapports qu'ils entretiennent entre eux : nous ne connaissons le médecin Faber que par le truchement de Barbara, une jeune femme allemande échappée aux domaines de la mort, et par la conscience de Ridiger, le malade, déjà captif de la mort. Mais, dans le même temps, c'est par Faber que nous connaissons Barbara et Ridiger. Ce qui est rare dans le domaine des lettres est magistralement atteint ici : nous saisissons les héros non comme des personnages romanesques, mais comme des vivants, *non comme des êtres soigneusement définis par un projet de l'écriture, mais bien plutôt comme des êtres obscurs, mouvants, au visage toujours remis en question, à la silhouette toujours indécise. L'île de Calypso, qui est proche de celle-ci, crée à tous ces êtres une mythologie légère et fine, jamais exempte d'humanité, d'ironie, et de sagesse : tous n'ont pas les mêmes problèmes, mais tous vivent, ici, dans l'espace d'un été, l'expérience qui leur sera capitale, et les va forger peut-être, mais à coup sûr leur imposera une vie nouvelle.*

Il ne faut point perdre de vue qu'il s'agit là de survivants : Faber et Barbara viennent d'Allemagne. Ils sont les témoins des ruines, de l'écrasement, de l'inhumanité. Ridiger ne vit que par la grâce de la maladie qui le va tantôt abattre. Ils sont tous les trois en sursis. Et sans doute est-ce là que se découvre le sens de l'œuvre : il faut ou vivre ou penser la vie, il faut vivre et *penser la vie. Mais cela ne se peut, c'est une opération aussi difficile pour l'homme que pour un chameau de passer par le chas de l'aiguille. Ridiger va faire de sa maladie une conquête de soi : il va la muer en exercice spirituel, la faire intervenir dans son équilibre, s'ouvrir à elle pour ne rien compromettre de ce qui peut le sauver. Il n'a pas la foi cependant, mais — comme*

(1) Traduit de l'allemand par Pierre Grappin.

son ami le peintre Castro — s'attache au visage futur *de ses amis, les somme de s'incarner au niveau d'une vérité sans espoir mais audacieuse. Faber, le médecin, découvre l'amour et la mort — avec Barbara et Ridiger — mais un survivant peut-il encore se lancer par les chemins obscurs et mouvants de la vie ouverte et offerte? La solitude lui paraît nécessaire. L'île, pour lui, existe. Mais les premiers baisers qu'il échange avec Barbara remettent en question et cette solitude, et cette île, et les dieux qui la visitent... Il faut choisir : penser cet amour, ou le vivre. Une chose extraordinaire se déroule sous les yeux du lecteur (lecteur qui ne connaît le récit que par l'entremise des journaux intimes, des lettres, abandonnées par les protagonistes) : le lecteur se trouve des deux côtés, du côté de Barbara qui veut vivre, abattre toutes les cloisons, briser les parois de verre qui isolent l'île, qui isolent Thomas Faber; du côté de Faber, le survivant, le médecin, l'ami de Ridiger. Cet amour si précaire, si fragile, c'est l'un des plus extraordinaires qu'on nous décrivit jamais. Non par les circonstances qui l'accompagnent et le précèdent, mais par la façon qu'a Kyra Stromberg de nous laisser deviner sa genèse, sa profondeur, et — touchant l'essence même de tout l'amour humain — sa précarité... Barbara partira la première, après la mort de Ridiger, consciente qu'il n'y a plus d'îles, que la contradiction est partout, accompagne l'homme, doit être affrontée et résolue, doit être assumée : la vie, c'est les autres...*

(Éditions Denoël.) HUBERT JUIN.

HANS ERICH NOSSACK : NEKYIA, RÉCIT D'UN SURVIVANT (TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR DENISE NAVILLE).

Fiction poétique que ceci, dont le titre est emprunté au second chant de *l'Odyssée*, où l'on voit les morts boire le sang. *Nekyia* est un rêve qui nous mène d'arcane en arcane vers l'effroyable déraison du monde actuel. Pour Nossack, il semble qu'il n'y ait aucune solution possible dans ce désastre de l'après-guerre, aucune « ré-adaptation » possible. Et cependant, dans son écriture même, et dans le fait qu'il s'y livre comme s'il se livrait au démon et à l'ange, on perçoit comme une réponse au désastre et à l'insomnie : l'homme doit retrouver un nom et une image. Il cesserait ainsi de vivre dans cet anonymat cruel, et parmi tous ces anonymes, autour de lui, qui n'ont pas de visages, qui ne sont que des signes, des signes fastes, des signes néfastes, des oracles et des jugements. Le survivant que Nossack met au centre de son récit — et survivant de quoi? de quel déluge? de quelle ville labourée de phosphore? (voici qui n'a pas autrement d'importance en soi!) — le survivant reprend sa vie à partir des limbes, remonte le cours ténu de son expérience personnelle, s'offre en archétype, quête pour les autres une autorité possible un salut, une vie...

Hartmann Goertz, dans la post-face qu'il écrivit pour *Nekyia*, souligne avec raison que toute la fin du récit se situe sous le signe d'Oreste, devient une Orestie moderne. C'est le drame de la mère,

ici, qui se dessine avec passion et singularité. Mais avant de rejoindre et retrouver la mère, il faut que le Moi tue le Toi adverse, l'abolisse, et abolisse en lui jusqu'aux ombres qui le lient à l'autre : son nom, son image. La route qui mène à la mère est une route inverse : il faut abolir le passé à mesure. C'est à ce prix que la renaissance est possible.

Dans ce style extraordinaire qui est le sien, avec cette science de l'image, énigme chaude et nourrie d'expériences, Hans Erich Nossack veut nous donner, en un seul symbole, l'image de l'homme d'après-guerre : déchu, perdu, livré, séparé. Voilà bien ce qu'est son survivant : un être séparé à l'infini, séparé à l'absolu. Et c'est cet infini, c'est cet absolu qu'il lui faut convertir pour retrouver et réhabiter le monde.

(Éditions Gallimard.) H. J.

MERCREDI 20 AVRIL

Livres nouveaux. — André Salmon : Souvenirs sans fin. — Claude Rostand : Brahms.

ANDRÉ SALMON : SOUVENIRS SANS FIN.

Cinq années seulement ont fourni la matière de ce premier volume, de ce gros volume de souvenirs qui vont de 1903 à 1908. C'est dire si la mémoire d'André Salmon est riche. Il a beaucoup vu et beaucoup retenu. Et si sa mémoire est abondamment garnie, elle conserve avec un ordre exemplaire, ce qu'elle a emmagasiné. Nulle confusion dans ce récit mené bon train et dont l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre.

En 1903, Salmon venu de Russie où s'était écoulée son enfance, commençait sa carrière d'écrivain. Années de jeunesse et d'aventures, années pas faciles, mais acceptées avec bonne humeur et courage, non point dans l'espoir de récompenses et de succès, mais dans la volonté de faire de son mieux une tâche qu'on a choisie et qui est, en définitive pour celui qui a pris ce parti, l'authentique, l'unique raison de vivre

Il faut un copieux index pour rassembler les noms de tous ceux qu'André Salmon a connus. Beaucoup ne sont plus et le souvenir des amis perdus voile ces pages d'une mélancolie naturelle. Mais ces morts, André Salmon s'est appliqué à les peindre vivants. Il les a placés dans la lumière de leur commune jeunesse. Il n'a cherché ni à tricher ni à solenniser quand ses camarades sont devenus glorieux. Son souhait est que ces portraits soient ressemblants, et même lorsqu'on ignore le modèle, on a l'impression qu'ils le sont, effectivement.

Sincérité parfaite d'un homme qui dit exactement, avec beaucoup de foi, ce qu'il veut dire, qui ne prétend pas du reste avoir tout dit, mais qui estime que ce qu'il a oublié devait l'être.

Que de personnages défilent en ces souvenirs ! Jean Moréas, Max, Apollinaire, Remy de Gourmont, Maurice Barredont. Salmon parle avec une sympathie qui n'est sans doute qu'équité, mais qui étonnera ceux qui affectent aujourd'hui de tenir pour non avenue l'œuvre d'un écrivain qu'ils ne connaissent peut-être qu'imparfaitement. Et puis voici Charles-Louis Philippe, Jean-Paul Fargue, Dorgelès, Mac Orlan, Carco. Des peintres aussi, dont André Salmon fut le compagnon et souvent l'introducteur compréhensif et courageux. Le portrait le plus achevé est peut-être celui de cet étrange philosophe, ce Néceslas Golberg, dont le fils fut guillotiné.

Que ces cinq années paraissent pleines ! Ces *Souvenirs sans fin* apportent déjà avec ce premier volume une précieuse contribution à l'histoire littéraire de notre siècle. Le récit garde un ton simple, familier, celui d'une improvisation. On croirait entendre le conteur. Et ce qui frappe, c'est l'absence de cette ironie, de ces « pointes », de ces perfidies plus ou moins déguisées, de ces rosseries rétrospectives qui fleurissent si souvent aux chapitres des Mémoires. Rien ici que de franc, de direct, Salmon voudrait avoir mis dans son livre beaucoup d'humanité. Il y a réussi.

(Éditions Gallimard.) R. D.

CLAUDE ROSTAND : BRAHMS (T. I).

En France, écrire sur Brahms ne va jamais sans quelques explications préalables sur le « cas » de ce musicien dont l'œuvre demeure inassimilable à beaucoup en raison d'un malentendu qui vient de ce que l'homme et l'artiste sont, chez nous, aussi mal connus que l'œuvre elle-même. Certes il s'agit, comme le notait Gabriel Marcel, d'un art intérieur, secret, singulier. *Approfondissant cette notion de singularité, Gabriel Marcel ajoutait :* Il ne faut jamais l'oublier, la musique de Brahms est essentiellement celle d'un solitaire. La solitude est comme son climat permanent. Par là s'explique cette *Schüchternheit*, cette timidité parfois exquise, mais qui parfois aussi se dégrade en maladresse, presque en niaiserie, et en même temps cette *Wehmuth*, cette mélancolie étreignante qui assez souvent, dégénère en maussaderie. Il y a là toute une gamme qui, selon moi, est essentiellement caractéristique de cet Alceste musicien. Oui, il y a vraiment de la misanthropie dans son cas, une misanthropie qui s'explique par une sorte de tendresse refoulée. Là où celle-ci tente de s'exprimer, elle se dénature fréquemment elle-même, parce qu'elle emprunte des voies qui ne sont point les siennes, qu'elle ne s'est point frayées (1)... *Si je n'ai pu résister à la tentation de citer ce texte d'une étonnante pénétration, c'est qu'il me paraît être la meilleure introduction que l'on puisse trouver à la lecture de l'ouvrage de Claude Rostand, dont le premier tome paru à ce jour est consacré à la jeunesse de Brahms.*

Claude Rostand s'est lui aussi expliqué sur le cas de Brahms. *Au seuil de son livre il résume ce qu'il appelle plaisamment l'affaire Brahms et*

(1) *Revue musicale*, juin 1933.

la France et dans ce chapitre abordent hélas! des citations qui ne sont pas toutes à notre honneur. Toutefois, il repousse au chapitre XII la parenthèse inévitable, et en l'espèce absolument nécessaire, sur la vie amoureuse de Brahms : partage nettement tranché entre l'amour idéal non accompli et les amours de bas étage, déchirement et dualisme dont la psychanalyse pourrait donner la clé. La perspective sous laquelle Claude Rostand entend présenter le musicien n'est pas d'ordre sentimental, mais d'ordre ethnique. Brahms est avant tout, et restera jusqu'à la fin, un homme et un artiste de l'Allemagne du Nord... Toujours dans ses œuvres, y compris celles de la période viennoise, persistera cette poétique ambiance des côtes de la mer du Nord et de la Frise septentrionale, de ses brumes, de ses nuages qui se bousculent lourdement... cette ambiance dans laquelle flotte le mystère tantôt fantastique, tantôt héroïque, tantôt attendri, des légendes et des ballades populaires du Nord. *Une telle vue donne une unité réelle au livre de Claude Rostand; je dirais même que la valeur de cette perspective me paraît démontrée par le ton et l'allure de l'ouvrage. Jamais on n'a l'impression que les faits sont sollicités, ou que l'auteur tire à soi le commentaire. Le* Brahms *de Claude Rostand est aussi documenté et complet qu'on le pouvait rêver, mais il n'est nullement indigeste. A travers une vie, qui ne fut simple qu'en apparence, et une œuvre touffue, Claude Rostand nous guide d'un pas alerte et qui sait où il va. Le regard jeté sur les œuvres est parfois rapide (l'abondance de la matière l'exigeait) mais il est clair, il est franc, et ne laisse rien échapper de l'essentiel. Claude Rostand nous apprend à aimer Brahms et nous facilite l'accès de son œuvre de telle manière que nous lui devons d'abord de la reconnaissance, et puis pas mal d'admiration : il n'est pas si facile de se faire lire aisément.*

(Éditions Plon.) JEAN ROY.

JEUDI 21 *AVRIL*

PRÉSENTATION DE « POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE », (THÉATRE DES MATHURINS).

Si l'on attendait de la pièce de Clifford Odets, adaptée par Mme Constance Colline, quelque chose de neuf, il y a maldonne. Cette histoire du relèvement — j'allais dire du rachat — d'un comédien ivrogne et mythomane par un jeune metteur en scène qui le ramène à la gloire, essaie, chemin faisant, de lui chiper sa femme envers laquelle il s'est, peu avant, conduit avec une extrême grossièreté, et finalement voit le couple — l'acteur étant guéri de sa dipsomanie — repartir pour le meilleur et pour le pire, cette histoire contée lentement et précautionneusement nous ramène fort en arrière. Du côté d'Antoine et de son esthétique avec un brin de tolstoïsme, un peu de puritanisme anglo-saxon et ce qu'il faut de Pirandello pour montrer qu'on est tout de même intellectuel. On veut espérer, si le public d'outre-Atlantique s'y est laissé prendre, que le public français ne s'y trompera pas. Dans la mesure où le cinéma est la plus belle conquête du mélodrame, cette « Country Girl » était vouée à l'écran.

Mais si la pièce n'apporte rien, il y a la mise en scène. Elle est, par les soins de Raymond Rouleau, assisté de la décoratrice Lila de Nobili, d'une perfec-

tion sans faille. Les éclairages sont admirables ; les moindres détails d'une exactitude surprenante. Et l'interprétation n'est pas moins parfaite. Sous cet angle, *Pour le meilleur et pour le pire* est un spectacle qu'il faut avoir vu. C'est le triomphe du metteur en scène... La sauce et le poisson.

R. D.

VENDREDI 22 AVRIL

Livres nouveaux. — Thomas Mann : le Mirage. — Jakob Wassermann : Christian Wahnschaffe.

THOMAS MANN : LE MIRAGE.

La critique en général, a malmené *le Mirage*, comme s'il s'agissait d'un roman maladroit. Mais *le Mirage* (Die Betrogene) est une longue nouvelle qu'il ne faut pas comparer aux grands romans de Thomas Mann, sinon pour reconnaître, dans le cadre de cette brève et très familière étude, le prodigieux peintre de la fatalité. Après l'énorme humour de *l'Élu*, c'est sous la forme d'un badinage dont le ton, mi-goguenard, mi-solennel fait penser à ces illustrations allemandes de la fin du XIX^e^ siècle où des Gretchen couronnées de fleurs des champs se promènent avec des pères fumant leurs pipes de porcelaine et de larges mères chargées d'enfants rieurs, que Thomas Mann nous conte la très lamentable histoire de Mme von Tümmler.

L'objet de ce récit est un cas physiologique et l'on pourrait lui donner ce sous-titre : *le Mirage, ou la Ménopause ratée*. A quelque cinquante ans, Mme von Tümmler associe à la « régression » de sa féminité organique l'arrêt définitif de sa vie de femme. Peu intelligente, nous dit le romancier, mais de santé robuste et pleine d'ardeur à vivre, Mme von Tümmler est veuve, mère d'une fille très sérieuse affligée d'un pied bot, et peintre; et d'un fils, un dadais dont le seul intérêt est d'avoir comme professeur d'anglais un jeune Américain pétulant. Le retour d'âge travaille Rosalie von Tümmler. Rien ne serait plus cocasse que ses conversations, sur ce sujet, avec sa chère fille, si nous ne sentions toujours qu'avec Thomas Mann le drame serpente sous les plus quotidiens aspects. Troublée, affolée par le jeune appétissant Américain, Rosalie est atteinte des plus violents désirs charnels au moment où elle ne se croit plus en état de les satisfaire. Ses pensées deviennent presque égarées jusqu'au jour où elle annonce triomphalement à sa fille : « Victoire, Anna, victoire ! Cela m'est revenu après une longue interruption, le plus naturellement du monde et tout à fait comme il sied à une femme mûre, pleine de vie ! Chère enfant, quel miracle ! » Rien ne l'empêche donc, croit-elle, de se livrer à sa passion et ici se place une très belle scène, pendant la visite d'un château historique : dans un couloir secret Mme von Tümmler et le jeune Ken se promettent, au cours d'un long baiser, de devenir amants dès le lendemain. Hélas ! cette bienheureuse métrorragie n'était pas signe de santé, mais de maladie mortelle : le lendemain, sans avoir revu Ken, Rosalie est emportée

à la clinique, opérée, trop tard, elle meurt entre les bras de sa fille en pardonnant à la traîtresse nature et même en trouvant encore la force de la bénir. Le ver dans le fruit, la mort dans la vie, toujours l'art de Thomas Mann est nourri de cette antithèse et de cette *essence*.

Mlle Louise Servicen a merveilleusement traduit le ton allemand, presque pastiché dans la sentimentalité, un mélange de « sagesse des nations », de bonhomie candide, sentencieuse et assez sotte, et aussi de tendresse, enfantine et véritable.

(Éditions Albin Michel.) Y. D. T.

JAKOB WASSERMANN : CHRISTIAN WAHNSCHAFFE.

Voici un roman fleuve d'environ six cents pages, fort bien traduit d'ailleurs par Gilberte Marchegan. La marche lente du récit, coupé en séries de développements parallèles sur de multiples personnages, qui ne font pas foule, semble pouvoir se poursuivre indéfiniment, tant du moins que n'interviendra pas un bouleversement social susceptible d'anéantir la société de riches oisifs qui nous est présentée : société nomade et insouciante qui se retrouve toujours, ici ou là, en Europe, papillonne dans les mêmes milieux, se replie sur elle-même, aveugle et sourde à ce qui n'est ni son plaisir, ni son égoïsme de clan. Le reste des hommes, leurs problèmes ou leurs soucis, les variations de la politique n'existent pas. Richesse sordide, limitée à elle-même, cachée derrière le paravent de sa politesse factice, qui permet à chacun de se voir en autrui comme en un miroir.

Christian Wahnschaffe, beau, inculte, richissime, formé à l'art de l'inutile et de la facilité, longtemps muré dans son aimable et voluptueux néant, découvre peu à peu grâce au révolutionnaire Ivan Becker, puis au révolté Amadeus Voss d'autres hommes, d'autres types de vie. Par volonté, plus que par vocation ou même par enthousiasme, avec application, il veut changer. Il quitte le cirque des frivolités bien parées pour la parade tolstoïenne, sacrifie ses jours pour une immonde prostituée, Karen Engelschal, secourt des coquins, étudie la médecine, vit en ascète miséreux, mais sa fortune le suit, le marque et il faut attendre la fin du roman et sa rencontre avec la jeune Juive Ruth Hoffmann, pour qu'enfin il acquière un peu de vraie simplicité et de sensibilité humaine, puis la mort tragique de son initiatrice pour qu'enfin il éprouve, cessant ses exercices de pauvreté et d'altruisme, une douleur profonde et réelle et nous fasse éprouver un moment d'émotion. La danseuse Eva Sorel, qu'il avait en un autre temps, aimée, l'appelait eidolon; pour faire de cette image un homme, libéré de l'esclavage de sa fortune, il disparaîtra un jour, sans adieu...

(Éditions Plon.) CHARLES MOULIN.

MARDI 26 AVRIL

PRÉSENTATION DE « ATHALIE » (COMÉDIE-FRANÇAISE, SALLE RICHELIEU).

De toute évidence, la Comédie n'a pas en ce moment les moyens de représenter *Athalie* de façon vraiment satisfaisante. Était-il bien nécessaire, dès lors, de prendre un risque pareil? Les artistes réunis pour la circonstance ne sont pas dépourvus de moyens physiques et vocaux. Pourtant ils ne sont pas vraiment des tragédiens. Il aurait fallu les hausser au-dessus d'eux-mêmes, les contraindre à répudier un « réalisme » hors de mise ici, les persuader que la grandeur farouche et le lyrisme de l'œuvre exigent un souci constant de la musique verbale et un souci identique des valeurs plastiques — ici, l'attitude doit primer le geste. Tâche impossible peut-être. Des tragédiens, y en a-t-il encore? Et s'il n'y en a pas ou presque, force est donc de s'accommoder d'une approximation. Encore la voudrait-on aussi proche que possible. Mme Vera Korène, chargée de la mise en scène, n'a pu obtenir cette homogénéité, ce style qui lie les interprètes et assure une traduction cohérente.

Elle-même est une Athalie selon la tradition, bien qu'elle rajeunisse le personnage. Mais elle reste quelque peu extérieure à celui-ci où la favorisent pourtant sa taille et son port. Elle a fière allure, et si nous n'avons pas tremblé en écoutant la fille de Jézabel, c'est qu'il y faudrait un « foyer », une puissance de suggestion exceptionnels et dont aucun Conservatoire ne fait don.

Pour M. Eyser-Joad — et M. Davy-Abner —, ils ont cru tourner la difficulté en adoptant le parti de la « simplicité ». Ils ont voulu être vrais. Trompeuse simplicité. Vérité illusoire. Lourde erreur. Certes, nous ne supporterions plus certaine emphase, certain ronron. Mais peut-on supporter les vers estropiés, le rythme faussé, la grandiose et surnaturelle aventure ramenée à la banalité? Le « climat » tragique n'est pas créé. Dès le début nous devrions être jetés dans une crise qui gagne vite le paroxysme. Et nous n'entendons qu'un dialogue de petits fonctionnaires. Il s'agit bien de cela !

Pourtant le décor de Carzou est beau, son rideau d'avant-scène évocateur. Les costumes sont plus inégalement heureux. Et les coiffures — tant pis si elles sont copiées sur des documents authentiques — sont ridicules. Le pauvre Jean Marchat a l'air de s'apprêter à offrir des tapis aux terrasses. (Lui aussi reste fort en-dessous de la haine recuite, de l'orgueil et de la vile méchanceté de Mathan.)

Les chœurs auraient pu, sans inconvénient, être supprimés. Ils semblent particulièrement inutiles au commencement et à la fin. Ils retardent l'action au début et ne s'expliquent guère à ce moment, un peu avant l'aube. Et pour la fin, ne trouvez-vous pas que les derniers vers prononcés par Joad sont la plus magnifique conclusion et autrement efficace qu'un final d'opéra-comique?

R. D.

MERCREDI 27 AVRIL

Livre nouveau. — Caryl Chessman : Cellule 2 455, couloir de la mort.

CARYL CHESSMAN : CELLULE 2 455 COULOIR DE LA MORT.

Caryl Chessman est ce condamné à mort de la prison de San Quentin, en Californie, qui devait être envoyé le 15 janvier à la

chambre à gaz et qui a obtenu un sursis quelques jours avant la date fixée pour son exécution. Il n'y aurait là rien d'extraordinaire si cet homme, actuellement âgé de trente-quatre ans et qui a déjà passé dans une cellule le tiers de son existence, ne vivait depuis mai 1948 *dans l'antichambre de la mort*. C'est une situation si inhumaine qu'elle a apitoyé toutes les âmes sensibles de l'Ancien et du Nouveau Monde. Il ne faut pas oublier pourtant qu'elle est l'effet non du sadisme des juges américains, comme certains veulent le faire croire, mais des efforts désespérés de Caryl Chessman pour sauver sa tête en obtenant sans cesse de nouveaux délais.

En attendant que les juges se laissent attendrir, il a composé, dans cette cellule 2 455 — distante de quelques mètres à peine de la sinistre chambre verte où sans doute sa destinée trouvera un terme — l'ouvrage le plus propre à émouvoir les profanes. Mais, dépouillé des circonstances dans lesquelles il a été écrit, cet ouvrage n'est qu'un livre assez médiocre, mal composé, dramatique parfois, plus souvent encore fastidieux. Le *génie criminel* qu'est Caryl Chessman (selon le procureur qui fut chargé de requérir contre lui) a accordé moins de place, dans ces pages, au récit de son itinéraire intérieur qu'à celui de ses vols à main armée, de ses bagarres avec les agents, de ses arrestations, de ses séjours dans les pénitenciers ou dans les geôles californiennes et de ses évasions : le film policier l'emporte — et de loin — sur la confession psychologique. Sans doute la plupart de ses très nombreux lecteurs ne s'en plaignent pas. Mais les autres ne peuvent se défendre de regretter qu'il soit passé à côté du sujet véritable : montrer comment un petit garçon *timide, intelligent et aimable*, qui commença de voler pour nourrir ses parents ruinés par la crise de 1930, s'est transformé peu à peu en un fanatique de la révolte qui ne pardonne pas à la société de l'avoir laissé devenir un assassin et lui reproche également d'escamoter le problème de la criminalité en condamnant les délinquants à l'incarcération ou à la mort. Mais lui-même, en dépit de toute sa dialectique, n'apporte pas à ce problème la moindre solution. Et son dernier cri est celui d'un nihiliste plus encore que d'un désespéré : *La nuit tombe. La face de méduse du quartier de la mort est sinistre et grimaçante. Il fait nuit à présent. Pour moi, cette nuit ne finira peut-être jamais. Est-ce que cela a de l'importance? Est-ce que tous les Chessman ont de l'importance?*

(Éditions Les Presses de la Cité.) JACQUES DE RICAUMONT.

JEUDI 28 AVRIL

Livre nouveau. — Marcel Bouteron : Études balzaciennes.

MARCEL BOUTERON : ÉTUDES BALZACIENNES.

Bien entendu, la création romanesque est un mystère. Elle restera toujours un mystère. Au moins peut-on tenter de nous mener jusqu'au seuil. C'est à quoi s'emploient le biographe, l'érudit, le critique. Ils n'expliquent pas la

création romanesque (comme ils ne sauraient nous expliquer la création du poème ni celle du tableau) mais ils nous la font entrevoir. L'érudition et la critique, ici, par des chemins différents, se rejoignent. En lisant, par exemple, la Duchesse de Langeais, *le critique, c'est-à-dire tout lecteur, est frappé par ce quelque chose de pas très juste qu'il y a dans le personnage d'Antoinette de Langeais, par cette impression qu'elle donne d'être un personnage inexpliqué ou mal expliqué ou insuffisamment développé. Ce n'est jusqu'ici qu'une idée de critique. Marcel Bouteron vient l'éclairer. Il a retrouvé des lettres de la marquise de Castries (qui fut, comme on sait, le modèle de Mme de Langeais) et les lettres aussi que Balzac lui a adressées. L'analyse extrêmement pénétrante qu'en fait Marcel Bouteron lui permet, pour reprendre ses termes, « d'opposer au portrait balzacien de l'insensible et coquette duchesse de Langeais une figure plus véridique : celle d'une grande dame romantique dont Balzac, aveuglé de dépit, ne sut pas comprendre le cœur tourmenté. » Remarque excellente et qui vient éclairer la création romanesque. Balzac, bien entendu, avait le droit de ne pas peindre fidèlement Mme de Castries et il avait le droit de s'éloigner délibérément de son modèle. La question n'est pas là. En réalité, en nous présentant Mme de Langeais, Balzac voulait fort bien peindre fidèlement Mme de Castries. Mais, dans son portrait, il a laissé se glisser un élément à la fois personnel et impur : sa rancune d'amoureux vexé. L'homme n'a pas su s'effacer entièrement derrière le romancier. Entre son personnage et lui, il restait sa rancune. Comme un mur.*

Cet exemple, pris entre bien d'autres, montre assez ce qu'il y a de précieux et de sûr dans les recherches de Marcel Bouteron, dans ces détails qu'il a accumulés, dans ces innombrables documents, lettres et articles qu'il a rassemblés et commentés. En filigrane des dix-huit études qui composent ce recueil, c'est l'œuvre de Balzac qui apparaît et qui en reçoit un nouvel éclairage. Une belle introduction de Jean Pommier donne à ce recueil son caractère qui est d'être un hommage, non seulement à Balzac, mais aussi à Marcel Bouteron et à son œuvre.

(Éditions Jouve.) FÉLICIEN MARCEAU.

Histoire et Nations

J'AI lu bien des histoires de France. Je viens de lire celle de M. Sédillot. Elle n'est à aucun degré révolutionnaire ; les lecteurs de Bainville s'y retrouveront sans effort. C'est par ailleurs un livre plaisant, vif et rapide. D'où vient donc qu'il m'ait scandalisé? J'en suis moi-même étonné. Réfléchissons.

★

Alain disait : *on prouve ce qu'on veut, l'important est de savoir ce qu'on veut prouver.* L'historien de même est libre, assurément, de choisir comme il lui plaît l'objet du récit qu'il va faire. Je peux entreprendre une histoire des Halles, une histoire de Paris, une histoire de France, une histoire du Monde, au départ, elles sont toutes légitimes. Les histoires nationales le sont donc, évidemment.

Mais il est vrai aussi qu'une coupe s'avère plus commode ou plus incommode — pour parler avec Henri Poincaré — suivant que la conjoncture scientifique varie. Pour Saint-Simon, l'historien devait d'abord se soucier des généalogies. Les généalogies restent valables. Mais elles ne nous intéressent plus, elles ont même cessé de nous paraître instructives.

★

M. Sédillot parle de la France comme si elle se préexistait à elle-même. En quoi il ne fait que suivre ses prédécesseurs. Chacun sait qu'en 1200, la « France » s'arrêtait au Rhône, et au Cher, qu'elle ne comprenait ni la Bretagne, ni la Normandie, ni la Provence, ni l'Aquitaine. Mais on n'avait pas envie de rappeler à Michelet ces vérités premières. Et je suis un peu agacé quand j'entends M. Sédillot reprocher à saint Louis le traité de Saintes au nom d'une France à venir et d'une histoire ultérieure. Sans doute ce traité « contenait le germe » de la guerre de Cent ans. Mais cette guerre éclata un siècle plus tard, elle supposait aussi les infortunes conjugales des trois fils de Philippe le Bel. Voltaire dirait que saint Louis ne pouvait pas prévoir que tous ses arrière-petits-fils seraient cocus, et moins encore que leur père s'acharnerait à rendre ce fait public.

Ces anachronismes, ces fausses prespectives sont souvent moins

innocentes. Les historiens allemands ont réussi à faire détester par leurs concitoyens les traités de Westphalie qui furent rédigés à plus de 80 pour 100 par les Allemands eux-mêmes, et sortirent l'Allemagne de l'affreux bain de sang où elle s'était elle-même plongée et d'où, depuis trente ans, elle ne parvenait pas à sortir. Ces traités qui n'impliquèrent chez les Français aucune germanophobie, ne suscitèrent aucune gallophobie chez les Allemands. L'électeur de Brandebourg fut l'allié de Louis XIV, l'empereur lui-même sollicita et obtint son aide directe, à la bataille de Saint-Gothard, indirecte, mais décisive, lors du siège de Vienne de 1688... Mais les historiens allemands, et les historiens français ont pris l'habitude de parler des traités de 1648 comme s'ils eussent été faits deux siècles plus tard. Aussi n'en font-ils partager ni la gloire ni l'opprobre aux Suédois qui pourtant n'y contribuèrent pas moins que les Français.

Les historiens français sont de même parvenus à faire regarder comme une agression de l'Angleterre contre la France la guerre de Cent ans, quoique les rois d'Angleterre aient passé pour des rois français, au sud comme au nord de la Manche, jusqu'à Henri V.

C'est ainsi qu'on a créé les « ennemis héréditaires », qu'on fait oublier aux Français que, même après Rosbach, les Prussiens dans Paris, pour leurs amis naturels !

*

Le plus grave, c'est que les histoires nationales isolent arbitrairement chaque patrie des courants généraux, qui pourtant ont dominé et dominent leurs destins.

On nous parle de la Fronde comme d'un phénomène purement français où l'ambition du cardinal de Retz entre pour une grande part. Or, la Fronde est un phénomène européen, en Angleterre il s'appelle : Révolution ; en Russie : temps des troubles ; en Allemagne : guerre de Trente ans.

Comme on méconnait les tendances générales et souligne inlassablement le rôle et le caractère des individus (nez de Cléopâtre, goûts romanesques de Charles VIII), on développe une rhétorique moraliste qui déjà faussait l'histoire romaine et qui, je l'avoue, m'impatiente.

C'est, chez nous, un lieu commun que les Capétiens directs furent d'excellents rois, et les Valois non. On oublie que les premiers règnent dans une période heureuse pour l'Europe, les seconds dans une période calamiteuse. Aux premiers Capétiens répondent : la grande papauté de Grégoire VII à Boniface VIII, le Saint-Empire de Barberousse, de Henri V, de Frédéric II, la Croisade, l'art gothique. Aux Valois répondent : le grand Schisme, le grand interrègne, la victoire turque sur Byzance, la Praguerie, la peste de Florence, puis les guerres de religion qui sévissent de la Suède à l'Espagne.

On impute aux gouvernants la conjoncture même à laquelle ils doivent faire face. C'est le pharisaïme historique.

Pour M. Sédillot, après tant d'autres, le XVII^{e} siècle est : le

grand siècle, l'apogée que prépare tout ce qui la précède et après quoi tout décline.

Or, ce même siècle est : pour la Hollande, le « Siècle d'or » ; pour l'Autriche qui annexe la Hongrie, c'est le siècle de « Léopold le Grand » ; pour la Prusse grandissante, celui du « Grand Électeur » ; pour la Russie transfigurée, celui de « Pierre le Grand » ; pour la Suède, c'est le siècle d'une épopée qui commence avec Gustave-Adolphe et finit avec la mort de Charles XII. Stabilité et prospérité caractérisent, au XVII^e siècle, l'Europe entière, non pas la France seule.

Aussi bien voit-il le crépuscule de la puissance turque qui, depuis trois cents ans, dominait la conjoncture européenne.

D'où l'injustice à rebours dont bénéficie Louis XIV. Il est assez difficile pourtant d'acquiescer sans réserves au gouvernement d'un roi dont les Français accueillirent la mort comme une libération. A ses funérailles, la joie publique éclata en scandaleuses kermesses... C'est un fait que Montesquieu regardait Louvois comme un des personnages les plus sombres de l'histoire, et qu'en 1871 encore, Fustel de Coulanges croyait accabler Bismarck en disant qu'il lui ressemblait. On doit à Louis XIV Versailles, on lui doit aussi l'exil de Poussin, le silence de Racine après *Phèdre*, la destruction de Port-Royal ; André Gide aimait à répéter qu'il avait pris la France de Descartes et rendu celle de Fontenelle, pris la France de Corneille et rendu celle de Crébillon. L'équité dirait sans doute qu'il fut à la fois le parangon de la monarchie française et son fossoyeur, comme avait été pour la monarchie espagnole son ancêtre Philippe II. Mais qui est équitable? Les uns l'ont trop détesté, les autres l'ont trop prôné ; aujourd'hui même, il est rare qu'on parle de lui de sang-froid.

Il reste qu'après sa mort la conjoncture va changer et non pas à l'avantage de la France. L'Autriche et la Russie sont délivrées de la menace turque, le prince Eugène prend Belgrade, Pierre le Grand avance, un moment, jusqu'à Azow. Les deux empires croissent et s'affrontent jusqu'à ce que l'un d'eux s'effondre. La Prusse et la Russie instituent le « despotisme éclairé ». L'Europe a conquis les Indes, l'Indonésie, l'Afrique. Au pur mercantilisme succède déjà l'âge industriel. L'Angleterre des whigs y est mieux préparée que la France. L'équilibre de l'Europe classique est rompu : la place de la France dans le monde tend à diminuer, moins du fait de la France dont la Révolution et l'Empire développent encore la gloire, que du fait du monde lui-même. Le nombre des Français va décroître par rapport au nombre des Européens en attendant que le nombre des Européens décroisse par rapport à celui des Asiates et des Américains.

Ces transformations quasi géologiques qui commandent l'histoire, le nationalisme historique les méconnaît. Méconnaissance qui choque de plus en plus à mesure que ces transformations deviennent plus rapides. Qu'on prenne un dictionnaire Bouilhet, usuel dans mon enfance. On y verra un Brésil de 6 millions, une Argentine de 4 millions, une Russie de 65 millions d'habitants ! La Chine compte à présent 600 millions d'hommes,

et chaque année, s'y ajoutent 12 millions de petits Chinois.

Mais nous persistons à penser que l'histoire de France s'explique d'abord par les maîtresses de Louis XV, la constitution de M. Wallon, et celle de la IVe République. C'est une manie nationale : Laboulaye montrait déjà « le prince Caniche » et Kipling les Bander-Logs en quête de la meilleure constitution.

Le malheur veut, hélas ! que non seulement le nationalisme historique devienne de plus en plus myope, mais les nationalismes tout courts de plus en plus virulents, en même temps qu'ils s'avèrent plus périmés. L'espèce humaine devient l'Humanité, les avions suprasoniques volent sur tous les pays, l'équipement atomique est en marche. Et on continue à disputer sur Louis XIV, je le fais moi-même ! En ces temps où tout change si vite, l'histoire devrait bien changer un peu. Il faudrait qu'un nouveau Voltaire refît l'*Essai sur les mœurs* qui fut, ma foi, et reste un assez beau survol.

La Crise Radicale

Pendant que tout l'Univers parle de détente, il n'est parlé dans le parti radical que de crise et de tension. Je n'ai jamais adhéré à aucun parti. Mais dans ma prime jeunesse, les propos d'Alain m'avaient fait pencher vers le radicalisme. Bien des amis se sont moqués de moi pour cette raison.

A dire vrai, je pense que depuis belle lurette, on ne peut plus regarder le radicalisme comme une doctrine. M. Caillaux disait que c'était plutôt « un état d'esprit ». C'était d'abord, et avant tout à mon estime, une certaine politesse. Le radical est celui qui ne pousse jamais à l'extrême ses propres sentiments. C'est le parti où les choses s'arrangent et qui cherche à les arranger. Aussi a-t-il toujours impliqué un minimum de sophisme, même chez Clemenceau qui aimait à dire : « Tout le monde se trompe, je me suis trompé souvent, je me tromperai encore », ce qui ne diminuait d'ailleurs pas sa fougue.

Les derniers congrès radicaux ont quelque peu rompu avec cette tradition. Les antagonismes, que le parti a toujours connus, toujours surmontés et jamais résolus, ont pris je ne sais quel ton implacable. L'esprit de Léon Bourgeois, celui de Maurice Sarraut en paraissaient absent. Il faut espérer que les radicaux recouvreront leur aménité originelle. Sans quoi on voit mal comment ils éviteraient les scissions et en fin de compte, leurs résorptions dans les partis plus violents. Leur fonction est de séparer l'acide sulfurique de la nitroglycérine. Mais pour éviter les explosions chez les autres, il faut d'abord les éviter chez soi. On apprend, après les élections sénatoriales, la Bérénice qui saura arrêter les véhémences des « princes trop généreux ».

EMMANUEL BERL.

Le Baron Seillière

Il y a quelques années, dans le métro qui avait alors une classe unique, je vis un beau vieillard à moustache blanche et tiré à quatre épingles assis à côté d'un tâcheron arabe particulièrement crasseux. Décidément, me dis-je, la Révolution est faite... Car le vieillard n'était rien de moins que le baron Seillière, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques et membre de l'Académie française.

A présent on peut parler de lui comme d'un personnage historique. Son trépas ne lui a même pas rendu l'actualité. Voilà déjà près de trois mois qu'il est mort, en même temps que des auteurs plus célèbres ou plus populaires. Mais, quand on atteint sa quatre-vingt-dixième année, on s'accommode bien de n'avoir plus la vedette sur les affiches de la gloire. Le baron Ernest Seillière entra à l'Institut avant la cinquantaine, il attendit d'être octogénaire pour prendre un fauteuil à l'Académie française, comme si du cabinet de travail il était passé au salon.

Il publia (toujours à ses frais, semble-t-il) plus de soixante volumes, dont deux en langue allemande, sur Rosegger et sur Charlotte de Stein : oh ! avant 1914, lorsque cette fantaisie ne semblait point sacrilège. Une dizaine d'ouvrages excellents sont consacrés à son œuvre, certains en Allemagne, en Italie et en Amérique. Il faut consulter surtout celui de M. L. Estève : *Une nouvelle psychologie de l'impérialisme* et celui de M. René Gillouin : *Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne*, lequel offre une systématisation lumineuse des thèses « seilliériennes ». Malgré tant de garanties, il est probable que M. Seillière souffre aujourd'hui de beaucoup d'ignorance et de beaucoup d'ingratitude. Ses idées appartiennent en effet au domaine public ; on se dispense souvent de remonter à la source quand on emploie le vocabulaire même qu'il a créé.

Ajoutons que, par sa curiosité universelle et l'infinie diversité des propos qu'il choisit pour son étude, cet auteur a fait figure de polygraphe : on pardonne un tel défaut aux besogneux, non aux riches. Pourvu d'une grosse fortune, de superbes alliances, possesseur d'un hôtel particulier rue Hamelin, et d'un beau château dans l'Oise, à Ognon, le baron Ernest Seillière qui aurait dû être vénéré comme bourreau de travail risquait d'être dédaigné comme amateur. Songez qu'il a traité, en livres successifs, de

Schopenhauer et de La Calprenède, de Proust et de Pierre de Coubertin, de Mme Guyon et de Lassalle, de Tolstoï et du pasteur Vinet, de Zola et de Mme Swetchine, de Nietzsche et de Mlle de Scudéry, des Goncourt et de H.-S. Chamberlain (le pangermaniste) d'Auguste Comte et de Flaubert... Les éducateurs et les immoralistes, les chrétiens et les communistes, les fous et les sages, les illustres et les *illus*, les philosophes et les barbares, les esthètes et les pédants, grouillent ensemble dans cet étonnant bestiaire. Si l'on en donnait la recension complète, on servirait et desservirait à la fois la cause de M. Seillière : en inspirant aux sérieux le désir de le citer à tout propos, mais en décourageant les frivoles d'aller le juger sur pièces. Il suscite moins de lecteurs que de bibliographes. Et pourtant il est devenu impossible de pratiquer désormais la critique littéraire ni la philosophie historique sans recourir à lui, voire sans mettre les pas dans ses pas.

Certes le baron Seillière n'est pas un écrivain de grande classe. Il cause ou monologue, la plume à la main. Il est prolixe et d'une nonchalance tout orale, comme l'abbé Bremond qui se croyait son ennemi intime et qui, par sa manière de glose perpétuelle, lui ressemblait beaucoup... Après tout, comme Montaigne aussi, qui bien souvent commente ses lectures en bavardant avec lui-même. On peut regretter parfois que cet infatigable mangeur de livres ne fût pas astreint, par profession, aux servitudes du journalisme. Le devoir de fournir des synthèses plutôt que des analyses, de borner sa prose aux dimensions d'une revue, aurait gêné et canalisé sa verve. Mais il n'est jamais plat ; les formules heureuses abondent sous sa plume intarissable : un recueil d'études homogènes comme *le Romantisme et la Morale* forme peut-être un chef-d'œuvre du genre. Si l'on était sincère, on avouerait donc que le style familier du baron Seillière tient une place très honorable entre ceux de babillards célèbres, oui, de Faguet et de Thibaudet. Il avait même de l'humour, ce qui n'est pas l'usage des moralistes. Sans parler de l'esprit de finesse, qui pouvait étonner chez un mathématicien.

Chose rare, sous la Coupole dans les classes littéraires, il sortait en effet de Polytechnique où Marcel Prévost l'avait devancé de quatre promotions. Son humeur scientifique le mettait en garde contre les faux-semblants des idéologues modernes dont les idées ne sont que des sentiments, contre ceux que Proudhon a surnommés les *femmelins,* et que M. Julien Benuda a dénoncés comme séides du démon Belphégor. M. Ernest Seillière qui fit carrière à l'époque la moins intellectuelle de notre histoire, pourrait donc être un des derniers intellectualistes. Mais il subissait l'attrait, l'obsession des écrivains pour qui la raison est la peste de ce monde. La liste même de ses ouvrages en offrirait le palmarès. Si quelqu'un a pourfendu les mythes en tant que tels, les idées-forces en tant que forces, les mysticismes dévoyés, les religiosités de contrebande, c'est bien lui. On trouvera dans deux de ses livres une critique passionnante et passionnée des néo-romantiques d'outre-Rhin : racisme, aryanisme, théosophie, anthroposophie, néo-bouddhisme, tout y est mis sous vitre, cloué par de

cruelles aiguilles comme une collection de papillons venimeux.

Il faut redire que le baron Seillière, ayant fait en Allemagne une bonne part de ses études, était un germaniste consommé. Il a compris, assimilé et aussi répudié mieux qu'aucun Français de son temps, les modes de penser de la nation voisine. Il paraîtra bientôt un grand précurseur quand on en cherchera pour la « Défense de l'Occident », au moral bien entendu. A cet écrivain ambivalent et même bilingue, on devra dresser des statues à Francfort, à Strasbourg, dans toutes les capitales du nouvel esprit européen. Et justement parce qu'il aura milité, selon l'esprit français tel qu'il fut jadis, pour fonder et cimenter une civilisation générale.

Sa critique n'est pas, en effet, toute négative. Elle sert d'apologie positive à des valeurs que les modernes ont oubliées, reniées, et dont la ruine entraîne peut-être l'écroulement du vieux monde, sans favoriser sûrement la naissance d'un monde nouveau. Chez un homme de culture moins étendue, il serait facile de soupçonner des préventions nationales ou nationalistes ; Ernest Seillière n'offre aucun prétexte à ce reproche. Il n'a cessé de porter son attention sur des auteurs de toute origine, espagnole, américaine, britannique, russe ; il a même traduit du suédois le poème de *Nadèje*, où J.-L. Runeberg a dépeint brillamment le règne de Catherine II. Rappellerons-nous ce que la connaissance de Nietzsche, la critique de Freud lui doivent en France? Il est plus juste de signaler que c'est lui, à la fin de l'autre siècle qui découvrit Gobineau et le gobinisme, qui analysa le premier les théories de l'utopie « aryenne », ce qui l'habilita, voici trente ans, à éclairer mieux que personne les divers aspects du pangermanisme d'avant et d'après la première Grande Guerre.

Bien entendu, dans cette dispersion un peu inquiétante d'essais critiques et de recherches érudites, Ernest Seillière ne pouvait conserver une sûreté impeccable de jugement. Il a obéi parfois au penchant des théoriciens, qui les incline à ramener n'importe quoi à leur système, comme à ouvrir toutes les portes avec le même passe-partout. On reconnaîtra donc de l'inégalité entre ses volumes, spécialement ceux qui concernent la littérature. Par exemple son *Zola* est remarquable, où il démontre la chasteté et le refoulement fonciers de ce romancier qui passa jadis pour un pornographe. Son *Huysmans* est presque absurde, encore que la filiation baudelairienne avec le romantisme de la passion y mette quelque apparence : néanmoins rattacher à l'optimisme quiétiste les écrivains qui y sont les plus hostiles, quel paradoxe ! Son *D.-H. Lawrence* étonnerait bien par son audace et sa pénétration de jeunes critiques qui se gardent de lire le baron Seillière, qui ignorent peut-être jusqu'à son nom. Son *Proust* (qui date de 1930) contient encore l'essentiel de ce qu'on sait, ou de ce qu'on devine sur le drame moral de « Marcel ». Son *Léon Bloy* a scandalisé certains fanatiques du Mendiant ingrat, mais il passe au crible les écrits de ce dernier, le sublime et l'aberrant, avec une objectivité parfaite.

Et pourquoi ne pas ajouter ceci? les méthodes de lecture

du baron Seillière, minutieuses, tatillonnes, offrent au moins un avantage, elles épargnent bien des peines à la masse des lettrés ; elles lui servent d'enquête indirecte, ou d'information de seconde main. Est-ce impie quand il s'agit de certains auteurs? est-ce méritoire à l'égard de certains autres? Il suffit de savoir que, si l'on veut connaître en détail, les œuvres les plus ennuyeuses, les plus oubliées de George Sand ou de Dumas fils, on n'a qu'à consulter l'analyse détaillée qu'en donne Ernest Seillière dans ses recensions exhaustives de ces écrivains. Posséder une collection complète des livres de Seillière, ce serait déjà posséder un répertoire encyclopédique ou engager un guide commode dans certains taillis peu fréquentés de la littérature. Quant à la probité du critique, ses discrétions mêmes en témoignent. En 1934 il acheva un livre très hardi sur André Gide, et n'osa pas le publier. Ses amis en possèdent seulement des exemplaires polycopiés. Non pas qu'il craignît de déplaire à un confrère illustre et bien vivant ; mais parce qu'il lui fallait, dans la préface « aborder de front un sujet dont s'écartaient instinctivement les psychologues au temps de ma jeunesse, alors du moins que les études médicales ne leur en donnaient pas le droit ». Aujourd'hui, où de tels scrupules n'embarrassent plus personne, souhaitons une édition normale à ce livre, merveilleusement clair et pittoresque, polémique pour tout dire. Recopions les titres de quelques chapitres : *la Morale stendhalienne de l'énergie audacieuse — la Morale rousseauiste du sentiment — l'* « *Alexisme* » *: justification de l'anomalie — l'Esthétique diaboliste*... A la différence de certains psychanalystes, Ernest Seillière croyait que de sonder certaines plaies, les envenime, et que seul le silence est cicatriciel. Il a d'ailleurs parlé du freudisme avec dureté. Cette timidité sociale est la seule dont on puisse faire grief à un moraliste aussi courageux, à un doctrinaire aussi systématique.

Il ne pouvait être question ici de résumer son système. Mais chaque moraliste d'aujourd'hui s'y réfère à tout propos, et le suppose connu dès qu'il emploie certains termes dans l'acception rénovée ou inventée par Ernest Seillière. *Impérialisme* est dans ce cas, qui désignait pour lui l'esprit de principauté, ou même le vouloir-vivre conquérant des êtres individués, et enfin le culte du Moi. *Mysticisme*, au sens large, a pris l'extension qu'il souhaitait, pour signifier l'ardeur religieuse transférée à des objets non transcendants et parfois à des ennemis de l'Éternel, sous l'impulsion d'instincts ou d'illuminations, qui n'ont rien à voir avec l'Esprit-Saint. Enfin naturisme, qui dit très bien ce qu'il veut dire : cette idolâtrie de la nature qui depuis Rousseau, compte tenu de bien des précurseurs, a restauré chez les modernes une antilogie secrète ou déclarée du christianisme. Il va de soi qu'en politique comme en morale, Ernest Seillière prétendait à restaurer les principes du pessimisme chrétien, avec tout ce qu'ils comportent. Il était par essence un augustinien, il avait la phobie du pélagianisme. Cela dit, il ne se croyait pas disciple de Jansénius, encore moins de Calvin ; leur reprochant à tous deux un optimisme moral et la confiance excessive dans les lumières personnelles. Son goût

de la discipline. faisait de lui un catholique « rationnel », encore une épithète qu'il eût aimé, car c'est du socialisme « rationnel » qu'il espérait ainsi, lui, grand bourgeois, le salut pour les cités terrestres.

Quant à la cité de Dieu, nul n'a plus obstinément travaillé à son avènement. S'il eût fait ostentation de génie, au lieu de marquer la modestie des grands laborieux, s'il se fût ingénié à paraître obscur, pompeux, apocalyptique, on le saluerait comme un des maîtres de la réforme intellectuelle et morale qui s'imposera peut-être un jour. Mais il se posait non en prophète, mais en thérapeute, il semblait un pur clinicien riche de documentation et de pratique expérimentale. Enfin, voici sa pire malchance : il ne croyait pas devoir appliquer, à la littérature, à l'esthétique en général, des exceptions de faveurs qu'on refuse à d'autres activités moins nobles. Et cette seule sévérité lui coûtait cher en un siècle où l'artiste censé est au-dessus des lois. Pour prendre une idée juste de sa doctrine, renvoyons à la préface du *Romantisme et la Morale* (1932) où il s'accuse gentiment de quelques défauts, mais où il résume presque toutes les thèses que lui ont inspirées une science colossale, une investigation universelle des erreurs ou des folies modernes.

Un temps viendra où le baron Seillière sera reconnu comme un des meilleurs esprits qui aient honoré la première moitié de ce siècle ; il a droit à ce titre que Louis XIV donnait à sa grave compagne : *Votre Solidité*. A l'étranger d'ailleurs, sa gloire est déjà mieux assise qu'en France ; car on y a plus de facilité pour reconnaître le sérieux d'un philosophe en négligeant les agréments frivoles de son œuvre, et en faisant abstraction des circonstances où il a vécu. On cite déjà des exemples baroques de sa gloire. Comme il avait publié une critique serrée du marxisme théorique, une traduction espagnole en parut à Buenos Aires aux fins de propagande progressiste, et signée de son nom : *Carlos Marx en la intimidad*. Car le pavillon fait passer la marchandise, et personne ne lit certains ouvrages dont l'enseigne et le titre font déjà autorité. Nous imaginons très bien que *la Vie de Jésus* de Renan figure dans les bibliothèques paroissiales, ou *l'Histoire des variations* (de Bossuet, non de Lagrange) dans un cabinet de mathématiciens. Avoir beaucoup lu et ne l'être point, avoir éclairé bien des voies de l'histoire humaine et devoir son renom à des contresens, ce serait un destin assez romanesque pour le baron Ernest Seillière. Mais puisqu'il a échappé au temporel, son action spirituelle pourrait enfin commencer.

ANDRÉ THÉRIVE.

Correspondance

Marcel Jouhandeau nous a fait parvenir cette lettre suivante :

14 mai 1955.

Cher Pierre Sipriot,

Décidément le théâtre me porte malheur.

Vous saviez déjà, mieux que personne, que pour avoir publié dans *la Table Ronde : Léonora ou les dangers de la vertu*, pièce que j'avais tirée d'une nouvelle de moi parue aux éditions de La Passerelle, les éditions de La Passerelle m'intentent un procès.

Or, dans le dernier numéro de *la Table Ronde*, vous avez donné un dialogue entre mon ami Henri Rode et moi, au cours duquel on me fait dire qu'après avoir confié ma comédie aux Mathurins, je l'ai retirée, à la suite des scandales qui ont discrédité ce théâtre. Cette phrase, il est impossible que je l'aie prononcée, parce qu'elle ne correspond pas du tout à ce que je sais, à ce que je pense, parce qu'il n'y eut pas scandale d'abord, que je sache, et parce que si j'ai renoncé à faire jouer ma pièce, la raison était tout autre. En admettant que par nonchalance j'aie prononcé des mots voisins de ceux que l'on me prête, on a omis le principal qui change tout et ce mot est justement : *injustement*, qui devait précéder le mot *discrédité*.

Maintenant, pourquoi vous ai-je demandé de faire connaître ma pièce? La jugeant non-scénique, j'ai voulu par là décourager, en étalant sous leurs yeux mon texte, les directeurs de théâtre qui sur la foi du talent qu'ils me croient, s'entêtaient à voir *Léonora* représentée. Certes, si je songeais à faire parler de moi ou si je pouvais être tenté par l'appât du gain, j'aurais donné dans ce panneau. Il n'en est rien et aucun auteur digne de ce nom et qui ait quelque expérience ne saurait me soupçonner, en me conduisant comme je l'ai fait, d'avoir agi, mu par un autre sentiment que celui d'un désintéressement absolu...

MARCEL JOUHANDEAU.

★

Le texte de Bernard Berenson « *Esquisse pour un portrait de soi même* », dont des extraits ont paru dans le numéro 89 de la *Table Ronde*, va être publié prochainement par les éditions Albin-Michel. La traduction est de Juliette Charles-Du Bos.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLAN, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1955. 66417.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ______________________________

adresse : ______________________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) à la Revue de **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ______________________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ______________, *le* ______________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française..........	1 100 fr.	2 100 fr.
— Étranger..........................	1 300 fr.	2 500 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les Nos de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE*.

BONS DE LIVRES
U. N. E. S. C. O.

★

TARIFS ABONNEMENTS : 6 mois 3,09 dollars — 1 an : 6 dollars.

★

Les bons de livres sont en vente dans les pays suivants :

ALLEMAGNE :	**Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.**
AUTRICHE	**Aussenhandelsstelle für Buch und Graphik, Grûnangergasse 4, VIENNE I.**
BIRMANIE	**The Secretary, National Commission Secretariat, Government of Burma, 545-547 Merchant Street, RANGOON.**
CAMBODGE :	**Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, PHNOM-PENH.**
CEYLAN :	**The Secretary, National Commission for U.N.E.S.C.O., Ministry of Education, COLOMBO.**
ÉGYPTE :	**Ministère de l'Éducation, Administration de la culture générale, LE CAIRE.**
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE :	**Unesco Office, U. N. Building room 2201, NEW-YORK 17 N. Y. (Tél. Plaza 4-1234).**
INDE :	**Ministry of Education, NEW DELHI 3.**
INDONÉSIE :	**Ministère de l'Éducation et de la Culture, Djalan Tijlatjap 4, DJAKARTA.**
IRAN :	**Commission nationale iranienne pour l'U.N.E.S.C.O., Avenue du Musée, TÉHÉRAN.**
IRAQ :	**Ministère de l'Éducation, BAGHDAD.**
ISRAËL:	**Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office, Ministry of Education and Culture, HARIRYA.**
ITALIE :	**Commissione nazionale dell'U.N.E.S.C.O., Villa Massimo, Via di Villa Massimo, ROME.**
LAOS	**Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, VIENTIANE (Royaume du Laos).**
PAKISTAN	**The Minister of Education and Industries (Education Division) Government of Pakistan, KARACHI.**
ROYAUME-UNI : (Colonies et Territoires sous tutelle Britannique).	**U.N.E.S.C.O. Book Coupons, c/o Book Tokens Ltd., 28 Little Russell Street, LONDRES W. C I.**

SYRIE	**M. le Secrétaire de la Commission nationale syrienne pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, DAMAS.**
THAILANDE	**Commission nationale thaïlandaise pour l'U.N.E.S.C.O., Ministère de l'Éducation, BANGKOK.**
TURQUIE :	**M. le Directeur de la Bibliothèque nationale, Milli Kütüphane Müdürlügü, YENISEHIR-ANKARA.**
UNION SUD-AFRICAINE :	**The secretary, Department of Education, Arts and Science, New Standard Bank Buildings, PRÉTORIA.**
VIET-NAM :	**Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Collège Gia-Lon, rue Legrand de la Liraye, SAIGON.**
YOUGOSLAVIE :	**M. le Secrétaire de la Commission nationale de la République populaire fédérale de Yougoslavie pour l'U.N.E.S.C.O., Moskovska 51, BELGRADE.**

*

POSTES DE COOPÉRATION SCIENTIFIQUE DE L'U.N.E.S.C.O.

(*Vendent des bons de livres pour les pays suivants :* Afghanistan, Arabie Saoudite, Birmanie, Ceylan, Chine, Corée, Égypte, Inde, Indochine, Indonésie, Irak, Iran, Israël, Japon, Jordanie, Hachemite, Liban, Pakistan, Philippines, Syrie, Thaïlande, Turquie).

ASIE MÉRIDIONALE :	**Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Université de Delhi, DELHI, Inde.**
ASIE ORIENTALE :	**Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Bâtiment des Nations Unies, 106 Whangpoo Road, CHANGHAI, Chine;**
	et
	Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Bâtiment des Nations Unies, Padre Faura, MANILLE, Philippines.
ASIE SUD-ORIENTALE :	**Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Merdeka Selatan II Pav., DJAKARTA, Indonésie.**
MOYEN-ORIENT	**Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., 8 Sh. el Salamlik, Garden City, LE CAIRE, Égypte;**
	et
	Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Istanbul Teknik Universitesi, Gümüssuyu, ISTANBUL, Turquie.

JAMES SHEPLEY

et

CLAY BLAIR Jr

LA GUERRE SECRÈTE AUTOUR DE LA SUPERBOMBE

LA CONCEPTION - LA COMPÉTITION

LE RISQUE MONDIAL

Traduit de l'américain par Anne FRAUGER

Préface du Professeur Yves ROCARD

« Ce livre a eu en Amérique une carrière aussi explosive que la matière dont il traite. »

Pr. Y. ROCARD.

Un volume in-16, 304 pages. . . . . 600 fr.

PLON

J U L L I A R D

LISE DEHARME

LE CHÂTEAU DE L'HORLOGE

Un roman de pure poésie... A quoi bon résumer pareil livre ? Tout son charme est fait de mille détails... Une réussite paradoxale et ravissante. **Jean MISTLER.** — *L'Aurore.*

Dans LE CHATEAU DE L'HORLOGE, la magicienne nous prend par la main avec fermeté et nous conduit au-delà de tous les interdits dans son monde réel et pourtant rêvé, rêvé et pourtant réel... **Robert KANTERS.** — *Samedi-Soir.*

Le récit, avec ses personnages dont les cheminements se recoupent sans cesse, où le passé et le temps actuel se mêlent, et qui se peuple de créatures extraordinaires, est une constante création, et pour le lecteur, une surprise de tous les instants. C'est une histoire ravissante. **Robert MARGERIT.** — *Le Populaire du Centre.*

Une très subtile féérie. Lise Deharme, agitant ses grelots et ses fanfreluches, écrit un nouvel « Éloge de la folie » qui eût empêché Erasme de publier le sien. **Albert-Marie SCHMIDT.** — *Réforme.*

C'est une fête de la nuit. **Max-Pol FOUCHET.**

1 volume : 600 fr.

RJ

Vient de paraître :

ROMANO GUARDINI

LETTRES DU LAC DE CÔME

Traduit de l'Allemand par M. LIÈVRE

Un volume in-8° couronne de 216 pages. 480 fr.

L'Allemagne de 1926, la crise des mouvements de jeunesse, le désarroi des esprits et la confusion des valeurs, le procès du monde moderne, les adieux au romantisme, l'ambivalence des progrès techniques.

Notre temps est plein de Dieu et si inconnu, si tragique que puisse être l'avenir, il est celui que Dieu a fait pour nous et qu'il ne fera pas sans nous.

LES ÉDITIONS DU CERF

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

YVES GANDON

Le Pré aux Dames

ALIETTE

roman

ALIETTE est le sixième volume de cette chronique romanesque que l'auteur a intitulé **Le Pré aux Dames.** Dans son nouveau roman, Yves Gandon nous transporte dans les quinze premières années du quinzième siècle qui virent la mémoriale querelle des Armagnacs et des Bourguignons.

ALIETTE est avant tout un roman. Yves Gandon a su admirablement reconstituer et faire revivre une des périodes les plus émouvantes et les plus agitées du Moyen-Age.

Un volume in-8° soleil : 620 fr.
Exemplaires sur alfa : 1 200 fr.
„ sur velin : 2 400 fr.

Dans la même collection :

ANTOINE BLONDIN
L'HUMEUR VAGABONDE

*

MICHEL DE SAINT PIERRE
LES ARISTOCRATES

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

●

NOUVEAUTÉ :

LADISLAS DORMANDI

LA TRAQUE

roman — 480 fr.

VIENT DE PARAÎTRE :

PIERRE JEAN JOUVE

SUEUR DE SANG

poèmes

nouvelle édition. 480 fr.

ALAIN BOSQUET

QUEL ROYAUME OUBLIÉ ?

poèmes — 360 fr.

PIERRE MOUSSARIE

PISTES SECRÈTES

poèmes

(Prix de poésie de l'Association "Au service de la Pensée Française"). 300 fr.

●

RAPPEL :

L'OR DE NAPLES, roman *de* G. MAROTTA
dont est tiré le film de VITTORIO DE SICA. 480 fr.

PERDU, roman *de* PARIDE ROMBI . . . . 360 fr.

JOURNAL LITTÉRAIRE DE PAUL LÉAUTAUD.
(Tome I et II parus) ch. vol. 750 fr.

EN MIROIR, journal sans date de P. J. JOUVE . . . . . 480 fr.

LANGUE, poème de P. J. JOUVE . . . . 360 fr.

" Civilisations d'Hier et d'Aujourd'hui "

Collection dirigée par Philippe ARIÈS

RAYMOND BLOCH

L'ART ET LA CIVILISATION ÉTRUSQUES

33 illustrations hors texte
Une carte et 50 illustrations dans le texte

Un volume, sous chemise illustrée · 900 fr.

●

" Credo "

Collection dirigée par Adalbert HAMMAN, O.F.M. et Irénée MARROU

HANS URS VON BALTHASAR

LA THÉOLOGIE DE L'HISTOIRE

Préface d'Albert Béguin

Traduit de l'allemand par R. Givord

540 fr.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

PLON

LA TABLE RONDE

publiera en 1955

EN JUILLET :

REGARDS SUR LE MONDE :

GUIDO PIOVENE :
Inquiétudes brésiliennes.

NIKOS KAZANTZAKI :
Au Mont Sinaï.

REBECCA WEST :
La Yougoslavie.

MARCO POLO :
Voyages et découvertes du monde, présentés par Paul Zumthor.

HENRY DE MONTHERLANT :
Supplément au « Fichier parisien ».

TIBOR MENDE :
L'Inde d'aujourd'hui et Jawaharlal Nehru.

HUBERT JUIN :
Entretien avec Tibor Mende.

ANDRÉ-J. FUYET :
Japon 1954.

CAMARA LAYE :
Souvenirs de la Haute-Guinée.

JACQUES DE RICAUMONT :
A Potsdam.

FRANZ HELLENS :
Prestiges des villes flamandes.

MAURICE TOESCA :
Notes sur le Portugal.

EN AOUT :

DES NOUVELLES DE :

HENRY JAMES - A.-M. ORTESE
YANETTE DELÉTANG-TARDIF - ALEXIS REMIZOV

NOUVEAUX ROMANS :

JEAN CASSOU

LE LIVRE DE LAZARE

480 fr.

●

CHRISTIAN MURCIAUX

LE GROS LOT

420 fr.

●

MARIE LAURE

LA CHAMBRE DES ÉCUREUILS

450 fr.

●

IGOR GOUZENKO

LA CHUTE D'UN TITAN

Traduit du russe par DARIA OLIVIER

840 fr.

PLON

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 200 fr.

N. M. P. P.